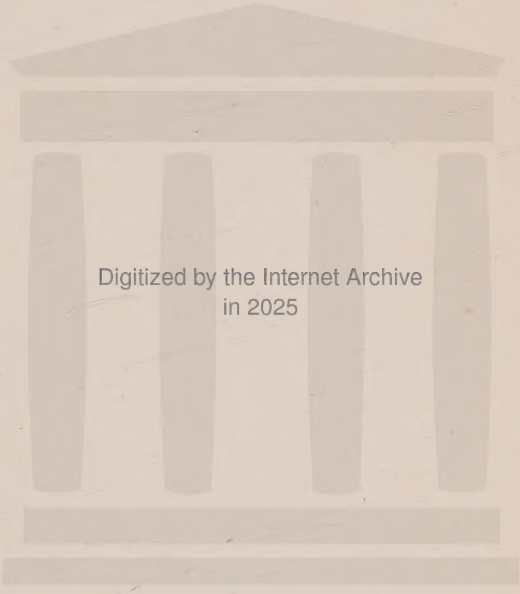
BIBLIOTHECA
FF. PRÆDICATORUM
CONVENTUS
CIVIT. BENITIÆ
Lit. 922 / L
Pl.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY


Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/lavieetlesceuvre0000parm_u8n3

LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

MARIE LATASTE

LA VIE ET LES ŒUVRES

DE MARIE LATASTE

RELIGIEUSE COADJUTRICE DU SACRÉ-CŒUR

PUBLIÉES

PAR M. L'ABBÉ PASCAL DARBINS

Avec l'approbation de Mgr l'Évêque d'Aire.

Troisième édition revue avec le plus grand soin, augmentée d'une Introduction sur les Révélations privées et de Notes théologiques, par deux Pères de la Compagnie de Jésus.

3 volumes in-12 : 10 fr. 50 c.

3 vol. in-8° : 18 fr.

VIE DE MARIE LATASTE

PAR UNE RELIGIEUSE DU SACRÉ CŒUR

1 vol. in-12 : 1 fr. 50

Le même ouvrage sur papier velin : **2 fr.**

Cette *Vie* est détachée du premier volume de *la Vie et des Œuvres*, qui contient en sus les Lettres concernant la vie de Marie Lataste.

---

502. ABBEVILLE. — BRIEZ, C. PAILLART ET RETAUX, IMPRIMEURS

LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

MARIE LATASTE

RELIGIEUSE COADJUTRICE DU SACRÉ-CŒUR

PUBLIÉES

PAR M. L'ABBÉ PASCAL DARBINS

Avec l'approbation de Mgr l'Évêque d'Aire

—

TROISIÈME ÉDITION

Revue avec le plus grand soin et collationnée sur les manuscrits;
augmentée d'une INTRODUCTION SUR LES RÉVÉLATIONS PRIVÉES
et de NOTES THÉOLOGIQUES
composées par deux Pères de la Compagnie de Jésus.

Property of
COSA
Please return to
Graduate Theologic
Union Library
ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE AMBROISE BRAY

BRAY ET RETAUX, SUCCESSEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1870

Droits de traduction et de reproduction réservés

Graduate Theological
Union Library

PROLOGUE.

—

Je suis une humble et pauvre fille de la campagne, ne sachant autre chose que ce que ma mère m a enseigné ; or, toute ma science, dans l'ordre de la nature, consiste à savoir lire, écrire, manier l'aiguille et tourner le fuseau.

Je suis aussi une grande pécheresse, dont le Sauveur Jésus a eu pitié ; car, il m'a d'abord rachetée au prix de son sang et comblée ensuite de ses faveurs les plus signalées. Ma science dans l'ordre surnaturel a longtemps consisté dans la seule connaissance des principales vérités du salut. Je les avais apprises avec satisfaction en mon enfance ; j'y pensais souvent, mon esprit y trouvait son repos, mon âme en faisait ses délices. Peu à peu la lumière a grandi comme celle d'un vaste foyer où l'on met du bois sur du bois et dans lequel un vent impétueux souffle de tous côtés. C'est le Sauveur Jésus, lu-

mière du monde, qui a été celle de mon âme ; il m'a élevée comme une mère élève sa fille, avec patience et persévérance ; si je sais quelque chose de plus aujourd'hui, c'est à lui que je le dois, je tiens tout de lui.

Puisqu'il m'est ordonné par la sainte obéissance de rendre compte de ce que m'a dit et me dit encore chaque jour le Sauveur Jésus, je le ferai avec simplicité, comme mon esprit me le rappellera et selon que je saurai m'exprimer.

MARIE LATASTE.

ŒUVRES DE MARIE LATASTE

LIVRE PREMIER.

DIEU, LA SAINTE TRINITÉ.

I. Dieu Trinité et unité. — II. Dieu, principe de tout et en particulier de l'âme humaine, n'a qu'une seule volonté. — III. Dieu est incompréhensible à l'esprit de l'homme. — IV. Dieu existe. L'existence du monde et de l'homme prouvent celle de Dieu. — V. Dieu a donné à l'homme deux mouvements : l'un de son être créé par Dieu, vers l'existence, l'autre de son être existant vers Dieu. — VI. Dieu a deux souverainetés sur l'homme, et l'homme deux servitudes vis-à-vis de Dieu. — VII. Dieu connaît tout, rien n'arrive sans son ordre. — VIII. Dieu possède le ciel des cieux ; il a donné la terre aux enfants des hommes. — IX. Le ciel de Dieu, c'est Dieu. — X. Dieu est un médecin qui tue pour vivifier et qui frappe pour guérir. — XI. Dieu est infiniment élevé, il regarde les humbles avec complaisance, il ne voit les orgueilleux que de loin. — XII. Dieu, l'homme pécheur et l'homme juste. — XIII. Dieu aime les pacifiques. — XIV. Dieu veut le salut de tous. — XV. La gloire de Dieu ne dépend pas du salut de l'homme. — XVI. Dieu veut que dans l'éternité une partie des hommes glorifient sa miséricorde et l'autre sa justice. — XVII. Les desseins de Dieu sont impénétrables.

Gloire et louange, amour et reconnaissance soient à jamais rendus à Jésus au saint sacrement de l'autel, au Père et au Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

I

Le Sauveur Jésus m'a ainsi parlé de la divinité : « Dieu est un en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Les trois personnes sont Dieu et ne forment pourtant qu'un seul Dieu. Le Père est le principe du Fils et du Saint-Esprit, mais non leur créateur, parce qu'ils sont éternels comme le Père et qu'ils n'ont jamais eu de commencement. De toute éternité, le Père engendre son fils par la connaissance qu'il a de lui-même. Le Père se comprend, et cette intelligence de Dieu le Père, c'est Dieu le Fils. Le Saint-Esprit n'est point engendré par le Père et le Fils, mais il procède de l'un et de l'autre. Dieu le Père se comprend, et se plaît dans son intelligence qu'il aime et dans laquelle il trouve son repos : cet amour du Père pour son intelligence, c'est le Saint-Esprit, union du Père et du Fils.

« Le Père est souverainement parfait et communique ses perfections au Fils, qui les communique avec le Père au Saint-Esprit. Ainsi le Fils est semblable au Père, le Saint-Esprit au Père et au Fils, les trois personnes semblables entre elles. Le Père est distinct du Fils, le Saint-Esprit distinct du Père et du Fils. Le Père est la première personne de la Trinité ou la personne sans principe autre qu'elle-même ; le Fils est l'intelligence du Père ou la deuxième personne ; le Saint-Esprit, l'union amoureuse du Père et du Fils, ou la troisième personne ; et ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu parce qu'elles n'ont qu'une même nature divine.

« Le Père est éternel, le Fils est éternel, le Saint-Esprit est éternel, et cette trinité d'éternités [1] ne forme qu'une éternité, l'éternité de Dieu.

« Le Père est saint, le Fils est saint, le Saint-Esprit est saint, et cette trinité de saintetés ne forme qu'une sainteté, la sainteté de Dieu.

« Le Père est infiniment sage, le Fils infiniment sage, le Saint-Esprit infiniment sage, et cette trinité de sagesses ne forme qu'une sagesse, la sagesse de Dieu.

« Le Père est tout-puissant, le Fils tout-puissant, le Saint-Esprit tout-puissant, et cette trinité de toutes-puissances ne forme qu'une toute-puissance, la toute-puissance de Dieu.

« Le Père est miséricordieux, le Fils miséricordieux, le Saint-Esprit miséricordieux, et cette trinité de miséricordes ne forme qu'une miséricorde, la miséricorde de Dieu.

« Le Père est juste, le Fils juste, le Saint-Esprit juste, et cette trinité de justices, ne forme qu'une justice, la justice de Dieu.

« Le Père a une volonté, le Fils une volonté, le Saint-

1. . . De saintetés... de sagesses... de toutes-puissances... de miséricordes... de justices... de volontés... — Langage insolite et inexact. Il n'est pas plus permis de dire *trinité d'éternités* etc., que *trinité de natures;* et la substitution du singulier au pluriel ne pourrait guère que surajouter une faute de langue. Le contexte, du reste, et l'ensemble de la doctrine montrent clairement qu'il ne s'agit ici, dans la pensée de Marie Lataste, que d'une trinité purement *dénominative* ou de simple attribution, en tant que les perfections divines qui appartiennent à la nature, sont communes aux trois personnes. C'est donc uniquement à celles ci que doit se rapporter l'idée de nombre.

Esprit une volonté, et cette trinité de volontés ne forme qu'une volonté, la volonté de Dieu.

« Quand le Père veut une chose, le Fils et le Saint-Esprit la veulent aussi, et chacune des trois personnes divines coopère à toute action de la Divinité.

« Il n'y a point de lieu ni d'espace pour les trois personnes divines : elles occupent l'immensité. Elles sont partout au ciel et sur la terre ; mais elles manifestent plus particulièrement dans le ciel leur gloire et leur majesté aux êtres intelligents et raisonnables qu'elles ont créés. »

II

« Le Père est le principe du Fils et du Saint-Esprit, il est aussi le principe de tout ce qui a été fait, il doit en être, il en est aussi la fin.

« L'âme humaine vient de ce principe ; elle doit se le proposer pour dernière fin, diriger par conséquent vers lui ses pensées, ses désirs, ses affections, ses actions, ses prières, et ne rien désirer dans toutes ses œuvres que le parfait accomplissement de la volonté de Dieu le Père. En agissant ainsi, l'âme rend hommage au Père, au Fils et au Saint-Esprit, parce qu'en faisant la volonté du Père, elle fait aussi la volonté du Fils et du Saint-Esprit. »

Ces dernières paroles firent impression sur mon esprit qui cherchait, mais inutilement, à en connaître le sens. Le Sauveur Jésus s'en aperçut, et, voyant [1] ce qui se passait en moi, il ajouta :

1. Le texte porte : *devinant* ; mais une science conjecturale ne peut convenir à la sagesse du Fils de Dieu.

« Après le péché de l'homme, Dieu envoya son Fils au monde pour le sauver. Le Fils, pendant sa vie, accomplit en tout la volonté du Père. Le Père veut que l'homme suive l'exemple de son Fils et qu'il lui rende hommage en l'imitant. Le Fils veut que l'homme suive la volonté du Père, comme il l'a suivie lui-même, et se trouve honoré de ce que l'homme marche sur ses traces quand il était sur la terre. Le Saint-Esprit, premier opérateur du bien dans les âmes, donne le mouvement à la volonté, éclaire l'esprit par ses lumières, et désire que l'homme corresponde à tout ce qu'il fait pour lui, en suivant l'exemple du Fils et se soumettant à la volonté du Père, par l'observation de ses commandements. Il se trouve honoré de ce que l'homme ne résiste pas à ce qu'il opère en lui. C'est ainsi que les trois volontés[1] du Père, du Fils et du Saint-Esprit ne forment qu'une volonté, et en accomplissant celle du Père, on accomplit aussi celle du Fils et du Saint-Esprit. »

Telles sont les pensées qui, de la bouche du Sauveur Jésus, sont venues en mon esprit ; je les ai conservées par le souvenir ; mais je dois faire remarquer dès ce commencement que je ne puis exprimer tout ce qu'il m'a dit, tout ce qu'il lui a plu de me montrer, tout ce qu'il a voulu me faire sentir. Jésus est vraiment la parole de Dieu, et tout est parole en lui. Ce n'est point seulement quand il parle que je l'entends ; je l'entends aussi et le comprends dans son regard, dans son maintien, dans ses marques d'affection, de près, de loin, au ciel, sur la terre,

1. Voir la note page 9.

dans mon cœur, partout. Cette parole n'est point comme la parole de l'homme; voilà pourquoi la parole des hommes est insuffisante pour exprimer la parole de Jésus ; je tâcherai pourtant de l'exprimer de mon mieux et aussi bien qu'il me le permettra.

III

J'entendis un jour sa voix. Elle s'exprimait avec force et vigueur : « Laissez tous le secret de vos maisons. Accourez, enfants et vieillards, jeunes gens et hommes faits, princes et sujets, riches et pauvres, savants et illettrés, grands et petits, venez reconnaître et admirer les perfections de votre Dieu dans ses œuvres. Les œuvres de Dieu sont parfaites, parce qu'il est parfait lui-même, parce que ses jugements sont parfaits et que ses vues sont parfaites aussi. Les vues des hommes, leurs pensées, leurs intentions, leurs jugements, sont loin de ressembler aux vues, aux pensées, aux intentions, aux jugements de Dieu. Car il est écrit que la justice et la vérité éclatent dans les œuvres du Très-Haut, tandis que le cœur de l'homme est endurci, qu'il chérit la vanité et cherche le mensonge. L'homme voudrait pénétrer les perfections intimes de Dieu. L'insensé ! ne voit-il donc pas que son esprit est trop borné, et que ses connaissances ont des limites trop étroites ? Que serait Dieu, si l'homme pouvait le comprendre ? Que serait l'infini, s'il était pénétré par le fini ? Que serait le Créateur, si la créature était à son niveau ? C'est par bonté pour l'homme que Dieu a fait le monde ; c'est par bonté qu'il y conserve l'ordre, l'harmonie ; c'est

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

par bonté pour l'homme qu'il a fait tout ce qui a été fait, et l'homme méconnaît cette bonté pour scruter les desseins de Dieu qu'il ne scrutera jamais. C'est par sa toute-puissance que Dieu a fait le monde et le conserve, par sa providence et sa sagesse qu'il le fait marcher d'une manière si admirable, et l'homme méconnaît cette bonté, cette providence, cette sagesse, pour se perdre en de vains raisonnements qui l'éloignent de Dieu ou le lui font oublier. Cette perfection dans la création inanimée, animée, raisonnable, ne proclame-t-elle pas un créateur parfait au dessus de la créature ? Contentez-vous donc de reconnaître Dieu, enfants des hommes, mais ne cherchez pas à le comprendre. Car, chercher à comprendre Dieu, c'est le comble de la présomption ou la preuve assurée de la plus grande incrédulité. C'est le comble de la présomption de vouloir renfermer Dieu en l'homme, l'éternel dans le temporel, l'infini dans le fini ; c'est la preuve assurée de la plus grande incrédulité, car c'est dire que Dieu ne peut pas plus que l'homme, puisque la puissance de Dieu consiste dans l'intelligence qu'il a de lui-même, et que l'homme comprend Dieu autant que s'il était Dieu.

« Hommes présomptueux et incrédules, sachez qu'il est écrit que *Dieu résiste aux superbes,* et qu'*il donne sa grâce aux humbles,* que *celui qui s'abaisse sera élevé, et* que *celui qui s'élève sera abaissé.* Sachez que j'ai dit, lorsque j'étais sur la terre, que *celui qui observe ma parole et croit à Celui qui m'a envoyé, sera sauvé.* Il ne suffit pas de savoir, il faut croire.

« Je ne condamne pas l'examen des choses pour consolider la foi, afin que cette foi soit une foi pleine de con-

viction. Qu'on cherche la solution aux difficultés qui se présentent à l'esprit, on le peut; qu'on essaie de faire disparaître un doute pour croire ensuite plus fermement, c'est prudence et sagesse ; mais il faut faire cela avec un cœur droit, avec bonne volonté et un désir sincère de trouver la vérité pour s'y attacher. Aujourd'hui on veut tout comprendre quand il s'agit de Dieu. Pauvres esprits, qui voudraient une lumière dont l'éclat les renverserait; qui voudraient comprendre Dieu et ne se comprennent pas eux-mêmes ! Quelle fierté repoussante dans ces hommes, quel sot orgueil, quelles folles prétentions ! ils se croient savants et sont des ignorants. La vraie science a fui loin d'eux pour se retirer parmi les hommes simples qui adorent sans voir et croient sans comprendre. La science n'est point l'appui du juste. Le juste renonce volontiers à la science pour s'appuyer sur la vérité et la justice de Dieu, qui paraissent dans ses œuvres. Aussi son cœur est tranquille ; il met son espérance dans le Seigneur, et attend le moment où il sera exalté au dessus de ses ennemis. »

IV

« Ma fille, me dit un jour le Sauveur Jésus, vous n'ambitionnez point la science des savants, ni la sagesse des sages selon le monde ; mais je veux vous donner un livre qui vous rendra plus sage et plus savante que tous les savants et tous les sages. Ce livre sera toujours ouvert pour vos yeux, et la lumière du ciel, qui brillera sur ce livre, vous permettra de le parcourir chaque jour et à chaque instant du jour. Venez avec moi, ma fille, placez-

vous sur un lieu élevé et regardez. La création tout entière se présente à vos regards. Considérez les cieux au dessus de votre tête, le soleil qui parcourt à pas de géant sa route dans l'espace, et le firmament qui, chaque nuit, déploie sa magnificence toujours ancienne, toujours nouvelle. Puis, abaissez vos regards sur la terre ferme et solide sous vos pieds, parsemée de plantes et de fleurs, couverte de mille espèces différentes d'arbustes et d'arbrisseaux dans vos jardins, de chênes et de cèdres dans vos forêts. Parcourez les campagnes : quelle infinité prodigieuse d'insectes, de reptiles et d'animaux de toutes sortes! Contemplez la mer: quelle immense réunion d'eau! quelle profondeur ! Ne pouvez-vous point reconnaître à ces œuvres la puissance de Dieu qui les a faites, et les conserve encore chaque jour par une puissance égale à celle de la création ? Eh bien ! cela n'est rien encore auprès de l'homme, qui est la créature la plus parfaite sortie des mains de Dieu. L'homme ! ah ! ma fille, la composition de son être seul est capable de fournir une matière indéfinie de considérations et de réflexions. En lui se trouvent un corps et une âme ; un corps fait de matière, une âme qui est le souffle de Dieu. Quel art dans la disposition de ce corps, quelle perfection ! Que de merveilles dans les facultés de l'âme, dans l'entendement, dans la volonté, dans la mémoire ! Quelle union entre les diverses parties du corps ! Quelle union entre les diverses facultés de l'âme ! L'ouvrier qui a fait l'homme n'est-il point un ouvrier divin ? n'est-il point Dieu ?

« De l'homme en particulier, portez votre attention sur l'homme en société, sur les peuples, sur les nations. Que a fait l'homme individu particulier ? Qui a fait l'homme

vivant en famille ? Qui a fait l'homme attaché à une nation, à un empire ? N'est-ce pas Dieu qui attache l'homme par ces liens mystérieux ? Oui, c'est Dieu, car l'homme de lui-même est ennemi du joug; il aime ce qu'il nomme la liberté, et cette liberté le détacherait de sa patrie et de son prince. Une loi existe pour régir les nations et les empires ; cette loi est un joug qui semble briser la liberté de l'homme. Mais au dessus des volontés des hommes se trouve la volonté de Dieu qui soumet les hommes à ceux qu'il a établis pour les gouverner.

« La voix de Dieu s'élève : il soumet les peuples aux princes et aux rois. La voix de Dieu s'élève : il se fait obéir des monarques et des potentats. La voix de Dieu s'élève : il fait trembler les têtes couronnées comme un enfant dans son berceau. La voix de Dieu s'élève : il proclame sa bonté, sa miséricorde ou sa justice sur les peuples et les rois. La voix de Dieu s'élève : il donne la prospérité aux nations et à leurs rois. La voix de Dieu s'élève : il préserve de tout mal les peuples et leurs souverains. La voix de Dieu s'élève : il brise les monarques et fait disparaître leur empire comme un nuage que le vent chasse du ciel.

« L'homme vit, se remue, marche, s'agite, se débat; mais c'est Dieu qui le mène et le conduit. Il en est de même des nations. Tout a été fait par Dieu, et Dieu conserve tout. Tout a été fait par Dieu, et rien ne résiste à sa volonté. Tout a été fait par Dieu, et tout sert d'instrument à Dieu dans l'exécution de ses desseins et de ses jugements. Il pourrait les exécuter seul ; mais il lui plaît de se servir des instruments qu'il a créés, et il n'indique à personne ni la manière de parvenir à ses desseins, ni

le moment où il atteindra son but, ni le motif pour lequel il avance ou retarde l'accomplissement de sa volonté.

« Insensé qui ne reconnaît pas Dieu dans le gouvernement des hommes ! Insensé qui ne reconnaît pas Dieu dans ses œuvres du ciel et de la terre ! Insensé qui a sous ses yeux le grand livre de la création et n'y trouve point à chaque page ce nom : Dieu !

« Ils sont insensés, ils sont aveugles aussi, et leur folie et leur aveuglement les détournent de Dieu pour qu'ils ne pensent qu'aux choses de la terre.

« Ils sont aveugles et insensés et ne voient et ne cherchent point Dieu, parce qu'ils sont séparés de Dieu, parce qu'ils sont révoltés contre lui, parce que le péché règne dans leur cœur.

« S'ils étaient justes et saints, ils pénètreraient jusqu'à Dieu, jusque dans son cœur ; ils verraient avec admiration ses œuvres et ne cesseraient de louer sa puissance, sa bonté, sa miséricorde, sa providence. Ils comprendraient que rien ne marche par l'effet du hasard, et que Dieu est partout, que Dieu dirige tout. La création serait pour eux le premier livre où ils apprendraient la science véritable de la dépendance universelle de toutes choses à l'égard de Dieu, parce que tout a été fait par Dieu. »

V

Deux amis véritables, éloignés l'un de l'autre, ne se contentent pas de penser chacun à son ami ; ils veulent aussi se voir de temps en temps, s'entretenir, et ces visites et ces entretiens augmentent leur affection réci-

proque. J'aime bien le Sauveur Jésus, mais je sens que je pourrais l'aimer davantage ; et l'aimer de plus en plus est le désir le plus intime de mon cœur. C'est pourquoi je vais, aussi souvent que je le puis, le visiter dans le sacrement de son autel. Là, je lui ai longtemps parlé toute seule. Je lui disais peu de choses, je ne savais lui dire que ces paroles : O mon Jésus, je vous aime ; ou bien : Jésus, je vous donne mon cœur ! ou encore : Sauveur Jésus, augmentez mon amour pour vous. Puis, quand je le quittais, je lui disais pour adieu : Mon Sauveur, bénissez votre très-humble servante !

Le Sauveur Jésus m'a longtemps écoutée sans me faire entendre sa voix d'une manière sensible, mais j'entendais pourtant comme une voix intérieure qui ne prononçait pas de paroles, et cette voix pleine de douceur et de suavité me disait aussi : « Ma fille, je vous aime ; ma fille, j'accepte l'offrande de votre cœur ; ma fille, je vous bénis, » et je me retirais contente.

Depuis qu'il a voulu me permettre d'entendre sa parole, j'ai remarqué que c'était toujours dans le lieu saint, pendant l'offrande du sacrifice de l'autel. Souvent il attend d'être descendu dans mon cœur ; c'est alors qu'il commence à m'entretenir; quelquefois aussi c'est au moment de mon action de grâces. Il m'a rarement parlé avant la sainte messe, il l'a fait pourtant quelquefois. Quand je l'entends, je le vois face à face. Alors, il s'opère en moi comme un changement subit que je ne saurais exprimer. Il me semble que je suis seule avec le Sauveur Jésus ; je ne vois plus autre chose, je n'ai plus d'œil ni d'oreille pour les objets sensibles qui sont près de moi, je ne sens rien. Mes yeux ne voient que le

Sauveur Jésus ; mes oreilles n'entendent que le Sauveur Jésus ; mon cœur n'aime que le Sauveur Jésus ; tout mon être n'a de sentiment que pour le Sauveur Jésus.

Voici ce qu'il m'a dit un jour en me parlant de l'homme :

« Dieu a créé l'homme. Le corps de l'homme a été fait de terre par les mains de Dieu. L'âme de l'homme a été produite par le souffle de Dieu, souffle plein de vie qui a animé le corps. Au commencement donc l'homme n'existait pas ; c'est Dieu qui l'a tiré du néant, et quand il a commencé, l'homme est encore demeuré semblable au néant ; car il n'a pu exister, il n'a pu se mouvoir ; il n'a pu agir qu'autant que Dieu lui a continué l'existence, lui a donné le mouvement, lui a prêté l'action. Voilà pourquoi l'homme ne devrait jamais se fier sur soi-même, compter sur soi-même, espérer quelque chose de soi-même ; voilà pourquoi l'homme ne devrait vouloir que ce que Dieu veut, opérer que ce que Dieu commande. Ainsi l'homme tournerait son œil vers Dieu et non vers la terre ; ainsi l'homme marcherait vers Dieu qui l'attend et l'a fait pour lui, et non vers le mensonge et la vanité qui seront sa perte. L'homme vient de Dieu et doit retourner à Dieu. Il y a deux mouvements en l'homme : de son être créé par Dieu vers l'existence et de son être existant vers Dieu. Ces deux mouvements sont donnés à l'homme par Dieu ; et par ces deux mouvements, l'homme, s'il le veut, retournera infailliblement à Dieu. Je dis s'il le veut, parce que l'homme peut changer la direction de ce mouvement.

« Dieu, au commencement, avait fait l'homme : il l'avait fait grand et heureux. Il lui avait donné un

monde dont il était le roi, un paradis dont il était le maître. Il l'avait fait son représentant sur la terre, il l'avait fait Dieu visible dans le monde pour rendre hommage au Dieu invisible du ciel. Il l'avait fait l'âme du monde, et son âme était celle par laquelle le monde donnait à Dieu son amour, et son esprit était celui par lequel le monde connaissait son auteur et son Dieu. Il devait en être ainsi, car l'ordre était là. Cet ordre a été dissous. Le second mouvement que Dieu avait donné à l'homme pour qu'il retournât à lui, l'homme le changea pour recevoir le mouvement du prince des ténèbres. Dès lors, l'homme ne marcha plus dans la voie de Dieu qui est la vérité, il marcha dans la voie de Satan qui est le mensonge. Le second mouvement donné à l'homme par son créateur devait être à jamais anéanti, mais la miséricorde de Dieu vint s'opposer au triomphe de Satan. Je vins arrêter le mouvement de l'enfer en offrant à l'homme la force et le pouvoir de quitter ce mouvement. Je montrai de nouveau à l'homme la vérité, je montrai de nouveau à l'homme la voie ; je fis plus, je lui redonnai la vie qu'il avait perdue.

« Aujourd'hui, tout homme reçoit, comme au commencement, le premier mouvement, qui le lance dans la vie ; mais le second mouvement, qui relance l'homme vivant vers Dieu, ne lui est plus donné avec le premier mouvement. Le second mouvement le lance vivant dans la mort ; mais je suis là pour ressaisir l'homme par le baptême et le remettre sur le chemin qui mène à Dieu. Alors tout est réparé : l'homme est régénéré ; il marchera, s'il le veut, vers Dieu ou retournera à Satan, dont je l'ai délivré ; il marchera dans la vérité ou le mensonge.

« Voyez jusqu'où va la bonté de Dieu : il n'a pas voulu que je retirasse une seule fois l'homme de la voie de perdition ; il a voulu encore qu'à chaque heure du jour où l'homme criera vers Dieu, j'accourusse vers l'homme pour lui redonner la vie et le mouvement vers son Créateur par le sacrement de pénitence.

« Voilà ce que Dieu a fait pour l'homme, ce qu'il fait encore chaque jour ; et l'homme, que fait-il pour Dieu ? Peut-on comprendre l'ingratitude de l'homme pour son créateur et son Dieu ? Dieu est le bienfaiteur continuel et quotidien de l'homme, et l'homme un ingrat qui oublie chaque jour ce que Dieu fait pour lui. »

VI

Le lendemain du jour où le Sauveur Jésus m'adressa ces paroles, j'étais revenue auprès de lui. Pendant la sainte messe, je me rappelais ce qu'il m'avait dit la veille des deux mouvements de la créature, l'un de Dieu à l'existence, l'autre de l'existence vers Dieu. Afin de donner plus de force au mouvement qui me porte vers Dieu, je lui fis après la consécration l'offrande de mon corps, de mon âme, de mes facultés, de mes affections, de tout ce qui était en moi. Après cela, je vis le Sauveur Jésus au milieu de l'autel, assis sur un trône d'or. Sa figure était plus resplendissante que le soleil ; j'en étais éblouie. Il daigna voiler son éclat en ma faveur. Un ange sous une forme humaine s'approcha de moi, me prit par la main et me conduisit près de l'autel. Je restai là jusqu'à la fin de la messe, à genoux devant le Sauveur Jésus. L'ange était à ma droite, aussi à genoux. Il se

leva, et je me levai avec lui pour aller vers Jésus qui me dit : « Vous avez présenté à Dieu une offrande qui lui a été agréable. Je vous accepte pour ma servante ; ma fille, réjouissez-vous ! »

Puis il ajouta : « Vous vous êtes reconnue la servante de Dieu : cette reconnaissance est pleine de vérité et de justice, car l'homme est et doit être le serviteur de Dieu. Il doit vivre sous la servitude de Dieu, et pas un ne doit être exempt de cette servitude. Voyez l'homme ! qu'est-il ? Est-il quelque chose par lui-même ? s'est-il donné l'existence lui-même ? a-t-il formé son corps et les membres de son corps ? leur a-t-il donné la force, la vigueur, le mouvement, l'action ? est-ce de l'intime de son être qu'il a tiré son âme ? de quelle manière a-t-il donné à son âme l'intelligence ? où a-t-il pris pour son âme la puissance de vouloir ? comment a-t-il doué son âme de souvenir ? est-ce l'homme qui conserve par sa propre vertu et son corps et son âme ? est-ce l'homme qui, par lui-même, et de lui-même, se donne le jour ? est-ce l'homme qui fixe et règle l'heure de sa mort ? L'homme, de qui dépend-il dans sa naissance, dans son existence, dans sa mort ? N'est-ce pas de Dieu son créateur ? La création de l'homme par Dieu, voilà la première servitude envers Dieu ; et nul homme ne peut s'en exempter, parce que nul homme ne peut se créer lui-même.

« O servitude admirable, servitude pleine de gloire, servitude infiniment heureuse, et combien peu comprennent cette servitude ! Dieu est Dieu, et par conséquent maître tout-puissant ; sa souveraineté n'a pas de bornes. Elle s'étend sur le corps et sur l'âme, sur toutes les actions possibles de l'homme, sur toutes ses pensées,

même les plus secrètes. Elle s'étend sur sa vie, elle s'étend sur sa mort. Elle va même au delà du trépas. Cette souveraineté dure par delà le temps, et pendant l'éternité Dieu sera encore le souverain de l'homme.

« Dieu est souverain de l'homme et souverain plein de bonté, plein d'amour, plein de tendresse. Pourquoi a-t-il créé l'homme ? est-ce pour les mérites de l'homme qui n'existait pas, ou par pure bonté ? Comment Dieu exerce-t-il sa souveraineté sur l'homme ? n'est-ce pas avec l'affection la plus tendre qu'un père puisse avoir pour son enfant ? Ne semble-t-il pas que ce souverain de l'éternité se fasse l'esclave de l'œuvre de ses mains ? A chaque instant du jour il veille sur son existence, il pourvoit à ses besoins, il le protége contre ses ennemis, il vient à lui quand il l'appelle, il lui accorde ce qu'il lui demande, il reçoit le nom de Père, il traite l'homme comme son fils, il s'abaisse vers sa créature infiniment plus que la créature ne le pourra jamais comprendre.

« Dieu créateur est le souverain tout-puissant et tout aimant de l'homme. L'homme vit-il de bon cœur ou par force sous cette servitude ? l'homme est-il sujet soumis de Dieu ? l'homme accepte-t-il ce joug de Dieu ? Non ; l'homme se révolte contre Dieu, méprise les commandements de Dieu, oublie Dieu et s'écrie même : Il n'y a point de Dieu.

« Il n'y a point de Dieu ! parole insensée d'un serviteur coupable. Il n'y a point de Dieu ! mais il y aura pour celui qui parle ainsi une main puissante qui brisera la parole sur ses lèvres ; il y aura pour celui qui parle ainsi un bras vigoureux qui le terrassera et l'empêchera de se relever ; il y aura pour celui qui parle ainsi un lieu, que

les doigts de l'homme n'auront point tressé, qui enveloppera tous ses membres, le retiendra pendant l'éternité, et lui fera éprouver la justice de celui dont il n'a point voulu recevoir la miséricorde et l'amour. Il n'y a point de Dieu ! Il a dit vrai : pour cet homme, il n'y aura point de Dieu, félicité et bonheur suprême ; il n'y aura point de Dieu, souverain éternellement bon, éternellement aimable ; mais il y aura un Dieu éternellement offensé, un Dieu éternellement redouté, un Dieu éternellement juste, un Dieu éternellement vengeur de l'offense qui lui aura été faite.

« C'est là la seconde servitude de l'homme ; servitude dans la gloire, par laquelle participant au bonheur de la vue de Dieu il le louera éternellement ; ou bien servitude dans la malédiction, par laquelle éprouvant les effets de la justice de Dieu il lui rendra hommage dans les flammes de l'éternité.

« Ainsi Dieu sera toujours le souverain éternel de l'homme ; ainsi l'homme sera toujours le serviteur de Dieu. L'homme appartient à Dieu, parce que Dieu est son créateur ; l'homme appartient à Dieu, parce que c'est de lui qu'il a tout reçu ; l'homme appartient à Dieu, parce qu'il n'est rien sans lui. C'est là le souverain domaine de Dieu sur l'homme : jamais personne n'en dessaisira Dieu. Les hommes l'oublient, mais Dieu ne l'oubliera pas. »

VII

« Ma fille, me dit un autre jour le Sauveur Jésus, Dieu connaît toute chose, et rien n'arrive que par son ordre et

selon sa volonté. Conservez cette pensée dans votre cœur; elle est pleine de vérité et de consolation. Elle est pleine de vérité ; car Dieu, créateur et maître du monde et de tout ce qui est dans le monde, a, pour tout diriger, pour tout régler, pour tout conduire, une puissance égale à celle qui fit tout sortir du néant. Le Dieu qui a créé une première fois est le Dieu qui conserve tout, et, par cette conservation, semble tout créer de nouveau. Ainsi le ciel, la terre, les éléments sont soumis à la volonté de Dieu depuis le commencement des temps, comme ils lui furent soumis alors qu'il leur dit d'exister. Ainsi l'homme marche sous l'impulsion de la volonté de Dieu, naît, vit et meurt, s'agite et se remue, parce que Dieu lui dit de naître, de vivre, de mourir, et lui permet de s'agiter et de se mouvoir.

« Cette pensée est pleine de consolation pour ceux qui la possèdent et l'entretiennent dans leur cœur, parce que, dans quelque situation, dans quelque danger, dans quelque épreuve qu'ils se trouvent, sachant que c'est Dieu qui le veut ou le permet, ils peuvent mettre en lui leur espérance, et, loin de s'alarmer, lui dire, pleins de confiance : Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non la mienne !

« Ne soyez jamais du nombre de ces insensés qui attribuent au hasard, au destin, à la volonté ou à la combinaison des hommes les événements heureux qui réjouissent, ou les malheurs qui affligent. Ne voyez en tout, ma fille, que la providence de Dieu, réglant, gouvernant et dirigeant tout ici-bas.

« L'âme juste voit la Providence dans tous les événements du monde, et ne cesse de la louer et la bénir.

« L'âme juste n'attribue point le gain d'une bataille à la valeur, au courage, au nombre des soldats, à l'habileté des capitaines ; elle l'attribue à la providence de Dieu qui donne la victoire à qui il lui plaît.

« L'âme juste n'attribue point la prospérité d'un empire au gouvernement du prince de cet empire ; elle l'attribue à la providence de Dieu, lumière, conseil, puissance et soutien de ce prince.

« L'âme juste n'attribue point la chute d'une dynastie royale à la faiblesse ou à l'incurie des membres de cette dynastie ; elle l'attribue à la providence de Dieu, qui fait et défait les rois de la terre pour sa gloire et le bonheur des peuples ou leur châtiment.

« L'âme juste n'attribue point les fléaux, les inondations, la fureur des flots des mers, l'irritation du tonnerre, la famine, la peste, la guerre, les maladies, la mort, à des causes naturelles ; elle attribue tout à Dieu, qui commande à l'Océan comme à la foudre, qui donne l'abondance ou la stérilité, qui conserve la paix ou permet le trouble parmi les hommes, et leur envoie, quand il lui plaît, la maladie ou la santé.

« Si elle échappe à un danger, à un péril, à une mort imminente, l'âme juste reconnaît qu'elle a été protégée, délivrée, sauvée par son Dieu.

« Si elle réussit dans une entreprise, l'âme juste en remercie le Dieu du ciel qui lui a donné ce succès.

« En un mot, l'âme juste voit en tout et partout le doigt de Dieu ; et, toute pleine de reconnaissance et d'admiration, de soumission et de respect pour la Providence divine, elle bénit celui qui veille avec tant de soin sur elle et sur toute créature, qui pourvoit à tous les besoins

spirituels et temporels de l'humanité, comme une mère à ceux de ses enfants, et dispose tout de manière à augmenter la couronne du juste et à ramener le pécheur à résipiscence.

« Voilà bien, en effet, ma fille, à quoi se résume l'action de Dieu sur les hommes : à rendre plus juste celui qui est dans la justice, et surtout à ramener dans la voie droite celui qui l'a quittée.

« L'homme souvent oublie Dieu pour s'appuyer sur des bras de chair : Dieu se retire un instant pour lui faire comprendre la faiblesse de l'appui qu'il a choisi, et l'homme revient à Dieu, qui lui tend les bras avec bonté. Le premier soutien de l'homme doit être Dieu ; c'est à sa providence qu'il doit s'abandonner et ne compter que sur elle.

« Néanmoins, il ne faut pas tellement tout attendre de Dieu qu'on néglige d'accomplir ce que la raison ou la nécessité prescrivent, car agir ainsi, serait agir avec témérité et tenter Dieu. Or, Dieu ne cherche point à favoriser les téméraires ; il ne récompense que la foi de ceux qui espèrent de lui ce qu'ils doivent ou peuvent espérer.

« Oui, confiance en Dieu, confiance pleine et entière. Son bras n'est pas raccourci ; il fera plutôt un miracle, s'il est nécessaire, pour vous délivrer de vos ennemis ou empêcher la ruine de votre âme, que de laisser votre espérance déçue et frustrée. N'espérez donc qu'en Dieu et dans sa providence, et quelque chose qui vous arrive, sachez que tout vient de Dieu, et que pas même un cheveu ne tombera de votre tête sans sa permission. »

VIII

« *Le ciel des cieux est pour le Seigneur,* me dit un jour le Seigneur Jésus ; *mais il a donné la terre aux enfants des hommes.*

« Dieu a fait le ciel et la terre ; le ciel que vous voyez au dessus de votre tête, la terre que vous foulez sous vos pas. Dieu a fait le ciel qui porte aux hommes la lumière pour le travail du jour, et les ténèbres pour le repos de la nuit ; il a fait aussi la terre qui leur donne la nourriture du corps et les vêtements pour le couvrir ; et ainsi le ciel et la terre que Dieu a faits et qui appartiennent à Dieu, sont pour l'homme ; et quand la terre disparaîtra pour l'homme, un nouveau ciel lui apparaîtra pour le recevoir ; non plus un ciel matériel, dans lequel se font le jour et la nuit, la lumière et les ténèbres, le calme et la tempête, mais un ciel spirituel, un ciel tout plein de Dieu, un ciel qui montre à découvert Dieu et sa gloire, qui permet à l'homme de le voir, de le contempler, de le comprendre ; de le voir assez pour n'avoir pas besoin d'autre lumière, de le contempler assez pour ne désirer pas d'autre satisfaction, de le comprendre assez pour que son intelligence trouve en Dieu son repos. Voilà le ciel qui est aussi pour l'homme, le ciel que Dieu veut lui donner, comme il lui a donné la terre, le ciel dont il veut le faire sujet, comme il l'a fait sujet de la terre, le ciel qui sera la félicité suprême que l'homme cherche vainement sur la terre.

« Ce ciel appartient à Dieu ; il est la résidence particulière de Dieu, le lieu de sa manifestation aux créatures,

le trône de sa majesté et de sa gloire : voilà pourquoi il est dit que le ciel est à Dieu et la terre pour les enfants des hommes. Le ciel est le temple de Dieu, comme la terre le temple de l'homme ; le ciel est le lieu de la glorification éternelle de Dieu, comme la terre celui de la glorification temporelle de l'homme. Dieu est roi du ciel, l'homme roi de la terre. Dieu pourtant n'a reçu le ciel de personne, mais l'homme a reçu la terre de Dieu. La terre n'est point donnée à l'homme à perpétuité, parce que la terre est insuffisante pour l'homme. L'homme n'est pas seulement terrestre, il est aussi céleste. L'homme a été d'abord fait de terre, puis un souffle céleste lui a donné la vie. Le ciel est descendu sur cette terre, chair de l'homme, pour la prendre et l'élever au ciel. La terre n'est que le marchepied sur lequel l'homme prend position pour s'élever au ciel. La terre, c'est un lieu élevé d'où l'homme prend son élan vers le ciel. La terre, c'est une haute montagne que l'homme gravit et dont le sommet permet à l'homme d'entrer au ciel. La terre, c'est un arc bandé fortement vers le ciel et dans lequel l'homme doit se placer pour être envoyé au ciel. La terre n'a été donnée à l'homme que pour le mettre à même de posséder un jour le ciel, qui est à Dieu. C'est Dieu qui a donné la terre aux enfants des hommes, c'est Dieu qui veut aussi leur donner le ciel.

« Mais voyez les hommes : ils montent sur le marchepied de la terre, non pour s'élever au ciel, mais pour se précipiter dans l'abîme ; ils gravissent le lieu élevé et cette haute montagne, qu'elle figure, non pour gagner le ciel, mais pour tomber plus sûrement dans les ténèbres éternelles; ils se placent sur l'arc bandé vers le ciel, mais

ils détournent la direction de cet arc dans le sens opposé, comme pour montrer qu'ils ne veulent point du ciel et qu'ils sont tout à la terre. Malheureux ! Dieu est le tout de l'homme et la terre n'est rien pour eux, et ils disent à la terre : Vous êtes tout pour nous ; ils disent à Dieu : Pour nous, Seigneur, vous n'êtes rien, laissez-nous à la terre.

« N'agissez-vous point ainsi, jeunes hommes et jeunes filles ? Au lieu de vous rappeler que vous êtes faits pour le ciel, au lieu de consacrer à Dieu le printemps de vos années, au lieu de lui faire abandon de tout ce qui vous appartient, au lieu de vous avancer de plus en plus dans le chemin de la vertu, au lieu de vous rapprocher du ciel, vous ne désirez que la terre ; eh bien ! vous ne recevrez pas autre chose, et la terre se changera pour vous en un supplice éternel.

« N'est-ce point ainsi que vous agissez, pères et mères, cherchant à accroître le domaine de vos enfants, à leur acquérir de plus grandes richesses, à les attacher de plus en plus à la terre. Au lieu de les attacher de plus en plus au ciel, au lieu d'augmenter et d'accroître leurs vertus, ces trésors que la rouille et les voleurs ne peuvent faire disparaître, vous ne désirez pour vous et pour eux que la terre ; eh bien ! vous ne recevrez pas autre chose, et la terre se changera pour vous en un supplice éternel.

« N'est-ce point ainsi que vous agissez, hommes d'affaires et de négoce, qui n'avez qu'une probité apparente, qu'une justice fausse et mensongère, qu'une prudence fondée sur l'or et sur l'argent ? Au lieu de vous rappeler le travail seul nécessaire, qui doit vous donner les trésors du ciel, vous ne désirez que la terre ; eh bien ! vous ne

recevrez pas autre chose, et la terre se changera pour vous en un supplice éternel.

« N'est-ce pas ainsi que vous agissez, magistrats, juges, ministres et potentats ? Vous êtes l'image du gouvernement de Dieu, l'image des jugements de Dieu, l'image de la puissance de Dieu, et vous l'oubliez pour agir comme si vous deviez à jamais administrer la terre, à jamais juger la terre, à jamais commander à la terre ; eh bien ! vous ne recevrez pas autre chose, et la terre pour vous se changera en un supplice éternel.

« Je vous le dis, ma fille, avec toute la force de la vérité qui demeure éternellement, les hommes se flattent en vain de pouvoir continuer avec impunité et leurs injustices, et leurs rapines, et leurs trahisons, et leurs iniquités qui croissent chaque jour de plus en plus. Ils se trompent en pensant que Dieu, qui ne se venge pas sur la terre, ne se vengera jamais. Qu'ils avancent encore, qu'ils marchent toujours ; ils avanceront et marcheront vers l'éternelle justice de Dieu, à laquelle nul ne pourra échapper. Quand viendra l'heure de la justice, Dieu mettra sous les yeux de chaque homme en particulier toutes ses actions, et alors tous recevront la terre qu'ils auront cherchée.

« Cette terre matérielle disparaîtra pour eux ; l'enfer sera la terre nouvelle et éternelle que Dieu donnera aux réprouvés. Le ciel sera la terre nouvelle et éternelle que Dieu donnera aux élus. La terre de l'humanité sera la possession ou la privation de Dieu : Dieu avec les hommes, Dieu loin des hommes.

« O ma fille, pensez toujours à la nouvelle terre que vous devez habiter un jour, pensez au ciel que Dieu veut

vous donner, à cette terre où Dieu habite, où Dieu se manifeste, où Dieu se donne, où Dieu se livre à ses élus. Fuyez au contraire toujours la terre où Dieu n'habite que par sa justice et ses vengeances, ne se manifeste, ne se donne, ne se livre aux réprouvés que comme Dieu vengeur et souverainement juste. »

IX

Après ces paroles, le Sauveur Jésus ajouta : « Vous comprenez, ma fille, comment l'homme trouvera ce qu'il cherche dans la terre que Dieu lui a donnée ; vous voyez quelle bonté Dieu témoigne à l'homme de vouloir lui donner une place dans le ciel, qui est à Dieu. Je veux vous faire remarquer une chose à laquelle vous n'aviez point pensé.

« Le ciel est le lieu de la récompense des justes ; il est à Dieu et Dieu le donne à ses élus. Mais il est un ciel supérieur à celui que Dieu donnera à l'homme, un ciel qui s'appelle avec vérité et qui est véritablement le ciel du ciel, c'est-à-dire le ciel de Dieu, le ciel qui appartient à Dieu. Ce ciel c'est le sein de Dieu dans lequel le Saint-Esprit unit le Père et le Verbe ; ce ciel c'est Dieu même. Ce ciel n'est pas comme celui qui sera donné aux élus, un ciel créé ; c'est un ciel incréé, qui n'a jamais eu de commencement et n'aura jamais de fin, qui existait avant l'origine des choses, qui existera toujours. Ce ciel était en Dieu, ce ciel était Dieu. C'est le ciel du ciel ; c'est le bien éternel en lui-même, la félicité éternelle en elle-même, la toute-puissance, la souveraine sagesse, la souveraine perfection, Dieu. »

X

Voici ce que m'a dit un jour le Sauveur Jésus : « L'homme sur la terre ressemble à un corps qui n'a plus de vie, ou à un malade qui a besoin de recouvrer la santé. Dieu dans le ciel est pour l'homme un médecin qui tue pour vivifier, qui frappe pour guérir. Écoutez le sens de ces paroles.

« L'homme ressemble à un corps sans vie. Quelle est la vie de l'homme après celle de l'union de l'âme avec le corps ? C'est la contemplation de la vérité, la marche dans la voie de la vérité, la demeure dans la vérité. L'homme a-t-il la vérité ? Non, il l'a perdue par le péché, par sa révolte contre Dieu, et il lui était impossible de la retrouver jamais, et sans la vérité, l'homme est semblable à un corps sans vie.

« L'homme est semblable à un malade. En quoi consiste la santé de l'homme, après la proportion dans ses membres et la force adhérente à chacun de ses membres ? Elle consiste dans la rectitude et le facile exercice de ses facultés. L'homme a-t-il la rectitude dans ses facultés ? a-t-il un facile exercice de ses facultés ? Non, l'homme a été blessé jusque dans le plus intime de son être intellectuel et moral par le péché. La rectitude n'est plus en lui ; ses facultés ne suivent plus la ligne droite. Il a l'exercice de ses facultés, mais c'est un exercice plein de labeur et qui n'est point conforme à la sagesse. L'homme est donc un malade qui a besoin de recouvrer la santé.

« Un principe de vie sera donné à ce mort, ce sera le Fils de Dieu fait homme, et ce mort reviendra à la vie.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Un remède plein d'efficacité sera donné à ce malade, ce sera le sang du Fils de Dieu fait homme, et ce malade recouvrera la santé.

« Le médecin de l'homme qui possède l'existence et qui cependant est mort, qui possède la santé et qui cependant est malade, ce médecin, c'est Dieu. Or, Dieu tuera cet homme pour le vivifier ; il le frappera pour le guérir.

« Vous allez me comprendre, ma fille, et vous adorerez l'œuvre et les desseins bien admirables de la Providence.

« Dieu est un médecin qui tue pour vivifier. Quelle est la vie de l'homme ? La vie de l'homme est une vie dans le péché, dans le crime, dans l'injustice, dans l'impiété ; vie dans la fornication, vie dans le vol, vie dans les meurtres, vie dans l'oppression du faible, vie dans le parjure, vie dans le blasphème, vie dans la révolte contre Dieu. Dieu s'approche de cet homme, tue en lui l'homme de l'iniquité et lui donne la vie de la justice ; il tue cet homme à la concupiscence du mal et le fait vivre dans l'amour des vertus ; il tue l'homme adultère et impie pour faire vivre l'homme chaste et vertueux. Telle est l'œuvre par excellence de Dieu sur l'homme.

« Dieu est un médecin qui frappe pour guérir. Il frappe les hommes par ses commandements pour les guérir de leurs vices ; il les frappe par ses menaces pour les guérir de leurs révoltes ; il les frappe par la vue de l'enfer pour tourner leurs regards vers le ciel ; il les frappe en leur découvrant les artifices de Satan pour leur faire observer les œuvres de sa divine miséricorde.

« Acceptez, ma fille, le principe de vie qui vous sera donné par mon Père ; acceptez le remède qu'il vous offri-

ra. Je ne vivifie que ceux qui veulent être vivifiés, je ne guéris que ceux qui veulent être guéris ; mais la guérison que j'opère n'est pas une guérison passagère, elle est pleine d'efficacité et conserve la santé à jamais ; et la vie que je rends n'est pas une vie d'un jour, c'est une vie qui mène à l'éternité de la vie.

« Celui qui refusera la vie que je veux lui donner, restera éternellement dans la mort ; et celui qui refusera la santé que je veux lui rendre, l'aura perdue pour l'éternité. »

XI

Je me tenais un jour attachée d'esprit et de cœur à Jésus dans le sacrement adorable de l'autel ; j'étais heureuse si près de mon Dieu et j'attendais qu'il me fît entendre sa parole, toujours pleine de douceur pour mon âme.

Bientôt j'entendis la voix de Jésus; elle me dit : « Prends un livre, ouvre-le et lis ce qui se présentera sous tes yeux. » Je pris mon livre et je lus ce verset du psaume : « Le Seigneur est infiniment élevé, il regarde cependant les humbles avec complaisance et ne voit que de loin les orgueilleux. »

« Je veux vous expliquer aujourd'hui ces paroles. Écoutez-moi, ma fille :

« *Le Seigneur est infiniment élevé ;* car il est éternel, immuable, immense, tout-puissant, souverainement sage et juste ; il connaît tout, il sait tout, il commande à tout, il est maître de tout. Toute grandeur devant sa grandeur est bassesse ; toute puissance, faiblesse devant

sa puissance ; tout savoir, ignorance devant son savoir. Il est la seule bonté véritable et réunit seul toutes les perfections. Il a tout créé par sa volonté, et il a conservé le souverain domaine de toutes choses pour lui seul.

« Au commencement, il créa le ciel et la terre ; puis il créa l'homme. Après avoir formé son corps de terre, il souffla sur lui et l'anima. Ce souffle de vie est l'âme de l'homme. Dieu doua l'âme de nobles facultés : la raison, l'entendement, la volonté et la mémoire. Par ces facultés, il rendit l'âme capable de le connaître et de connaître ses devoirs envers son créateur et bienfaiteur. Il établit la volonté reine et maîtresse de toutes les autres facultés et de l'homme tout entier. Il donna à la volonté la raison pour guide et pour compagne. L'entendement fut donné à l'homme comme un flambeau, comme une lumière pour diriger ses pas et lui montrer la voie qu'il devait suivre. Enfin, pour sa gloire et aussi pour celle de l'homme, Dieu ne voulut point que l'homme lui fût soumis par force. Aussi, avec les facultés qui lui faisaient connaître ses devoirs envers son auteur, Dieu lui donna-t-il la liberté de les lui rendre ou de les lui refuser, voulant que l'accomplissement de ses devoirs devînt pour l'homme un sujet de mérites, tandis qu'il n'aurait dû être qu'une obligation de stricte justice. Quelle ne fut pas l'ingratitude et l'audace de l'homme lorsque, par son péché, il se révolta contre Dieu et tourna contre lui, en l'offensant, les dons et les bienfaits qu'il en avait reçus ! La justice divine criait vengeance, mais Dieu ne pouvait se résoudre à détruire le plus noble ouvrage de ses mains et à perdre cette âme sortie de lui et faite à son image. Dans ce combat de la justice et de la miséricorde, celle-

ci l'emporta. Dieu, dont la bonté est infinie, envoya son Fils pour sauver l'homme, et le Fils, par sa mort et ses mérites vint satisfaire à la justice éternelle et donner la réparation que l'homme ne pouvait donner.

« *Dieu regarde cependant les humbles avec complaisance.* »

A l'occasion de ces paroles, le Sauveur Jésus me traça le portrait de l'homme humble et m'indiqua les sentiments qui le caractérisent. « Voyez, me dit-il, voyez cet homme d'une humilité parfaite, combien il est agréable à Dieu ! Considérez ses sentiments envers son Créateur, envers son prochain, envers lui-même. Premièrement, envers son Créateur. Il reconnaît ses infinies perfections, il le proclame auteur et souverain maître de toutes choses, son Dieu, son conservateur et bienfaiteur perpétuel. Il s'abaisse profondément devant lui, il lui offre et lui consacre l'être qu'il tient de lui seul, et lui rend hommage en lui témoignant sa reconnaissance pour toutes les grâces, tous les dons, tous les biens, tous les talents, toutes les qualités, toutes les perfections du corps et de l'âme qu'il a reçus. Bien loin de se rien approprier, il rend à Dieu grâces de tout, comme ayant reçu tout de lui, remercie sa bonté et sa miséricorde, et désire que tous les hommes avec lui offrent à Dieu toute sorte d'actions de grâces.

« Deuxièmement, envers lui-même. Il reconnaît ce qu'il est par lui-même, néant et péché. Il reconnaît qu'il a tout reçu de Dieu, qu'il est indigne de paraître devant lui à cause de sa misère, de son peu de fidélité à correspondre aux grâces d'en haut, de sa négligence à accomplir la volonté de son Père qui règne au ciel, et surtout de

ses défauts et de ses péchés. Voyant néanmoins que Dieu ne cesse pas de l'aimer et de le combler de ses bienfaits, et ne sachant comment lui témoigner assez sa reconnaissance, il s'abandonne tout entier à lui avec tout ce qu'il est, avec tout ce qu'il a. Se reconnaissant indigne et incapable de tout bien, digne au contraire et capable de tout mal, il met sa confiance en Dieu, et attend de sa bonté tous les secours qui lui sont nécessaires pour vaincre ses ennemis, éviter le péché et pratiquer le bien. Quand il se verrait comblé de tous les dons du ciel, il ne perdrait jamais de vue qu'il ne peut rien par lui-même et que, sans le secours perpétuel de Dieu, il tomberait à chaque instant dans le péché. C'est pour cela qu'il se tient toujours étroitement uni à Dieu, implorant sans cesse sa grâce et son secours.

« Troisièmement, envers le prochain. L'homme humble se regarde comme le dernier des hommes et les place tous au dessus de lui. Il voit Dieu en chacun de ses semblables et lui rend en leur personne l'honneur qui lui est dû. Il ne s'arrête pas à ce qu'il y a de matériel en eux, mais reconnaissant l'image de Dieu dans son prochain, il est pour lui plein d'égards et lui rend tous les honneurs et services qui sont en son pouvoir. Pour lui, se reconnaissant indigne de toute prévenance et de tout honneur, il croit mériter au contraire, avec l'oubli de tous, toute sorte d'affronts, d'outrages, de souffrances et d'afflictions, l'abandon de toute créature, la mort même, à cause de son néant et de ses péchés ; il croit mériter, en un mot, que la création entière s'élève contre lui, parce qu'il s'est élevé contre le Créateur. Aussi, éprouvé par Dieu ou par les hommes, sachant qu'il mérite plus encore, demeure-

t-il soumis, conserve-t-il la joie dans son âme et remet-il entre les mains de Dieu, tout ce qui le concerne. Combien cet homme est agréable à Dieu, combien il lui rend gloire, combien il lui plaît, en remplissant ses devoirs avec des sentiments si convenables et si saints !

« *Dieu ne voit que de loin les orgueilleux.* Il y a deux sortes d'orgueilleux : l'orgueilleux impie qui s'élève contre Dieu, se révolte contre lui, lui refuse l'honneur et l'hommage qui lui sont dus, et ne reconnaît d'autre Dieu que son plaisir, d'autre loi que sa satisfaction. Cet orgueilleux, Dieu ne le voit que de loin, mais pour la ruine de l'orgueilleux, car cette vue sera sa condamnation. L'autre orgueilleux, c'est celui qui, sous le voile de la vertu, cache un cœur gâté par l'orgueil.

« Un homme est dans la bonne voie, il veille sur soi, il s'observe sur tout et déteste le péché. Voici comment de juste il peut devenir coupable, et de fils de Dieu, fils de Satan. L'ennemi de son salut ne lui proposera pas, dès le commencement, des fautes graves, il ne lui inspirera pas de mauvaises pensées, il sait qu'agir ainsi serait s'exposer à une défaite. Non, le démon laisse cet homme en repos pendant quelque temps, il le soutient même dans sa dévotion, bien loin de l'en détourner ; il lui inspire dans l'oraison des pensées sublimes, qui sont pour lui pleines de consolations, et auxquelles il s'attache aux dépens de la gloire de Dieu, qu'il devrait uniquement chercher. Alors le démon suggère à cet homme une vaine complaisance pour lui-même, lui persuade qu'il est quelque chose et même plus que les autres, et cet homme, au lieu de repousser ces pensées pour tourner ses regards vers Dieu et lui rapporter tout ce qu'il a, écoute la voix

du séducteur, reçoit avec calme ses malignes inspirations, et, par une criminelle injustice, ravit à Dieu, en se l'appropriant, un bien qu'il tenait de sa miséricorde. Ainsi, cet homme pratique la vertu, non en vue de Dieu, mais pour sa propre satisfaction, croyant être aussi bon qu'il se le persuade à cause de la paix et des consolations qu'il éprouve. Le démon profite de cela pour endormir sa vigilance, il l'amuse par de vaines imaginations, lui persuade qu'il jouit de Dieu et lui fait négliger la garde de son cœur. Dès lors il rallume les passions dans le cœur de ce malheureux, qui, aveuglé par son amour-propre, ne s'en aperçoit pas. Voyez pourtant comme l'abîme s'entr'ouvre sous ses pas. S'il reçoit la moindre injure, lui qui se croit un saint, il la supporte avec grande peine et ne peut guère l'oublier ni la pardonner. Il ne peut souffrir ni un reproche ni une représentation quelconque, parce qu'il se croit plus sage et plus éclairé que nul autre; tout l'offense, un mot, une parole, un rien. Il finit par n'avoir plus qu'un désir, celui d'être loué et honoré par tout le monde. »

XII

Pour que je comprisse mieux ces paroles, Jésus fit passer sous mes regards les divers mouvements du cœur humain et tout ce que le cœur éprouve par ces mouvements. Et je vis l'aveuglement, la folie, l'injustice de l'homme, l'injure qu'il fait à Dieu en le perdant de vue pour s'attacher aux choses de la terre, satisfaire ses passions et leur tout sacrifier.

« Voyez, me dit ensuite le Sauveur Jésus, voyez cet

homme tout occupé des choses de la terre, il oublie que Dieu est le créateur de tout et que rien ne doit lui être préféré ; il oublie qu'il a reçu tous ses biens de Dieu, il les regarde comme une chose qu'on ne peut lui ravir, qu'il ne peut perdre, et il fait tous ses efforts pour les accroître. Aussi son cœur s'endurcit sur la misère des pauvres, il les voit de mauvais œil, il préférerait qu'il n'y en eût point, et s'il vient à leur aide, ce n'est qu'avec regret. Dieu, voulant ramener à lui cet homme en le détachant des biens de la terre, lui envoie des afflictions et des épreuves. Mais, ne comprenant pas l'action de Dieu, cet homme se trouble, s'agite, se révolte contre Celui de qui il a tout reçu, tourne sa haine contre son prochain, et cherche dans son esprit, parmi ses semblables, celui qui a pu causer son malheur. S'il est devenu pauvre en réalité, il ne cesse pas d'être riche d'esprit et de cœur, en s'attachant encore au peu qui lui reste, ou s'il le dépense, ce ne sera que pour satisfaire ses passions.

« Voyez, au contraire, l'homme vertueux, possède-t-il des richesses? Il reconnaît que Dieu en est le maître, tandis que lui n'en est que l'économe, le conservateur, le gardien au nom de Dieu. Il entre vis-à-vis des pauvres dans les desseins de la Providence, en leur donnant une part de ce qu'il possède. Si quelqu'un veut lui ravir une partie de son bien ou lui susciter un procès, il remet tout entre les mains de Dieu, il prend selon sa divine volonté toutes les mesures nécessaires à la conservation de ce qui lui appartient, sans rien négliger ; mais il ne perd jamais Dieu de vue et demeure en paix avec celui à qui il a affaire. Réussit-il? il rend grâce à Dieu ; s'il échoue, il l'attribue à ses défauts, qui ont détourné la bénédiction

de Dieu, et ne conserve pour personne ni animosité ni ressentiment. Est-il pauvre? il ne regarde pas d'un œil jaloux le riche ; il est content de sa pauvreté et se soumet à la volonté de Dieu dont il fait toute sa richesse. Est-il souffrant, malade, infirme ? il offre à Dieu ses infirmités, sa maladie, sa souffrance, il lui fait même le sacrifice de sa vie. Est-il bien portant? il en remercie Dieu et emploie sa force et sa vigueur à le mieux servir, à le mieux honorer.

« Ainsi l'homme vertueux rapporte tout à Dieu richesses ou pauvreté, bien-être ou épreuves, maladie ou santé, et se repose uniquement en celui qu'il nomme son père et son Dieu. »

XIII

« Le Dieu du ciel et de la terre, m'a dit un jour le Sauveur Jésus, est un Dieu de paix. Il y a en Dieu trois personnes, mais ces trois personnes sont si étroitement unies entre elles, qu'elles ne forment qu'un seul Dieu, et qu'il existe entre elles une paix souveraine et éternelle. Le trouble ou la discorde ne se peut concevoir entre les trois personnes, car elles sont l'ordre et la tranquillité de l'ordre par essence et par nature.

« Aussi ce que Dieu aime le plus sur la terre, ce sont les âmes pacifiques ; ce qu'il déteste le plus, ce sont les âmes qui se plaisent dans la discorde et sèment la zizanie parmi leurs frères.

« Une âme pacifique est celle qui a la paix avec Dieu, la paix avec le prochain, la paix avec elle-même. Elle a la paix avec Dieu, parce qu'elle est soumise en tout à sa vo-

lonté sainte, et que cette soumission entretient l'harmonie entre le Créateur et sa créature. Elle a la paix avec Dieu, parce qu'elle suit et exécute ponctuellement tout ce que Dieu lui commande, et que cette obéissance l'unit à lui de plus en plus. Elle a la paix avec Dieu, parce qu'elle l'aime de tout son cœur, de toutes ses forces, et que rien comme l'amour ne peut mettre la paix entre elle et Dieu.

« Elle a la paix avec son prochain, parce qu'elle ne fait jamais rien qui lui puisse déplaire, parce qu'elle oublie le mal qu'elle en peut recevoir et ne lui fait que du bien, parce qu'elle excuse les défauts de tous et qu'elle cherche à corriger de plus en plus les siens.

« Elle a la paix avec elle-même, parce qu'elle est toute à Dieu et que Dieu lui rend au centuple ce qu'elle lui donne. La récompense des âmes dans le ciel sera la paix éternelle ; sur la terre, quoiqu'elle ne soit pas une paix parfaite et entière, la situation d'une âme pacifique est comme l'avant-goût de ce qui l'attend au ciel.

« Voilà les âmes que Dieu chérit et affectionne ; celles qui sont et demeurent dans l'ordre qu'il a établi et constitué : dans l'ordre vis-à-vis de lui-même par l'accomplissement de sa volonté, dans l'ordre vis-à-vis du prochain en vivant avec lui dans la charité, dans l'ordre vis-à-vis d'elles-mêmes en faisant le bien, en évitant le mal ; et Dieu n'aime d'un amour de prédilection que ces âmes, parce qu'elles sont véritablement pacifiques.

« L'âme des impies n'est point une âme pacifique ; c'est en vain qu'ils étouffent le remords en eux-mêmes ; ils sentent que Dieu est là, ils le voient prêt à les frapper, la conscience les torture affreusement. Ils n'ont point la paix avec Dieu, ils ne l'ont point avec eux-mêmes, ils ne

l'ont point avec le prochain, parce que l'impiété n'est pas seulement une lutte contre Dieu, elle est aussi une lutte contre le prochain et contre soi.

« L'âme tiède qui, par le nombre de ses infidélités, en est venue au point de n'éprouver guère de remords, et de résister sans peine au souffle de la grâce et du Saint-Esprit, n'est point une âme pacifique. Elle sent que Dieu a droit de plus exiger d'elle ; elle comprend que se familiariser dans l'offense contre Dieu n'est point agir selon l'ordre. Sa conduite envers Dieu dirigera sa conduite envers son prochain, et, en opposition avec Dieu, elle sera aussi en opposition avec le prochain.

« L'âme qui n'agit que par des vues humaines, et qui, pour cela, ne craint point de pactiser avec le monde, avec ses maximes, avec ses doctrines, n'est point une âme pacifique. Le monde ne repose point sur l'ordre, il est l'opposé de l'ordre, et par conséquent de la paix.

« Entre ces trois sortes d'âmes, il y a une grande différence ; mais pourtant un rien les sépare, et l'âme qui vit dans la tiédeur peut tomber et mourir dans l'impiété ; plus facilement encore l'âme qui vit selon les maximes du monde : car le monde est l'empire de Satan; et vivre selon le monde, c'est vivre selon Satan, et la vie de Satan est la vie de l'iniquité.

« Aussi, de même que les âmes pacifiques sont aimées de Dieu, de même les âmes qui ne le sont point sont aimées de Satan. Dieu est l'ordre souverain, il aime ce qui est dans l'ordre ou les âmes pacifiques ; Satan est le désordre, il aime ce qui est dans le désordre, les âmes non pacifiques.

« Être pacifique, c'est ressembler à Dieu, c'est imiter

Dieu, c'est suivre les inclinations qui, des trois Personnes divines, passent dans les facultés de l'âme et produisent l'union, la concorde, par l'ordre. N'être point pacifique, c'est ressembler à Satan, c'est imiter Satan, c'est suivre les inclinations qui, de Satan, passent dans les facultés de l'âme et produisent la désunion, le trouble, par le désordre.

« Malheur à ceux qui n'aiment point la paix avec Dieu, la paix avec le prochain, la paix avec eux-mêmes, la paix dans les familles, la paix dans les cités, la paix dans les empires; ils marchent au souffle de Satan, ils sont fils de Satan.

« Bonheur et félicité à jamais à ceux qui veulent la paix avec Dieu, la paix avec le prochain, la paix avec eux-mêmes, la paix dans les familles, la paix dans les cités, la paix dans les empires ; ils marchent au souffle de Dieu, ils sont fils de Dieu. »

XIV

Je pensais un jour à la rédemption de l'homme, et à la miséricorde de Dieu qui nous avait donné son divin Fils pour nous sauver. Je remerciais Dieu dans le fond de mon ame, et remerciais aussi le Sauveur Jésus qui s'immolait en ce moment sous mes yeux entre les mains de son ministre. « Ma fille, me dit alors le Sauveur, Dieu veut le salut de tous les hommes et il le veut sincèrement. Que n'a-t-il pas fait pour cela ? que ne fait-il pas encore? Il le veut, mais d'une volonté conditionnelle, pourvu que l'homme fasse ses efforts pour profiter des moyens de salut qu'il lui donne, pourvu qu'il corres-

ponde à ses grâces, qui ne lui manqueront jamais. Si l'homme se perd, ce n'est point faute de connaissance, car Dieu a gravé dans le cœur de chacun des hommes une loi, la loi naturelle, et la connaissance de cette loi avec sa pratique suffit à tout homme pour être sauvé, s'il n'a pas la connaissance de la loi de grâce que j'ai établie sur la terre [1]. Ce n'est point faute de secours, Dieu

1. « Dieu a gravé dans le cœur etc...

Si cette phrase devait s'entendre de la loi naturelle connue par la lumière de la raison et pratiquée par les seules forces du libre arbitre, elle renouvellerait une des erreurs capitales du pélagianisme ; si, au contraire, il s'agit d'une connaissance puisée dans la foi, et d'une pratique fondée sur le secours de la grâce divine, la pensée sera à l'abri de toute censure. Or, les endroits parallèles et le contexte repoussent invinciblement la première interprétation.

Les enseignements que Marie Lataste dit avoir reçus de N. S. sur la grâce ont été renvoyés au livre IX^e^ de ses œuvres. Dans son manuscrit autographe, on les trouve vingt pages avant l'endroit où se rencontre ce qu'elle dit ici de la loi naturelle. En voici le résumé fidèle :

« La grâce est un don gratuit de Dieu. » — « Dans l'ordre naturel elle regarde tous les besoins de la vie du temps ; dans l'ordre surnaturel, elle regarde tous les besoins de l'âme pour la conduire à la félicité éternelle. » — « Sans la grâce l'homme ne peut rien faire de méritoire pour le salut. »

« La grâce actuelle est un secours passager que Dieu donne à l'homme pour connaître, vouloir ou faire un bien surnaturel » — « C'est un secours nécessaire à l'homme, que le péché a rempli de faiblesse et qui se trouve impuissant devant une fin surnaturelle. » — « Dans la disposition à l'action, ce secours éclaire l'intelligence ; dans l'accomplissement, il excite et aide la volonté. » — « La grâce actuelle conduit l'âme à l'acquisition de la grâce habituelle ou sanctifiante. » — « Ce n'est que par celle-ci que l'homme est justifié et acquiert des droits à la vie éternelle. » — « La grâce sanctifiante met dans l'homme la foi, l'espérance, la charité ; et ces vertus constituent la vie intérieure de l'âme, vie active et de mouvement, puisque par la foi l'homme connaît Dieu, tend vers lui par l'espérance et s'unit à lui par la charité. »

appelle à lui tous les hommes par l'offrande et le don de sa grâce. Quand une personne est tentée, Dieu lui offre une grâce proportionnée à sa tentation; à elle de recevoir cette grâce et d'y correspondre. De cette correspondance dépend l'opération du bien et par suite le salut; et la grâce est plus ou moins grande, plus ou moins pressante, selon le jugement de justice ou de miséricorde que Dieu porte; et nul ne doit ni ne peut trouver mauvais la distribution que Dieu fait de ses grâces. Car il ne doit sa grâce à personne; il est maître de ses dons, il en

(*Œuvres manuscrites, p.* 54-58; *imprimées, livre* IX^e *n*^os^ I et III).

« La foi est la première des vertus et le fondement des autres. » — « Elle est la première condition pour recevoir l'impulsion et la direction que Dieu donne à l'homme dans la voie du bien. » — « L'âme sans la foi n'est qu'obscurité et ténèbres; Dieu n'y pénètre pas. Sans la foi donc il est impossible de plaire à Dieu, parce que c'est repousser Dieu. Sans la foi on ne peut être sauvé, parce qu'on n'est pas uni à Dieu. »

Nous devons croire : 1° « La vérité éternelle ; la vérité, c'est Dieu; la vérité, c'est J.-C., expression personnelle de la vérité. » 2° « Tout ce qui a rapport à la divinité en tant qu'elle est Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. » 3° Ce qui a rapport à l'humanité de J.-C., à son Église, aux sacrements; en un mot, toutes les vérités renfermées dans les symboles et les décisions dogmatiques de l'Église. »

« Sans l'espérance on ne peut obtenir le ciel, parce que Dieu ne veut le donner qu'à ceux qui l'espèrent. Ceux qui l'espèrent, en effet, seuls font ce qui est nécessaire pour l'obtenir, et nul ne l'obtiendra s'il ne l'a mérité. »

« La charité est au dessus de toutes les autres vertus à cause de sa nécessité. Quand vous auriez tous les autres dons spirituels, si vous n'avez point la charité, ces dons ne vous serviront de rien pour le salut. » (*Œuvres manuscrites, p.* 153, 160; *imprimées, l.* X^e, *n*^os^ I, II, III.)

Serait il possible qu'après des enseignements si précis et si diamétralement opposés à toutes les erreurs de Pélage, Marie Lataste eût, vingt pages plus bas, entendu ce qu'elle dit de la loi naturelle, à la

dispose comme il lui plaît, nul n'y a droit par son propre mérite. Trouveriez-vous injuste un roi qui aurait choisi l'enfant d'une famille pauvre et nombreuse pour faire sa fortune, quand même il n'en ferait pas autant pour ses frères, et quand cet enfant, seul et à l'exclusion de tout autre, devrait jouir de la fortune que le roi lui a faite ? De même, Dieu a des vues de prédilection sur quelques âmes, et veut leur faire éprouver la grandeur de ses miséricordes par des grâces plus abondantes qu'il donnera à l'heure qui lui plaira. Mais qui se flattera

façon de cet hérésiarque ? Ce qui regarde en particulier la foi, l'espérance et la charité n'a été écrit, il est vrai, que plus tard· mais on n'y trouve que le développement de cè qui est déjà renfermé dans les passages concernant la grâce. Le contexte suffit seul, au reste, pour la justifier pleinement ; car elle y professe de la manière la plus formelle les trois vérités suivantes :

1° *La nécessité indispensable de la grâce surnaturelle.* Comment, selon elle, Dieu veut il le salut de l'homme ? « Il le veut, mais d'une volonté conditionnelle, pourvu que l'homme fasse tous ses efforts pour profiter des moyens de salut qu'il lui donne, *pourvu qu'il corresponde à ses grâces* qui ne lui manqueront jamais. » — « *De cette correspondance dépend l'opération du bien et,* par suite, *le salut.* C'est entre ces deux affirmations qu'est placée la phrase dans laquelle on a cru voir un sens pélagien. Tout le reste du paragraphe, pourtant, est employé à nous rappeler que des grâces communes ne suffisent même pas ; mais qu'il en faut de spéciales pour être placé un jour au nombre des saints.

2° *L'impossibilité de pratiquer la loi naturelle sans le secours de la grâce.* Voici les paroles qu'elle met dans la bouche de J.-C. : « J'acceptai le rôle de réparateur, et, en donnant à Dieu réparation, j'obtins non-seulement le pardon de l'offense de l'homme, mais encore les grâces qui lui étaient nécessaires pour opérer son salut. Car le péché du premier homme l'avait tellement dégradé et entraîné, lui et toute sa postérité, vers le mal que, de lui même, *il lui était impossible de résister au mal et d'opérer le bien.* »

3° *La nécessité de la foi en J.-C. pour arriver au salut :* « C'est moi qui, par ma mort, ai procuré à l'homme la résistance au mal et l'o-

de pareille prédilection ? Qui, dans l'incertitude où sont tous les hommes, n'opèrera pas son salut avec crainte et tremblement, s'il n'est insensé ? Qui, dans cette incertitude, fût-il le plus juste des hommes, ne se sentira humilié et couvert de confusion ? Qui, surtout, osera condamner un pécheur, fût-il le plus grand pécheur du monde ? Vous êtes juste à cette heure et votre frère mériterait la réprobation ; qui vous a dit que, demain, vous ne serez pas réprouvé, parce que Dieu ne vous donnera plus que les grâces suffisantes et que vous ne

pération du bien. Ainsi l'homme se sauve et obtient la grâce de Dieu par moi seul, depuis que je suis venu sur la terre, et avant que je me fusse incarné, par la foi en ma réparation, en mes mérites de rédempteur et de sauveur, foi fondée sur la promesse que Dieu fit à Adam, immédiatement après sa faute, de lui donner un réparateur dont la mort effacerait le péché des hommes. » (*Œuvres manuscrites, p.* 79, 80 ; *imprimées, l.* 1er, *n°* XVI).

La même doctrine se retrouve plus nette et plus précise encore *l.* IIe, *n°* XXII.

« Le Sauveur m'a dit un jour.... Adam se révolta contre Dieu, et je lui fus promis comme rédempteur ; et, parmi les fils d'Adam, la famille d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, seule conserva le souvenir de la promesse qui avait été faite, et espérait dans le sauveur promis. Cette espérance et cette foi étaient l'ancre de salut de ce peuple, comme aussi de tous les hommes qui sont venus et qui viendront. *On ne peut être sauvé sans espérer et croire en moi, au moins d'une manière implicite. Et parce que le peuple juif croyait et espérait un sauveur, il observait la loi* que je lui donnai sur le Sinaï ; *et parce que les patriarches primitifs croyaient et espéraient en moi, ils observaient la loi naturelle* que j'avais mise dans leur cœur. »

Après des témoignages aussi clairs il n'est plus permis de douter que le sens naturel du passage critiqué ne soit celui ci : La connaissance et la pratique de la loi naturelle, au moyen d'un secours divin qui éclaire l'intelligence, excite et aide la volonté, suffisent à tout homme pour être sauvé, s'il ignore invinciblement la loi de grâce que Jésus Christ a établie sur la terre. Cette connaissance, fruit de la grâce, implique nécessairement la foi explicite en un seul Dieu, sou-

correspondrez pas à cette grâce ; et votre frère sauvé, parce que Dieu lui accordera des grâces abondantes qui le retireront de l'abîme, pour le placer au nombre des saints? Celui qui est bien pénétré de ces vérités ne néglige rien de ce qui peut être agréable à Dieu et fuit avec soin tout ce qui peut l'offenser ou lui déplaire. »

XV

« La gloire de Dieu ne dépend nullement du salut de l'homme. Il est à lui-même sa propre gloire. Il veut

verain maître et fin dernière de l'homme, vengeur du crime et rémunérateur de la vertu. Car « c'est la foi qui fait connaître Dieu, qui fait tendre vers lui. L'âme sans la foi n'est que ténèbres : Dieu n'y pénètre pas. » N'est-elle pas le flambeau unique que Dieu ait donné à l'homme ici-bas pour diriger efficacement ses pas dans la voie du salut ? Elle implique aussi la foi, au moins implicite, en J.-C. médiateur et sauveur des hommes. Car « c'est lui qui a procuré à l'homme la résistance au mal et l'opération du bien. Ainsi l'homme ne se sauve et n'obtient la grâce que par la foi en ses mérites. Elle est l'ancre de salut de tous les hommes qui sont venus et qui viendront. » — Mais, dira-t-on, cette foi, d'où peut-elle venir à celui qui ignore l'Évangile ? Les théologiens répondent : ou du dépôt de la révélation antérieure à la loi nouvelle, ou d'un secours particulier de la Providence divine, qui, dans les choses nécessaires, ne refuse son assistance à personne.

La doctrine reprochée à Marie Lataste se réduit donc tout au plus à exclure du nombre des moyens absolument indispensables pour le salut la foi explicite aux mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Or, qui ne sait que c'est là une opinion non-seulement exempte de toute censure, mais adoptée comme la plus probable par les plus grands noms de la Théologie, depuis le siècle de S. Thomas jusqu'à nos jours ? On peut en voir les raisons savamment discutées dans le traité de la foi de Lugo. Personne, peut-être, n'a examiné ce point difficile avec plus de sagacité, de soin et d'étendue, que cet illustre Cardinal.

néanmoins que l'homme lui rende gloire, mais il lui laisse la liberté de la lui refuser. S'il rend gloire à Dieu, l'homme sera sauvé; s'il la lui refuse, il sera réprouvé. Mais que l'homme soit sauvé ou damné, Dieu ne perdra rien de sa gloire; les élus rendront gloire éternellement à sa miséricorde et les réprouvés à sa justice. C'est là, du reste, la destination de tous les hommes. Dieu, dans ses jugements secrets et impénétrables, a voulu qu'une partie de l'humanité glorifiât sa miséricorde dans l'éternité, et l'autre, sa justice. »

XVI

Ces dernières paroles avaient fait une profonde impression sur mon esprit; je ne les comprenais pas, je ne savais les expliquer. Aussi, quand on me demanda quelle signification j'avais voulu leur donner, je dus répondre seulement qu'elles s'étaient gravées dans mon esprit comme le Sauveur Jésus les avait prononcées. Mais un jour que j'avais le bonheur de le posséder en moi par la sainte communion, je me mis à genoux près de lui, comme un enfant près de sa mère, et, avec la simplicité d'un enfant, je le suppliai aussi de m'expliquer le sens de ces paroles, si telle était sa volonté. Alors le Sauveur Jésus me dit : « Ma chère fille, Dieu, dans ses jugements secrets et impénétrables, a destiné les uns pour glorifier sa miséricorde et les autres pour glorifier sa justice. Voici l'explication de ces paroles :

« Dieu, étant souverainement parfait, connaît tout? » Je répondis : « Oui, Seigneur. — Le passé, le présent et l'avenir ne sont pour Dieu qu'une seule et même

chose; pour lui, l'avenir et le passé sont toujours présents ? » Je répondis : « Oui, Seigneur. — Or, Dieu avait résolu de toute éternité de créer le monde et de créer l'homme. Il savait de toute éternité que l'homme pècherait; il savait de toute éternité quels seraient les péchés des hommes. Aussi, quand il est dit dans les livres saints que Dieu se repentit d'avoir créé le monde à cause des péchés des hommes, vous ne devez point l'entendre en ce sens que Dieu, avant la création du monde, n'avait point prévu les péchés des hommes. Car s'il en eût été ainsi, Dieu ne serait pas parfait. Dieu, dans sa prescience, connaissant les iniquités de tous les hommes, savait donc le véritable nombre des élus et des réprouvés; en sorte que pas un ne sera damné ou sauvé que Dieu ne l'ait prévu de toute éternité. Mais ne pensez pas pour cela que Dieu refuse aux réprouvés les grâces qui leur sont nécessaires pour se sauver. Dieu les leur accorde, mais ils n'y correspondent pas; et c'est pour cela qu'ils sont réprouvés, et c'est pour cela aussi que Dieu a prévu leur réprobation. Or, cette prévision de Dieu n'influe en rien sur la réprobation des hommes, car elle n'a aucune action sur l'homme qui conserve toute sa liberté, et peut abuser ou non des grâces de Dieu. Si la prévision de Dieu influait sur la réprobation de quelqu'un, Dieu ne voudrait pas le salut de celui-là. Or, il est certain que Dieu veut le salut de tous, et qu'il donne à tous les grâces nécessaires pour qu'ils opèrent leur salut. C'est parce que l'homme se perd que Dieu le prévoit, et non parce que Dieu le prévoit que l'homme se perd et se damne. Dieu donne des grâces, mais il laisse avec elles la liberté, et l'homme, en donnant ou refusant sa corres-

pondance à ces grâces, se damne ou se sauve librement.

« Quand Dieu créa l'homme, il lui donna une âme douée de nobles qualités et capable de le connaître, de l'aimer et de le servir. Il lui donna la liberté de le servir ou de lui être infidèle, de lui obéir ou de se révolter contre lui ; car il veut une servitude libre et volontaire. Il fit l'homme roi de la nature et lui permit de manger du fruit de tous les arbres, excepté d'un seul, le menaçant de mort s'il en mangeait, mais ne lui enlevant pas pour cela la liberté d'en manger s'il le voulait.

« L'homme, usant de sa liberté, mangea du fruit défendu, et Dieu, qui est souverainement juste, dut le punir. Dès lors la justice de Dieu éclata sur l'homme tant spirituellement que temporellement. Cette offense de Dieu demandait séparation radicale et éternelle entre l'homme, péché, et son Créateur, sainteté par excellence ; ou bien il fallait à Dieu une réparation de l'offense de l'homme. L'homme ne pouvait donner cette réparation, il ne pouvait que demeurer victime de l'éternelle malédiction. La miséricorde de Dieu pourtant, touchée de compassion pour l'homme, qui était son ouvrage, ne put se résoudre à le détruire, à le perdre pour jamais. Elle me proposa de donner la satisfaction que l'homme ne pouvait donner. J'acceptai le rôle de réparateur, et, en donnant à Dieu réparation, j'obtins non-seulement le pardon de l'offense de l'homme, mais encore les grâces qui lui étaient nécessaires pour opérer son salut. Car le péché du premier homme l'avait tellement dégradé et entraîné, lui et toute sa postérité, vers le mal que, de lui-même, il lui était impossible de résister au mal et d'opérer le bien. C'est moi qui, par ma mort, ai procuré à l'homme la résistance au

mal et l'opération du bien. Ainsi, l'homme se sauve et obtient la grâce de Dieu par moi seul, depuis que je suis venu sur la terre ; et avant que je me fusse incarné, par la foi en ma réparation, en mes mérites de Rédempteur et de Sauveur, foi fondée sur la promesse que Dieu fit à Adam, immédiatement après sa faute, de lui donner un réparateur dont la mort effacerait le péché des hommes.

« La grâce, avant comme après ma naissance et ma mort, est offerte à l'homme à cause de mes mérites. Tous les hommes la reçoivent, et tous ont la liberté d'y correspondre ou d'y résister : ils obtiennent le salut par leur correspondance, et se perdent par leur résistance à cette même grâce. Ainsi, si l'homme se perd, ce n'est pas parce que Dieu ne lui a pas donné assez de grâces pour se sauver, ni parce que la grâce de ma rédemption n'a pas été suffisante ou ne s'est pas appliquée à tous ; non, la grâce donnée à chaque homme lui suffit pour opérer son salut, et la grâce de ma rédemption aurait seule pu sauver mille mondes. L'homme ne correspond pas à la grâce et se perd.

« Or, il est certain qu'il y a des hommes qui résistent et résisteront encore à la grâce, et qui par conséquent seront damnés. Il est certain que Dieu sait tout de toute éternité, et qu'il connaît par conséquent quels sont ceux qui seront rebelles. Il est certain que Dieu aurait pu sauver tous les hommes. Pourquoi donc, prévoyant quels sont ceux qui seraient damnés, les a-t-il créés ? Pourquoi, pouvant les sauver tous, ne l'a-t-il point fait ? C'est là une chose que l'esprit de l'homme ne peut pénétrer et devant laquelle il doit abaisser et soumettre sa raison, pour ado-

rer profondément les conseils et les jugements secrets de Dieu, qu'il n'est point permis à l'homme d'approfondir. Il doit suffire à l'homme de savoir qu'il peut et qu'il doit se sauver, qu'il a les grâces nécessaires pour cela, et que, s'il se perd ou se sauve, ce sera parce qu'il l'aura voulu, et non parce que Dieu, pour qui tout est présent de toute éternité, aura toujours prévu que l'homme serait sauvé ou damné. Il suffit à l'homme de savoir que Dieu aurait pu ne pas lui donner un Sauveur, et que, ne le lui donnant pas, il aurait été souverainement juste en punissant éternellement tous les hommes. Il suffit à l'homme de savoir que si Dieu a voulu lui donner un Sauveur, ce n'a été que pour lui permettre de glorifier éternellement sa miséricorde, s'il correspond à la grâce de son salut ; et pour l'obliger à glorifier sa justice si, après s'être révolté contre Dieu son Créateur, il se révolte aussi contre Dieu son Sauveur. »

Après ces paroles, que le Sauveur Jésus m'adressa à peu près ainsi, autant que je me le rappelle, il m'interrogea de la manière suivante : « Ma fille, l'homme est-il libre de faire le bien ou le mal ? » Je répondis : Oui, Seigneur. — Peut-il faire le bien ? — Oui, Seigneur, avec la grâce de Dieu. — De qui attend-il la grâce ? — De Dieu. — L'homme peut-il, à cause de lui-même, attendre cette grâce de Dieu ? — Non, Seigneur, c'est en votre considération, par vos mérites et par la miséricorde de Dieu qu'elle lui est donnée. — Que faut-il pour être sauvé ou damné ? Correspondre à la grâce ou bien y résister. — L'homme peut-il de lui-même correspondre à la grâce ? — Non, Seigneur, il faut encore pour cela une grâce nouvelle, la grâce de la correspondance. — Dieu est-il

libre de donner cette grâce, est-il obligé de la donner? — Dieu n'est pas obligé de la donner, mais il s'est engagé à l'accorder à tous ceux qui la lui demandent. — Dieu la donne-t-il toujours à ceux qui la lui demandent ? — Oui, Seigneur, à ceux qui la lui demandent comme il faut. — Comment Dieu veut-il le salut de tous les hommes ? — Il le veut d'une volonté conditionnelle, c'est-à-dire en ce sens que les hommes feront ce qu'il leur demande, et non d'une volonté absolue, parce qu'il veut laisser aux hommes la liberté de se sauver. — Pourquoi Dieu veut-il que l'homme ait la liberté de se sauver ? — Seigneur, parce qu'il le veut. Je ne puis en dire davantage.

— « Très-bien, ma fille. Ainsi rappelez-vous toujours ce que vous venez de me dire, que ce n'est point la grâce qui fait les saints, mais la correspondance à la grâce ; que cette correspondance est une grâce et pour ainsi dire la grâce des grâces ; que cette grâce n'est pas au pouvoir de l'homme, mais qu'elle vient de Dieu ; que Dieu ne la doit à personne, mais qu'il ne la refuse jamais quand on la lui demande.

« Dieu a-t-il besoin de l'homme ? — Non, Seigneur. — Qu'a mérité l'homme par son péché ? — La mort éternelle. — Dieu est-il le maître de l'homme ? — Oui, Seigneur.— Qu'est-ce que l'homme ?— Une créature raisonnable, dépendante de Dieu, son Créateur. — Qu'a fait dès le commencement cette créature que vous dites dépendante de Dieu ? — Elle s'est révoltée contre Dieu. — Était-il juste que Dieu infligeât une punition à l'homme ? — Oui, Seigneur. — Pourrait-on trouver injuste que Dieu, après le péché de l'homme, n'eût voulu sauver qu'une partie des hommes ? — Non, Seigneur ; mais il a voulu les sauver

tous, et il veut que tous soient sauvés. — Comment se fait-il que Dieu voulant le salut de tous les hommes, tous ne soient pas sauvés ? — C'est que la volonté des hommes est opposée à celle de Dieu. — La volonté de Dieu ne pourrait-elle donc pas triompher de la volonté des hommes ? — Elle le pourrait, mais elle ne le veut pas, parce que Dieu a fait l'homme libre. — Dieu abandonne-t-il les âmes, ou bien les âmes abandonnent-elles Dieu ? — Ce sont les âmes, Seigneur, qui abandonnent Dieu ; elles ne correspondent plus à la grâce, perdent l'amitié de Dieu et tombent dans le péché. — Est-ce volontairement que l'âme commet le péché et avec une entière liberté ? — Oui, Seigneur ; sans cela il n'y aurait point de péché. — Serait-il impossible à Dieu de l'empêcher de pécher ? — Non, Seigneur. — Que fait donc Dieu en n'empêchant point une personne de l'offenser ? — Il la laisse user de sa liberté. — Et quand cette âme a parcouru le cours de son existence sur la terre, que fait Dieu ? — Il fait ce qu'il doit faire ; il exerce sur elle un jugement de justice. — Comment Dieu exerce-t-il sur cette âme un jugement de justice ? — En lui rendant selon ses œuvres, c'est-à-dire en la punissant. — Dieu a-t-il le droit de la punir ? — Oui, Seigneur. — Est-il injuste s'il le fait ? — Non, Seigneur, parce qu'il ne lui donne que ce qu'elle a cherché, et la justice de Dieu apparaît dans la peine qu'il lui inflige.

— « Pensez vous que Dieu ne trouve jamais de correspondance à sa grâce ? — Non, Seigneur ; je crois qu'il y a des âmes qui correspondent aux grâces de Dieu. — Ces âmes correspondent-elles volontairement ? — Oui, Seigneur. — Que doit faire Dieu pour les âmes qui correspondent à sa grâce ? — Les récompenser, et ne point rendre

inutile la miséricorde que vous leur avez procurée par votre mort. — Quel sera donc le jugement de Dieu sur ces âmes ? — Un jugement de miséricorde. — Et sur les âmes rebelles ? — Seigneur, ce sera au contraire un jugement de justice.

— « Que fera donc pendant l'éternité l'âme qui aura résisté à la grâce de Dieu ? — Elle servira de témoin à la justice divine qui punit le mal et l'iniquité. — Que pensez-vous de ce témoignage ? — Seigneur, il me semble qu'il sera la manifestation de la justice de Dieu. — Et la manifestation de la justice de Dieu, est-ce autre chose que la glorification de cette même justice ? — Non, Seigneur ; car rendre témoignage à Dieu, c'est le glorifier.

— « Que fera pendant l'éternité l'âme qui aura correspondu à la grâce de Dieu ? — Elle servira de témoin à la miséricorde divine qui récompense le bien et la vertu. — Que pensez-vous de ce témoignage ? — Seigneur, il me semble qu'il sera la manifestation de la miséricorde de Dieu. — Et la manifestation de la miséricorde de Dieu, est-ce autre chose que la glorification de cette même miséricorde ? — Non, Seigneur ; car rendre témoignage à Dieu, c'est le glorifier. — Or, croyez-vous qu'il ait fallu que Dieu attendît l'existence des hommes pour savoir s'ils seraient fidèles ou infidèles à sa grâce ? — Non, Seigneur. — Pourquoi ? — Parce que Dieu est éternel, que le passé n'existe pas pour lui, et qu'il voit en une seule vue le passé, le présent et l'avenir. — Si la vue de Dieu est éternelle, sa connaissance de toutes choses n'est-elle pas éternelle aussi ? — Oui, Seigneur. — Si Dieu voit et connaît de toute éternité, quel doit être le complément de cette vue et de cette connaissance éternelle ? — Seigneur, un

jugement éternel. — Quel sera ce jugement en faveur des âmes fidèles ? — Un jugement de bonheur éternel. — Et pour les âmes infidèles ? — Un jugement de malheur éternel. — Comment nommez-vous ce dernier jugement ?

Celui de la justice de Dieu contre l'homme qui a repoussé sa miséricorde divine. — Et le second ? — Celui de la miséricorde en faveur de l'homme qui, par Jésus-Christ, a apaisé la justice divine.— Pourquoi appelez-vous un de ces deux jugements, jugement de justice, et l'autre jugement de miséricorde ? — J'appelle le premier jugement de justice, parce que c'est la justice de Dieu qui seule m'apparaît dans ce jugement ; j'appelle le second jugement de miséricorde, parce que dans ce jugement, c'est surtout la miséricorde de Dieu qui apparaît. — Dans ce second jugement, n'y a-t-il que jugement de miséricorde ? — Seigneur, il y a en même temps aussi jugement de justice ; mais de justice miséricordieuse ou de justice étroitement unie à la miséricorde dont les élus jouiront éternellement, tandis que les réprouvés n'auront jamais plus de miséricorde de la part de Dieu.

— « Si Dieu voyait, connaissait, jugeait tout de toute éternité et avant l'existence de l'homme, qu'êtes-vous en droit de conclure des paroles que je vous avais adressées précédemment ; savoir : Que Dieu, dans ses jugements secrets et impénétrables, a destiné les uns pour glorifier sa justice et les autres pour glorifier sa miséricorde ? — Je conclus, Seigneur, que ces paroles, comme toutes celles qui sortent de votre bouche, sont pleines de vérité. »

Après cela, je remerciai le Sauveur Jésus de m'avoir parlé avec tant de familiarité, et le priai de me bénir.

Il leva sa main au dessus de ma tête, me bénit et je goûtai dans mon âme une félicité inénarrable.

XVII

Un jour, le Sauveur Jésus me parla ainsi : « Les vues de Dieu, ma fille, sont différentes de celles des hommes ; nul ne peut les pénétrer, il fait tout tourner à l'accomplissement de ses desseins et au bien des âmes.

« Il appesantit sa main sur les justes et sur les pécheurs : sur les justes, afin de leur faciliter l'acquisition de plus grands mérites ; sur les pécheurs, pour les châtier dans leur corps et sauver ainsi leur âme par une sincère pénitence. La mère la plus tendre ne donne pas toujours du sucre et du lait à son enfant, cela serait contraire à la santé du fruit de ses entrailles. Quand son enfant est malade, elle lui fait prendre les remèdes les plus amers pour le guérir. Personne n'accusera pourtant cette mère de dureté ; tous au contraire la blâmeraient si, par une affection mal conçue, elle avait laissé mourir son fils pour ne lui avoir point administré les remèdes que demandait sa maladie. Dieu agit de la même manière, et les hommes ont la folie de regarder comme un effet de sa colère ce qui est plutôt l'effet de sa miséricorde. Ah ! prenez toujours les maux que Dieu vous enverra avec respect et soumission, comme venant de la main si douce et si paternelle de Dieu.

« Voyez encore combien est admirable l'action de Dieu sur les justes et les pécheurs.

« Dieu répandra quelquefois sur une personne l'abondance de ses grâces et de ses bénédictions ; il la comble

de ses dons les plus parfaits, il en fait un prodige par les merveilles qu'il opère en elle, et après l'avoir ainsi élevée à un très-haut degré de sainteté et de vertu, il la donne en spectacle aux hommes, et chacun admire en elle la bonté, la miséricorde de Dieu et la puissance de ses œuvres.

« Quand un homme méchant persécute un homme juste, Dieu le permet pour éprouver la vertu du juste. L'homme juste regarde son persécuteur comme l'instrument dont Dieu se sert pour le punir. Il considère moins la verge qui le frappe que la main souveraine qui la tient, et reçoit chaque coup avec patience et soumission. Aussi, touché bien souvent de la conduite de celui qu'il a persécuté avec tant d'injustice, le méchant se convertit et fait pénitence. Voilà comment la persécution du méchant tourne à la perfection du juste, et la patience du juste à la conversion du méchant, tout pour la gloire de Dieu.

« Parfois aussi Dieu frappe le pécheur au milieu de son crime et de son impiété, pour montrer aux hommes l'éclat de sa justice et de ses vengeances et leur inspirer la crainte et la frayeur.

« Quelle que soit la conduite de Dieu à l'égard des hommes, nul n'a le droit de l'examiner ou d'en demander raison ; nul d'ailleurs ne peut comprendre les jugements de Dieu ; ils sont infinis, par conséquent cachés et incompréhensibles ; ils sont jugements de Dieu, par conséquent justes et équitables. Ne cherchez donc pas la raison de la conduite de Dieu, mais soumettez-vous à lui entièrement ; parce que la justice et l'équité lui appartiennent, et quand de pareilles pensées se présenteront à

votre esprit, dites avec foi et humilité : « Vos jugements, Seigneur, sont aussi justes qu'ils sont secrets et impénétrables. »

Gloire à Jésus au sacrement de son autel !

LIVRE DEUXIÈME

LE VERBE DE DIEU FAIT HOMME.

I. Jésus est la voie, la vérité et la vie. — II. Jésus est la source de la vie divine, de la vie naturelle et de la vie surnaturelle. — III. Jésus est la lumière du monde et le vrai soleil de justice. — IV. Jésus est le roi des rois, il règne par la croix. — V. La croix de Jésus est le nouveau paradis de l'homme. — VI. La semaine de la Passion de Jésus. — VII. Les cinq agonies de Jésus. — VIII. Le jour de la mort de Jésus. — IX. La descente de Jésus aux enfers. — X. Jésus dans sa Passion, modèle de l'âme chrétienne. — XI. Jésus ressuscité. — XII. Jésus montant au ciel — XIII. Jésus prêtre éternel. — XIV. Jésus dans l'Eucharistie manifeste sa force, sa puissance, sa bonté, sa miséricorde, la sévérité de ses jugements et la rigueur de sa justice. Amabilité de Jésus dans l'Eucharistie. Jésus dans l'Eucharistie délaissé par les hommes et entouré par les anges du ciel. — XV. Le cœur de Jésus réclame notre cœur. — XVI. Jésus ou Satan. — XVII Jésus a apporté la guerre et non la paix. — XVIII. Il faut suivre Jésus et laisser le monde. — XIX. Image de Jésus. — XX. Jésus est pierre de scandale. — XXI. Près de Jésus près de Dieu, loin de Jésus près de la mort. — XXII. Peines et afflictions de Jésus. — XXIII. Plaintes de Jésus. — XXIV. Menaces de Jésus — XXV. Entretiens avec Jésus. — XXVI. Comment il faut écouter la parole de Jésus. — XXVII. Jésus consolateur des âmes. — XXVIII. Le jour de Jésus approche. — XXIX. Heureux les morts qui entendent la voix de Jésus. — XXX. Puissance et règne de Jésus pour l'éternité manifestés au dernier jour.

Gloire et louange, amour et reconnaissance soient à jamais rendus à Jésus au saint sacrement de l'autel, au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

I

« Ma fille, me dit un jour le Sauveur Jésus, je suis la voie, la vérité et la vie.

« Je suis la voie ; celui qui me suit ne s'égarera point ; je suis la vérité, celui qui croit en moi ne sera point trompé ; je suis la vie, quiconque n'est point uni à moi par la charité est dans la mort.

« Je suis la voie et non point toutes les voies. Le temps mène à l'éternité par trois voies ; mais ces trois voies ne sont point miennes, car il n'y a en moi qu'une voie bien différente des deux autres, parce que seule elle a été tracée par mes mains divines.

« Je veux, ma fille, vous faire connaître ces trois voies, et distinguer entre elles celle qui m'appartient et que doivent suivre ceux qui veulent venir à moi.

« La première voie est large, commode et très-pratiquée. Satan en a tracé le sillon dans le paradis terrestre, et le pécheur, esclave de Satan, marche dans cette voie. Elle est bordée de fleurs ; mais ces fleurs, que fait germer l'enfer et non le ciel, cachent des épines qui donnent la mort. L'homme s'y nourrit d'un miel sauvage dont le goût paraît suave, mais qui, en vérité, sert de poison à ceux qui le mangent et les laisse sans vie. Le terme de cette voie sont les abîmes éternels.

« La seconde voie est moins large, moins commode, moins agréable. Ce n'est point Satan qui l'a tracée, mais il l'a inspirée pour appeler ensuite les hommes dans la sienne. Les fleurs qui couvrent cette voie sont plus petites que les autres et moins nombreuses ; leurs épines aussi,

moins dangereuses et moins aiguës, ne vont point jusqu'au cœur et n'y font point de plaies mortelles. Ceux qui marchent dans cette voie conservent la vie, s'ils ne la quittent point pour entrer dans la première. Ils marchent, et trouvent au terme de cette voie le purgatoire et ses supplices passagers, mais effrayants et terribles.

« La troisième voie ne ressemble nullement aux deux premières ; elle est très-étroite, très-difficile et peu pratiquée. C'est moi qui l'ai tracée sur le Calvaire, et le chrétien, qui est un autre moi-même, marche dans cette voie. Elle est couverte d'épines ; mais ces épines abritent des fleurs venues du ciel, dont le parfum réjouit l'âme et fait disparaître les blessures faites par les épines. Ces blessures, loin d'être mortelles, enlèvent tout ce qu'il y a de corrompu dans l'homme et respectent tout ce qui est bon en lui. Celui qui marche dans cette voie n'y trouve pour se refaire de sa fatigue qu'une absinthe très-amère ; mais, dès qu'il est abreuvé, l'amertume se change en suavité.

« C'est moi qui suis cette voie, qui mets les fleurs sous les épines, la suavité dans l'amertume, le ciel après le voyage. Je suis le conducteur de cette voie ; je guide ceux qui veulent la suivre, par moi-même ou par d'autres moi-même, c'est-à-dire par des hommes qui sont plus avancés et qui ont plus d'expérience ; mais le guide principal, c'est moi.

« Je suis la vérité. La vérité est une, la vérité est ferme, la vérité ne trompe point, la vérité ne succombe jamais : elle dure éternellement. L'opposé de la vérité est le mensonge, comme l'opposé du bien, c'est le mal ; et le mensonge se dit vérité, et le mal se dit bien, pour com-

battre le bien et la vérité. La grâce de Dieu aide la raison de l'homme et lui permet de distinguer sûrement le bien du mal ou la vérité du mensonge.

« La vérité, c'est moi, comme le mensonge, c'est Satan. La vérité, c'est moi, et la manifestation de cette vérité éternelle est dans cette parole : « Je suis celui qui est ! » Le mensonge, c'est Satan, et la manifestation première du mensonge est dans cette parole : « Je m'élèverai et deviendrai semblable à Dieu. »

« Je suis la vérité ; j'éclaire la voie étroite dont je vous ai parlé. Satan est le mensonge ; il éclaire la voie large que je vous ai fait connaître.

« Satan est le conducteur de la voie large, riante, agréable et parsemée de fleurs ; il promet des biens, des plaisirs, le bonheur à ceux qui la suivent ; il leur promet la vie ; mais parce que Satan est le mensonge, il ne leur donnera que misère, peines, afflictions et mort éternelle.

« Je suis le conducteur de la voie étroite ; je promets des biens éternels et non passagers ; je promets le bonheur de l'éternité et non celui du temps ; je promets la vie du ciel, non celle de la terre ; et, parce que je suis la vérité, je donnerai les biens éternels, le bonheur de l'éternité, la vie du ciel.

« La vie, c'est moi ! Je suis la vie. Celui qui marche dans la voie large trouve la mort. Celui qui marche dans la voie étroite trouve la vie. Celui qui s'attache à Satan, va avec Satan au lieu de l'éternelle malédiction. Celui qui s'attache à moi, va où je vais, vers mon Père qui le bénit.

« La mort naturelle est la séparation de l'âme d'avec le corps. Quand l'âme est séparée du corps, le corps est sans

vie, mais l'âme conserve la vie. Ainsi, je suis la vie de l'âme. Séparée de moi, l'âme est morte, mais je conserve la vie qu'elle a perdue en me perdant.

« Celui qui me conserve jusqu'au terme de sa voie, me possédera toujours. J'aurai été sa vie sur la terre, je serai aussi sa vie dans l'éternité. Je serai sa récompense, sa félicité, son tout. Avec moi, il aura tout, quand même il aurait tout perdu pour me posséder.

« Combien les hommes font peu d'attention à la voie qu'ils suivent, à celui qu'ils ont choisi pour leur guide, à ce qui les attend au terme de leur vie ; et cependant, quoi de plus important, quoi de plus essentiel, puisque le salut éternel ou la damnation en dépendent ?

« O ma fille, marchez toujours dans ma voie ; ne craignez ni les épines, ni les afflictions, ni rien de ce qui vous contrariera en elle : ayez toujours vos yeux sur le flambeau de la vérité que j'ai allumé sur le Calvaire, reposez-vous en moi ; je serai toujours avec vous et toujours je vous donnerai la vie. »

II

Après m'avoir ainsi parlé, le Sauveur Jésus me dit encore : « Ma fille, je suis la source de la vie, c'est moi qui donne la vie aux hommes.

« Je suis la source de la vie. Il y a deux sortes de vie : la vie éternelle et la vie temporelle. La vie éternelle est la vie qui seule appartient à Dieu ; la vie temporelle est celle que Dieu a donnée à l'homme pour le rendre, autant qu'il en est capable, participant de la vie éternelle.

« La vie éternelle, c'est Dieu : or, je suis la source de

la vie éternelle, bien que Dieu le Père soit le principe de ma vie de l'éternité, parce que je suis Dieu comme lui, et que tout ce qui lui appartient m'appartient. Il est source de vie, je suis aussi source de vie. Il dépose en moi la vie, moi en lui[1], et cela de toute éternité, dans l'union amoureuse et éternelle du Saint-Esprit, qui unit le Père au Fils, le Fils au Père, le Saint-Esprit au Père et au Fils, les trois personnes entre elles.

« La vie temporelle est la vie donnée à la créature que Dieu veut rendre participante de sa vie éternelle. Parmi les créatures il en est une qui, plus particulièrement, participe à la vie éternelle, et qui est tellement unie à la divinité et à la vie divine, qu'elle a la divinité en elle et la vie divine, et qu'elle est réellement Dieu. Cette créature, c'est la personne du Fils de Dieu fait homme[2] ; c'est moi qui suis à la fois créateur et créature, Dieu et homme tout ensemble. J'ai donné la vie divine à la nature humaine que j'ai unie à ma nature divine, afin que par mon corps et mon âme humaine, m'appropriant et vivifiant l'humanité, je commençasse à déposer en elle la vie éternelle, après lui avoir donné la vie naturelle et temporelle depuis quatre mille ans.

1. Voir l'explication de ce passage tome III[e], page 14.

2. « En tant que fait homme. » Si Marie Lataste n'avait omis ici cette particule restrictive, la doctrine eût été, dans son expression, comme elle l'est par son fonds, à l'abri de toute attaque. Elle eût parlé comme S. Thomas (3 p. q. 16, art. 10) Ce grand docteur reconnaît toutefois qu'on peut la sous-entendre, quand le contexte, comme dans le cas présent, ne laisse aucune prise à l'erreur. Marie Lataste a pour excuse, d'ailleurs, l'exemple de presque tous les Pères grecs et latins, depuis S. Athanase et S. Ambroise, jusqu'à S. Jean Damascène et S. Grégoire-le-Grand. (Voir Petau, *De Incarnat.*, l. VIII, c. 6 ; Vasquez, in p. q. 16, art. 8-10.)

« C'est moi qui ai créé l'homme, c'est moi qui ai soufflé sur lui le mouvement et la vie, c'est moi qui donne chaque jour la vie aux hommes ; c'est de moi, comme d'une source toujours abondante, que la vie s'épanche sur l'humanité et sur le monde. Je la répands sur tous ceux qui me la demandent ; je donne à tous la vie naturelle, la vie intellectuelle, la vie surnaturelle ; je vois ceux qui ont perdu cette dernière vie et je prolonge en eux les deux autres, pour qu'ils puissent recouvrer celle qu'ils ont perdue et qui est la seule véritable, la seule essentielle et nécessaire.

« Et que font les hommes? Ils oublient que je suis la source de la vie, que c'est de moi qu'ils l'ont reçue ; ils fuient la vie véritable et marchent dans la mort, comme des cadavres qu'une force inconnue ferait mouvoir et marcher sur la terre.

« Heureux ceux qui auront bien compris que je suis la source de leur vie. Heureux ceux qui m'auront rendu témoignage et se glorifieront de ce qu'ils m'ont eu pour principe de leur vie. Je les connais tous par leur nom comme ceux qui me fuient, qui me méprisent et blasphèment contre moi. Je leur ferai entendre ma voix ; tous l'entendront pour la récompense ou le châtiment, pour la vie ou la mort, pour le ciel ou l'enfer, pour régner avec moi ou régner avec Satan. Je ravirai aux uns la vie pour leur donner la vie ; la lumière, pour leur donner la lumière ; le temps, pour leur donner l'éternité. Je laisserai les autres dans les ténèbres, dans la mort loin de moi ; je fermerai pour eux l'entrée de mon paradis et dirai à l'enfer de les engloutir. Tous seront dans l'étonnement : les justes, en recevant une

vie, une lumière, une félicité éternelles ; les pécheurs, en tombant dans la mort, les ténèbres et les supplices éternels.

« Le ciel retentira des chants de triomphe et d'allégresse des élus, et l'enfer grondera comme un tonnerre impétueux, répétant les pleurs, les cris, les grincements de dents des damnés.

« Je suis la source de la vie. C'est donc moi qui la donne aux hommes. Je vous l'ai dit, ma fille, il y a deux sortes de vie : la vie de Dieu et la vie de l'homme. La vie de l'homme est double aussi, la vie naturelle et la vie surnaturelle. Je donne la vie naturelle par la création.

« Je veux que vous compreniez comment je donne la vie surnaturelle. Elle est bien différente de l'autre. Celle-là est la forme de celle-ci, elle en est la force, le mouvement qui la porte à Dieu, l'élan qui la détache de la terre pour l'élever à Dieu. La vie surnaturelle, ce n'est point la vie de l'homme en l'homme, c'est la vie de Dieu en l'homme, c'est Dieu opérant en l'homme. C'est moi qui ai déposé cette vie dans l'humanité. Je l'ai déposée dans l'humanité par le corps que j'ai pris dans le sein de ma mère. Ce corps la possédait comme un immense réservoir fermé de tous côtés, et d'où elle devait se répandre dans le monde. Je choisis un lieu élevé ; j'y fis dresser un trône, je montai sur ce trône. Je vis le monde entier et toutes les générations à mes pieds, autour du trône que j'occupais. Ce lieu élevé, c'était le Calvaire ; ce trône, ma croix, où j'étais attaché, où je versai mon sang, où je donnai ma vie pour la répandre comme une semence pleine de la fécondité de Dieu sur tout le genre humain.

C'est le premier mode par lequel j'ai donné la vie surnaturelle aux hommes. Je la leur donne en particulier et à chacun par le baptême. L'eau baptismale, figure de mon sang, régénère celui sur lequel elle coule, et dépose en lui, non plus une vie qui sera pour le temps, mais pour l'éternité ; non plus une vie qui est la vie de l'homme, mais la vie de Dieu en l'homme. Cette vie ne passera point, mais elle tuera ou vivifiera éternellement. Et combien qui, avec cette vie, ont la mort ! Que pouvais-je donc faire de plus pour les hommes ? Et pourtant je ne me suis point arrêté là. J'ai voulu donner à l'homme un moyen de sortir de la mort surnaturelle par l'institution du tribunal de la pénitence, où tous les Lazares peuvent retrouver ce qu'ils ont perdu, et réjouir par leur résurrection leurs amis du temps et de l'éternité.

« Je ne me suis point contenté de donner la vie surnaturelle aux hommes. J'ai voulu aussi leur fournir les éléments nécessaires pour la conserver en leur donnant deux sortes de nourriture. La première est le pain de ma parole, que mes ministres ont ordre de leur rompre et de leur distribuer pour les soutenir dans le cours de leur pèlerinage. La seconde est le pain eucharistique de mon corps et le breuvage de mon sang consacré. Tous peuvent recevoir ces deux nourritures ; tous peuvent s'en rassasier, et pas un ne peut se plaindre que sa part lui est faite trop petite et insuffisante.

« Je donne la vie aux hommes, ma fille, et je la leur ai donnée une première fois, alors qu'ils me donnaient la mort ; et, pendant que je continue de les vivifier, ils continuent, eux aussi, à me faire mourir. Bien loin d'avoir des sentiments de reconnaissance et d'amour pour moi,

ils se plaisent à m'outrager chaque jour. Non contents d'avoir répandu une fois mon sang, ils aiment à renouveler toutes mes douleurs par le nombre et la multitude de leurs crimes. Est-il possible d'exprimer tant d'ingratitude et d'oubli ? Ah ! je puis me glorifier de ce que j'ai fait pour les hommes. Je puis appeler le monde à témoin de ma miséricorde pour eux. Je leur ai donné la vie ; je leur ai donné et sacrifié la mienne ; je les ai lavés dans mon sang ; je leur ai donné mon corps en nourriture ; je les ai couverts de ma grâce ; je les ai réunis comme une poule réunit ses petits pour les abriter contre Satan, contre le monde et contre eux-mêmes ; comme un bon pasteur, j'ai choisi pour eux les plus gras pâturages. Je me suis fait le pasteur de la divine bergerie de l'humanité, rachetée par ma mort. J'ai caché tous les hommes dans mes plaies comme dans des forteresses inexpugnables, et les hommes, en multitude sans nombre, fuient loin de mon cœur, loin de mes pâturages ; ils quittent ma bergerie, renoncent à ma vie, et ne craignent point d'oublier mes lois, de rejeter mes commandements, et de braver mes menaces. Qu'ils marchent en avant ! Et moi aussi je m'élèverai contre ces transgresseurs impénitents de mes lois, et moi aussi je m'élèverai contre ces déserteurs de ma famille, et moi aussi je m'élèverai contre ces rebelles qui ont brisé mon joug.

« Combien de jeunes hommes, qui se promettaient encore des jours longs et heureux, arrêtés par ma justice !

« Combien de riches, qui se promettaient encore une jouissance prospère de leurs richesses, arrêtés par ma justice !

« Combien de puissants, qui se promettaient encore la

jouissance tranquille de leur force et de leur pouvoir, arrêtés par ma justice !

« Combien de criminels de toute sorte, qui méditaient encore de nouveaux forfaits, arrêtés par ma justice !

« Quelle justice ressemble à ma justice ? Quel bras vengeur ressemble à mon bras ?

« Ah ! ma fille, puissent les hommes rechercher plutôt les effets de ma miséricorde que ceux de ma justice ; qu'il leur plaise de renoncer à leurs égarements, d'écouter ma voix, de considérer tout ce que j'ai fait pour eux, et de devenir ainsi dociles et pleins de soumission.

« Qu'ils reçoivent la vie pour la vie et non pour la mort. Qu'ils reçoivent ma mort comme principe de leur vie ; qu'ils s'attachent à cette vie pour ne pas tomber dans la mort. Je suis la vie, je suis la source de la vie, je suis le donateur et le distributeur de la vie, et la vie que je donne est une vie qu'on peut conserver toujours, qu'on doit garder toujours pour l'unir dans l'éternité à la vie de Dieu.

« Gardez souvenir de ces paroles, ma fille, et craignez que pendant votre vie vous ne tombiez dans les bras de la mort éternelle. »

III

Je possédais un jour Jésus dans mon cœur. Je lui offrais mes adorations, mes remerciements et mon amour ; je m'abandonnais à lui tout entière, en lui disant : Seigneur Jésus, voici votre servante.

Aussitôt, je vis une lumière d'un éclat supérieur à toute autre lumière. Est-ce avec les yeux du corps ou de l'âme ?

Je ne sais ; mais je l'ai vue, et, malgré son éclat, je n'en ai point été éblouie, car cette lumière était en même temps d'une douceur inexprimable. De son foyer, elle se répandit sur moi, et quand, pour ainsi parler, je fus transformée en cette lumière, ou que je ne fis plus qu'un avec elle, tout disparut à mes regards, je n'aperçus que Jésus qui vint à moi et me releva au moment même où je tombai à ses genoux pour l'adorer. Il me dit : « Ma fille, je suis la lumière du monde [1], et je vous donne à cette heure une idée de cette lumière que je suis venu apporter aux hommes. Ma lumière n'éclaire pas seulement les yeux du corps, elle éclaire aussi l'âme, l'esprit et le cœur, et celui

1. Jésus-Christ est, par sa divinité, la lumière des esprits : il est, par son humanité glorieuse, la lumière des yeux corporels ; c'est cette double vérité, consignée dans l'Apocalypse, XXI, 23, qui forme la matière de ce sublime entretien. Pourvu que l'on n'attribue pas à l'une de ces lumières ce qui n'appartient qu'à l'autre, il sera impossible de soupçonner Marie Lataste d'être ici tombée dans l'erreur absurde des Palamites.

Au ciel, Jésus-Christ éclaire l'intelligence des bienheureux en leur communiquant la lumière de gloire et la vision intuitive. Après la résurrection, il illuminera leurs yeux par l'éclat de son humanité glorifiée, reflet splendide, mais créé et matériel, de sa lumière incréée et éternelle. Sur la terre, il éclaire l'âme par la foi et la science infuse. Quelquefois aussi il illumine les yeux du corps par la manifestation de son humanité transfigurée ou glorifiée. Les trois disciples, sur le Thabor, un grand nombre de saints et Marie Lataste, sur son témoignage, ont joui de cette double lumière. Bien plus, d'après ce qu'elle fait dire ici à N.-S., ce privilége serait le patrimoine commun sur la terre, *si les hommes étaient saints, s'ils étaient purs, s'ils étaient unis à Jésus-Christ*, c'est-à-dire, s'ils étaient d'une sainteté éminente et sans tache. Comme il ne s'agit ici que de l'extension plus ou moins grande du même bienfait, qui oserait en affirmer la répugnance et tracer la limite où doivent s'arrêter les libéralités d'un Dieu qui a daigné se mettre personnellement au nombre de ses dons ?

qui a une fois bien regardé cette lumière, n'en désire jamais d'autre, parce qu'elle lui suffit, et qu'elle ne le laisse en aucun temps dans les ténèbres.

« Ma lumière produit dans les âmes les mêmes opérations que dans le sein de mon Père qui est au ciel. Dans le sein de mon Père, ma lumière produit l'intelligence de la Divinité, règles les actes de la Divinité, et embrase de ses feux la Divinité, pour unir éternellement les trois personnes entre elles.

« Ma lumière aussi produit l'intelligence dans l'homme, règle les actes de l'homme, et embrase de ses feux le cœur de l'homme pour l'unir étroitement à Dieu.

« Heureux sont ceux qui reçoivent ma lumière, qui marchent guidés par ma lumière, qui ne veulent d'autre lumière que ma lumière, car ils ont la lumière véritable, la lumière qui ne passera jamais, qui n'aura même jamais d'éclipse pour eux, et qui les éclairera tant qu'ils ne lui fermeront point les yeux.

« Dieu le Père est lumière, Dieu le Fils est lumière, Dieu le Saint-Esprit est lumière. Je suis comme le centre de ces trois lumières [1], et par moi ces trois lumières n'en font qu'une. Dieu le Père regarde sa lumière dans ma lumière, et Dieu le Saint-Esprit, la lumière du Père dans celle du Fils. Voilà pourquoi je suis appelé la splendeur de la lumière éternelle, l'éclat de la gloire éternelle.

« Mais je ne suis pas seulement splendeur de lumière éternelle, éclat de la gloire éternelle dans la Divinité ; je le suis aussi dans l'humanité.

1. Voyez la note page 9.

« J'ai réuni toute la lumière divine dans le corps et l'âme que j'ai pris en mon incarnation, et la force et la puissance de ma divinité l'y ont concentrée et retenue au grand étonnement de la terre et du ciel.

« Le ciel l'apercevait telle qu'il l'aperçoit dans le sein de mon Père ; mais la terre avait les yeux trop voilés pour l'apercevoir. Trois de mes disciples l'ont aperçue, comme vous l'apercevez en ce moment, pendant quelques instants ; mais pour cela j'ai dû les séparer de la terre, comme je vous en ai séparée à cette heure ; j'ai dû fermer leurs yeux à toute autre vue matérielle et terrestre, comme j'ai fermé vos yeux, pour qu'ils ne vissent que ma personne et ma gloire. Voilà comment les hommes me verraient s'ils étaient justes, s'ils étaient purs, s'ils étaient unis à moi.

« Ils me verraient, dès le premier instant où ils jouissent de leur intelligence, me lever à leurs yeux comme un soleil, plein de gloire et de majesté. Ce soleil qu'ils verraient, serait sans orient, ni midi, ni couchant. Il serait toujours sous leurs yeux, et leurs yeux toujours fixés sur ce soleil. Ainsi, pour eux, il n'y aurait pas d'obscurité, mais toujours la lumière, et par cette lumière ils apercevraient, non les beautés de la terre qui passent, mais celles du ciel qui ne passent point. Cette lumière aurait pour eux tant d'éclat et de splendeur, que leurs yeux en seraient, non point éblouis, mais tout pénétrés ; ils s'y attacheraient comme l'enfant au sein de sa mère.

« Combien est petit le nombre de ceux qui cherchent ma lumière, qui marchent à l'éclat de ma lumière, qui se plaisent dans les splendeurs de ma lumière. Vous savez pourquoi, ma fille, le nombre en est si petit ; c'est

que je suis la lumière, non du crime et de l'iniquité, mais de la vertu ; c'est que je suis le soleil, non de l'injustice qui sépare de Dieu, mais de la justice qui unit à Dieu.

« C'est avec raison qu'on a comparé le Fils de l'homme au soleil qui éclaire le monde, car je suis le vrai soleil qui fait briller sur les hommes les rayons de sa lumière, qui les bénit par sa chaleur vivifiante et les gouverne et les dirige par ses mouvements. Je suis le soleil du monde, du monde surnaturel, du monde fait pour l'éternité. Je suis l'image de mon Père, bien mieux que le soleil matériel qui vous éclaire ; car celui-ci n'est l'image de Dieu que dans l'esprit des hommes, tandis que je suis l'image réelle, véritable et éternelle de mon Père. Je suis le soleil, non-seulement lumière et chaleur du monde, mais le soleil plein d'action qui a fait le monde, et qui le vivifie.

« Quatre mille ans après la création de l'homme, moi, lumière incréée, éternelle, subsistante dans la divinité, lumière de Dieu, lumière qui étais Dieu, j'ai voulu m'unir et m'incorporer à mon humanité, pour manifester par cette humanité le soleil de l'éternelle justice. Je suis venu dans le monde des âmes éclairant tout de ma lumière, ceux qui sont venus avant moi comme ceux qui sont venus après, comme le soleil éclaire tout ce qui est au-dessus et au-dessous de lui.

« Je suis venu, non-seulement pour montrer ma lumière, non-seulement pour rendre la justice, non-seulement pour rappeler Dieu, mais encore pour rendre les hommes participants de mon trône du ciel, participants de ma justice, participants de ma divinité.

« Le soleil matériel éclaire et entretient la vie ; le véritable soleil de justice, qui est le fils de l'homme, transforme en sa propre lumière et donne sa vie.

« Le soleil matériel brûle, quand il se rapproche trop de la terre ; le vrai soleil de justice, qui est le Fils de l'homme, transforme en lui-même à mesure qu'on se rapproche de lui.

« Le soleil matériel est réfléchi dans l'océan, mais paraît toujours distinct de celui qui le reflète ; le vrai soleil de justice, qui est le Fils de l'homme, ne se reflète pas seulement dans l'âme chrétienne, il habite en elle et la transforme en lui.

« Oui, ma fille, je suis le vrai soleil de justice, et, des hauteurs inaccessibles du sein de mon Père, je descends au plus profond de l'âme des hommes ; des splendeurs de la divinité, je descends dans les ténèbres de l'humanité, pour lui communiquer tout ce qui m'appartient. De même que mon Père, par sa génération éternelle, me communique et sa vie et son existence, de même, par ma génération temporelle, je communique à l'humanité ma divinité et ma lumière. Je m'établis en elle comme un conquérant légitime dans le royaume qu'il a conquis, et je termine [1] et perfectionne l'être créé par le don et la

1. *Terminer* c'est fournir à ce qui est en puissance son terme ou complément corrélatif L'existence termine la possibilité, la subsistance ou la personnalité termine la nature, l'acte termine la faculté et il est terminé lui-même par son objet. Rien de plus familier aux écrivains scolastiques que l'emploi de ce langage. Il signifie donc ici procurer à l'être créé un complément que sa destinée réclame. Mais ce mot fût-il réservé dans l'école pour exprimer l'effet de l'union hypostatique, la proposition serait encore inattaquable. Les deux membres dont elle se compose n'ont-ils pas leur réalisation complète et leur preuve éclatante dans la personne même de Notre-Seigneur, à qui Marie Lataste prête

communication de mon être incréé. Or, cette communication, cet établissement, ce don de ma lumière à la créature, ne sont pas pour le temps seulement, ils sont pour l'éternité. Mes dons sont sans repentance ; je donne de bon cœur et je donne pour toujours. Ma lumière est incorruptible, elle est éternelle ; je puis la donner et je la donne réellement pour l'éternité. Comme elle a brillé dans le temps, ainsi elle brillera dans l'éternité; car dans le ciel il n'y aura jamais, comme il n'y a jamais eu d'autre lumière que ma lumière.

« Ah ! qui pourra jamais comprendre combien est précieuse pour les âmes la lumière du vrai soleil de justice !

« L'astre qui brille au ciel est si beau, si grand, si prompt dans ses mouvements, si réglé dans sa course, qu'on ne saurait jamais assez admirer cette œuvre du Créateur.

« Combien est plus admirable le vrai soleil de justice ! Sa beauté est la beauté de Dieu, sa grandeur, l'immensité de Dieu ! la promptitude de ses mouvements est incalculable à tout esprit créé, la règle de sa course est invariable et toujours la même et repose sur la volonté divine, qui fait tout ce qui lui plaît.

« L'astre qui brille au ciel l'emporte sur toutes les autres créatures inanimées.

« Quelle créature l'emportera jamais sur le vrai soleil de justice, qui est le Fils de Dieu ?

ici ce langage ? La vérité du second ne se montre-t-elle pas avec évidence à tout chrétien dans les mystères de sa foi, par lesquels il est intimement uni à Dieu : la justification, l'Eucharistie, la vision béatifique ? N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour la justifier, puisque, étant affirmative et indéfinie, elle ne sort pas des limites d'une proposition particulière ?

« L'astre qui brille au ciel est nécessaire au monde pour éclairer le monde, pour le vivifier, pour le féconder.

« Que deviendrait le monde des âmes sans le vrai soleil de justice ? Ténèbres et mort.

« L'astre qui brille au ciel est si ravissant qu'on ne se lasse jamais de le regarder, et que l'homme aveugle est bien malheureux parce qu'il ne jouit pas de sa lumière.

« Quelle beauté surpassera jamais la beauté du vrai soleil de justice, et quel malheur égale celui du pécheur, pauvre aveugle qui ne regarde pas ma lumière ?

« L'astre qui brille au ciel est pour le temps, il a eu un commencement, il aura une fin.

« Le vrai soleil de justice est pour l'éternité ; il brille pour l'âme, il n'a jamais eu de commencement, il n'aura jamais de fin.

« Ah ! ma fille, que la vue de la lumière que vous apercevez à cette heure vous attache toujours au foyer qui la produit, au soleil de justice qui est moi-même. N'ayez plus d'yeux que pour cette lumière, n'ayez plus de chaleur que la chaleur de cette lumière, d'autre fécondité que la fécondité produite par cette lumière, d'autre entretien de votre vie que celui de cette lumière.

« Plaignez les pauvres pécheurs qui marchent loin de moi dans les ténèbres et dans la mort ; attachez-vous à moi, je serai votre lumière et votre vie ; je serai un jour aussi votre récompense. Puisque Dieu a fait votre front pour regarder le ciel en face, n'imitez point ces âmes malheureuses qui, semblables aux animaux sans raison que Dieu a faits inclinés vers la terre, loin de porter en haut leurs regards, les tiennent toujours fixés en bas par leurs pensées, leurs inclinations, leurs désirs, leurs affections.

La terre est sous vos pas pour que vous la fouliez aux pieds, le ciel est sous votre regard pour que vous le regardiez sans cesse. Ma fille, je veux être votre ciel, et dans ce ciel je ferai briller mon soleil, et mon soleil vous éclairera par sa lumière, vous réchauffera par sa chaleur et vous revêtira de son éclat. »

IV

Un jour de l'octave de l'Épiphanie, j'étais venue rendre mes devoirs d'adoration à Jésus dans le sacrement de l'autel. J'assistai à la sainte messe. A l'élévation, le Sauveur Jésus m'apparut sur l'autel. L'autel devint semblable à un trône immense d'or massif et tout éclatant de pierres précieuses. Au milieu se trouvait un fauteuil garni d'une étoffe qui ressemblait à du velours blanc ; ce velours n'était pas tissé ; je ne saurais dire comment il était, et ne puis mieux me faire comprendre qu'en affirmant qu'il paraissait à mes yeux comme des feuilles de roses blanches attachées les unes aux autres, et conservant inaltérable leur fraîcheur et leur beauté, alors même qu'on s'asseoit dessus. Le Sauveur Jésus était sur ce fauteuil, qui ne reposait pas sur l'autel, mais était retenu en l'air par les mains des anges qui entouraient Jésus. Enfin une couronne magnifique ceignait le front de Jésus ; c'était une couronne d'épines, et ces épines ressemblaient à du cristal dans lequel sont concentrés les rayons du soleil.

Je regardai longtemps le Sauveur Jésus ; il me semblait qu'il allait me parler. Je le désirais beaucoup ; néanmoins je renonçai volontiers à la satisfaction de ce désir,

et je dis à Jésus : Mon doux Sauveur, que votre volonté soit faite et non la mienne.

Le Sauveur Jésus m'appela vers lui après la sainte messe et me dit : « Ma fille, vous désirez entendre ma parole, je veux vous satisfaire et vous parler de ma royauté. Je suis roi parce que je suis Dieu. Je suis roi et n'ai pas besoin de sujets, mon royaume c'est moi-même. Ma royauté, du sein de la Divinité s'étend sur la création, sur les anges qui sont au ciel et que Dieu a créés non par nécessité, mais par bonté et pour qu'ils célébrassent sa gloire, et sur les hommes qui sont sur la terre et qui m'appartiennent à titre de Dieu créateur. Cette royauté est inhérente à l'essence même des choses ; par cela seul qu'il y a des créatures, celui qui les a créées en est et doit en être le maître.

« Je suis roi aussi à un autre titre, parce que je suis Sauveur.

« Le monde existait depuis quatre mille ans, et depuis quatre mille ans l'homme était dans l'esclavage. Il avait méconnu la royauté de son Créateur qui l'avait fait libre, et était tombé sous le joug de Satan. Rien de plus affreux que l'esclavage de l'homme. La lumière avait disparu pour lui, et les ténèbres dans lesquelles il marchait étaient des ténèbres de mort. La force de l'homme n'était que faiblesse, sa vigueur n'était qu'impuissance. Jamais il n'eût secoué le joug. La miséricorde de Dieu jeta un grand cri vers moi et je vins au secours de l'homme. Je vins l'arracher à son souverain pour me mettre moi-même à sa place ; je lui montrai ce qu'il avait perdu en s'éloignant de Dieu, en lui montrant ce que je venais lui apporter, non plus comme Créateur, mais comme Sauveur.

« Je dis à l'homme : Tu m'as appelé parce que tu as vu ta misère, je suis venu. La miséricorde de Dieu m'a envoyé vers toi, je suis venu. Ma charité m'a attiré vers toi, je suis venu Tu n'as que les ténèbres de l'enfer ; je suis la lumière véritable, marche à la clarté de cette lumière. Depuis le commencement, tu n'as que le trouble, la discorde, la souffrance, les fers. Voici la paix, le calme, le bonheur, la liberté. Satan était ton roi, il faut que tu t'élèves avec moi contre Satan et que tu lui voues une haine éternelle. Tu avais rejeté ma souveraineté de Créateur, il faut que tu l'acceptes de nouveau et que tu me reconnaisses roi en tant que Dieu créateur et Dieu libérateur.

« Je suis roi, et ma royauté ne ressemble pas aux royautés de ce monde. Je ne règne pas seulement sur les corps, je règne sur les âmes, les volontés, les cœurs. Je suis roi, et un roi conquérant dont les conquêtes ne sont ni les cités ni les empires de la terre, mais les âmes et les cœurs des hommes. Je suis roi, et j'impose un tribut ; mais il n'est point d'or et d'argent, je ne demande que les vœux, les prières, les adorations des hommes. Je suis roi, et j'ai donné un code à mes sujets ; il renferme mes lois. Leur nombre n'est pas considérable ; elles sont contenues en deux articles : le premier c'est l'amour de Dieu, le second l'amour du prochain. J'ai donné liberté pour tout le reste, pourvu qu'on aime Dieu et le prochain. Je suis roi, et j'ai un sceptre entre les mains et une couronne sur mon front. Mon sceptre, vous le voyez, ma fille, c'est ma croix sur laquelle je suis mort pour sauver mes sujets ; ma couronne, vous la voyez, c'est une couronne d'épines qui me rappelle tout ce que j'ai souffert pour acquérir ma

royauté sur les âmes. Je suis roi, et j'ai des serviteurs et des soldats. Tous mes sujets sont serviteurs et soldats à la fois ; ils sont mes serviteurs, en conservant la dignité de chrétiens que je leur ai donnée ; ils sont mes soldats, en luttant contre le péché et les démons. Je suis roi, et j'ai des récompenses pour tous ceux de mon royaume. Je suis roi éternel, et la récompense que je donne est la participation de ma royauté.

« Ma fille, voyez combien est grande et glorieuse ma royauté. En est-il, peut-il en être une autre semblable ?

« Je viens au monde, mais je n'ai point paru dans le monde et déjà on annonce ma royauté. Un ange vient du ciel annonçant que je règnerai éternellement sur la maison de David. Avant lui, les prophètes avaient fait entendre au monde leurs oracles, et ils proclamaient mille fois ma royauté ; ainsi la terre et le ciel me proclamaient roi avant ma naissance.

« Je naîs, et les anges du ciel chantent : Gloire à Dieu, et ils annoncent un libérateur aux hommes. Gloire à Dieu, dont je suis le Fils et dont je viens reconstituer le royaume ; paix aux hommes qui l'avaient perdue et qui la retrouveront dans ma royauté.

« Je naîs, et un nouvel astre apparaît dans les airs, et sa clarté appelle les rois de l'Orient à mon berceau. Ces rois accourent et se prosternent devant moi pour me reconnaître comme leur souverain.

« Je naîs, et les rois tremblent déjà devant mon autorité ; ils me poursuivent, je déjoue leurs desseins ; ils tombent, je reste debout.

« Je me manifeste au monde, et, sans que le monde me connaisse, je lui donne ma loi.

« Je travaille au salut du monde, je rachète le monde, je lui donne ma vie, je meurs sur la croix ; mais en donnant ma vie, je ne perds pas ma royauté, je l'établis sur un fondement inébranlable. Voyez le titre immortel que porte la croix : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.*

« Alors, ma fille, je pus me dire avec vérité roi du monde que j'avais sauvé. Alors je pus m'appeler roi, et roi des rois. Alors j'entrevis tous les peuples, toutes les nations et leurs rois venir fléchir le genou devant ma royauté.

« Heureux qui me reconnaîtra pour roi, qui se soumettra à ma loi, qui me paiera le tribut que je lui demande, qui mourra les armes à la main proclamant qu'il n'a d'autre roi que le Fils de l'homme ; car je lui donnerai une récompense éternelle, qui sera la participation de ma royauté.

« Malheureux au contraire qui me méconnaîtra comme roi, qui transgressera ma loi, qui me refusera son tribut, qui mourra les armes à la main contre moi et reniant ma royauté ; il recevra une éternelle damnation, et n'aura d'autre trône que celui de Satan, construit et bâti au souffle de la malédiction de Dieu. »

V

« Ma fille, me dit un jour le Sauveur Jésus, Dieu avait fait l'homme pour le ciel, pour le rendre participant du bonheur du ciel, pour se montrer à lui dans le ciel, pour être sa récompense dans le ciel. Mais il ne voulut point lui donner le ciel sitôt après sa création ; il voulut l'éprouver, et le plaça sur la terre dans le paradis de délices

comme pour le disposer au paradis céleste ; il lui donna la vie du corps et de l'âme comme pour le préparer à la vie éternelle de ce même corps et de cette âme dans la gloire. Il se communiqua à lui et s'entretint avec lui comme pour l habituer à le voir face à face dans l'éternité, et à supporter l'éclat de sa parole qui retentit au ciel avec force et douceur, majesté et puissance, du sein de Dieu dans toutes les parties du ciel.

« Or, l'homme ne voulut plus du paradis terrestre, ni de la vie du corps et de l'âme, ni des communications intimes de son Dieu, ni de ses entretiens familiers. Il se révolta contre son Créateur, viola ses lois et ses commandements ; et l'homme fut chassé du paradis de délices, condamné à la mort et Dieu ne lui parla plus si familièrement ; mais plutôt au milieu des foudres et des tonnerres qui déchiraient le ciel, quand Dieu s'avançait vers l'homme dans l'éclat de sa puissance et de sa gloire.

« Au milieu des temps, Dieu fit un homme nouveau et un nouveau paradis. Il fit cet homme nouveau avec une nouvelle terre et ce nouveau paradis fut différent du premier. Cet homme devait réparer l'œuvre du premier homme et la réparer dans le paradis où il devait être placé, non pas immédiatement après sa naissance, mais trente-trois ans après. Sa réparation devait être la réparation de tous les hommes ; mais il fallait, avec sa réparation si pleine d'efficacité, que tous les hommes réparassent leur faute avec lui. Pour cela, tous les hommes devaient rentrer dans le paradis préparé à l'homme nouveau qui l'avait reçu de Dieu, et y cueillir le fruit non de la science du bien et du mal, mais de la réparation.

« L'homme nouveau dont je vous parle, ma fille, c'est moi qui ai pris un corps dans le sein de la sainte Vierge Marie. Le paradis dans lequel je fus placé, ne le devinez-vous point ? C'est la croix sur laquelle je fus élevé, comme pour être séparé du reste de la terre qui ne pouvait être mon paradis. Le sang que j'ai versé est le fruit que porte depuis ce jour l'arbre de la croix. C'est ce fruit que doivent cueillir tous les hommes pour retrouver ceux qu'ils ont perdus. Il ne suffit pas de cueillir ce fruit, il faut encore à mon exemple porter sa croix ; à mon exemple souffrir et s'immoler chaque jour ; à mon exemple gagner et conquérir le ciel en passant par le paradis de la souffrance, et non par le paradis de délices.

« La croix ! ma fille, voilà le salut du monde. La croix ! voilà la clef du paradis. La croix ! voilà le sein admirable dans lequel j'ai enfanté tous les hommes à la gloire du ciel. La croix ! voilà la réparation à Dieu. La croix ! voilà la nouvelle arche de salut. La croix ! voilà le bâton du pèlerin qui marche vers le ciel. Tout est désormais dans la croix : la vie, la mort, l'éternité. »

VI

C'était le troisième jour de la semaine sainte. J'étais venue dans l'église pour faire un retour sur ma conscience et me disposer à recevoir en mon âme l'effusion du sang de mon Sauveur. J'avais reçu l'absolution de mes fautes, et je remerciais Dieu intérieurement. Voici ce que me dit en cette circonstance le Sauveur Jésus :

« Ma fille, cette semaine est appelée la semaine sainte, la grande semaine, la semaine de la passion, parce qu'en

cette semaine la sainteté a été rendue aux hommes ; parce qu'en cette semaine j'ai opéré les plus grandes merveilles que le monde ait jamais vues depuis sa création, et que j'ai souffert le supplice de la croix.

« C'est la semaine sainte. Voyez en effet combien la sainteté apparaît d'une manière admirable. La sainteté de Dieu ne pouvait compatir avec le péché de l'homme, et il fallait ou que l'homme fût éternellement séparé de Dieu ou que le péché fût détruit par Dieu. Que verrez-vous dans cette semaine, sinon le Fils de Dieu, Dieu comme son Père, saint comme son Père, le Fils de Dieu fait homme, prendre sur lui toutes les iniquités du monde et les clouer sur l'arbre de la croix par sa passion et son trépas ? Oui, voilà ce que vous verrez : la manifestation de la sainteté de Dieu, la sainteté de Dieu fait homme lutter contre le péché, la sainteté de Dieu effacer le péché du cœur de l'homme, la sainteté de Dieu pénétrer dans l'homme, la sainteté de Dieu élevée entre le ciel et la terre, pour dire au ciel que le péché de la terre est expié, pour dire à la terre que la sainteté du ciel vient la couvrir et s'étendre sur elle comme un voile d'une blancheur éclatante.

« C'est la grande semaine, la semaine des plus grands mystères qu'il ait été donné à la terre de voir et de contempler. Le mystère de l'union et de l'embrassement de la justice et de la miséricorde, le mystère de la manifestation de l'amour de Dieu pour les hommes et de l'aveuglement des hommes pour Dieu ; le mystère de la mort d'un Dieu donnant la vie aux hommes et des hommes donnant la mort à un Dieu ; le mystère de la rédemption de l'homme et de sa réconciliation avec

Dieu ; le mystère d'un Dieu mourant et ressuscitant ; le mystère de la mort d'un Dieu renouvelée par la volonté de ce Dieu, non plus d'une manière sanglante, mais mystique, afin que sa mort et les mérites de sa mort fussent reproduits chaque jour, et que, dans cette reproduction, Dieu retrouvât chaque jour réparation, et l'homme miséricorde et pardon.

« La semaine de la passion, c'est-à-dire la semaine de mes souffrances les plus considérables, de l'effusion de mon sang, de ma mort et de ma sépulture. C'est par ma passion que j'ai été la victime de Dieu, la victime de la miséricorde et de la justice : la victime de la miséricorde, puisque j'ai été donné par Dieu à l'homme afin d'expier son péché ; la victime de la justice, qui a réclamé à ce point ses droits qu'elle a voulu l'expiation d'un Dieu, parce que l'expiation même de tous les hommes ensemble eût été insuffisante ; la victime de la miséricorde, puisque Dieu a préféré voir mourir son Fils que de voir l'homme mourir pour l'éternité ; la victime de la justice, qui ne m'a point épargné, quoique Fils de Dieu, et qui m'a laissé répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang ; la victime de la miséricorde, qui a rendu à l'homme ses droits et les a même augmentés d'une manière considérable ; la victime de la justice, qui par moi seul a été satisfaite.

« Oh ! la grande semaine, la sainte semaine, que celle de la mort du Fils de Dieu, de l'expiation du péché, de la satisfaction entière à la justice de Dieu, de la délivrance de l'homme, de sa réconciliation avec le ciel.

« Pensez souvent, ma fille, à cette semaine admirable, à cette semaine fixée dans le conseil de Dieu pour la glo-

rification de l'humanité par le plus grand abaissement de ma divinité.

« Pensez-y souvent, vous ne sauriez rien faire qui puisse m'être plus agréable : de toute éternité, je pensais à la réparation de l'homme par ma passion. Pendant ma vie terrestre, il ne s'est point passé de jour où je ne me rappelasse cette grande semaine, et depuis que je suis remonté au ciel, je continue sur l'autel les prodiges du Calvaire. Imitez-moi, ma fille, en pensant vous-même au perpétuel objet de mes pensées.

« Pensez-y souvent, et vous trouverez là force, courage et soutien ; pensez-y souvent et vous trouverez là consolation et félicité dans vos abattements et vos tribulations ; pensez-y souvent et cette pensée attirera sur vous les plus grandes grâces et les plus grandes bénédictions.

« Pensez-y souvent, jamais votre pensée ne trouvera de dégoût à s'y arrêter, jamais votre pensée ne trouvera de terme ni de fin à ses considérations : vous y découvrirez toujours quelque chose de nouveau. Des souffrances de mon corps, passez aux souffrances de mon âme ; des souffrances de mon âme et de mon corps, passez à l'acceptation qu'en fait la Divinité.

« Rappelez-vous ma dernière cène, ma prière et mon agonie aux jardins des Oliviers, l'abandon de mes disciples, la trahison de Judas, le reniement de Pierre, la condamnation inique de mes juges, les clameurs du peuple contre moi, les injures des soldats, ma flagellation, mon couronnement d'épines, le dépouillement de mes habits, le percement de mes mains et de mes pieds sur la croix, ma mort, l'ouverture de mon côté, ma sé-

pulture, et j'inspirerai toujours à votre cœur reconnaissance et amour pour votre Sauveur, crainte et horreur pour le péché, soif et désir pour la souffrance et les tribulations.

« Entrez surtout pendant ces jours dans les sentiments de la sainte Église; elle est plongée dans le deuil, et cela à cause des souffrances de son Époux. L'Église pleure à cause des peines de celui qui lui a donné le jour ; elle pleure à cause des insultes continuelles que lui prodiguent encore les méchants ; elle pleure à la pensée de l'inutilité de mes souffrances pour un si grand nombre d'âmes. Elle pleure, elle prie aussi, comme j'ai prié moi-même sur la croix ; elle prie pour ses enfants révoltés contre elle, comme je priai pour mes bourreaux ; elle prie pour ses enfants qui la trahissent en secret ou l'abandonnent, comme j'ai été moi-même trahi et abandonné par mes disciples ; elle prie pour ceux qui la dépouillent et voudraient la mettre à nu, comme j'ai été moi-même dépouillé de mes habits. Priez, ma fille, et votre prière sera écoutée ; priez, et vous verrez votre prière exaucée, et un jour vous vous réjouirez, vous bénirez et louerez Dieu pour sa grande miséricorde.

« Ma fille, je vous laisse ma passion, je la donne à votre esprit, à votre âme, à votre cœur. Que ce bien vous suffise, n'en désirez jamais aucun autre, vous trouverez tout en celui-là, parce que vous m'y trouverez. »

VII

Un soir du jeudi saint, je me mis à genoux pour dire à Dieu ma prière, mais je ne pus prier. Le souvenir de la

passion de mon Sauveur était dans mon esprit. J'éprouvai en moi comme un attrait irrésistible à suivre Jésus et à prier avec lui avant sa passion. Je le vis séparé de ses apôtres, à l'écart, la face contre terre, et je l'entendis s'écrier : « Mon Dieu, que ce calice passe loin de moi, néanmoins que votre volonté soit faite et non la mienne. » Je m'approchai de Jésus pour essuyer la sueur qui coulait de son front avec abondance : « Vous venez à moi, ma fille, me dit-il, alors que tous m'abandonnent, je vous remercie. — Seigneur, lui dis-je, combien grande est votre douleur ! — Ma fille, vous ne pouvez la comprendre. J'éprouve en ce moment toutes les souffrances de ma passion, et les chrétiens pieux, qui gardent souvenir de ce que j'éprouve à cette heure, m'honorent par leur vénération pour ce qu'ils appellent l'agonie des oliviers.

« Le Fils de l'homme, ma fille, a eu plusieurs agonies. Savez-vous, en effet, ce que c'est qu'une agonie ? L'agonie est l'abaissement considérable de la vie, est le combat d'un être vivant contre la mort qui va le frapper. Vous allez comprendre alors comment il a pu y avoir en moi plusieurs agonies.

« La première a eu lieu au moment de ma conception ; la seconde dans le sein de ma mère ; la troisième au jour de ma naissance ; la quatrième au jardin des oliviers ; la cinquième sur la croix.

« Ma première agonie a eu lieu au moment de ma conception. Avant ma conception, je ne possédais que la vie divine. J'étais Fils de Dieu, Verbe éternel. Mais j'avais fait entendre ma voix à mon Père : « Voici que je viens ! » et je vins à Dieu mon Père, non plus seule-

ment par le retour de ma personne divine à lui-même, dans son sein, mais par l'abaissement de ma divinité, de ma vie divine que j'enfermai dans l'humanité que je pris dans le sein de Marie. C'était là un abaissement que votre esprit ne comprendra jamais. Il y eut lutte entre ma vie divine et la vie humaine que j'allais prendre ; c'était l'agonie véritable de ma vie divine ; car, ma fille, un tel abaissement était une véritable agonie, non point capable de me ravir ma divinité, mais capable d'anéantir mon humanité, si ma puissance divine n'eût donné à mon humanité la force de recevoir ma divinité et de s'y unir.

« La seconde agonie se fit dans le sein de ma mère. Dans le sein éternel de mon Père céleste, j'étais environné de sa gloire ; je lui reflétais éternellement cette gloire ; j'étais Dieu en Dieu, Dieu distinct de Dieu et Dieu uni à Dieu, Dieu engendré éternellement par Dieu et Dieu vivant éternellement en Dieu. Mais, dans le sein de Marie, j'ai dû abaisser, voiler et presque anéantir ma gloire de l'éternité. Je possédais en Dieu une vie divine et glorieuse ; je possédais en Marie une vie obscure, inconnue et paisible. Ma gloire comme Dieu ne peut disparaître, ne peut être anéantie ; ma vie divine ne peut m'être enlevée, parce que je cesserais d'être Dieu ; mais unir cette vie à la vie de l'humanité, conserver cette vie avec la vie de l'humanité, c'est l'abaisser et l'anéantir autant qu'elle puisse l'être, c'est la constituer en état d'agonie jusqu'au jour où mon humanité résidera, pleine de gloire, dans le sein de la Divinité.

« Ces deux agonies ne sont point deux agonies véritables, parce qu'elles regardent spécialement et en pre-

mier lieu ma divinité ; je vous les ai fait connaître afin que vous y arrêtiez quelquefois votre esprit, et que, devant l'abaissement et l'humilité de ma divinité, vous appreniez à vous abaisser et à vous humilier vous-même.

« La troisième agonie a commencé au jour de ma naissance. Ma vie, en effet, devait être une expiation, une souffrance continuelle, jusqu'à ma mort. Or, ma vie s'est passée toujours dans la souffrance, et chaque jour la souffrance me rapprochait de ma mort. Je naquis dans la pauvreté ; huit jours après ma naissance, je commençai à répandre mon sang ; quarante jours après, je m'offris comme victime ; plus tard, je dus fuir pour éviter la colère des rois de la terre. Je travaillai ensuite avec Marie et Joseph dans notre demeure de Nazareth ; je jeûnai quarante jours dans le désert ; pendant trois ans, je me fatiguai à évangéliser les pauvres, à guérir les malades, à instruire mes apôtres, et cela pour préparer d'une manière plus prochaine ma mort sur l'arbre de la croix.

« J'ai vécu trente-trois ans comme une victime préparée pour la mort, attendant la mort, désirant même la mort pour le salut des hommes.

« L'état dans lequel je me montre à vous à cette heure est l'état de ma quatrième agonie. Ma divinité me montre tous les tourments de ma passion, tous les crimes des hommes à expier ; l'expiation de ces crimes, inutile pour un nombre immense, parce qu'ils n'en voudront pas profiter ; et cette vue m'arracherait la vie, si je ne la retenais pour éprouver la réalité des supplices qui me sont destinés par la justice de mon Père.

« Enfin, ma fille, une cinquième et dernière agonie est celle de la croix. Les hommes avaient épuisé sur moi

toute leur cruauté; ils m'avaient cloué sur la croix, abreuvé de fiel et de vinaigre; le sang de mes veines était presque tout répandu ; les prophéties étaient accomplies ; je poussai un grand cri et remis mon esprit entre les mains de mon Père. »

VIII

Le lendemain matin, j'accourus de bonne heure près du tombeau du Sauveur Jésus :

« Voici, me dit-il, voici le jour, source de salut pour les uns et occasion de revers pour les autres. Heureuses les âmes qui aiment la justice et les œuvres de lumière ! Mon sang a été répandu pour leur salut, et sera comme une source de justice où elles pourront se désaltérer. Malheur aux âmes qui aiment l'iniquité et les œuvres de ténèbres ! Malheur aux pécheurs endurcis qui ne veulent point profiter du salut qui leur est offert ! Mon sang les écrasera par son poids et les empêchera de se relever jamais.

« Ames justes, ne soyez point scandalisées en moi en ce jour. Vous serez peut-être un jour couvertes aussi d'opprobre et de confusion à cause de moi ; mais avec moi aussi vous serez glorifiées à jamais. L'opprobre, comme la gloire d'un père, retombe sur ses enfants. Si vous participez à mes humiliations, vous participerez aussi à mon triomphe. Votre honte finira, c'est moi qui vous le promets ; je la ferai retomber sur vos ennemis, et elle sera sept fois plus grande que celle dont ils voulaient vous couvrir. Ils vous ont vues dans l'humiliation, dans le temps, quand ils pensaient que leur gloire du-

rerait à jamais; leur gloire passera ; ils trouveront l'humiliation dans l'éternité, et vous aurez la gloire du ciel.

« Ah ! ma fille, que répondront à Dieu les pécheurs impénitents, qui ne veulent pas profiter de mon sang, répandu pour leur salut et pour leur obtenir toutes sortes de grâces? Quelle excuse apporteront-ils au tribunal de Dieu ? Diront-ils qu'ils ne l'ont point pu? Mais l'exemple de leurs frères ne sera-t-il pas une condamnation pour eux, et mon sang répandu pour les sanctifier ne s'élèvera-t-il pas contre eux comme une éternelle malédiction ? La voix de mon sang poussera pendant toute l'éternité un cri immense qui demandera vengeance pour le mépris qu'ils en ont fait, parce qu'ils l'ont foulé aux pieds, et il retombera sur eux comme sur les Juifs pour leur malheur éternel.

« C'est en ce jour que je suis mort, parce que j'ai été livré entre les mains des pécheurs dès que j'ai voulu les sauver. Je leur ai parlé le langage de la bonté, de la douceur, le langage de l'amour le plus tendre, et ils l'ont méprisé, et mon cœur a été affligé au-delà de toute expression.

« Je voyais tout ce qui devait se passer jusqu'à la fin des temps, et l'inutilité de mes souffrances pour un si grand nombre. Hommes aveugles et insensés, ils ont rendu vaine la toute-puissance de ma prière, pour ne laisser éclater que la toute-puissance de ma justice !

« Les jugements de Dieu étaient sous mes yeux. Je les connaissais, parce que je connais mon Père et que mon Père me connaît, et ses jugements furent pour moi une grande consolation. Je priai pour ceux qui devaient arrêter leurs yeux sur mes plaies, sur mes souffrances et

mes douleurs. Je demandai à Dieu grâces et bénédictions pour tous les miens. Je les remis entre ses mains pour qu'ils lui rendissent gloire à jamais, et qu'ils rendissent aussi gloire au Fils de l'homme. Et ainsi je glorifiai Dieu en mes frères et Dieu m'a glorifié en eux, et un jour mon Père et moi leur rendrons au centuple la gloire qu'ils nous ont donnée, et ils béniront à jamais mon amour et celui de mon Père, ma vie et ma mort, parce qu'ils ont trouvé miséricorde en mon Père, réparation dans le Fils de l'homme ; et dans sa mort, vie pour le temps et vie surtout pour l'éternité. »

IX

« Quand j'eus rendu le dernier soupir, mon âme se sépara de mon corps : c'est la loi de la nature. La mort n'est autre chose, en effet, que la séparation de l'âme d'avec le corps. Or, ayant pris le corps de l'homme, je me soumis à la mort décrétée contre tous les hommes ; et quand mon corps eut éprouvé toutes les souffrances de la passion, mon âme se sépara de lui pour descendre aux enfers, c'est-à-dire dans les lieux ténébreux où étaient détenues les âmes des justes de l'ancien Testament, en attendant la venue de l'Agneau sans tache et l'effusion de son sang qui devait leur ouvrir les portes du ciel. Mon âme se sépara de mon corps ; mais ma divinité ne se sépara ni de l'un ni de l'autre, et demeura toujours unie à mon corps et à mon âme. Celle-ci descendit aux enfers, non pour y demeurer avec les âmes qui y habitaient, mais pour les consoler et leur annoncer, avec la délivrance, l'entrée du ciel. La parole du prophète, en

effet, devait se réaliser, et ce prophète, me faisant parler par sa bouche, avait dit : « Seigneur, vous ne laisserez pas mon âme dans les enfers et ne donnerez pas mon corps à la corruption. »

« Quelle joie parmi ces âmes, en apercevant mon âme descendre vers elles ! Quel bonheur d'entrevoir la délivrance après une si longue captivité ! Là, elles n'étaient point malheureuses, mais elles n'avaient point le bonheur qu'elles attendaient. Pendant ma passion, elles avaient bien compati à mes douleurs, elles se réjouissaient pourtant aussi en pensant que ces souffrances seules pouvaient les délivrer. La privation de la vue de Dieu était pour elles une affliction. Vous pouvez bien le comprendre, ma fille, vous qui souffrez tant lorsque je vous prive quelque temps de ma présence sensible. Vous pouvez le comprendre parce que vous m'aimez, et que vous savez combien est pénible la séparation entre deux amis véritables. Votre peine pourtant n'est rien en comparaison de la souffrance de ces âmes. Vous n'êtes point séparée de votre corps, et le corps obscurcit l'intelligence de l'âme ; vous me comprenez moins que ces âmes qui se sentaient faites pour Dieu, prêtes à s'envoler vers Dieu et qui étaient retenues par une force insurmontable loin de Dieu. Un grand sujet de joie pourtant diminuait leur souffrance et semblait presque l'annihiler ; c'était l'assurance de ne point perdre Dieu et de le posséder un jour pour jamais ; tandis que vous, ma fille, vous n'avez point cette certitude. Il vous faut lutter et lutter jusqu'à la fin.

« L'amour de ces âmes pour Dieu leur faisait comprendre beaucoup mieux le malheur d'en être encore séparées ; mais d'un autre côté la certitude de l'aimer

toujours et éternellement leur faisait attendre patiemment l'heure de la délivrance.

« Ma fille, faites de votre vie un séjour pareil aux limbes des âmes justes ; que votre âme trouve dans votre corps ses propres limbes. Qu'elle soit en vous toujours soupirant vers moi ; qu'elle attende l'heure de ma visite, non plus par ma mort, mais par votre mort. Vivez de telle sorte qu'après votre mort notre séparation ne dure pas encore, mais que nous soyons plutôt unis immédiatement pour toujours.

« Si vous vivez conformément à mes enseignements, je prendrai votre âme alors qu'elle quittera votre corps, et je lui donnerai près de moi une place dans le ciel. »

X

Je me mis à genoux le samedi saint encore auprès du tombeau de Jésus, pour faire ma méditation. Je me mis en la présence de Dieu, et, après avoir uni mon cœur à Notre-Seigneur pour m'adresser au Père éternel et le prier de m'envoyer le Saint-Esprit, j'aperçus le Sauveur reposant dant le sein de Dieu, et faisant couler dans mon âme et sur mon cœur je ne sais quoi de si doux et de si suave, que je ne pouvais parler. Le Sauveur Jésus vint à moi et me dit : « Ma fille, que vouliez-vous considérer dans votre méditation ? » Aussitôt ma langue se délia et je répondis : Je voulais me rappeler, Seigneur, la circonstance de votre passion où le peuple demandant à grands cris votre mort, Pilate vous abandonna à sa fureur. — Que pensez-vous de cela, ma fille ? — Je pense, Seigneur, que chaque jour voit se renouveler le crime de

Pilate, et qu'on vous abandonne par une fausse honte ou par une lâche complaisance. — Qu'admirez-vous en moi? — J'admire, Seigneur, votre humilité, votre patience, votre soumission. — Ma fille, ma conduite doit vous servir de modèle. Il ne m'eût pas été difficile de demander à Pilate de parler au peuple. Pilate me l'eût accordé. Ma parole aurait changé les cœurs de ces hommes du peuple; car il n'en est pas de ma parole comme de celle des prédicateurs ou des livres, qui ne fait aucune impression, si ma grâce ne l'accompagne. Je puis parler et donner l'intelligence de ma parole, éclairer l'esprit, toucher le cœur. Voilà ce que j'aurais pu faire sur les Juifs. Je ne l'ai point voulu. Ma fille, suivez mon exemple. Quand vous serez poursuivie par la médisance ou la calomnie, souffrez tout avec calme ; il ne vous est pourtant pas défendu de vous défendre et de vous justifier ; si vous le faites, que ce soit avec paix et tranquillité. Évitez cette profusion de paroles qui fait qu'on s'échauffe peu à peu, qu'on s'irrite et qu'on ne garde plus de bornes ; car de cette manière on offense Dieu et le prochain. Si les personnes qui vous sont opposées parlent haut et parlent longtemps, ne les arrêtez pas, écoutez-les avec patience, tranquillité et modestie. Si vous parliez, vous ne seriez point entendue et votre calme vous justifiera d'ailleurs bien plus que tous vos discours. Quand ces personnes auront cessé de parler et qu'elles seront un peu calmées, dites ouvertement, simplement et sincèrement ce que vous dictera la conscience. Si elles ne veulent pas ajouter foi à vos paroles, ne vous en inquiétez point, retirez-vous en paix, souffrez avec patience leurs jugements et leurs condamnations ; ne dites jamais du mal d'elles, ne

rapportez à personne rien de ce qui s'est passé et attendez. Surtout n'imitez point ceux qui repoussent loin d'eux tous les torts, pour rejeter tout ou à peu près tout sur le compte d'autrui, et cela pour se flatter eux-mêmes et entretenir leur vanité. Ah ! plutôt ne dites jamais que du bien des personnes qui vous ont offensée ou qui ont de l'aversion pour vous. Témoignez que vous leur pardonnez, que vous leur voulez du bien, que vous les affectionnez quand même ; et ainsi, peu à peu, ces personnes reviendront à vous, et vous serez justifiée par cela même aux yeux du monde. Prenez courage, ma fille, méprisez ou souffrez patiemment les jugements des hommes. Vous ne pouvez être au goût de tout le monde. Chacun juge d'après son caprice et ses inclinations ; mais ne vous y arrêtez pas plus qu'à une feuille emportée par le vent. Quand les hommes penseraient et croiraient que vous êtes digne de l'éternelle damnation, que vous importe si par votre vertu vous méritez le ciel ? Et de quoi vous servirait d'être regardée comme une sainte sur la terre par les hommes, si votre conduite aux yeux de Dieu mérite l'enfer ?

« Agissez comme moi, ma fille, et remettez entre les mains de Dieu votre corps, votre esprit, votre âme et votre cœur, et vous trouverez en lui la paix que ne vous ravira jamais le trouble du monde ou l'agitation des hommes. »

XI

Un jour de Pâques, j'assistais à la sainte messe. La tristesse s'était changée en joie, les habits de deuil avaient

disparu, et le prêtre était revêtu de ses plus riches ornements.

L'alleluia était dans toutes les bouches ; et, sur presque tous les fronts, il me semblait voir la paix et la tranquillité de l'âme. Au milieu de cette fête, ma langue ne savait prononcer qu'une parole : Alleluia ! mon cœur n'avait qu'une pensée, Jésus ressuscité ; mes yeux n'avaient qu'un spectacle, la pierre du tombeau renversée et l'ange qui se tenait debout, criant au monde : Il est ressuscité.

Jésus me fit alors entendre sa voix et me dit :

« Ma fille, j'ai été engendré de toute éternité dans le sein de mon Père, et ma personne est une parole qui dit éternellement à Dieu, mon Père, les gloires de ma naissance éternelle.

« J'ai été engendré, dans le temps, au sein de la glorieuse Vierge Marie, et au jour de ma naissance, dans le temps, les anges vinrent sur la terre chanter : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix aux hommes de bonne volonté sur la terre !

« J'ai été engendré aussi à la vie de gloire sur la terre ; le tombeau a été le sein maternel qui m'a donné cette nouvelle vie, et, au jour trois fois mémorable de la Pâque, où je reçus ma naissance à la vie de gloire, la Divinité, les anges, les hommes, la nature entière, célébrèrent cette troisième naissance de Dieu, par la puissance duquel je sortis du tombeau ; les anges, qui vinrent servir de témoins à ma résurrection ; les hommes, ceux-ci déjà pris par la mort, en ressuscitant avec moi ; ceux-là, qui voulaient m'empêcher de ressusciter, en publiant ma résurrection ; d'autres, enfin, en me contemplant

ressuscité ; la nature, en se taisant devant moi, en oubliant ses lois pour ne reconnaître que la force de ma divinité.

« Voilà ce que vous célébrez en ce jour, ma fille ; vous célébrez ma réssurrection, c'est-à-dire ma naissance à la vie de la gloire.

« O Vie du Fils de l'homme ! Mort du Fils de l'homme ! Résurrection du Fils de l'homme ! Vie éternelle du Fils de Dieu ! Union admirable de la vie du Fils de Dieu avec celle du Fils de l'homme ! Vie éternelle du Fils de Dieu avec la vie glorieuse du Fils de l'homme ! Vies étonnantes d'un Dieu, d'un Dieu fait homme, d'un Dieu fait homme ressuscité ! Vie éternelle et vie mortelle, vie éternelle et vie immortelle, vie sans commencement ni fin, vie qui a commencé et qui a fini, vie qui a commencé et qui ne finira jamais, vie glorieuse et désormais impassible ! Considérez autant que vous le pourrez le mystère de ces vies. Ne cherchez point à les comprendre, mais cherchez-y votre repos. Ne cherchez point à les scruter, mais cherchez à les attirer en vous. Faites-moi dans votre cœur un tombeau, je veux y renfermer ces trois vies, ma vie divine, ma vie mortelle et pénible de Rédempteur, ma vie de triomphe et de gloire. La première pour vous rendre fille de Dieu ; la seconde pour vous perfectionner et vous sanctifier de plus en plus, et la troisième pour faire germer en vous la vie glorieuse qui vous attend dans l'éternité. Je ne puis plus mourir, mais je veux être en vous comme immolé, en vous comme enseveli, en vous comme mort ; comme un mort qui commande à la vie, comme un enseveli qui brise la pierre de son tombeau, comme une victime immolée qui

sauve celui qui l'a frappée. J'ai trouvé la mort dans la vie; mais dans la mort j'ai pu reprendre la vie, et cette vie ne finira jamais.

« Vous êtes vivante, vous aussi, ma fille; vivante de la vie de Dieu, qui ne vous peut être enlevée pas plus qu'on ne pouvait m'enlever la vie divine ; vous êtes vivante de la vie naturelle, de la vie du corps, de la vie des sens, de la vie qui vous est propre et personnelle, eh bien! cette vie peut vous être enlevée : que dis-je ? il faut que vous la sacrifiiez. Il faut que vous mouriez à vous-même, à vos inclinations, à vos désirs, à vos pensées, à vos affections, à tout ce qui est vous; que vous remettiez tout entre les mains de Dieu, aujourd'hui comme au moment où il vous appellera à lui, et le tombeau vous donnera la naissance à la vie glorieuse, à la vie impassible, à la vie de l'éternité que vous partagerez avec le Fils de l'homme.

XII

Un jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, je fis, dans l'église, ma méditation sur le mystère du jour. Je m'étais transportée sur la montagne d'où Jésus devait s'élever au ciel. Je le vis entouré de ses disciples, j'entendis les dernières paroles qu'il leur adressa, et je le vis enfin, plein de majesté, s'élever jusqu'au trône où il réside près de son Père.

Le Sauveur Jésus me dit : « Venez avec moi, ma fille, je veux vous laisser pénétrer la gloire et l'esprit de ce mystère. En ce jour, mon corps devenu glorieux par la résurrection, entre dans la gloire véritable et réelle qui

l'attendait au sein même de Dieu. En ce jour, il va s'asseoir à la droite de Dieu, recevoir son autorité sur toutes choses au ciel et sur la terre ; il va préparer la descente du Saint-Esprit sur l'Église ; il va réjouir les anges par sa présence, et les saints en leur ouvrant le séjour de l'éternelle félicité. Mon ascension est, pour le ciel, en particulier, le sujet de la plus grande réjouissance. Au ciel, Dieu, mon Père, qui a reçu réparation, fait retomber sur moi toute la gloire que je lui ai rendue ; les anges qui avaient adoré le mystère de mon incarnation, qui l'avaient annoncé aux hommes, qui avaient été les témoins de ma vie cachée à Nazareth, de ma vie publique dans la Judée, de ma passion, de ma mort et de ma résurrection, s'estiment heureux de me voir face à face, vainqueur de Satan, du péché et de la mort. Les saints qui m'ont suivi dans mon triomphe s'oublient eux-mêmes pour ne célébrer que leur libérateur.

« La gloire de mon ascension, je veux vous la faire partager, à vous, ma fille, et à tous les chrétiens. Vous ressusciterez un jour, et ils ressusciteront tous aussi pour la gloire, s'ils accomplissent comme moi la volonté de mon Père qui est au ciel ; et afin que vous ayez la force de l'accomplir, je vous bénis, ma fille, et désire que cette bénédiction vous soutienne dans votre vie, vous attache à la volonté de Dieu, et vous lie à moi pour toujours. »

Je remerciai le Sauveur Jésus et me retirai en paix.

XIII

Je lisais un jour ces paroles du Psalmiste : « Le Seigneur l'a juré, et il ne s'est point repenti de son serment. Vous êtes prêtre selon l'ordre de Melchisédech. »

Le Seigneur Jésus me dit : « Ces paroles, ma fille, s'adressent à moi : Je suis ce prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech ; c'est moi qui ai été oint de l'huile du Seigneur, sacré roi et prêtre par mon Père dans l'éternité. Je suis venu sur le Calvaire remplir ma fonction de prêtre en lui offrant le sacrifice de ma vie, comme un sacrifice d'agréable odeur et seul capable de l'apaiser. Je fus ainsi prêtre et victime tout à la fois. Prêtre et Dieu, je m'adressais à Dieu, et lui offrais pour victime un Dieu immolé pour sa gloire. Ce sacrifice du Calvaire, je le renouvelle chaque jour par le ministère du prêtre au saint sacrifice de l'autel, qui est une représentation du sacrifice de la croix. Là, je ne m'offre plus d'une manière sanglante comme sur la croix ; mais, c'est néanmoins un véritable sacrifice qui est offert, et je suis là encore prêtre et victime, sacrificateur et sacrifié, Dieu immolant et Dieu immolé. C'est toujours la même victime qui est offerte à Dieu, parce que c'est la seule qui lui soit agréable, la seule qu'il demande, la seule qu'il veuille accepter.

« Quels fruits abondants en grâces vous pouvez retirer et peuvent retirer tous les chrétiens, en assistant à la sainte messe, de corps ou même seulement d'esprit. Vous pouvez offrir la victime de l'autel à Dieu pour le glorifier, pour l'honorer, pour l'aimer de plus en plus,

et de plus en plus vous attacher à lui, pour satisfaire aussi toujours davantage pour vos péchés et vos iniquités, comme aussi pour les péchés et les offenses de vos parents, de vos amis, et de tous ceux pour qui vous avez quelque obligation particulière de prier.

« Vous pouvez offrir à Dieu la victime de l'autel pour le remercier de toutes les grâces qu'il vous a données, qu'il a données à vos parents, à l'Église catholique, aux saints, à Marie.

« Vous pouvez offrir à Dieu la victime de l'autel pour lui demander les grâces qui vous sont nécessaires, qui sont nécessaires aussi à vos parents, à vos amis, à la sainte Église, pour demander le soulagement et la délivrance des âmes de vos frères qui sont encore dans le purgatoire.

« Enfin vous pouvez participer à la victime qui est offerte, et l'attirer en vous véritablement ou spirituellement, selon que vous la recevrez par la communion véritable, ou par la communion spirituelle.

« Le sacerdoce, selon l'ordre de Melchisédech, vous donne, ma fille, la continuation du grand bienfait de la rédemption. Ce sacerdoce, dans sa plénitude, réside en moi. Je l'ai déversé sur mes apôtres, et mes apôtres, par eux et leurs successeurs, l'ont transmis et le transmettront à jamais, jusqu'à la fin des temps, à ceux qui seront élus par mon Père, afin que, par toute la terre, l'oblation sainte lui soit offerte jusqu'à la consommation des siècles.

« Afin de vous faire mieux apprécier et mon sacerdoce et le sacrifice de mon sacerdoce, et les effets de ce sacrifice, je vous en dévoilerai les mystères. Ils sont tous con-

tenus dans le sacrement de mon amour, sacrement qui perpétue la victime immolée sur le Calvaire par les mains du souverain prêtre, qui était et Fils de Dieu et Fils de l'homme. »

XIV

Voici comment il m'a parlé à ce sujet :

« Le Seigneur a signalé sa force ; le Seigneur a fait paraître sa puissance ; le Seigneur a ouvert le trésor de sa miséricorde ; le Seigneur a fait connaître la rigueur de ses jugements et la sévérité de ses justices.

« C'est dans le sacrement de son amour que le Seigneur a signalé sa force ; c'est dans le sacrement de son amour que le Seigneur a fait paraître sa puissance ; c'est dans le sacrement de son amour que le Seigneur a ouvert le trésor de sa miséricorde ; c'est dans le sacrement de son amour que le Seigneur a fait connaître la rigueur de ses jugements et la sévérité de ses justices envers ceux qui le profanent.

« Ah ! ma fille, étant tout amour pour les hommes dans ce sacrement, ils n'ont que de la froideur pour moi !... Je ne puis me lasser de vous parler de ce sujet ; j'épanche quelquefois mon cœur dans le vôtre, prenez part à ses sentiments, vous que j'ai mise au nombre de mes amis et de mes confidents.

« Tandis que mon cœur brûle d'amour pour les hommes, qu'elle n'est pas leur indifférence ! Je leur fais entendre ma voix, non pas précisément par moi-même, mais par mes serviteurs et par ma grâce: ils la méprisent, ils méprisent mes serviteurs. Je les cherche et ils se

cachent ; je cours après eux et ils me fuient : ils foulent aux pieds et mes menaces et mes promesses. Ah ? pourquoi donc faites-vous ainsi ? que vous ai-je fait pour que vous me traitiez de la sorte ? De quoi vous plaignez-vous ? Que trouvez-vous en moi qui vous déplaise ? On ne quitte pas une personne sans quelque raison. Quelle est la raison qui vous oblige à m'abandonner ? Examinons-la de bonne foi, et si elle est bonne, je consens que vous m'abandonniez.

« Pour vous, ma fille, qui connaissez ces choses, aimez-moi, unissez-vous à mes serviteurs ; surpassez-les en amour, si vous le pouvez, réparez en quelque sorte l'indifférence des autres. »

Le lendemain : « Hier, je vous dis que le Seigneur avait signalé sa force dans le sacrement de son amour.

« Ne croyez-vous pas qu'il faille toute la force de l'amour d'un Dieu pour rester toujours dans ce sacrement, malgré les sacriléges, les outrages, les irrévérences, les injures que j'y reçois tous les jours et à toutes les heures ? Ne croyez-vous pas qu'il m'ait fallu toute la force de l'amour d'un Dieu pour instituer ce sacrement ? Et cependant je n'hésitai pas un instant. Or ne vous imaginez pas que je n'eusse point une connaissance parfaite de tous les outrages que j'y recevrais : je connaissais jusqu'à la moindre parole, jusqu'à la moindre pensée de mépris, les offenses contre mon Père et contre moi-même, qui me seront plus sensibles que tout autre péché. N'importe, cela ne fut pas capable de m'arrêter ; et quand même tous les hommes sur la terre m'auraient méprisé et outragé, qu'une seule âme eût dû profiter de ce sacrement et y trouver son salut, je l'aurais institué.

« Mais je voyais une infinité de biens produits par ce sacrement : tant de malades y trouveront leur remède et leur guérison ; tant de faibles, la force ; tant de pécheurs, le sceau de leur réconciliation et de leur sanctification ; tant de justes, leur consolation et de nouvelles grâces pour se sanctifier davantage !

« La vue de tant de faibles qui iraient s'y fortifier, de tant de malades qui iraient s'y soulager, et de tant d'âmes qui ne seraient pas sauvées sans ce sacrement, me le fit instituer malgré tous les outrages, tous les mépris que j'y recevrais ! Ah ! qu'en pensez-vous ? Ne faut-il pas toute la force de l'amour d'un Dieu, ne faut-il pas un amour comme celui d'un Dieu pour faire une pareille chose, et cela sans jamais se démentir ?

« Allons, ma fille, resserrons de nouveau les doux liens qui nous unissent. Aimez-moi de plus en plus : nous avons eu le bonheur d'être unis si souvent !

« Ne soyez pas étonnée que j'aie dit : *nous avons eu le bonheur* ; car puisque je fais mes délices d'être avec les enfants des hommes, ne croyez-vous pas que je me plais à entrer dans leur cœur? Vous ne pourrez jamais comprendre le plaisir que j'ai à visiter les âmes qui m'aiment. Je vous laisse avec cette pensée. »

Le jour d'après il me dit : « Hier, je vous ai dit comment Dieu a signalé sa force dans le sacrement de son amour, aujourd'hui, je veux vous expliquer comment le Seigneur a fait paraître sa puissance dans ce sacrement.

« Cette petite hostie est ce qu'il y a de plus auguste dans la religion, puisqu'elle renferme Dieu lui-même, toutes les perfections de Dieu, tous mes mérites, en sorte

que celui qui la reçoit peut dire : Je possède dans mon cœur Celui qui a tout fait, qui soutient tout, Celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir, tous les mérites de mon Sauveur, enfin je possède tout.

« La puissance du Seigneur paraît presque autant dans ce mystère que dans celui de l'Incarnation. Car dans le mystère de l'Incarnation, un Dieu qui, autant qu'il se peut faire, le sein de son Père, descend du comble de sa gloire et de sa magnificence dans le sein d'une Vierge, et cache sa divinité en prenant la nature humaine. Mais dans ce sacrement, il cache sa divinité et son humanité sous la forme d'un peu de pain.

« Je me trouve dans mille hosties, aussi bien que dans une, je suis également présent dans tous les lieux où il y a quelque hostie consacrée, et je ne suis qu'un ; tous, quand il y en aurait mille millions, me recevraient tout entier, et l'abondance des grâces, chacun selon ses dispositions. Ne peut-on pas dire que dans le sacrement de son amour le Seigneur a fait paraître sa puissance ?

« Quel amour pour les hommes ! Non content de prendre leur forme et de vivre au milieu d'eux, de leur enseigner la voie du ciel par mes paroles, la conduite qu'ils doivent tenir par mes exemples, et d'être mort pour eux, je ne peux me résoudre à me séparer d'eux. Et comme l'amour est insatiable et ne peut se satisfaire que dans l'amour même, qu'un cœur dévoré et consumé par l'amour ne peut se désaltérer qu'en aimant davantage, ainsi j'instituai ce divin sacrement, afin d'être toujours auprès d'eux pour les aider, les fortifier et les assister dans leurs besoins.

« Le prophète avait bien raison de dire : *Il a fait con-*

naître à son peuple la puissance de ses œuvres ; et comment ? *En leur donnant l'héritage des nations.* Or, c'est moi qui suis le partage, la récompense, l'héritage des enfants de Dieu, et tous les hommes sont appelés à le recevoir.

« Je ne suis pas dans mon sacrement pour quelques-uns, dans quelques endroits en particulier, ou pour quelque temps, mais pour tous, par toute la terre, et dans tous les temps que le monde subsistera. Je présenterai ce sacrement à toutes les générations comme un spectacle toujours ancien et toujours nouveau de la puissance de Dieu. O ma fille ! avez-vous jamais compris comme vous faites à présent les grandeurs de l'Eucharistie ?

« La puissance de Dieu paraît encore dans ce sacrement par le bien et les bons effets qu'il produit dans les âmes. Et combien de personnes me rendraient témoignage de la vérité de ce que je dis ici ! »

Le jour suivant : « C'est dans ce sacrement de son amour que le Seigneur a ouvert le trésor de sa miséricorde.

« Toute la bonté et la miséricorde de Dieu s'y trouvent, car dans cette hostie sont toutes les perfections de Dieu, toutes les vertus, toutes les grâces, puisque celui qui y réside est l'auteur de la grâce et le Dieu des vertus.

« C'est là que Dieu aime à faire miséricorde, y étant par bonté et par miséricorde. On louerait beaucoup un ami, qui, pour son ami, se serait dépouillé de ses biens, se serait exilé avec lui. Et moi, je suis mort pour les hommes, j'ai voulu habiter au milieu d'eux dans leur exil, afin de les consoler, de les fortifier, de les soulager et de pourvoir à leurs besoins en leur donnant ce qui

leur est nécessaire. Car quel est celui qui, étant venu prier avec foi, espérance, soumission, constance et persévérance, n'ait été exaucé ?

« Ah ! ma fille, je vous le dis en vérité, si les hommes sont si faibles, si dépourvus de vertus, c'est qu'ils ne demandent pas assez : la plus grande partie se rassemble dans ma maison, dit quelques prières, avec quelque ferveur, si vous voulez ; d'autres les disent du bout des lèvres, dans l'égarement et la dissipation de leur esprit. Et comment voulez-vous qu'un Dieu jaloux et juste puisse recevoir et exaucer ces prières ?

« Quel est celui qui, étant affligé, soit venu avec de saintes dispositions et n'ait pas été soulagé ? C'est précisément pour ceux qui sont accablés sous le poids de la loi que je suis dans l'Eucharistie ; car j'ai dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* J'invite non-seulement les justes, mais encore les pécheurs, pourvu qu'ils veuillent renoncer sincèrement à leurs péchés ; étant ici comme sur un trône de grâce et de miséricorde pour recevoir ceux qui se présenteront. Je leur demande de renoncer à leurs péchés, à leurs habitudes coupables, et je suis prêt, s'ils veulent m'accorder ce que je leur demande, à faire tomber sur leurs têtes avec abondance et mes grâces et mes bénédictions, à déverser sur eux toute la miséricorde de mon cœur, à leur donner tout mon amour, à les prendre dans mes bras comme des brebis errantes retournées au bercail, à les environner de ma sollicitude comme une mère son enfant malade, à me consacrer en un mot tout à eux pour qu'ils soient à moi pour jamais. N'est-ce point mettre à découvert l'immensité de ma miséricorde que d'être ainsi

parmi les enfants des hommes, à chaque instant du jour et dans tous les lieux de la terre, sous les espèces eucharistiques ? N'est-ce point un mystère insondable de miséricorde divine que l'abaissement par lequel le Fils de Dieu se met tout entier à la disposition des hommes avec tout ce qu'il est, avec tout ce qu'il a ? Ah ! ma fille, que de regrets plus tard dans le cœur de milliers d'hommes, de n'avoir point usé de ma miséricorde dans ce sacrement quand ils le pouvaient si facilement ; mais alors ma miséricorde sera passée, car déjà dans le temps le sacrement de mon autel se sera élevé pour lancer contre eux des jugements pleins de sévérité et de justice. »

Le jour d'après : « C'est dans le sacrement de son amour que le Seigneur fait connaître la sévérité de ses jugements et la rigueur de sa justice envers ceux qui le profanent.

« Ces jugements retomberont sur deux sortes de personnes : sur celles qui ne me reçoivent pas et sur celles qui me reçoivent indignement. Les premières sont dans un état de mort. Elles ressemblent à un arbre qui n'a plus de séve, qui se dessèche et meurt ; elles sont pareilles à un poisson des mers mis hors de l'eau, qui n'est plus dans son élément et meurt ; elles sont comme un homme qui voudrait non-seulement entretenir sa force et sa vigueur, mais encore vivre sans boire ni manger. Je suis la séve de l'âme ; je suis l'élément dans lequel elle sait et peut se mouvoir et se remuer ; je suis sa nourriture, son breuvage, et celui qui ne mange point ma chair eucharistique et ne boit point mon sang, n'aura point la vie ; il meurt chaque jour davantage, et le jour de sa mort sera celui où je lui montrerai et ma rigueur et ma justice dans le fond des abîmes.

« Vous, sacriléges, quelle n'est point votre ingratitude ! On ne peut trouver de termes pour exprimer la noirceur de votre crime. De quels châtiments ne vous rendez-vous pas dignes, que vous soyez instruits ou ignorants ?

« Vous qui êtes instruits et qui connaissez mieux la grandeur de ce sacrement, vous êtes plus coupables, ministres de Satan, que les docteurs et les princes des prêtres, puisque vous devez connaître mieux qu'eux ma divinité. Ils me livrèrent entre les mains des hommes, et vous me livrez entre les mains de mes plus grands ennemis, les démons. Et vous, qui êtes ignorants, faites-vous instruire. Êtes-vous si ignorants que vous ne sachiez pas que recevoir ce sacrement en état de péché mortel, c'est faire un sacrilége ?

« Celui qui communie indignement se rend coupable du sang d'un Dieu, et devient semblable aux Juifs qui s'en chargèrent et portent sur eux la malédiction qu'ils se sont attirée. Ils sont, et ils seront toujours les monuments et les objets des châtiments de Dieu, et sur leur tête pèse la justice.

« Dispersés çà et là, ils accomplissent la parole que j'avais dite : « Ils seront dispersés et leur ville sera détruite de fond en comble, en sorte qu'il n'en restera pas pierre sur pierre. »

« La communion indigne est un si grand péché que tout le monde en a horreur ; et cependant, il n'y a rien de plus ordinaire. Celui qui s'en rend coupable en ressent la confusion, et devient comme les Juifs ; car tout le monde a pour les Juifs un mépris secret, une certaine horreur. Les enfants supportent la peine du crime de

leurs pères : ce peuple est dans une insensibilité qui fait pitié. De même celui qui communie indignement tombe dans une indifférence, qui le rend insensible à tout, ou bien il est dévoré par les remords de sa conscience, et ainsi ce sacrement porte avec lui le châtiment.

« Une première communion indigne trouble beaucoup une âme, une seconde l'endort un peu, une troisième et les autres qu'elle fait ensuite la font tomber dans l'insensibilité, le mépris même des choses saintes, dans une sécurité et une léthargie mortelle. Qu'il est rare que celui qui a profané les sacrements pendant sa vie les reçoive bien à la mort, et combien meurent dans le désespoir ou dans cette indifférence qui les rend insensibles à tout !

« Celui qui fait une communion indigne ressent dans le fond de son cœur une crainte, un désespoir, une haine de Dieu qui est le commencement de ce qui le dévorera dans l'éternité. Tout, au lieu de le porter à la confiance, le porte au désespoir. Lui parle-t-on des derniers sacrements ? Mais le souvenir de ceux qu'il a profanés pendant sa vie le trouble. Lui présente-t-on une croix ? Mais cette vue, au lieu de le consoler, lui reproche son crime. La plus grande partie meurt dans cette insensibilité, ils meurent ! et souvent en pensant à toute autre chose qu'à moi, et ces sacrements sont comme la confirmation de leur réprobation.

« Ainsi, il est vrai de dire que le Seigneur fait paraître dans ce sacrement la sévérité de ses jugements et la rigueur de sa justice. Il ne punit aucun autre péché aussi sévèrement que la communion sacrilége. Enfin, tout est renfermé dans ces paroles que j'ai dites : « Celui qui

me reçoit indignement mange et boit sa condamnation.

« Puisqu'il en est ainsi, ma fille, tâchez de vous avancer de plus en plus dans mon amour et dans l'amour au sacrement de mon autel. Alors il ne sera pour vous qu'un mystère ineffable de miséricorde pour le temps et pour l'éternité. Nous entretiendrons par ce sacrement l'intimité de nos relations, nous resserrerons de plus en plus nos liens. Vous m'aimerez davantage et je vous comblerai de faveurs plus grandes et plus spéciales. »

Le lendemain, j'eus le bonheur de retourner près du Sauveur Jésus. Il me parla ainsi : « Ma fille, qui vous attire près de l'autel ? — Seigneur, lui répondis-je, c'est votre présence dans votre sacrement. — Qu'éprouvez-vous quand vous venez dans mon temple ? — J'éprouve, Seigneur, la douceur de votre miséricorde et l'amabilité de votre vertu sur moi. — Vous trouvez donc un attrait dans mon tabernacle ? — Oui, Seigneur, un attrait irrésistible ; je suis comme le cerf altéré qui soupire après une source d'eau vive, et je la trouve en vous. Je suis comme une pauvre enfant délaissée qui a besoin d'épancher son cœur dans celui d'une mère, et je l'épanche en vous. Je suis comme un exilé qui attend sur le chemin la rencontre d'un ami qui lui parle de sa patrie, et je vous trouve ici chaque jour pour me parler du ciel. Vous êtes tout pour moi, mon Dieu, et je comprends bien la vérité des paroles de votre prophète, qui s'écriait : Mon Dieu, que vos tabernacles sont pleins d'amabilité : un seul jour passé près de vous vaut mieux que mille passés sous les tentes des pécheurs. — Qu'est-ce qui vous attire le plus vers moi ? — C'est votre cœur tout brûlant d'amour et la douceur de vos paroles. — Êtes-vous toujours heureuse

et contente près de moi ? — Oui, Seigneur, quand je ne pense qu'à vous. — Comment cela ? — Seigneur, parce que je sais que vous m'aimez et que je veux vous aimer de plus en plus. — Seriez-vous donc mécontente et malheureuse de quelque autre manière? — Oui, Seigneur, quand je pense aux pécheurs, aux injures que vous recevez, à la peine qui vous afflige; alors, mon Dieu, je ne suis plus heureuse, je souffre plus que la mort, je voudrais mourir pour ces pécheurs et ces ingrats pour que vous ne fussiez point offensé ni affligé, et, ne le pouvant, je gémis en silence et je souffre dans mon cœur. — Ma fille, ces sentiments vous honorent ; vous comprenez bien, je le vois, le prix de ma présence dans le sacrement de l'autel, vous savez y trouver et y goûter aussi toute la douceur et l'amabilité d'un Dieu fait homme et victime eucharistique pour le salut et la consolation des hommes. Ah ! vous avez raison de vous attrister à la vue des outrages que je reçois, à la vue de l'ingratitude et de l'indifférence des pécheurs, à la vue surtout des nombreux sacriléges qui se commettent chaque jour. Vous vous attristeriez bien plus encore si vous compreniez la grandeur et la réalité des offenses que je reçois ; mais vous ne pouvez le comprendre, votre intelligence est trop bornée pour cela et même votre amour encore trop faible. Ah ! du moins, pénétrez chaque jour de plus en plus dans mon cœur : étudiez-en chaque jour de plus en plus tous les secrets et toutes les amabilités ; il vous plaira toujours davantage et vous éviterez ce qui pourrait me déplaire ou me mécontenter en vous. Vous me dédommagerez ainsi, ma chère fille, de l'indifférence de tant d'autres par l'ardeur de votre amour. Ma fille, ma bien-aimée,

l'épouse de mon cœur, l'objet de mes complaisances, pourquoi suis-je si bon à votre égard, pourquoi m'est-il agréable de vous donner de si hauts témoignages de mon amour ? Laissez-moi vous le dire : c'est pour que vous ne me refusiez rien, pour que vous soyez aussi toute à moi, pour que vous deveniez une image fidèle de votre Sauveur, pour que vous soyez humble comme moi, soumise et obéissante comme moi, sainte comme moi, en un mot, pour que vous m'aimiez comme je vous aime. »

Un jour, après la sainte communion, j'aperçus le Sauveur Jésus dans mon cœur comme je l'avais aperçu déjà plusieurs fois sur l'autel, assis sur un trône d'or. Je le regardai longtemps, je l'adorai au dedans de moi-même et lui renouvelai l'offrande de tout ce que j'avais. Je me croyais toute renfermée dans mon cœur, à genoux auprès de Jésus.

Bientôt je me sentis portée à sortir de mon cœur pour suivre un attrait auquel je ne pus résister et qui m'appelait à l'autel. Je vis aussitôt avec les yeux de l'esprit deux anges avec de grandes ailes se placer chacun du côté de l'autel. De l'une de leurs ailes, ils couvrirent le dessus du tabernacle ; ils étendirent l'autre sur le devant et le voilèrent en entier. Les plumes de leurs ailes semblaient des lames d'or transparentes et brillaient à mes yeux comme des rayons du soleil. Je vis deux autres anges semblables à de petits enfants ; ils ne reposaient nulle part; leurs ailes les soutenaient au devant du tabernacle. Ils étaient tournés du côté du peuple, les mains jointes sur la poitrine, les yeux fermés, et criaient avec vigueur : Voici le Seigneur, adorez-le ! adorez-le ! Deux autres descendirent du ciel, semblables aux premiers. Ils tenaient un encensoir à la main. Ils encensaient sans

relâche l'autel et faisaient des inclinations profondes pour témoigner de leur respect et de leur soumission pour le Dieu de l'eucharistie. Un septième, enfin, se plaça devant l'autel. Il était grand comme les deux premiers et portait aussi de grandes ailes. Son air et son regard étaient sévères, ses bras nus, et sa robe ne descendait que jusqu'aux genoux. Il éleva sa voix vers le peuple et dit avec force : « C'est ici qu'habite Celui que les anges adorent avec un grand respect, avec crainte et tremblement, saisis d'une légitime frayeur en sa présence. O hommes ! si vous connaissiez aussi bien que nous la grandeur de la majesté suprême, vous l'adoreriez avec crainte et tremblement et avec le plus grand respect. Que faites-vous pourtant ? Ne venez-vous pas l'insulter en face par votre immodestie et vos irrévérences ? Quelle différence entre les hommes et les anges ! Je ne veux point vous parler par vanité ni ostentation, mais pour la gloire de Dieu, créateur des hommes et des anges.

« Les anges sortirent des mains du Créateur dans un état de grâce et de sainteté. Ces intelligences célestes étaient des esprits sans corps, destinés à adorer continuellement la majesté divine, à être aussi les exécuteurs de ses volontés. Il y eut une épreuve pour tous les anges. Ceux qui furent fidèles conservèrent la destination que Dieu leur avait faite, et ils trouvèrent là leur bonheur ; à jamais reconnaissants envers leur Créateur et leur récompense, ils l'adorent sans cesse dans le recueillement et le silence, et accomplissent partout sa volonté. Ceux qui furent infidèles furent pour toujours séparés de Dieu, et l'enfer s'ouvrit pour les engloutir.

« Dieu a aussi créé l'homme juste et saint. L'homme

se révolta contre Dieu. Qu'a fait alors Dieu pour l'homme? L'a-t-il condamné pour l'éternité? Non, Dieu a eu pitié de l'homme ; il s'est fait homme lui-même ; il est mort pour le racheter. Ce n'est point assez, il a voulu continuer son incarnation, sa rédemption et sa vie pour l'homme dans l'eucharistie. A cette vue, tous les hommes, pénétrés de reconnaissance et d'amour, n'accourront-ils donc pas vers ce Dieu incarné, vers ce Dieu sauveur, vers ce Dieu hostie et victime, vers ce Dieu sacrement de vie et d'amour? Tous les hommes ne viendront-ils point recevoir les grâces que ce Dieu du tabernacle veut verser sur eux? Ne viendront-ils point le recevoir en nourriture, se désaltérer dans son sang comme dans une source mystérieuse qu'il fait couler jusqu'à la fin des siècles? O hommes! vous venez pour l'insulter, pour l'outrager ; ou bien vous laissez votre Dieu solitaire et dans l'oubli. Vous devriez être pénétrés de crainte et de frayeur en approchant de lui, parce que vous êtes créatures et qu'il est Créateur, parce qu'il est Dieu et que vous êtes néant et péché, et vous le bravez, téméraires et insensés! Ah! malheur à qui méprise le Dieu de l'eucharistie! malheur à qui profane le corps et le sang du Dieu de l'eucharistie! malheur à ces sacriléges qui veulent toujours vivre dans la révolte! Ils refusent à Dieu leurs devoir et leur amour; Dieu ne leur refusera point ses condamnations et ses vengeances. »

Quand cet ange eut fini de parler, un des deux qui couvraient de leurs ailes le dessus et le devant du tabernacle, vint prendre sa place. Sa figure était pleine de bonté et de douceur. Il prit la parole et s'exprima ainsi :

« Enfants de Dieu, Celui qui vous a délivrés et sauvés

habite parmi vous, et il fait ses délices d'être avec vous ! Bien que l'ange que vous avez entendu vous ait dit que vous deviez être près de lui dans la crainte et le tremblement, que cela ne vous empêche pas de venir à lui avec confiance et surtout avec amour. Ah ! si vous connaissiez la grandeur de sa miséricorde et la douceur de sa présence, vous viendriez plus souvent à lui. Oui, venez à lui, joignant en même temps la crainte et l'amour, unissant la confiance à la frayeur, et ce mélange admirable fera que vos sentiments lui seront précieux et qu'il vous bénira avec effusion. Si vous ne pouvez avoir en vous des sentiments d'aucune sorte, quand vous le recevez ou que vous vous approchez de lui, ne vous en alarmez pas. Vous n'êtes point maîtres de vos sentiments ; si vous n'avez point de sentiments en vous, il n'en exige pas ; ce qu'il demande, c'est que vous vous offriez tels que vous êtes, avec ce qui est à vous et en vous, et que vous le lui offriez avec joie et bonheur. Ainsi vous lui offrirez tout ce que vous pouvez lui offrir, et le lui offrant vous n'offrirez encore que ce qu'il a mis en vous. Je vous le répète, venez souvent, venez tous les jours à votre Dieu, ayez confiance en lui, aimez-le, et il vous verra d'un œil favorable, il vous témoignera combien il vous aime, lui aussi, et combien il estime tout ce que vous faites pour lui. »

Cet ange, après avoir ainsi parlé, se prosterna entre les deux anges qui tenaient chacun un encensoir à la main. Il prit sur l'autel une navette d'or pleine d'encens odoriférant, dont il versa la moitié dans l'encensoir de l'ange qui était à sa droite et l'autre moitié dans celui de l'ange qui était à sa gauche, et la fumée s'éleva jusqu'à la voûte, remplit tout le sanctuaire, et je ne vis plus rien.

XV

Ce qui m'a le plus émue dans la Passion du Sauveur Jésus, c'est la souffrance de son divin cœur. « Ma fille, me dit-il un jour, ne feriez-vous rien pour ce cœur qui a tant fait pour vous ? Il a souffert plus que les hommes ne le pourront jamais comprendre, et par conséquent plus que vous ne le comprendrez jamais vous-même. Vous me serez agréable de jeûner un jour de chaque semaine en honneur de mon cœur souffrant pour les hommes, pourvu que votre directeur vous le permette. Dites plusieurs fois tous les jours, et une fois seulement à genoux, cette prière : « Cœur aimable de mon Sauveur, je vous adore ; cœur débonnaire de mon Jésus, je vous aime ; cœur très-miséricordieux, je vous donne mon cœur, et suis très-vivement touchée de tout ce que vous avez fait et souffert pour moi. Oui, je vous donne mon cœur tout entier, attachez-le à vous à jamais, embrasez-le de votre amour, inspirez-lui vos sentiments, faites-lui connaître vos volontés et pratiquer vos vertus. »

Après cela Jésus me recommanda d'avoir une grande dévotion à son divin cœur, m'assurant que rien ne lui saurait être plus agréable, et que je trouverais dans cette dévotion force et courage dans l'abattement, joie dans la tristesse, paix dans le trouble, félicité dans l'affliction.

« Ma fille, me dit ensuite le Sauveur Jésus, donnez-moi votre cœur ! » Et il m'envoya un ange pour le recevoir. Je pris mon cœur, je le remis à l'ange, l'ange le remit à Jésus. Jésus le prit entre ses mains, le pressa sur

le sien, leva les yeux au ciel et s'écria : « Mon Père, recevez ce cœur en union avec le mien ! » Le messager de Jésus porta mon cœur au ciel. On le plaça sur un autel. Je le vis grandir de telle manière qu'il couvrit tout l'autel. Alors on le perça d'une lance ; la lance y demeura fixée, et des flammes sortirent de mon cœur. Je désirais savoir ce que cela signifiait. Jésus me dit : « Heureux, ma fille, celui qui est sage de la sagesse de Dieu ! Heureux l'homme sage, qui par sa sagesse suit un chemin étroit ! Heureux l'homme sage, qui par sa sagesse ôte de devant ses yeux le bandeau qui couvre ceux de la plupart des hommes et ne marche point dans l'obscurité ! Heureux l'homme sage, qui par sa sagesse se fait un tempérament capable de résister aux intempéries de l'air ! Heureux l'homme sage, qui par sa sagesse demeure comme une colonne de fer, au milieu des peines et des joies, des douleurs et des plaisirs ! Heureux l'homme sage, qui par sa sagesse devient avare de son temps et ne néglige rien pour accroître son trésor ! Heureux l'homme sage, qui par sa sagesse cultive son jardin et en arrache les mauvaises herbes qu'il réduit en cendre pour les jeter au vent ! Heureux l'homme sage, qui par sa sagesse garde son jardin pour que l'ennemi n'endommage point les fleurs et n'enlève point les fruits ! Heureux l'homme sage, qui par sa sagesse se tient prêt et sur ses gardes pour se défendre et chasser les voleurs ! Ma fille, je vous abandonne ces pensées, vous en comprendrez le sens : pensez-y pendant la journée. »

Pendant tout le jour, je me rappelai les paroles du Sauveur Jésus, et compris les leçons qu'il voulait me donner. Je souffrais beaucoup, il me semblait que je n'avais plus

mon cœur. Sur le soir, je pensai encore à ce que j'avais vu et entendu le matin. Je recommençai à prier, mais la force ne seconda point ma volonté, je ne pus prier, mais je m'unis au cœur de Jésus, et le suppliai d'avoir pitié de moi. Aussitôt je vis un ange répandre sur mon cœur, qui brûlait encore sur l'autel d'or des cieux, une eau noirâtre qu'il tenait dans une coupe. Aussitôt les flammes s'éteignirent. Il en sortit une grande fumée et la lame s'enfonça plus avant.

Un nouvel ange survint avec une autre coupe, remplie d'une eau très-claire ; il la répandit sur mon cœur, qui devint brillant comme la neige au soleil. Des flammes nouvelles et plus élevées sortirent de mon cœur, puis elles disparurent aussi. L'ange tira la lance de mon cœur, la brisa en deux, la jeta à terre, et oignit la plaie avec l'onguent d'un petit bocal qu'il tenait à la main. Cet ange couvrit ensuite mon cœur d'un voile noir et épais, et le porta ainsi voilé à Jésus. Le Sauveur le prit dans ses mains, et mon cœur redevint tel qu'il était avant de reposer sur l'autel des cieux. Après l'avoir pressé pour la seconde fois sur son cœur, Jésus me le renvoya par l'ange à qui je l'avais donné le matin. L'ange m'adressa un long discours, dans lequel il me recommanda l'humilité, et il termina en me disant : « Tout ce que vous venez de voir s'accomplira en réalité, c'est chose aussi certaine qu'à minuit il n'y aura pas de soleil et que demain il fera jour. Encore une fois ne vous glorifiez de rien. Dieu est le maître de ses dons, il les livre à qui il lui plaît, sans considérer le mérite de personne. »

L'ange se retira ; j'avais mon cœur entre mes mains et ne savais qu'en faire. Aussitôt une multitude de petites

bêtes noires voulurent me l'arracher. J'avais peine à me défendre et à le retenir. J'appelai Jésus à mon aide ; il vint et me dit: « Approchez, ma fille. J'approchai. Il prit mon cœur, le pressa sur le sien pour la troisième fois, et dit en levant les yeux au ciel : « Mon père, répandez sur ce cœur vos abondantes bénédictiens. » Après cela, il remit mon cœur à sa place, et je le sentis de nouveau battre au dedans de moi.

XVI

Le Sauveur Jésus me dit un jour : « Pourquoi me suis-je donné tant de peine? pourquoi ai-je supporté tant de douleurs? pourquoi ai-je répandu tout mon sang ? Si je jette un regard sur les hommes, malgré tous mes efforts pour les retenir, je vois qu'ils se séparent tous des voies de la justice. Or, ma fille, c'en est fait, il n'y a pas de milieu pour vous ! Vous devez, comme le reste des hommes, choisir le maître que vous désirez, votre Sauveur qui veut votre salut, ou Satan qui ne veut que votre perte éternelle. Il veut que vous preniez votre parti. Vous ne pouvez être à l'un et à l'autre. Nul ne peut servir deux maîtres ; car, ou bien il aimera l'un et haïra l'autre, ou bien il honorera le premier et méprisera le second. De votre choix dépend votre bonheur ou votre malheur éternel. Avisez-y et puis choisissez. — Ah ! Seigneur, répondis-je, mon choix est fait depuis longtemps, je le jure, je veux être toute à vous. — Qu'il vous soit fait, ma fille, selon votre parole ; vous choisissez la bonne part, elle ne vous sera point enlevée. Vous choisissez la bonne part. En quoi et pourquoi Satan

prévaudrait-il sur votre Sauveur ? Qu'a-t-il fait pour vous? Il vous a donné la mort et je vous ai rendu la vie. Qu'a-t-il fait pour vous ? Il vous a séparée de Dieu et je vous ai réunie à lui. Qu'a-t-il fait pour vous ? Il vous a chassée du paradis et je vous en ai donné les clefs. Qu'a-t-il fait pour vous ? Il vous a donné l'enfer pour héritage et je vous ai donné le ciel. Que vous promet-il ? Des plaisirs, des biens, des honneurs, des richesses, et il ne vous donne que peine, tribulation, honte et pauvreté. Que vous promet votre Sauveur ? Les richesses de sa grâce et les consolations de son amour. L'avez-vous jamais trouvé infidèle ? Je vous promets le bonheur éternel ; pensez-vous que je vous conduirai dans les abîmes de l'enfer ? Non, non, ma parole est une parole de vérité, elle ne passera jamais. Si vous suiviez Satan, vous auriez part à l'anathème éternel prononcé contre lui, et vous péririez avec lui pour jamais. Quel prix vous donneriez pour ces plaisirs passagers et menteurs qu'il vous procurerait, une éternité de souffrances et de tribulations ! Puisque votre choix doit décider de votre sort à venir, choisissez bien, ma fille, et que votre choix une fois accompli ne se démente jamais. Vous me voulez pour la part de votre héritage ; eh bien ! je vous promets de ne me séparer jamais de vous, si vous ne vous séparez point de moi. Tant que vous serez sur la terre, vous me trouverez plein de miséricorde à votre égard et toujours prêt à vous recevoir quand vous viendrez à moi. Je connais tous les sentiments de votre cœur et de votre âme, je les agréerai en toute circonstance, si vous me les offrez, et plus vous me les offrirez avec sincérité, plus ils me seront agréables, et plus vous aurez droit à ma misé-

ricorde. O ma fille ! laissez toujours pendant votre vie ma miséricorde se répandre sur vous, car, à l'heure de votre mort, ma justice seule aura son action. N'imitez point ceux pour qui j'ai répandu mon sang, et qui l'oublient, qui méprisent mes lois et m'abandonnent pour se livrer à Satan ! Ma justice aura raison de leur demander un jour : Pourquoi le Fils de l'homme a-t-il tant fait pour vous ? Pourquoi a-t-il souffert la mort de la croix ? Pourquoi a-t-il répandu son sang ? Malheur à vous qui avez rendu inutile son effusion ! Ma fille, tous les hommes ont la liberté. Je ne leur demande rien par intérêt personnel. Je me suffis à moi-même, et ne pense qu'à eux. Soyez toute à moi, et rappelez-vous que ceux qui diront : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume de Dieu. »

XVII

Le Sauveur Jésus m'a dit un jour : « Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais la division. Le fils s'élèvera contre le père à cause de moi, et le père contre le fils, et la mère contre la fille.

« Vous allez me comprendre, ma fille, et vous ne trouverez pas de contradiction entre ces paroles et d'autres enseignements que je vous ai donnés en d'autres temps. Je suis venu du ciel sur la terre pour diriger vers le ciel l'esprit des hommes qui rampait sur la terre. Ma grâce travaille les cœurs dans ce même sens. Aussi, bien souvent, voit-on des âmes tellement saisies par ma grâce que rien ne les attache aux biens ni aux choses de la terre, et qu'elles voudraient tout abandonner, tout ou-

blier, pour n'être qu'avec moi seul. On en voit d'autres laisser les voies communes des chrétiens pour marcher dans des voies plus élevées et qui les rapprochent davantage de moi. Eh bien ! ma fille, entre ces inclinations de ma grâce et les inclinations de la nature se trouve la division que je suis venu apporter en ce monde. Oui, je divise les mouvements de la nature et les mouvements de la grâce ; je divise ceux qui suivent les mouvements de la grâce et ceux qui, d'une autre part, ne sont dirigés que par les mouvements de la nature. Il y a division entre eux comme entre le ciel et la terre, le monde et moi. Il y a division entre l'enfant que j'appelle à mon sacerdoce, et le père qui lui destine l'héritage de ses aïeux ; il y a division entre la fille qui me choisit pour époux, et la mère qui veut un mariage de chair et de sang, et non une alliance spirituelle et divine entre moi et son enfant. Il y a division ! Si vous saviez les effets de cette division ! si vous voyiez les luttes entre ces parents insensés et le cœur de leurs enfants, entre ces parents aveugles et la volonté de leurs enfants, entre ces parents charnels et leurs enfants soutenus par ma grâce ! Heureux les enfants qui ne se laissent pas dominer par la voix de leurs père et mère en cette circonstance, pour écouter ma voix ! Leur résistance pourra un instant faire éclater la colère de leur famille ; mais parce qu'ils auront écouté ma voix, ils deviendront pour leur famille une source de bénédiction.

« Malheur, au contraire, trois fois malheur, à jamais malheur aux parents qui auront détourné leurs enfants de la voie où je les appelais, pour les lancer dans la voie du monde, du péché et de l'enfer ! Ma fille, il n'est pas

d'abomination qui ne se soit commise quelquefois à cet égard ; vous frémiriez comme une feuille au vent des tempêtes, si je vous rapportais les excès parricides que je connais. O pères et mères, indignes de ce nom, qui ravissent à leurs enfants un héritage éternel pour un héritage temporel, qui ravissent à leurs enfants les joies de la grâce pour leur donner les remords du crime, qui ravissent à leurs enfants la paix d'une bonne conscience pour leur donner les tortures d'une âme couverte d'iniquités, qui ravissent à leurs enfants la liberté des fils de Dieu pour leur donner les chaînes si lourdes des fils de Bélial ! Pourquoi avez-vous jamais engendré, pères dépravés? Pourquoi vos seins ne sont-ils pas demeurés stériles, mères sans cœur ? Pères, pourquoi n'avez-vous pas plutôt enfoncé un poignard dans le cœur de vos enfants ? Mères, pourquoi n'avez-vous pas étouffé dans leur berceau le fruit de vos entrailles ? Si du moins vous les aviez exposés dans un lieu public où les passants les eussent recueillis ; si du moins vous les aviez jetés sur les eaux d'un fleuve où les baigneurs les eussent pris dans leurs bras ! Mais non ; vous les avez plongés dans l'iniquité ; vous les avez livrés au monde, à leurs passions, à Satan. Malheur, malheur à vous !

« Je l'ai dit, ma fille, quand j'étais sur la terre, il vaudrait mieux pour quelqu'un qu'on attachât à son cou une meule de moulin et qu'on le jetât à la mer que de scandaliser un petit enfant. Que dirai-je des pères et mères qui ne scandalisent pas leurs enfants, mais qui se font leurs plus cruels ennemis et les ensevelissent, pour ainsi dire vivants, nuit et jour dans le vice, au lieu de leur laisser pratiquer le bien auquel

ils avaient droit et qu'ils voulaient me donner ? Ah ! ma fille, ceux-là ne font point l'office de pères et de mères, mais l'office infernal de Satan.

Combien je plains ces enfants et combien je leur porte intérêt ! Ah ! s'ils avaient toujours la constance de porter leurs yeux sur moi ; s'ils savaient m'appeler à leur secours ! S'ils voulaient espérer en moi, rien ne les rebuterait, rien ne les arrêterait ; ils oublieraient leur père de la terre pour ne penser qu'à leur Père du ciel. Ils ne craindraient point le père qui peut tuer leur corps, mais le Père qui peut les jeter à jamais dans les flammes de l'enfer.

« Combien je déplore l'aveuglement de ces parents ! C'est Dieu qui demande leurs enfants, et ils disent à Dieu : Vous n'aurez point nos enfants. C'est Dieu qui les leur a donnés ; et Dieu n'aurait pas le droit de les leur demander, de les prendre à son service et de verser sur eux des bénédictions toutes spéciales? Dieu n'est-il pas le premier père de ces enfants ? n'a-t-il pas, par conséquent, des droits supérieurs à ceux des parents ? est-il juste de les lui contester ? est-ce chose juste envers Dieu? est-ce chose juste envers les enfants, non-seulement de les engager à ne point se donner à Dieu, mais de les en empêcher réellement ? Ah ! s'ils savaient mieux comprendre leurs intérêts !

« Si un roi de la terre demandait à des parents leur fille pour épouse, ne se feraient-ils pas un plaisir de la lui accorder ? ne verraient-ils point comme un grand honneur, qui retombe sur leur famille, le choix de ce prince? Qu'est-ce donc, ma fille, qu'un roi de la terre devant le roi du ciel ? Voilà pourtant la pensée de bien des

parents ; ils préfèreraient pour gendre un souverain de la terre au souverain de la terre et du ciel. Quel outrage envers Dieu ! quelle injustice envers lui ! C'est aussi un outrage et une injustice envers les enfants. C'est un outrage, puisqu'au lieu de les ennoblir on les avilit. C'est une injustice, puisque éclairés par la lumière divine ils voient la vérité qui est faite pour eux, qu'ils veulent saisir, et qu'ils en sont empêchés par ceux qui leur ont donné le jour, pour les livrer au mensonge, au crime et puis à la damnation ! O aveuglement ! ô crime ! ô opiniâtreté affreuse et parricide !

« Malheur, trois fois malheur, à jamais malheur aux parents divisés avec leurs enfants quand ma voix se fait entendre à eux ! Félicité, bonheur et bénédiction à jamais aux parents unis avec leurs enfants quand ma voix se fait entendre à eux et parvient jusqu'à leur cœur ! »

XVIII

Un jour, après avoir fait la sainte communion, je me retirai dans mon cœur où Jésus était assis sur son trône. Aussitôt j'aperçus à ma gauche un immense fossé entouré d'une quantité de longs pieux d'or. Je vis dans ce fossé un monument superbe, doré à l'intérieur et d'un éclat ravissant. Ce monument, en forme de tour carrée, était ouvert par le haut. Il me sembla entendre un vent violent, venu de dessous terre, qui soufflait dans la tour dont il faisait sortir une fumée noire et épaisse, très-abondante. L'odeur de cette fumée était insupportable. A cette vue, je me dis à moi-même : Voilà une image sen-

sible du monde. L'éclat, le brillant du monde fascine les âmes, les trompe et les précipite dans le fossé si large et si vaste de l'enfer. O mon âme ! aimeras-tu jamais ces vanités ? te laisseras-tu tromper par ce faux brillant ? rechercheras-tu ces plaisirs trompeurs ? Non, non, toujours tu te détacheras du monde, toujours tu le fuiras comme ton plus grand ennemi, toujours tu t'attacheras à Jésus, malgré les peines, les tribulations et les croix qui se présenteront sur ton chemin.

Aussitôt, une personne, que je n'avais jamais vue, vint à moi et me dit: « Êtes-vous dans les dispositions que vous venez de manifester? — Oui, répondis-je, ce sont là les vraies dispositions de mon âme. » Elle me demanda pour la seconde fois : « Êtes-vous dans les dispositions que vous venez de manifester ? — Oui, répondis-je, ce sont là les vraies dispositions de mon âme. » Elle me demanda pour la troisième fois: « Êtes-vous dans les dispositions que vous venez de manifester? — Oui, répondis-je, ce sont là les vraies dispositions de mon âme. — Eh bien ! dit-elle alors, venez, suivez moi. » Je la suivis et nous arrivâmes auprès d'une porte qui était fermée. Avant de l'ouvrir, elle me dit : « Avez-vous du courage ? » Je répondis affirmativement, mais ma voix n'avait pas trop d'assurance. Elle me demanda encore : « Avez-vous du courage ? » Je répondis sur le même ton. « Avez-vous du courage ? » me demanda-t-elle une troisième fois. Alors, me défiant de moi-même, je m'écriai : Seigneur, venez à mon aide, donnez-moi votre force et votre vertu ! et je répondis immédiatement après, avec une fermeté surhumaine : Oui, j'ai du courage ; je ne crains rien

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

La porte s'ouvrit, et je montai un long escalier qui me conduisit dans un appartement au bout duquel se trouvait un autre escalier. Quand j'entrai dans cet appartement, un homme, caché derrière la porte, me frappa d'un vigoureux coup de bâton, qui m'enleva presque toutes mes forces. J'avais bien de la peine à monter le second escalier. Je le montai cependant. Là, je trouvai un homme qui, touché de compassion pour ma faiblesse, m'offrit un verre d'eau. Cette eau me rafraîchit et me donna un peu de vigueur. Je montai un nouvel escalier où je vis s'avancer vers moi un homme puissant, qui me donna deux soufflets qui m'étourdirent. Je tombai à terre sans pouvoir me relever. Dans ma détresse, je m'écriai : Seigneur, venez à mon secours ! Alors, la personne qui m'accompagnait et une autre, qui accourut, me prirent dans leurs bras, et me portèrent ainsi en haut d'un autre escalier où je trouvai un grand crucifix. Je me jetai à genoux, embrassai les pieds du Sauveur, lui fis part de mes peines, et lui demandai de me délivrer de mes ennemis. Le Sauveur Jésus me dit, du haut de sa croix : « Allez, ma fille, vos peines sont peu de chose en comparaison de mes peines ; relevez-vous, marchez, et pensez dans vos souffrances à celles que j'ai endurées ; cette pensée vous donnera force et courage. »

J'embrassai de nouveau les pieds du Sauveur ; je montai un autre escalier, et j'arrivai dans un appartement dont le plancher et le plafond semblaient être une seule glace. Les murs étaient parsemés de glaces plus petites, de diverses dimensions, qui recevaient leur éclat de la glace d'en haut et d'en bas ; et je me dis à moi-même : Ce plancher et ce plafond me figurent Jésus-Christ au

ciel et en la terre, versant sa lumière sur les saints qui la réfléchissent et se la renvoient mutuellement, et, passant des uns aux autres, elle revient ensuite au Sauveur Jésus. Je dois, moi aussi, recevoir la lumière qu'il m'envoie de son trône du ciel et de son trône du tabernacle, et réfléchir cette lumière pour éclairer les ténèbres de mon prochain et le ramener à Jésus, autant que Dieu me le permettra.

Aussitôt la glace supérieure s'entr'ouvrit en forme de tour, se disposa en forme d'escalier dont les échelons, brillants et polis, conduisaient à un petit pavillon sans muraille, mais tout en colonnettes, d'un éclat éblouissant. Jésus était au milieu. Il m'appela ; je montai vers lui, et, à mesure que j'avançais, je sentais mon cœur plus enflammé d'amour pour mon Sauveur. Quand je fus près de lui, il me tendit la main ; je me jetai à ses genoux et me perdis dans les douceurs de sa présence, éprouvant une félicité au dessus de toutes les félicités du monde, et je ne pus que m'écrier : Sauveur Jésus, combien votre service est aimable ! qu'on est heureux de vivre près de vous, avec vous, en vous !

XIX

Un jour, le Sauveur Jésus, me parlant dans l'intimité, me dit : « Le ciel s'est abaissé et la terre s'est élevée, et cet abaissement et cette union ont uni ensemble le ciel et la terre. Comprenez-vous ceci, ma fille ? — Je répondis : Oui, Seigneur. — Un soleil est descendu du ciel en terre ; il est remonté au ciel et demeure pourtant sur la terre ; sa lumière est éclatante, et plusieurs néanmoins

ne la voient pas. Connaissez-vous ce soleil, ma fille, et voyez-vous sa lumière ? — Je répondis : Oui, Seigneur.»

Il ajouta : « La terre possède un puits dont la source est au ciel. Tous les enfants du père de famille ont chacun un seau pour aller puiser à cette source. Ceux-ci ont un seau plus grand, ceux-là l'ont plus petit. Les uns y puisent une eau pleine de vie, les autres un poison mortel. Comprenez-vous, ma fille? — Je répondis : Oui, Seigneur. »

Il continua ainsi : « Je vois une échelle qui va de la terre au ciel. Au pied de l'échelle, il y a un abîme. En descendant dans l'abîme, vous vous élevez sur l'échelle, et chaque degré que vous descendez dans l'abîme vous élève sur les échelons de l'échelle. Comprenez-vous, ma fille, comment il peut en être ainsi ? — Je répondis : Oui, Seigneur. »

Enfin, le Sauveur Jésus me dit un jour : « Ma fille, voici une chose qui paraît étrange. Les hommes sont enfants et par cela même se trouvent sensés. Les hommes sont insensés et par leur folie se trouvent sages. Les hommes sont aveugles et par leur aveuglement ont une vue très-claire de beaucoup de choses. Les hommes sont sourds et par leur surdité entendent parfaitement. Les hommes sont muets et parlent parfaitement. Ils sont perclus et se meuvent toujours. Les hommes semblent morts et ils sont vivants, et ils n'ont pas besoin de résurrection. Comprenez-vous, ma fille, ces apparentes contradictions, et trouvez-vous en elles la vérité ? — Oui, Seigneur. »

Il n'est rien de si clair, en effet, que les réponses à ces questions du Sauveur Jésus.

C'est lui qui a abaissé le ciel, élevé la terre, uni la

terre au ciel ; c'est lui qui est le soleil venu du ciel pour éclairer la terre, qui est demeuré sur la terre pour l'éclairer, mais dont la lumière n'est point aperçue par les méchants ; c'est lui qui est le puits de la terre dont la source est au ciel, et qui donne par l'eucharistie aux saints une eau vivifiante, aux impurs un poison mortel ; c'est lui qui est l'échelle qui va de la terre au ciel ; un abîme est à ses pieds, l'humilité ; et plus on s'humilie, plus on s'élève vers lui. Les hommes enfants sont les hommes droits et pieux ; les insensés, ceux qui suivent les maximes de la croix ; les sourds, ceux qui fuient le monde ; les muets, ceux qui ne participent point aux discours du monde ; les perclus, ceux qui sont chastes ; les morts, ceux qui oublient le temps pour penser à l'éternité.

XX

Le Sauveur Jésus m'a dit un jour : « Ma fille, je suis la pierre de scandale contre laquelle les puissances de l'enfer et les enfants de ténèbres ont toujours lutté et lutteront jusqu'à la fin des temps, pour s'y briser comme un verre contre un pavé. On m'a persécuté avant que je fusse venu sur la terre, dans la personne de mes ancêtres selon la chair et dans tous les croyants de l'ancienne loi. Car, je suis fils de David, et David fils d'Adam, et Adam fils de Dieu. Adam se révolta contre Dieu, et je lui fus promis comme Rédempteur, et parmi les fils d'Adam, la famille d'Abraham, d'Isaac et de Jacob seule conserva le souvenir de la promesse qui avait été faite, et espérait dans le Sauveur promis. Cette espérance et cette foi étaient l'ancre de salut de ce peuple, comme de tous les hommes qui sont

venus et qui viendront. On ne peut être sauvé sans espérer et croire en moi, au moins d'une manière implicite. Et parce que le peuple juif croyait et espérait un Sauveur, il observait la loi que je lui donnai sur le Sinaï ; et parce que les patriarches primitifs croyaient et espéraient en moi, ils observaient la loi naturelle que j'avais mise dans leur cœur. Et les puissances de l'enfer se soulevaient contre ces lois et contre moi, et les fils de ténèbres se soulevaient aussi contre ces lois et contre moi. Ils ont lutté et se sont brisés dans les abîmes qui les ont engloutis.

« La loi du monde, avant ma naissance temporelle, c'était moi seul ; et à cause de moi, qui étais loi du monde, Adam et ceux de ses fils qui ont marché dans la justice, les patriarches et mon peuple ont été persécutés. J'étais pour leurs ennemis une pierre de scandale ; ils se sont séparés de moi pour tomber sur moi et je les ai anéantis.

« On m'a persécuté pendant ma vie sur la terre ; on me persécute encore après ma mort, ma résurrection et mon ascension au ciel. Je suis encore pierre de scandale et d'achoppement pour les uns comme dans l'ancienne loi, car je suis encore la loi du monde.

« Je suis pierre de scandale pour les Juifs qui rejettent les ignominies de la croix, et ne veulent point que je règne sur eux. Mieux eût valu pour eux que je ne fusse jamais venu au monde. Je suis pierre de scandale pour les hérétiques qui refusent les dogmes de ma religion : leur raison sera brisée contre ma divinité et mes mystères. Je suis pierre d'achoppement pour les mauvais chrétiens qui rougissent de moi, de ma religion, de mes

maximes, de mes préceptes. Je refuserai de les connaître au jour du jugement ; mais ils seront reconnus par le roi du monde et règneront avec lui dans les ténèbres et les abîmes de l'enfer.

« Le fils d'un roi doit-il rougir de sa naissance, de son titre de prince, des honneurs qu'il voit rendre à son père, et qu'il lui rend lui-même ? Je suis l'auteur de la royauté éternelle communiquée à l'homme, communication qui se fera au ciel, dans le sein de Dieu, ou près de Satan, et avec Satan, dans le sein de la malédiction et des souffrances de l'enfer.

« Ah ! ne vous brisez jamais contre moi, ma fille : approchez-vous de moi avec confiance et vous vivrez avec mon Père dans l'éternité. »

XXI

« Ma fille, me dit un jour le Sauveur Jésus, plus on s'approche de moi, plus on s'approche de Dieu en s'y attachant ; plus on s'éloigne de moi, plus on s'avance dans la mort.

« Par le péché, l'homme avait mis un mur de séparation entre Dieu et lui, de telle sorte qu'il était impossible à l'homme d'aller jusqu'à Dieu, et de jamais trouver grâce devant lui. Je vins sur la terre, par miséricorde pour l'homme, renverser ce mur de séparation par ma mort et mes mérites, rétablir l'homme dans la grâce avec Dieu, et lui donner le moyen d'aller encore à Dieu. Ce moyen, c'est moi. Je suis la porte qui mène au ciel et mène à Dieu, et nul ne va à Dieu, nul n'entre dans le ciel que par moi. Aussi, plus on s'attache à moi, plus on

s'approche de moi, plus on s'attache à Dieu, car je suis éternellement avec mon Père et je repose dans son sein. Plus on cherche à m'être agréable, à me plaire, plus je répands mes grâces, qui sont le lien le plus fort entre l'âme et Dieu. Plus on se détache de moi, plus aussi on se détache de Dieu, car Dieu ne se trouve qu'avec moi, et celui qui est séparé ou éloigné de moi ne peut qu'être éloigné et séparé de Dieu. Celui qui n'est point avec moi, est contre moi. Celui qui n'amasse point avec moi, dissipe ce que je lui ai donné. Je ne suis pas comme les hommes : parmi les hommes, on peut laisser un ami, se retirer loin d'un ami sans l'offenser pour cela ; mais tout homme qui me délaisse ou se retire loin de moi m'offense et me fait injure. Car on ne peut se séparer ou se retirer de moi que par le péché, et le péché est une offense à Dieu et une injure envers le Fils de l'homme et envers Dieu. Plus on se détache de moi, plus on commet de péchés ; plus on viole mes lois, plus on est contre Dieu. Voilà comment celui qui n'est pas avec moi est contre moi.

« Celui qui n'est point avec moi, dissipe. Si l'on n'est pas uni avec moi par la charité, toutes les bonnes œuvres ne sont rien, ne servent de rien, et sont, par conséquent, dissipées loin du ciel, loin de moi, loin de Dieu. Quand une âme, chargée de mérites, pèche mortellement, tout est perdu pour elle, pour le ciel, pour moi, pour Dieu.

« Enfin, plus on se sépare de moi, plus on s'avance dans la mort. Je suis la vie. Quand on se sépare de moi ou de la vie, on tombe dans la mort ; car le péché, c'est la mort, et on n'est séparé de moi que par la mort. Plus on commet de péchés, plus on se sépare de moi et plus la mort prend empire sur les pécheurs ; et cette mort n'est

point la mort temporelle, mais la mort de l'éternité, qui est punie éternellement par la justice de Dieu ; comme la vie de l'âme, vie de la grâce, sera la vie de l'éternité, que Dieu récompense par le don éternel de lui-même à ceux qui auront cette vie, à l'heure de sa visite et de son passage.

« Restez dans la vie afin que Dieu vous trouve vivante, ma fille ; restez dans la vie, c'est-à-dire restez avec moi ; restez dans la vie, c'est-à-dire restez unie avec moi ; ne faites qu'une même chose avec moi, et vous aurez ma vie et la possession éternelle de Dieu. N'imitez pas les insensés qui sont contre moi, qui dissipent loin de moi et meurent en se séparant de moi. Gardez la vie ; en me gardant toujours avec vous, vous êtes sûre de ne la perdre jamais.» Ces paroles du Sauveur Jésus avaient fait une profonde impression sur mon esprit ; j'aurais voulu que toutes les âmes eussent été unies à lui et lui fussent à jamais attachées.

XXII

Un jour, je pensais à l'indifférence si générale des hommes pour le Sauveur Jésus, et j'en étais tout attristée. Le Sauveur Jésus vint à moi et me dit : « Ma fille, quel est le sujet de votre affliction ? — Seigneur, lui répondis-je, ce qui m'afflige, c'est l'indifférence, la froideur, l'aveuglement et la dissipation des hommes ; vous êtes mort pour eux, et ils n'y pensent pas. — Ah ! ma fille, me dit alors le Sauveur Jésus, c'était là, quand j'étais sur la terre, le sujet de ma plus grande peine. Si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant ma vie à cause de cette pensée ; si vous saviez tout ce que j'ai souffert surtout au jardin des oliviers, alors que je voulus regarder,

en qualité de Sauveur, tout ce qui devait se passer dans le monde après ma mort, et demeurer seul à seul avec moi, sans consolations divines ni humaines, au milieu de cet affreux spectacle qui m'arracha une sueur froide de sang et d'eau. Tous les miens, tous ceux qui m'étaient chers comme Fils de l'homme, étaient loin de moi, et si mon Père était avec moi, il n'y était à cette heure que par sa rigueur et sa justice, qui voyait en moi les crimes du monde entier, dont j'avais voulu me charger pour les expier. J'étais devant Dieu, mon Père, comme un pauvre criminel, par amour pour les hommes, et je voyais les hommes ne faire même pas attention à tant d'abaissement de ma part. La contrition de mon âme était comme une immense mer d'amertume, parce que je sentais la grandeur de l'offense que le péché faisait à Dieu, puisque j'étais Dieu, et je voyais les hommes ne pas faire même attention à l'intensité de ma douleur et de ma confusion. Je laissai un instant ma nature humaine seule en face des tourments que j'allais endurer, et elle en fut effrayée à ce point que je m'écriai : Mon Père, que ce calice passe loin de moi, s'il est possible ! Ma soumission, néanmoins, fut telle, que j'ajoutai aussitôt : Que votre volonté soit faite et non la mienne ! Ah ! ma fille, je ne vous dirai pas autre chose des mes souffrances extérieures ; mais vous ne pourrez jamais comprendre tout ce que j'endurai au dedans de moi, alors que, cloué sur la croix, près de rendre le dernier soupir, je vis que mon sang avait coulé, non pas pour le salut de tous, mais pour la réprobation d'un grand nombre. O douleur au dessus de toute douleur, peine au dessus de toute peine, souffrance au dessus de toute souffrance ! moins pénible fut pour moi

le couronnement d'épines, moins douloureux le dépouillement de mes habits, et mon attachement sur la croix. Mon cœur, qui dira jamais l'intensité de ta douleur pendant les trois heures où je restai sur la croix ? Mon âme, n'étais-tu pas noyée dans un océan d'amertume le plus amer? O vie de mon corps ! n'aurais-tu pas été mille fois anéantie, si ma divinité ne t'avait retenue? Non, ma fille, jamais le monde, depuis son existence, n'a vu de peine semblable à ma peine en ce moment. Compatissez comme vous le faites à mes souffrances ; souffrez avec moi, et dans vos souffrances dites-vous à vous-même que jamais vous n'approcherez de tout ce que j'ai souffert moi-même. Souffrez un peu pour moi, puisque j'ai tant souffert pour vous. »

XXIII

Un dimanche de carême, avant la bénédiction du saint sacrement, j'entendis le Sauveur Jésus s'exprimer ainsi avec une grande douceur : « Mes enfants, disait-il aux fidèles rassemblés dans le lieu saint, chantez tous mes louanges, tous adressez-moi vos vœux ! Ayez un cœur docile à ma voix qui vous parle, et profitez de ce temps de miséricorde que je vous donne par bonté pour vous. Revenez à moi, vous qui avez péché ; je vous attends avec mon cœur de père pour vous prendre en mes bras. Ne craignez point mes reproches. Je ne vous en ferai point, si vous revenez à moi avec sincérité. Je vous dirai à chacun en particulier : Mon enfant, embrasse-moi. Combien grande est la joie que j'éprouve de ton retour après l'affliction de ton égarement ! Oh ! que n'ai-je point

fait pour toi ! Combien tu m'as coûté de peines ! Non, tu ne me quitteras plus et tu ne voudras plus affliger mon cœur paternel. Viens, mon fils, je vais te laver dans mon sang et te revêtir de la robe blanche de ma grâce. C'est ainsi que je vous parlerai à tous dans le secret et le silence de vos cœurs. Comprenez tous combien grande est ma miséricorde, et avec quel empressement je cherche le pécheur, surtout dans ce saint temps. Je l'appelle, je l'invite, je le presse, je le poursuis par ma grâce. Revenez tous à moi par une sincère pénitence. Je suis votre père, soyez mes enfants. J'ai couru après vous avec une ardeur infatigable, comme un bon pasteur ; comme une brebis blessée, permettez aussi que je vous charge sur mes épaules. Que rien ne vous arrête ; qu'il n'y ait pour vous ni difficultés ni obstacles. Le démon vous les représentera beaucoup plus grands qu'ils ne sont. Ayez de la bonne volonté et vous triompherez de tout avec ma grâce. Venez tous recevoir la robe nuptiale dans le sacrement de pénitence, et prendre part ensuite au festin de l'Agneau pascal. Voyageurs fatigués du temps à l'éternité cette nourriture vous redonnera force et vigueur. Venez à moi, je suis à vous. »

XXIV

Je l'avais entendu le dimanche précédent ; sa voix, au lieu d'être douce, bonne et toute paternelle, me semblait être la voix de Dieu irrité contre les pécheurs. Sa bouche était pleine de menaces, il s'exprima à peu près ainsi : « Mon peuple, je viens vous faire entendre ma voix et vous reprocher vos iniquités. La terre n'est qu'un

foyer de corruption. J'ai regardé à droite et je n'ai vu que vanité et mensonge ; j'ai regardé à gauche et je n'ai vu que turpitudes et infamies qui font horreur. J'ai regardé dans le passé, et l'histoire des siècles n'est qu'un long mémoire de cruautés affreuses ; je regarde le présent et je vois tous les hommes s'élever contre Dieu, blasphémer son nom et violer ses lois. Mais je m'élèverai contre ces superbes pécheurs, je ferai gronder mon tonnerre au dessus de leur tête et ma foudre ébranlera la terre sous leurs pieds. J'éclairerai leurs yeux du feu de mes éclairs et les envelopperai dans le brouillard impénétrable de mes nuages. Ainsi je jetterai la consternation parmi eux. Hommes vindicatifs, sachez-le bien, la main de Dieu seul doit s'armer pour la vengeance. Si vous avez reçu une injure, plaignez-vous à Dieu. Périssent votre or et votre argent, hommes avares ; et si vous demeurez attachés à vos richesses, vous périrez comme elles. Hommes voluptueux, quelle vie est la vôtre ? ne savez-vous donc pas que rien d'impur n'entrera jamais dans le royaume des cieux ? Hommes superbes, qui êtes-vous devant le fils de Dieu qui s'est fait humble jusqu'à la mort de la croix ? Mon Père, si ma voix n'est pas écoutée par les hommes, exterminez tous ceux qui vivent et qui ont les mains souillées de sang, le cœur rempli d'iniquités, l'âme esclave de Satan. Mon Père, créez-moi un peuple nouveau, et que ce peuple glorifie votre nom dans le temps et dans l'éternité. »

La voix du Sauveur Jésus était terrible et me glaçait d'effroi ; mais au moment de la bénédiction je me remis un peu, car je vis sa figure reprendre son air habituel de douceur et de bonté.

XXV

« Je suis plein de bonté, me dit un jour le Sauveur Jésus, et rien n'égale les charmes et l'amabilité qui sont en moi. Ma parole n'est pas comme celle des hommes suivie de regrets et d'amertume. Il y en a pourtant qui s'ennuient en ma présence, ne savent comment entretenir conversation avec moi ; leur cœur est plein d'aridité et de sécheresse à mon égard, et pas un sentiment d'amour ne les porte vers moi. Que doit-on faire alors, ma fille ? Je vais vous l'apprendre. Que ces âmes se tiennent silencieuses en ma présence en adoration, qu'elles s'humilient et me demandent grâce et pardon de leurs iniquités, en disant seulement : « Seigneur Jésus, pardonnez-moi ! » ou bien : « Seigneur Jésus, ayez pitié de moi ! » ou encore : « Seigneur Jésus, venez à mon aide. » Ce ne sont pas les longues prières qui me sont agréables ; je préfère bien un cœur humilié et contrit aux prières les plus longues et les mieux faites ; que doit-ce être des prières que la bouche seule prononce et que le cœur ne dicte pas ?

« Quand vous vous trouverez dans cet état d'aridité et de sécheresse, adorez-moi en pensant à ma grandeur divine et à ma souveraine majesté. Excitez-vous au regret de vos fautes, et regardez-vous comme une pauvre pécheresse. Pensez que je suis votre père et que vous êtes mon enfant, votre cœur trouvera une parole d'affection pour moi. Figurez-vous que vous êtes bien pauvre et que je suis un roi débonnaire qui ne sait rien refuser, vous saurez ce que vous devez me demander ; ou bien encore

voyez en moi un habile médecin qui guérit tous les maux ; en vous, une pauvre malade couverte de maux et de plaies : vous voudrez sans doute retrouver la santé ; ce désir vous inspirera la manière dont vous devez vous adresser à moi. Voilà plusieurs manières de s'occuper utilement quand on est près de moi. D'un côté, s'il ne faut point se fatiguer, il ne faut pas non plus se laisser aller à la lâcheté ; il faut se faire violence, s'exciter un peu, arrêter sa pensée sur une chose pieuse, et regarder cette occupation sainte comme la meilleure des prières et comme le meilleur emploi du temps passé près de moi. Allez, ma fille, je vous bénis. »

Seigneur, lui dis-je, laissez-moi encore près de vous ; je veux écouter votre voix, puisque je ne sais vous parler moi-même. Votre voix est pour moi pleine de consolations. Ah ! vos paroles, mon doux Sauveur, ne sont point comme les paroles des hommes, je le sens bien ; elles ne sont point comme celles que je lis dans les livres, et vous aviez raison de me dire que la parole humaine est comme un tambour qui résonne ou comme une cymbale qui retentit, frappant l'oreille mais sans toucher le cœur, si votre grâce ne l'accompagne. Mais, Seigneur, parlez encore à votre servante, vous avez les paroles de la vie éternelle ; parlez-moi, Sauveur Jésus, et enseignez-moi de quelle manière je dois vous écouter.

XXVI

Le Sauveur Jésus resta un moment en silence, jeta sur moi un regard d'une bonté divine qui pénétra jusqu'au plus intime de mon âme : « Vous voulez, me dit-il, que

je vous apprenne de quelle manière vous devez écouter ma parole ; ma fille, je suis prêt à vous satisfaire, parce que les impressions qu'elle produit sur les cœurs qui l'écoutent avec de bonnes dispositions produisent des fruits qui dureront jusqu'à la vie éternelle, car ma parole a non-seulement avec elle l'onction qui touche le cœur, mais sa lumière brillante vient encore éclairer l'esprit et dissiper les ténèbres qui sont en lui. Heureuse serez-vous à jamais, ma fille, si vous écoutez ma parole ! Si vous l'écoutez comme vous le devez faire, cette audition bien réglée vous portera à accomplir ce que je vous dirai et vous inspirerai. Voici donc les dispositions avec lesquelles vous devez écouter ma parole : la pureté du cœur ou le désir d'acquérir cette pureté ; la soumission et l'obéissance à correspondre à la grâce de ma parole ; la fidélité à conformer votre conduite à ce qu'elle vous prescrira.

« La pureté du cœur ou le désir d'acquérir cette pureté. L'homme n'est point parfait sur la terre, mais il y a un certain degré de perfection auquel l'homme doit aspirer et dans lequel il doit s'avancer de tout son pouvoir ; ce degré, c'est la pureté du cœur ou l'absence de tout péché mortel. Celui qui veut entendre ma parole, celui qui l'entend, doit avoir cette pureté de cœur ou le désir d'acquérir et d'augmenter cette pureté. Plus on est pur et plus ma parole est abondante, plus elle est douce et suave, plus elle fait de bien. Plus on a le désir d'entendre ma parole afin de devenir parfait, plus uni à Dieu, plus je la fais entendre ; mais je me tais lorsqu'on ne désire l'entendre que pour se glorifier de cette faveur et pouvoir dire : « Le Seigneur s'entretient avec moi, le Seigneur m'a fait en-

tendre sa voix ! » car ce serait là m'offenser et me déplaire souverainement.

« La soumission et l'obéissance à ma parole et à la grâce. Ordinairement cette grâce est prévenue par une autre qui dispose le cœur et le prépare. On est libre de la recevoir ou de la rejeter ; quelquefois pourtant cette grâce prévenante est tellement absolue, qu'on ne peut la repousser [1] ; mais elle est rare et je demande la correspondance à cette grâce. On peut se priver de la grâce de ma parole par une fausse humilité, en disant : « Je ne mérite pas que le Seigneur me parle, » et fuyant l'attrait qu'on éprouve. Il est vrai, nul ne mérite que je lui parle, tous doivent le reconnaître ; mais on doit savoir aussi que je ne regarde point les mérites personnels, mais uniquement ma miséricorde et ma bonté toute paternelle. On doit donc se soumettre et ne point refuser sous aucun prétexte ma parole, quand il me plaît de la faire entendre ; on peut se priver de la grâce de ma parole par légèreté, en ne l'écoutant point avec attention. Ma parole demande quelquefois une grande attention, quelquefois une attention moindre. Je suis comme l'époux des cantiques qui vient frapper tout doucement à la porte de son épouse. Si l'âme qui écoute ma parole est comme l'épouse dont je vous parle, elle fera comme elle. Elle se lèvera et viendra m'ouvrir,

1. C'est par distraction que l'on a cru apercevoir dans cette phrase la grâce nécessitante des Jansénistes, cent fois repoussée par Marie Lataste. Il s'agit ici d'un secours qui nous force non à *conformer* notre *conduite aux prescriptions* de la parole divine, mais à entendre cette parole. Or, outre la preuve sans réplique que nous en fournit l'exemple d'Adam, de Jonas et de saint Paul, qui ne sait par le témoignage de sa propre conscience que Dieu est le maître, quand il le veut, de nous faire entendre sa voix malgré nous ?

c'est-à-dire qu'elle abandonnera tout pour écouter ma parole. Ma voix sera un commandement pour elle ; elle m'obéira en m'écoutant attentivement, sinon je me retirerai et ne me ferai plus entendre. Il faut donc avoir l'oreille toujours ouverte, afin de m'entendre quand je voudrai parler.

« Il faut enfin conformer sa conduite aux prescriptions de ma parole. Car il vaudrait mieux, ma fille, n'avoir jamais entendu ma parole que de ne point accomplir ce qu'elle prescrit. Je ne m'offense pas si dès le commencement on résiste à ma parole par crainte d'être trompé, car agir ainsi, c'est agir avec prudence. Mais résister encore quand on est raisonnablement assuré que c'est bien ma parole qu'on entend, c'est me déplaire et m'offenser. Entendre ma parole et ne point y conformer sa conduite, c'est pécher contre moi.

« Ma fille, augmentez donc de plus en plus la pureté de votre cœur, recevez avec soumission ma parole, correspondez à cette grâce, conformez-vous à ce qu'elle vous prescrira et demeurez toujours dans les sentiments de la plus grande humilité ; ma parole ne reviendra pas vers moi vaine et stérile, elle m'apportera au centuple les dons que j'aurai déposés en vous par elle et par ma grâce. Allez en paix, ma fille, je vous bénis pour la seconde fois. » Je me retirai.

XXVII

Le Sauveur Jésus m'a dit un jour : « Ma fille, réjouissez-vous, celui que vous aimez est mort, mais il est ressuscité ; il est plein de vie, il ne mourra plus. Que les filles

de Sion se réjouissent aussi parce que leur bien-aimé viendra près d'elles. Elles ne seront pas toujours dans le délaissement et l'oubli, leur époux viendra près d'elles. Le jour de son arrivée sera celui de leur gloire ; le visage de leur époux sera d'une beauté ravissante. Combattez, ma fille, et qu'elles combattent aussi avec courage, souffrez avec patience, travaillez avec ardeur. Ne cherchez point de consolations dans le monde, vous n'en trouveriez guère, du moins vous seraient-elles insuffisantes. Je suis le consolateur des affligés ; seul je puis vraiment consoler ; si vous m'avez avec vous, que désireriez-vous de plus ? Hors de moi tout est vanité. Détachez-vous donc de tout pour vous attacher à moi. Je vous consolerai dans vos afflictions, je vous soutiendrai dans vos malheurs, je vous fortifierai dans vos combats. »

XXVIII

« Ma fille, travaillez, me dit le Sauveur Jésus, travaillez avec ardeur à votre salut, le jour du Seigneur approche. Or, il est dit : Préparez-vous au grand jour du Seigneur. Il a résolu de s'élever contre ses ennemis, il les dissipera par son souffle puissant qui les accablera, et ses arrêts demeureront immuables. Aujourd'hui encore j'écoute ceux qui me disent : Seigneur, ne nous punissez point dans votre colère, ne nous rendez point ce que méritent nos offenses. Mais quand viendra mon jour, je m'élèverai contre tous ceux qui ne seront pas mon peuple. Or, ni les orgueilleux, ni les vindicatifs, ni les avares, ni les impudiques, ni les voluptueux, ni les intempérants, ni les paresseux, ni les ambitieux, ni les perfides ne sont

point mon peuple, car ils ne me reconnaissent point pour leur roi.

« L'orgueilleux a dit : Ma satisfaction personnelle, la gloire de mon nom, l'estime des hommes, voilà mon Dieu et mon roi.

« Le vindicatif a dit : Venger toutes les offenses qui me sont faites, arracher œil pour œil, dent pour dent, voilà mon Dieu et mon roi.

« L'impudique a dit : Satisfaire toutes mes passions, voilà mon Dieu et mon roi.

« L'intempérant a dit : Le plaisir de la table, les festins copieux et délicats, voilà mon Dieu et mon roi.

« L'avare a dit : Accumuler or sur or, argent sur argent, possessions sur possessions, voilà mon Dieu et mon roi.

« Le paresseux a dit : Le repos, l'inaction la plus complète, voilà mon Dieu et mon roi.

« L'ambitieux a dit : M'élever, grandir, atteindre le faîte des honneurs et du pouvoir, voilà mon Dieu et mon roi.

« Le perfide a dit : Tromper, faire du mal secrètement, voilà mon Dieu et mon roi.

« Or, je ne connais pas le peuple des orgueilleux, des vindicatifs, des impudiques, des intempérants, des avares, des paresseux, des ambitieux et des hypocrites, ni leurs dieux, ni leurs rois ; je m'élèverai contre ce peuple, ses dieux et ses rois, et je l'exterminerai dans mon éternelle malédiction.

« Ce peuple n'entend point ma voix et ne me connaît point, je ne le connaîtrai point non plus et je demeurerai éternellement sourd à ses cris.

« Si l'on me demande : qui est donc votre peuple ? je répondrai : mon peuple, ce sont tous les hommes qui me reconnaissent pour Dieu et pour roi, qui obéissent à mes commandements et à mes lois, qui me donnent leur esprit et leur cœur. Voilà mon peuple, le peuple que je proclamerai au jour que j'ai choisi, que nul ne connaît parce qu'il est mon jour, et que je ferai poindre bientôt, alors qu'on y pensera le moins malgré tous les signes avant-coureurs qui seront donnés au ciel et sur la terre. »

XXIX

Un jour le Sauveur Jésus me parla ainsi : « Ma fille, les morts entendront la voix du Fils de l'homme, et ceux qui l'entendront vivront. Ces paroles peuvent s'entendre de plusieurs manières. J'entends par ces morts ceux qui sont morts à la grâce de Dieu par le péché. Or, quand un homme serait plongé dans l'abîme du péché, quand sa vie ne serait qu'un tissu de crimes, ma voix néanmoins vient à lui pour le réveiller de son état et lui dire : Lazare, sors du tombeau. S'il entend ma voix, s'il sent les inspirations de ma grâce, ce Lazare sortira du tombeau de son péché, il retrouvera la vie, qui consiste dans l'amitié de Dieu.

« Quand viendra la mort temporelle, c'est-à-dire la séparation de l'âme et du corps, l'âme se trouvera, quoique immortelle, morte ou vivante : morte ou séparée de Dieu qui est sa vie, vivante ou unie à Dieu qui l'anime par sa grâce. Ma voix se fera entendre à ces morts à l'instant même de leur trépas. Si l'âme est morte ou séparée de Dieu, elle n'entendra point ma voix ; malheur à cette âme ! car le ciel n'est point fait pour la mort mais pour la

vie. Si l'âme est unie à Dieu elle entendra ma voix, et ma voix sera pleine de douceur et d'amitié, ce sera la voix qui promet et donne la récompense. O heureuse cette âme! car la vie doit être avec la vie, et la vie c'est Dieu ; elle participera à la vie de Dieu et par conséquent sera avec lui pour jamais.

« La mort sera éternellement dans la mort, les ténèbres dans les ténèbres, la vie éternellement avec la vie, la lumière avec la lumière.

« Ma fille, ne tombez jamais dans la mort de votre âme, demeurez toujours unie à Dieu, et quand viendra la mort de votre corps, vous entendrez ma voix. »

XXX

Je faisais ma méditation, un dimanche matin, sur le jugement dernier ; j'entendis la voix du Sauveur Jésus. Il me dit : Ma fille, mon règne sera un règne d'or, mon sceptre un sceptre de fer ; ma main sera armée de la puissance que mon père m'a donnée sur les hommes, et je paraîtrai dans ma gloire avec ma croix, qui sera la gloire des uns, la honte et la condamnation des autres.

« Sur la terre, la croix m'a couvert d'ignominie aux yeux des hommes ; sur la terre, elle couvre de honte aussi ceux qui l'embrassent et marchent sur mes traces, mais alors elle fera et ma gloire et la leur. Les hommes meurent, mais ils ne resteront pas toujours dans le tombeau, ils ressusciteront comme moi. Leurs corps réduits en poussière reprendront la vie, et la voix de Celui qui a pu les créer de rien aura la puissance de les rappeler à l'existence. Mères désolées qui pleurez sur la terre la perte du

fruit de vos entrailles, consolez-vous ; vous retrouverez vos enfants. Époux inconsolable de la perte de votre épouse, consolez-vous ; vous retrouverez celle qui fut l'objet de vos plus légitimes et plus douces affections. Enfants qui pleurez la perte de ceux qui par leur tendresse vous élevèrent dans la vie, consolez-vous ; vous retrouverez vos pères et mères. Vous tous que la mort vient affliger, rappelez-vous que la mort mourra et que la vie reviendra pour ne jamais finir. Ce sera alors le grand jour de ma gloire, le grand jour de ma puissance, le grand jour de ma justice, et ma justice et ma puissance réveilleront tous les morts. Ils paraîtront devant moi. Tous ressusciteront, mais tous ne seront pas réunis ; tous ressusciteront, mais j'aurai deux paroles différentes pour les ressuscités. Je dirai aux uns une parole de bénédiction, et de malédiction aux autres. J'enverrai mes anges et ils sépareront les justes des pécheurs, les élus des damnés. Je bénirai les uns pour l'éternité, pour l'éternité les autres recevront ma malédiction. Ces deux paroles sépareront à jamais les justes des méchants, et tous liens seront brisés, liens du sang, liens d'amitié, liens de protection. Les bénis de mon Père, n'auront plus de relation avec les maudits qu'engloutiront les abîmes.

« O ma fille, puisqu'il doit en être ainsi, et qu'il n'est rien de si pénible pour deux cœurs qui s'aiment que la séparation, est-ce que les pères et mères, époux et épouses, frères et sœurs, s'ils s'aimaient véritablement ne feraient point en sorte de se trouver réunis à jamais dans l'éternité ? Voilà la séparation qui seule devrait les affliger, l'union seule qu'ils devraient chercher.

« Comme ils se réuniraient avec empressement au pied

de ma croix, afin que ma croix les réunît un jour pour l'éternité aux pieds de mon Père qui est au ciel ! S'ils faisaient ainsi, ma croix pourrait pendant la vie tourner peut-être à leur honte et confusion ; mais en ce jour et pour l'éternité elle ferait leur gloire la plus éclatante.

« Tandis que s'ils fuient ma croix, ses ignominies et ses humiliations, elle les couvrira d'une humiliation et d'une ignominie éternelles ; unis dans la même condamnation, ils seront à jamais séparés par leur cœur, et leur union fera l'augmentation de leurs peines et de leurs supplices.

« Alors, ma fille, tous les yeux seront ouverts et verront la vérité : alors les pères et mères comprendront le tort ou le droit qu'ils ont eu en dirigeant leurs enfants : alors les jeunes hommes et les jeunes filles ne blâmeront plus comme insensés leurs compagnons ou leurs compagnes d'avoir sagement usé de leur vie : alors les magistrats se reprocheront l'indignité et la bassesse de leur conduite ; alors les rois condamneront leur politique astucieuse et criminelle. Tous alors seront égaux devant moi, parce que ma justice les pèsera tous pour leur donner récompense ou punition. Il n'y aura plus que bien ou mal, ciel ou enfer, vie avec Dieu ou avec Satan.

« Ma croix éclairera encore le monde en ce jour, elle ouvrira le ciel et fermera l'enfer. Les élus s'attacheront à elle pour demeurer avec Dieu, elle repoussera les damnés au séjour de la peine et de la malédiction éternelles.

« Ma fille, marchez toujours de plus en plus dans la perfection, suivez l'exemple de ma Mère. Chaque jour et

chaque instant du jour a augmenté ses mérites ; croissez, vous aussi, en âge et en vertu. Le jour de la manifestation de ma gloire sera celui de votre gloire, le jour de la manifestation de ma justice sera celui où votre âme trouvera grâce près de Dieu, et le jour de la manifestation suprême de ma puissance sera celui où vous monterez au ciel en corps et en âme pour l'éternité. »

Ainsi me parla le Sauveur Jésus ; ces paroles demeurèrent profondément gravées dans mon âme, et quand viennent des pensées de découragement, elles me donnent appui et soutien et je bénis le Sauveur Jésus.

A jamais bénédiction, remercîment, gloire à Jésus au saint sacrement de l'autel. *Amen.*

LIVRE TROISIÈME

LA SAINTE VIERGE MARIE, MÈRE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

I. Jésus et Marie. — II. Apparition de Marie. — III Plan de Dieu sur Marie. — IV. L'immaculée conception de Marie ; prédiction de la promulgation de ce Dogme — V. Action de Dieu veillant sur Marie — VI. L'annonciation de Marie — VII. Jésus vivant en Marie. — VIII. La naissance de Jésus, Fils de Marie. — IX. Marie et les mages d'Orient. — X. Marie fuyant en Égypte avec Jésus. — XI. Le cœur de Marie percé par un glaive de douleur. — XII. Marie, consolatrice des affligés, salut des infirmes, refuge des pécheurs. — XIII. Marie, mère de tous les hommes, porte du ciel. — XIV. Marie, sainte vierge des vierges. — XV. Humilité, courage et charité de Marie. — XVI. Exhortation faite par Marie.

Gloire et louange, amour et reconnaissance soient à jamais rendus à Jésus, au saint sacrement de l'autel, au Père et au Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

I

J'aime le Sauveur Jésus de toute mon âme, de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toutes les forces qui sont en moi. J'aime Marie comme lui. J'aime le Sauveur Jésus, parce qu'il est Fils de Dieu et mon Rédempteur.

J'aime Marie, parce qu'elle est la Mère du Fils de Dieu, mon Rédempteur, et ma mère. J'aime Jésus, parce qu'il s'est sacrifié pour moi par amour. J'aime Marie, parce qu'elle a sacrifié Jésus pour les hommes et par amour pour moi. Jésus est Dieu, et par cela seul, au dessus de toutes choses ; et je l'adore. Marie est mère de Jésus, et par cela seul, au dessus de toutes les créatures. Je ne l'adore point, parce qu'elle n'est point Dieu, mais je lui rends tous les honneurs, tous les devoirs que peut recevoir une créature et qui ne sont point dus qu'à Dieu. Jésus, Fils de Dieu, Marie, mère de Dieu ! Je distingue l'un de l'autre, et je ne les distingue pas. Je les vois séparés et unis. Je vois un Dieu éternel et une créature mère de ce Dieu éternel fait homme, et, dans cette maternité, j'unis le Fils à la Mère, la créature au Créateur. Je vois Dieu créant Marie, et je distingue l'œuvre de l'ouvrier. Cependant, les relations sont si grandes entre ce Dieu fait homme et cette Vierge, mère de Dieu ; l'unité d'action dans le monde des âmes est si frappante et si visible entre Jésus et Marie, que je ne sais ce qu'il faut le plus admirer de Jésus opérant dans cet univers surnaturel et invisible placé dans l'univers naturel et visible, ou de Marie sans laquelle Jésus n'opère rien et ne veut rien opérer. Dieu fait homme ! merveille admirable pour la terre et les cieux. Dieu fait homme, ou l'infini devenu fini, sans cesser d'être infini ; devenu mortel, sans cesser d'être éternel ; devenu comme pécheur, sans cesser d'être la justice par excellence et la sainteté sans tâche. Marie, mère de Dieu ! merveille aussi admirable pour la terre et les cieux. Marie, mère de Dieu, ou le fini engendrant l'infini et demeurant fini malgré cette génération ; Marie,

mère de Dieu, femme mortelle engendrant l'Éternel ! O prodige au-dessus de tout ! Je ne vous adore point, mais je vous donne ma vénération, et j'adore en vous Celui que vous avez conçu, engendré, mis au monde, et livré pour le salut du monde en union avec le Dieu, Père éternel du Verbe fait homme en vous.

Mon âme surabonde de joie quand Jésus me parle de lui ou qu'il se montre à moi ; et ma joie n'est pas moindre quand il me parle de sa Mère, quand elle apparaît à mes yeux ou qu'elle vient me parler elle-même. Lorsque Jésus me parle de Marie, il me parle de lui-même ; quand je vois Marie, je vois Jésus ; quand Marie m'entretient et me fait entendre sa voix, il me semble que c'est Jésus qui parle. Je ne mets point de différence entre la voix de Jésus et celle de Marie. Si j'avais les yeux du corps ou de l'âme fermés, et que j'entendisse Jésus ou Marie, sans les voir, je ne saurais dire quelle est cette voix J'ai remarqué pourtant que la voix de Marie est toujours pleine de douceur, de bonté, de tendresse, et que la voix de Jésus est quelquefois sévère et prend un accent de justice ou de menace que je n'ai jamais reconnu en Marie. La voix de Marie est toujours la même, d'une douceur inexprimable envers les justes comme envers les pécheurs. Pourquoi cela ? Je ne sais ; mais ce que je sais, c'est que Marie est mère du Fils de Dieu mort sur la croix, et qu'elle est notre mère. Marie, mère de Dieu et ma mère, c'est Marie et sa douceur, Marie et sa bonté, Marie et sa tendresse, Marie et sa commisération ! O Marie ! mère de Jésus et ma mère, je vous aime, je vous bénis, je vous loue, je me donne à vous.

II

Le Sauveur Jésus m'avait souvent parlé de lui, et jamais encore il ne m'avait parlé de Marie. « Ma fille, me dit-il un jour, désirez-vous voir ma mère ? — Seigneur, lui répondis-je, je n'ai aucun désir, ma volonté sera la vôtre. Je ne veux avoir d'autre volonté que votre volonté. » Jésus leva les yeux au ciel et s'écria : « Ma Mère, apparaissez à ma fille ; je le désire, et, pour conformer son désir au mien, elle le désire aussi. — Le désirez-vous, ma fille ? — Oui, Seigneur. » Aussitôt j'aperçus des yeux de l'âme Marie devant l'autel. Je me trouvais dans l'église (c'était un dimanche matin avant la sainte messe). Je la considérai attentivement. Son visage était resplendissant comme le soleil ; ses mains brillaient comme des rayons de soleil ; sa robe était blanche et parsemée d'étoiles, un large manteau de couleur de feu enveloppait ses épaules, il était aussi parsemé d'étoiles ; sa chevelure retombait en arrière, couverte d'un voile en dentelle magnifiquement travaillé ; enfin une couronne de diamants, plus beaux et plus éclatants que tous les astres des cieux, ceignait son front. Cette lumière qui était en Marie n'est comparable à aucune autre lumière, celle du Sauveur Jésus exceptée. La lumière du soleil aurait pâli devant celle qui sortait de Marie ; et cependant mes yeux ne peuvent regarder en face le soleil, et je regardais Marie dont l'éclat ne m'éblouissait pas à ce point de m'empêcher de la regarder. Je regardais Marie et je ne pouvais ne la point regarder. Sa vue donnait à mon âme la félicité. Lorsque j'eus longtemps considéré Marie, elle prit mes

deux mains ; je m'élevais sans savoir où j'allais : mais je ne craignais point, mes mains étaient dans les mains de Marie, mes yeux arrêtés sur ses yeux. Je me regardais comme un enfant entre les bras de sa mère, où nul danger ne peut l'atteindre. Nous arrivâmes dans un temple magnifique dont le pavé était en or, les colonnes extrêmement élevées, et l'intérieur éclairé par des milliers de lampes allumées en l'honneur de la sainte Vierge. Une multitude innombrable y chantait ses louanges. Elle me conduisit devant un trône d'or d'une grandeur immense, qui ressemblait à un autel. « C'est là, ma fille, me dit-elle, le trône de la divinité. C'est de là que partent tous les effets de la justice de Dieu. » Elle se plaça ensuite sur un trône magnifique préparé près du premier, et des vierges sans nombre, vêtues de blanc, vinrent se ranger autour d'elle. Elles étaient d'une beauté ravissante, de beaucoup néanmoins inférieure à celle de Marie. Combien je me sentis pauvre, dénuée, en comparaison de tout ce que je voyais ! Ma misère me pénétra jusqu'au plus intime de moi-même, et je me mis à pleurer. La sainte vierge me cacha alors dans son manteau ; mes pleurs cessèrent, et je vis la lumière de Marie passer en moi comme la lumière du jour à travers un cristal. Je ne me possédais pas de joie. Les yeux de mon corps s'ouvrirent alors ; je vis le prêtre à l'autel. J'entendis sa voix dire distinctement ces paroles : *Sanctus, sanctus, sanctus*, et je fus comme toute pénétrée par la sainteté de Dieu ; mes yeux se fermèrent, mes oreilles n'entendirent plus rien, je me trouvai encore sous le manteau de Marie. La sainte Vierge se leva, retira son manteau qui me couvrait, s'approcha du trône de la di-

vinité, et me remit entre les mains de Dieu. Je n'avais point vu Dieu sur son trône, même avec les yeux de mon âme; mais, dès que Marie m'eût placée sur le trône où Dieu réside, je sentis mon âme tout embrasée d'amour s'unir à Dieu en unité de la sainte Trinité. Dieu le Père me bénit, le Verbe de Dieu mit sa main sur mon cœur, et le Saint-Esprit se reposa sur ma tête comme une rosée pleine de fraîcheur qui me faisait à la fois vivre et mourir. Je me rapprochai de plus en plus du Verbe de Dieu et par lui de Dieu son Père. Enfin, il me sembla que je finis par reposer dans le sein de Dieu le Père, que Dieu le Fils vint reposer sur mon cœur, et que le Saint-Esprit présenta à Dieu le Père Dieu le Fils reposant en moi. O moment de félicité, de joie, de transports inexprimables ! Était-ce le ciel et son bonheur que j'éprouvais en ce moment? Pour une éternité, ce bonheur m'aurait suffi, et je l'eusse accepté de Dieu pour jamais, si telle avait été sa volonté. Marie vint me retirer de ce repos que je goûtais en Dieu ; elle me prit entre ses bras et me dit : « Ma fille, vivez sur la terre en pensant au ciel ; vivez sur la terre en pensant à Jésus ; vivez sur la terre en pensant à moi. »

En ce moment Jésus descendit du ciel en terre ; c'était le moment de la consécration. Je descendis du ciel avec lui.

Je me préparai à faire la sainte communion. Quand j'eus en moi le Sauveur Jésus, je crus être encore sur le trône de Dieu, voir le Verbe reposer sur mon cœur, et le Saint-Esprit nous présenter ainsi à Dieu le Père.

Je remerciai le Sauveur Jésus de tant de grâces et de bontés à mon égard ; je remerciai Marie aussi bien que je le sus faire, et je me retirai.

III

Pendant toute la journée, il me semblait être au ciel et non sur la terre, je ne sentais pas mon corps ; il me semblait n'avoir que mon âme, ne voir rien de ce monde, voir au contraire toutes les merveilles du ciel. J'avais hâte de revenir près de Jésus. Je devançai l'heure de vêpres et vins au plus tôt adorer le Sauveur dans son tabernacle. Dès que je fus en adoration devant lui, il vint à moi et me dit : « Ma fille, c'est par ma mère que vous avez obtenu aujourd'hui la faveur la plus considérable dont la divinité puisse gratifier une âme qu'elle aime. Vous avez vu Marie, vous avez reposé sur son trône et sur son cœur, elle vous a menée sur le trône de Dieu, les trois personnes divines vous ont reçue dans leur retraite impénétrable, vous avez pénétré dans le sein de Dieu, j'ai pénétré dans le vôtre, et par moi mon Père vous a accueillie. Ah ! j'ai voulu vous laisser comprendre que les relations de Dieu avec les hommes n'existent que par ma mère et avec ma mère. Ma fille, je vous ai parlé de la rédemption du monde. De toute éternité, je savais que je m'incarnerais, parce que je savais que l'homme pécherait, que l'homme ne pourrait se relever seul de son péché et que je ne voulais pas l'abandonner dans son malheur si grand. De toute éternité, j'avais choisi celle que je voulais pour ma mère ; de toute éternité, en union avec mon Père et le Saint-Esprit, je travaillais à la sanctification, à la perfection de ma mère. Tous les trésors de la divinité avaient été mis éternellement en moi par mon Père, et ces trésors me permettaient de racheter l'homme en les

rendant à mon Père. Or, je ne pouvais les lui rendre comme Dieu, étant entièrement semblable à lui ; mais je pouvais les lui rendre en les faisant passer par Marie, en les enfermant en Marie, en m'enfermant moi-même en elle, et mon Père par Marie devait les accepter. Et ce que j'avais résolu dans l'éternité devait s'accomplir dans le temps, non au commencement, mais au milieu des temps. Ce délai, pourtant, n'enlevait rien de la force de cet acte réparateur, et la vertu de cette réparation devait s'étendre sur le commencement des temps, comme elle devait après son exécution se continuer jusqu'à la fin. Or, si je n'ai voulu rien faire au milieu des temps sans Marie, si les trésors de ma divinité ont été déposés en elle au milieu des temps ; l'efficacité de ce dépôt agissant au commencement comme au milieu et à la fin des temps, cette efficacité vient de Marie comme de moi.

« Je suis comme la source immense de la réparation du monde, comme la source infinie des grâces données au monde. Mais cette source ne coule pas directement sur le monde, elle passe par Marie, et ma mère est cette créature que j'ai choisie en union avec Dieu le Père et Dieu le Saint-Esprit, pour répandre tous les biens du ciel sur la terre.

« Oui, ma fille, tout vient de moi pour le bonheur et la sanctification des hommes, mais tout passe par Marie ; je n'accorde rien que ce qu'accorde Marie ; et jusqu'à la fin des temps, je bénirai, je rachèterai, je sauverai les hommes parce que Marie les bénira, les rachètera, les sauvera par moi.

« Pour être Fils de l'homme, pour être Sauveur, il fallait ma volonté, il fallait aussi la volonté de Marie : pour

rendre les hommes fils de Dieu, frères du Sauveur, il fallait aussi la volonté de Marie ; elle a donné son consentement à Nazareth, elle l'a donné sur le Calvaire, et ce consentement dure encore dans le ciel.

« Voilà donc ce à quoi Marie était éternellement destinée par Dieu : à opérer, par moi et par elle, le salut du monde. »

IV

Un jour de la fête de l'Immaculée Conception, j'étais venue prier devant l'autel de Marie longtemps avant la célébration de la sainte messe. J'avais rendu mes hommages à Marie conçue sans péché, j'avais félicité Notre-Seigneur Jésus-Christ d'avoir une créature si privilégiée pour mère. Je m'associai de tout cœur à la croyance de l'Église et m'unis à tous les fidèles qui, en ce jour, rendaient honneur à Marie. J'eus le plaisir de communier. Quand Jésus fut dans mon cœur, il me dit ainsi : « Ma fille, vos hommages ont été agréés par ma mère, et aussi par moi. Je veux vous remercier de votre piété par une nouvelle qui vous fera plaisir. Le jour va venir où le ciel et la terre se concerteront ensemble pour donner à ma Mère ce qui lui est dû dans la plus grande de ses prérogatives. Le péché n'a jamais été en elle, et sa conception a été pure, et sans tache, et immaculée comme le reste de sa vie. Je veux que sur la terre cette vérité soit proclamée et reconnue par tous les chrétiens. Je me suis élu un Pape et j'ai soufflé dans son cœur cette résolution. Il aura dans sa tête cette pensée toujours, pendant qu'il sera Pape. Il réunira les évêques du monde pour entendre

leurs voix proclamer Marie immaculée dans sa Conception et toutes les voix se réuniront dans sa voix. Sa voix proclamera la croyance des autres voix, et retentira dans le monde entier. Alors, sur la terre, rien ne manquera à l'honneur de ma Mère. Les puissances infernales et leurs suppôts s'élèveront contre cette gloire de Marie, mais Dieu la soutiendra de sa force, et les puissances infernales rentreront dans leur abîme avec leurs suppôts. Ma Mère apparaîtra au monde sur un piédestal solide et [1] inébranlable; ses pieds seront de l'or le plus pur, ses mains comme de la cire blanche fondue, son visage comme un soleil, son cœur comme une fournaise ardente. Une épée sortira de sa bouche et renversera ses ennemis et les ennemis de ceux qui l'aiment et l'ont proclamée sans tache.

« Ceux de l'orient l'appelleront la *rose mystique,* et ceux du nouveau monde la *femme forte*. Elle portera sur son front écrit en caractères de feu : « Je suis la ville du Seigneur, la protectrice des opprimés, la consolatrice des affligés, le rempart contre les ennemis. » Or, l'affliction viendra sur la terre, l'oppression régnera dans la cité que j'aime et où j'ai laissé mon cœur. Elle sera dans la tristesse et la désolation, environnée d'ennemis de toutes parts, comme un oiseau pris dans les filets. Cette cité paraîtra succomber pendant (trois [2] ans) et un peu de temps encore après ces trois ans. Mais ma Mère descendra dans la cité ; elle prendra les mains du vieillard assis sur un trône, et lui dira : « Voici l'heure, lève toi. Regarde tes ennemis, je les fais disparaître les uns après les autres,

1. Texte : inrenversable.
2. Le texte, sans lacune, n'a pas ces deux mots.

et ils disparaissent pour toujours. Tu m'as rendu gloire au ciel et sur la terre, je veux te rendre gloire sur la terre et au ciel. Vois les hommes, ils sont en vénération devant ton nom, en vénération devant ton courage, en vénération devant ta puissance. Tu vivras et je vivrai avec toi. Vieillard, sèche tes larmes, je te bénis. »

« La paix reviendra dans le monde parce que Marie soufflera sur les tempêtes et les apaisera ; son nom sera loué, béni, exalté à jamais. Les captifs reconnaîtront lui devoir leur liberté, et les exilés la patrie, et les malheureux la tranquillité et le bonheur. Il y aura entre elle et tous ses protégés un échange mutuel de prières et de grâces, et d'amour et d'affection, et de l'orient au midi, du nord au couchant, tout proclamera Marie, Marie conçue sans péché, Marie reine de la terre et des cieux. » Amen ! ! !

V

« Ma fille, je veux vous parler aujourd'hui de ma Mère, me dit un jour le Sauveur Jésus. Sa conception a été immaculée. Il devait en être ainsi pour qu'elle fût digne de moi. Je suis la sainteté même, comment aurais-je pu m'incarner dans un corps qui eût été souillé par le péché ? Toute la substance de mon corps a été prise du corps de Marie ; par conséquent, si Marie avait eu une chair, même un seul instant, souillée par le péché, ma chair eût été une chair sur laquelle le péché aurait eu un instant empire, ce qui ne pouvait compatir avec ma divinité et ma sainteté. C'est pour cela que Marie, destinée à être ma mère, a été exempte du péché originel : c'est pour

cela que, dès le premier instant de sa conception, Marie reçut de moi la sainteté en partage, et avec cette sainteté originelle toutes les prérogatives qui pouvaient y être attachées. Elle reçut une telle abondance de grâce en ce moment, que vous chercheriez en vain dans la création une semblable merveille. Elle resta neuf mois voilée et cachée pour la terre, comme moi-même je devais plus tard rester neuf mois voilé et caché en elle. En ce temps son âme douée d'intelligence et de raison s'unissait de plus en plus à Dieu, pendant qu'elle était encore inconnue au monde et qu'elle ne voyait pas le monde, afin qu'à l'heure de sa naissance et durant toute sa vie, son regard ne fût fixé que sur Dieu, ne cherchât que Dieu, ne se plût qu'en Dieu. La naissance de ma mère fut ignorée de la terre, méconnue de la terre, mais non du ciel. Dieu, dès lors, put s'arrêter avec complaisance sur une créature pleine de justice et de sainteté, et, en sa faveur, accomplir l'œuvre de miséricorde qu'il avait promise au monde. Dieu ne regardait que Marie, ne vivait qu'avec Marie, ne se plaisait qu'en Marie. Il ne regardait point les grands, les puissants ni les rois de la terre ; son œil ne s'arrêtait que sur l'humble Marie, sur Marie inconnue, sur Marie enfant, qu'il aime comme sa fille, comme son épouse, comme sa mère, comme son temple. Du sein de son éternité, il veille sur Marie, il la dirige, il la conduit, il la regarde comme celle qu'il veut faire participer aux plus étonnants mystères qu'il doit opérer dans le temps. Chaque jour il augmente les grâces dans son âme, chaque jour il la fait croître en âge, en vertus, en mérites à ses yeux.

« Bientôt Marie fut tellement élevée en sainteté, que

le monde ne fut plus digne de la posséder ; et Dieu, malgré qu'elle fût bien jeune, l'appela dans son temple, où elle se consacra à lui pour toujours : offrande spontanée, offrande sainte, offrande sans retour! Dieu l'accepta afin que Marie voulût accepter un jour aussi son offrande. Dieu lui donna son temple pour retraite, afin qu'elle lui donnât son sein virginal, où il voulait habiter corporellement. Temple de Dieu et solitude de Marie ! Dieu et Marie ! Ma fille, pensez souvent à ces grandes choses, à ces admirables relations de la divinité avec cette créature dont le nom est Marie. Votre âme s'y perdra comme dans un abîme sans fin, et dans cet abîme, qui ne l'entraînera pas à sa perte, elle goûtera un bonheur inexprimable. Marie se retira près de Dieu, et Dieu vint près de Marie ; Marie se plaça sous la garde de Dieu, et Dieu veilla sur Marie ; il déploya toute sa puissance, toute sa force, toute sa vertu pour entourer Marie, pour environner son âme, éclairer son esprit, enflammer son cœur. Il fut tellement occupé de Marie, tellement agissant en Marie, que Marie sembla ne pas vivre, mais Dieu vivre en elle. Marie, c'était une créature manifestant l'action de Dieu. Cette manifestation était toute secrète, c'est-à-dire qu'elle n'était qu'entre Dieu et elle. La terre ne la connaissait point et ne pouvait la connaître, parce que la terre était séparée de Dieu, parce que la terre avait tellement perdu le souvenir de l'influence de Dieu et de son action, qu'elle ne l'aurait point aperçue, quand elle eût été extérieure en Marie. Marie, trésor du ciel, inconnue sur la terre. Dieu la voile dans sa simplicité, dans son humilité, dans son abaissement ; mais il la tient sous ses yeux, il la tient dans sa main, il

la tient dans son esprit, il la tient dans sa grâce, et quand viendra l'heure fixée éternellement, elle sera prête, elle sera disposée. Dieu aura Marie en Marie, c'est-à-dire sa Mère dans la Vierge annoncée par les prophètes, attendue par les patriarches, et promise au premier homme après sa chute. »

VI

Un jour de l'Annonciation, je lisais dans mon livre l'évangile de la messe ; je le lisais doucement, avec attention, pour y chercher le fruit du mystère que nous célébrions. Vainement je voulus m'arrêter sur les paroles enfermées dans ce passage de l'évangéliste saint Luc ; je demeurai sans pensées, sans réflexion, sans sentiment. J'appelai Jésus à mon aide ; je me prosternai à genoux à ses pieds devant le tabernacle, et le suppliai de m'éclairer sur le mystère de l'Annonciation. Le Sauveur Jésus vint à moi et me dit : « Ma fille, vous aimez que je vous parle de ma Mère, moi aussi je l'aime. Pour vous éclairer sur le mystère de ce jour, je veux vous emmener avec moi. Venez, ma fille, suivez-moi. » Jésus me prit par la main. Dès qu'il m'eut touchée, je me sentis élevée en l'air, la terre disparut à mes yeux, je ne vis plus rien, si ce n'est Jésus. Nous arrivâmes à une immense plaine. Ce n'était ni une plaine ni une campagne de la terre ; c'était comme cela, mais ce n'était point cela, et je ne sais le dire autrement. Autour de cette plaine, je vis neuf degrés ou neuf enceintes superposées. Chacune de ces enceintes était immense et occupée par une multitude de jeunes gens vêtus de blanc. Leur robe descendait jus-

qu'aux genoux ; leurs bras étaient nus, leurs cheveux longs, retroussés en arrière, séparés sur le milieu du front. Ils avaient tous deux ailes sur leurs épaules. Chacun de ces jeunes hommes était brillant comme le soleil ; mais plus l'enceinte était élevée et plus les jeunes hommes de cette enceinte étaient éclatants de lumière. Ceux de la dernière enceinte l'emportaient sur tous les autres.

Au dessus de ces enceintes je vis un trône magnifique, de l'or le plus fin et le plus brillant. Ce trône n'était que lumière, et cette lumière descendait sur tous les jeunes hommes qui me semblaient réfléchir la lumière de ce trône. Autour du trône, je vis, prosternés à genoux, sept jeunes hommes, plus brillants que ceux de toutes les enceintes, parce qu'ils approchaient de plus près le trône de la lumière.

Alors, du trône de la lumière, une voix se fit entendre. Tous ceux qui étaient dans les neuf enceintes et les sept qui se trouvaient devant le trône de la lumière prêtèrent l'oreille ; puis le premier des sept monta sur le trône, se prosterna trois fois, quitta cette plaine et passa par les endroits que nous avions parcourus.

« Venez avec moi, ma fille, » me dit alors le Sauveur Jésus. Il me prit encore par la main, et nous arrivâmes, avec celui qui avait quitté la plaine d'en haut, dans une petite cellule. Là, une jeune fille, d'une quinzaine d'années, les mains croisées sur la poitrine, priait, les yeux levés au ciel. Le jeune homme se prosterna devant elle et lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes. » A ces mots, la jeune fille me parut troublée dans la pa-

role qu'elle venait d'entendre. Elle se demandait quel pouvait être ce salut. Alors le jeune homme lui dit : « Ne craignez point, Marie ; vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez dans votre sein et que vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand. Son nom sera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur lui donnera le trône de David, son père, et il règnera éternellement, et son règne n'aura point de fin. « Alors la jeune fille répondit : « Comment cela s'opèrera-t-il, car je ne connais point d'homme ? » Il lui fut répondu : « Le Saint-Esprit descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira, et ce qui naîtra de vous est saint et sera appelé le Fils du Très-Haut. Voici que votre parente Élisabeth a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse, et c'est le sixième mois de la grossesse de celle qui est appelée stérile, parce qu'il n'y a point de promesse irréalisable pour Dieu. » La jeune fille, levant les yeux au ciel, s'écria : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

Alors tout disparut, le jeune homme venu avec le Sauveur Jésus et moi de la plaine d'en haut, et la jeune fille que nous avions trouvée en prière. Je ne vis plus que le Sauveur Jésus ; il était en face de l'autel. Je me mis à genoux devant lui ; il me bénit, me releva et me dit : « Ma fille, j'ai voulu parler à vos yeux avant de parler à votre intelligence, parce que votre intelligence comprendra mieux maintenant ce que vos yeux auront aperçu, ce que vos oreilles auront entendu. Cette plaine que vous considériez, ma fille, c'est le ciel ; les neuf enceintes et ceux qui les occupaient, les neuf chœurs des anges ; le trône de lumière, le trône de Dieu ; les sept

jeunes hommes qui entouraient ce trône, les sept anges qui sont toujours devant mon Père ; celui qui s'est levé, qui est venu avec vous dans la cellule où nous sommes entrés, c'est l'ange Gabriel : celle à qui il a parlé, c'est Marie.

« Vous allez maintenant, ma fille, pénétrer plus facilement le mystère sur lequel vous vouliez méditer. Je vous parlerai avec la simplicité d'une mère ; écoutez-moi avec la docilité d'un enfant.

« Mon incarnation était le chef-d'œuvre des manifestations extérieures de Dieu au ciel et sur la terre. Toute l'éternité Dieu a préparé cette œuvre. Quand l'heure sonna, au milieu des temps, il envoya son ange, l'un des sept qui se trouvent toujours en adoration en sa présence et à qui il confie l'exécution de ses commandements, celui qui s'appelle Gabriel, c'est-à-dire force de Dieu ou bien Dieu et homme. Ce n'est pas sans dessein qu'il porte ce nom, *force de Dieu*, parce qu'il devait être le héros annonçant la grande manifestation de la force et de la puissance qui est en Dieu ; *Dieu et homme*, parce qu'il devait annoncer la grande merveille d'un Dieu fait homme.

« Il est ange et l'un des plus puissants de la cour de mon Père, et il vient dans la cellule de Marie, que mon Père avait choisie pour me donner le jour sur la terre. C'est le ciel qui apprend cette grande nouvelle à la terre; c'est un ange qui l'apprend à une vierge ; c'est le plus beau des anges qui l'apprend à la plus sainte des créatures ; c'est l'ange de Dieu qui l'apprend à la mère de Dieu. La terre et le ciel, Dieu et sa justice et sa miséricorde étaient en même temps dans la cellule de Marie. Ma-

rie priait, demandait la délivrance du monde, soupirait après la venue du Messie, et Dieu vient à elle par son ange ; Dieu vient lui dire que les temps sont accomplis, que le Messie va naître d'elle ; l'ange la salue et se prosterne devant elle.

« Vous avez contemplé ce spectacle ravissant, admirable, l'ange prosterné devant Marie, Marie à genoux devant Dieu, l'ange venant au nom de Dieu, Marie n'ayant point ses yeux fixés sur l'ange, mais toujours sur Dieu, l'ange saluant Marie pleine de grâce, temple de Dieu, femme bénie parmi les femmes, Marie se disant la servante de Dieu. Ce langage n'était point un langage de la terre, c'était plus qu'un langage angélique, il était de Dieu, porté par un ange et reçu par Marie. Or, ma fille, la parole de Dieu est lumière, et cette lumière n'est point une lumière créée, mais incréée, qui ne sort pas de Dieu, qui reste en Dieu, mais dont les rayons viennent et descendent jusqu'à la créature pour lui montrer les choses de Dieu et l'élever jusqu'à lui.

« Marie écouta la parole de Dieu transmise par l'ange et demeura en silence. Son esprit, éclairé aussitôt par cette lumière de la parole, pénètre jusqu'au sein de la Divinité pour y contempler ses desseins éternels. Elle contemple, et cette contemplation est pour elle pleine d'intelligence. L'ange, pénétré de respect, vénérant le silence de Marie et sa contemplation, demeure en silence devant elle.

« N'avez-vous point remarqué cela, ma fille ? — Oui, Seigneur. — Qu'avez-vous vu en Marie ? — Seigneur, je ne saurais m'exprimer, mais il me semble que c'était un ravissement céleste, et puis comme un trouble produit par

la parole de l'ange et ce ravissement. — Ne pensez-vous point que ce soit la présence de l'ange qui l'ait troublée ? — Non, Seigneur, car j'ai vu clairement et d'une manière sensible la vérité du récit évangélique qui dit que Marie fut troublée dans le discours de l'ange.

« Il en a été ainsi, ma fille. Marie était sainte et pleine de grâces, la pureté de son âme surpassait la pureté de tous les esprits célestes ; la présence d'un ange sous une forme humaine ne pouvait la troubler. Marie était si éclairée, son intelligence si ouverte et si pénétrante, qu'elle eût reconnu un artifice, si l'ange des ténèbres avait voulu se changer pour elle en ange de lumière. Marie n'était pas seulement gardée par un ange, mais par Dieu ; car Dieu était avec elle, et, sous la garde de Dieu, elle ne pouvait ni craindre ni se troubler. Marie fut troublée dans la parole de l'ange. Il y eut combat entre son humilité et la parole du messager céleste. Le combat produisit le trouble de Marie, qui se demanda quelle pouvait être cette salutation et la signification de ces paroles. Ah ! ma fille, l'humilité était si grande en Marie qu'elle ignorait les grandeurs qui étaient en elle. Dieu voulait élever Marie, et Marie ne pensait qu'à s'humilier devant Dieu ; et son humilité lui enlevait la parole, et elle se confondait dans son néant au moment même où Dieu allait l'exalter par sa divinité, qui devait s'unir si intimement à elle. Son humilité devint sa force ; l'ange ajouta : « Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu. »

« Savez-vous, ma fille, quelle est cette grâce que Marie a trouvée devant mon Père ? — Non, Seigneur. — Écoutez l'ange, il va vous l'apprendre : « Voici, lui dit-il, que vous

concevrez dans votre sein et que vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. »

« La grâce que Marie a trouvée devant mon Père, c'est moi. Je suis la grâce de Dieu le Père, je suis la splendeur de sa gloire, et Marie m'a trouvé par sa sainteté, par sa vertu, par sa virginité. Elle m'a trouvé et je viendrai en elle, et je me donnerai à elle, et elle se donnera à moi. Ma divinité descendra en son humanité, son humanité voilera ma divinité ; ma divinité remplira son humanité : vierge, elle deviendra mère ; vierge mère, elle sera mère de Dieu, elle sera ma mère.

« Voilà la dignité que l'ange annonce à Marie, et cette dignité étonnante pour le ciel et pour la terre le fut aussi pour Marie. Elle s'écria : « Comment cela pourra-t-il s'opérer, je ne connais point d'homme ? »

« Je désire, ma fille, que vous compreniez bien ces paroles ; écoutez-moi avec plus d'attention. Il n'y a point un doute sur la parole de l'ange : Marie savait que je devais naître d'une vierge, et son âme était pleine de foi dans les promesses de Dieu. Mais elle ne savait point de quelle manière je devais naître d'elle. Être vierge et mère en même temps, c'est là un mystère que nul ne comprendra jamais, et Dieu n'avait point révélé la manière dont il devait opérer cette étonnante maternité. Aussi Marie s'écrie : « Comment cela s'opèrera-t-il, je ne connais point d'homme ? » Loin d'être une parole de doute, cette parole est pleine de croyance et de foi ; une parole de croyance au pouvoir de Dieu, à sa maternité et aussi à la conservation de sa virginité. C'est une parole de vénération pour le pouvoir de Dieu, de remercîment pour la maternité promise, d'action de grâces pour sa virginité con-

servée. Quel est ce mode nouveau que Dieu emploiera pour opérer son œuvre ? Quelle est cette nouvelle faveur que Dieu me réserve ? Telle était la pensée de Marie.

« Vous devez remarquer aussi que cette parole n'est pas une parole uniquement de Marie, c'est une parole de Dieu, comme les paroles de l'ange étaient aussi paroles de Dieu. Dieu voulait par cette parole et sa conservation dans l'Évangile faire éclater la vérité de sa promesse, faire observer la réalisation des prophéties, tout en relevant la dignité, la pureté, la sainteté de la créature qu'il avait choisie pour être sa mère.

« Marie, par sa virginité, a attiré Dieu en elle. Il fallait que cette virginité apparût toute brillante aux yeux de tous les hommes ; et que cette vertu, manifestée en elle d'une manière si éclatante, demeurât parmi les hommes comme l'expression de ce qui pouvait être le plus agréable à Dieu. Dieu ne voulait pas seulement que j'habitasse en Marie, il voulait aussi que je vinsse habiter dans les enfants des hommes ; il voulait que parmi les enfants des hommes je choisisse un peuple, un peuple privilégié, dont la pensée s'élevât au dessus de la terre et des sens, méditât, dans une chair sujette à la corruption et captivée par les sens, le mystère de l'union incorruptible entre Dieu et l'homme, que ce peuple se demandât toujours : Comment, dans ma faiblesse, dans ma misère, dans mon indignité, arriverai-je à unir Dieu à ma chair ? et qu'il comptât comme Marie sur les paroles de l'ange : Le Saint-Esprit descendra en vous, la vertu du Très-Haut vous couvrira, et ce qui naîtra de vous est saint et sera appelé le Fils du Très-Haut.

« Oui, ma fille, dans l'œuvre de mon incarnation en

Marie, il n'y a eu que l'œuvre de Dieu. Les hommes n'y ont point eu de part. Tout a été divin dans cette nouvelle création. Le Saint-Esprit est venu lui-même opérer en Marie cette merveille, la vertu de mon Père a soutenu Marie dans la création de mon humanité en elle ; mon humanité unie à la divinité a été sainte comme ma divinité, et j'ai été appelé parmi les hommes du nom que je portais dans le sein de mon Père, du nom qui désigne et exprime ce que je suis, le Fils de Dieu.

« Voilà le prodige merveilleux, dont l'explication est donnée à Marie, que les femmes stériles devenues mères dans l'ancienne loi avaient annoncé, qu'Élisabeth sa cousine, devenue mère aussi malgré sa stérilité, annonçait également, non pas dans sa totalité, mais comme signe de l'efficacité de la puissance de Dieu, dont pas une promesse n'est irréalisable.

« Heureuses les âmes qui, comme Marie, suivent, dès leur enfance l'attrait que Dieu met dans leur âme, qui se consacrent à lui et ne désirent d'autre union que son union ! En vérité, je vous le dis, ma fille, ces âmes deviendront ma mère comme Marie ; je reposerai en elles, non-seulement neuf mois, mais toute leur vie, et pendant l'éternité elles reposeront en moi. J'aurai pour elles, comme j'en ai eu pour Marie, des faveurs spéciales sur la terre et dans le ciel. Ma fille, je vous appelle à moi, dites avec Marie : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Prononcez souvent ces mots, prononcez-les comme Marie, les yeux levés au ciel, votre cœur tout entier abandonné à Dieu, votre esprit et votre âme ne demandant, ne désirant, ne cherchant que la volonté de Dieu.

« Ma fille, quand l'ange eut fini de parler, il avait achevé sa mission et n'attendait que la réponse de Marie. J'étais à même de m'incarner en Marie, mais il fallait le consentement de Marie Dieu allait renouveler son alliance avec les hommes, mais cette alliance devait être acceptée par Marie, et Dieu, et l'ange, et moi qui vous parle nous attendions la réponse de Marie. O puissance, ô grandeur communiquée à Marie ! Jamais Dieu ne s'était soumis à l'homme, et il se soumet à Marie ; jamais Dieu n'avait consulté l'homme, et il consulte Marie ; jamais Dieu n'avait fait dépendre son action de l'homme, et il fait dépendre la plus admirable de ses actions de Marie. O parole de Marie ! Ma fille, n'en avez-vous point distingué l'accent ? N'était-ce point ma parole que vous avez distinguée dans la parole de Marie ? Je suis la parole éternelle de Dieu, j'allais m'incarner dans Marie, et déjà ma parole était en elle comme un essai de ce que j'allais produire par elle dans le monde : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

« Le résumé de mon incarnation est dans cette parole. Il n'y a que deux choses en elle : humilité et puissance ; l'une et l'autre existent séparément, mais il semble que la seconde ne se manifeste que par la première. Ce n'a été que par mon humiliation jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix, que j'ai voulu manifester ma puissance sur la mort, sur l'enfer, et sur l'homme pécheur à qui je rendais la grâce et la liberté.

« Marie, au moment où le messager du ciel proclame ses grandeurs, s'humilie jusque dans le plus intime de son être : « Voici la servante du Seigneur. » Mais cette humilité acquiert une force toute divine, qui m'attire et

m'incarne en elle par la puissance d'un commandement auquel je ne résiste point : « Qu'il me soit fait selon votre parole. »

« L'œuvre de mon incarnation fut accomplie par cette parole. J'habitai dès lors corporellement en Marie, et le ciel adora ce mystère de l'abaissement du Fils de Dieu, de sa miséricorde et de son amour pour les hommes, et de la dignité, de la grandeur, de la puissance de la Vierge que j'avais choisie pour être ma mère. »

Voilà ce que je me rappelle de mon entretien avec le Sauveur sur le mystère de l'Annonciation. Je n'ai point parlé comme le Sauveur, mais comme j'ai su et comme il me l'a permis. Ce que je ne puis et ne sais point dire, c'est le bonheur que l'onction de sa parole mit dans mon âme. Je le remerciai de l'instruction qu'il m'avait donnée et le priai de me faire participer aux sentiments de Marie au jour de l'Annonciation.

VII

Quelques jours après, je pensais aux grâces si privilégiées que Dieu avait données à Marie ; je félicitais Marie d'avoir été choisie pour mère de Dieu ; je félicitais Jésus d'avoir Marie pour sa mère. Ce furent les seuls sentiments que je ne pus former dans ma méditation. Selon la recommandation de Jésus, je me tenais silencieuse en sa présence, mon cœur et mon esprit attachés à lui. Il me semblait que mon âme s'embrasait de plus en plus d'amour pour le Sauveur. Il vint à moi du fond du tabernacle et me dit : « Ma fille, je vous ai parlé sur le mystère de l'Annonciation de ma naissance à Marie et de

Marie, aujourd'hui je veux vous parler de ma vie en Marie pendant les neuf mois que j'ai passés en elle, et des mystères opérés par ma présence en son sein virginal.

« J'étais Dieu, fils de Dieu, Verbe de Dieu, lumière de Dieu, splendeur de la gloire de Dieu, vivant dans Marie, femme mortelle, femme vierge, sainte, immaculée dans sa conception, dans sa naissance et dans sa vie, femme mère de Dieu. J'étais dans Marie comme homme, comme fils d'Adam, fils de David, en tout semblable aux autres hommes, hormis la similitude du péché. J'étais dans Marie, ayant ma vie comme Dieu, et ma vie comme homme : en elle il y avait ma divinité et mon humanité, et les deux natures divine et humaine se réunissaient dans ma personnalité de Sauveur. J'étais à Marie un Dieu soumis à Dieu le Père, un Dieu incarné, un Dieu fait homme pour offrir à mon Père le sacrifice qui seul pouvait lui être agréable.

« J'étais en Marie, Dieu et homme tout ensemble ; Dieu-Homme s'immolant et se donnant continuellement à Dieu, et lui répétant à chaque moment cette parole : Mon Père, vous n'avez point voulu les holocaustes ni les sacrifices des hommes, mais vous m'avez donné un corps, et voici que je viens, ô mon Dieu, pour faire votre volonté.

« J'étais Dieu, et je m'adressais à Dieu ; je reconnaissais qu'il m'avait donné le corps dont était revêtue ma divinité ; je le proclamais l'auteur de mon incarnation et je lui offrais tout ce qu'il m'avait donné ; je le lui offrais à l'état de victime, comme un serviteur à son maître, afin de faire sa volonté qui était de sauver le monde.

« N'était-ce pas, en effet, être victime, que de resserrer ma divinité dans le sein de Marie ? N'était-ce pas être soumis comme un serviteur, que de plier et de voiler ma divinité dans l'humanité ? N'était-ce pas être à la fois serviteur et victime, que de m'offrir à Dieu en reconnaissant son domaine sur moi ? N'était-ce pas venir pour sauver le monde, puisque je prenais l'humanité en ma divinité et que je présentais cette humanité sanctifiée par moi à mon Père, afin qu'il l'agréât, qu'il vît dans son Fils éternel ce même Fils fait homme, devenu frère des hommes, et qu'il acceptât tous les hommes comme mes frères en tant qu'Homme-Dieu ?

« Ma vie dans le sein de Marie, c'était une parole continuelle à Dieu mon Père ; c'était une parole de soumission, d'obéissance, d'humilité ; c'était une parole de prière et de supplication ; c'était la parole éternelle, qui est dans le sein du Père, incarnée dans le sein de Marie, et qui, du sein de Marie, s'élevait à Dieu mon Père ; c'était la parole du nouvel Adam conversant avec son Créateur, non plus dans l'orgueil et le superbe du cœur, mais dans la plus profonde humilité, et ce nouvel Adam n'était pas homme seulement, il était Dieu et homme. Aussi, par son humilité et sa divinité, il ne devait point perdre l'homme, mais le racheter et le sauver, car c'était la volonté de Dieu, et j'étais en Marie pour accomplir cette volonté.

« Ma vie en Marie était donc ma vie pour Dieu, c'était aussi ma vie pour ma mère. En vivant dans Marie, je rendais gloire à mon Père, je lui ramenais l'humanité coupable, je satisfaisais sa justice, et tout cela dans un entretien plein d'humilité et de soumission. En vivant en

Marie, je rendais aussi gloire à Marie, et jamais nulle créature n'a eu de gloire pareille à cette gloire. Ce n'étaient point les hommes que je lui soumettais, mais ma divinité ; ce n'était point une œuvre de justice, mais de miséricorde que j'accomplissais à son égard ; et de même que j'avais préparé son âme par la parole de ma grâce, de même que je lui avais fait annoncer mon incarnation par la parole de mon ange, je voulais par ma propre parole achever l'œuvre de sanctification et de grandeur qui devait s'opérer en elle. Ma parole à Marie n'était qu'un écho de ma parole à mon Père ; mais Marie recevait cette parole et la conservait en son cœur ; par ma parole à mon Père je complétais de plus en plus l'œuvre de la rédemption du monde ; par ma parole à Marie, je complétais l'œuvre de son union avec moi. J'étais Dieu, en cette qualité je lui donnais la vie ; j'étais Fils de l'homme, en cette qualité je recevais d'elle ma vie, et, par cet échange réciproque, je l'unissais plus à moi et je m'unissais plus à elle en même temps. J'étais Dieu, et comme Dieu reposant en une créature, Marie était pour moi le seul lieu où je pusse me plaire. Marie étant sainte, toute donnée à Dieu, tout absorbée en moi, elle ne voyait que moi, elle ne soupirait qu'après moi, elle ne désirait que moi, j'étais sa vie, son mouvement, sa richesse, son Dieu ; elle était ma mère et je l'attirais à moi, je me faisais le centre de sa vie. Dieu, dans l'éternité, a été, est et sera toujours l'objet des contemplations de son Verbe. Dans le temps, le Verbe de Dieu fait homme était le continuel objet des contemplations de Marie, et Marie aussi, après mon Père, mais avec mon Père, le continuel objet de mon humanité unie à la divinité.

« Aimez à me contempler dans vos méditations, vivant

en Marie ; c'est là une dévotion qui m'est très-agréable et qui est peu en usage. Attachez-vous y, et plus vous vous y attacherez, plus elle aura pour vous d'attraits. Vous ne la comprendrez jamais parfaitement. Sur la terre, ma vie en Marie demeurera comme un livre fermé ; néanmoins je l'ouvrirai pour vous si vous me le demandez. Je vous montrerai le Fils de l'homme occupé en Marie de Dieu et de l'humanité tout entière, et Marie dans toute l'humanité seule occupée de la divinité ; je vous montrerai Celui qui est la vie, tirant la vie d'une créature ; je vous montrerai Celui qui est la lumière, enfermé dans les ténèbres et dans le sein d'une créature ; je vous montrerai Celui qui est Dieu, devenu homme ; l'Éternel, mortel ; le Saint, fait comme pécheur, je vous montrerai une Vierge devenue mère, une Vierge mère portant un Dieu dans son sein, une créature vivifiant le Créateur, le Dieu du ciel et de la terre dépendant de l'œuvre de ses mains ; je vous montrerai la vie divine et la vie humaine ne faisant plus qu'une vie [1], la vie

1. Cette vie était *une*, non par l'identité, non par la confusion, mais uniquement par l'union de la vie divine et de la vie humaine en N.-S. Elle était, comme ses actions, *théandrique*. Or, tout théologien sait que deux principes unis ensemble pour produire soit une action, soit un effet, n'en gardent pas moins leur mutuelle distinction. Marie Lataste distingue avec soin, au commencement du même discours, la vie divine de la vie humaine en N.-S. Voici en quels termes elle l'y fait parler : « J'étais en Marie, ayant ma vie comme Dieu et ma vie comme homme », et, L. II, § IX : « Union admirable de la vie du Fils de Dieu avec celle du Fils de l'homme ! » Qu'on lise ce qu'elle a écrit dans sa lettre 1re sur l'unité de la personne, la distinction parfaite des deux natures, de leurs propriétés et de leurs opérations respectives, et l'on ne verra pas sans étonnement l'irréprochable justesse de son langage sur ces vérités si hautes et si pleines de mystères.

du Fils de Dieu fait homme. Contemplez-moi vivant en Marie, et vous pourrez recevoir dans votre esprit une idée de mon humiliation et de la grandeur de Marie, une idée de mon amour pour Marie, et de l'amour de Marie pour moi, de mon union à Marie, et de l'union de Marie avec moi. Contemplez-moi vivant en Marie, et vous aurez une idée des relations ineffables que cette vie établit entre mon Père et Marie ; Dieu m'engendrant de toute éternité et seul dans son sein, Marie seule aussi m'engendrant dans son sein par la vertu de Dieu, Dieu m'appelant son Fils et Marie me donnant le même nom.

« Vous me verrez fils de Dieu et fils de Marie, unissant Marie à Dieu et Dieu à Marie, reposant dans le sein de Dieu et dans le sein de Marie, regardant Dieu le Père pour l'aimer comme mon père, regardant Marie pour l'aimer aussi comme ma mère, ne faisant qu'un avec mon Père, ne faisant qu'un non plus avec ma mère, étant distinct de mon Père dans le ciel et de ma mère sur la terre, commençant à donner Dieu à l'humanité en Marie, commençant à donner l'humanité à Dieu en lui donnant Marie.

« Je vous laisse, ma fille, à ces pensées, je vous les abandonne : conservez-les dans votre cœur comme un stimulant précieux qui vous fera désirer de plus en plus que je vienne habiter en vous, vivre avec vous et vous faire goûter les douceurs de ma présence et de mon amour. »

VIII

« Une nuit de Noël, je faisais avant la messe de minuit ma méditation sur la naissance de Jésus dans

l'étable de Bethléem. Je n'étais point devant l'autel du tabernacle. Un attrait particulier m'avait attirée près de l'autel de Marie. Je ne m'étais point adressée à Jésus, j'avais recouru à Marie. J'avais oublié le Sauveur pour ne penser qu'à sa Mère. Cet oubli n'était pourtant pas un oubli, car, en m'adressant à Marie, je pensais aussi à Jésus ; je veux dire seulement que mon premier regard dans cette nuit avait été pour Marie, et que par Marie je voulais arriver à Jésus. L'autel de Marie n'était point illuminé, mais cela m'importait peu. Je voyais Marie, sinon avec les yeux du corps, du moins avec les yeux de mon âme; j'étais avec elle et saint Joseph dans l'étable, et avec elle et saint Joseph j'adorais Jésus enfant.

Bientôt la vue que j'avais de Marie fut plus claire, plus brillante ; elle devint la lumière de son autel qui était sans lumière ; elle m'appela avec bonté. L'enfant Jésus, enveloppé de langes, était dans ses bras. J'aurais bien voulu le prendre entre les miens, le presser sur mon cœur, le caresser, mais je n'osais le demander à Marie ; elle le comprit, car, sans m'interroger, elle plaça son divin enfant entre mes mains, puis elle me rapprocha d'elle, comme pour me prendre avec Jésus sous sa protection. L'enfant Jésus était avec moi, mais il était sans parole. Je le regardais, puis je regardais Marie ; j'embrassais Jésus et je remerciais Marie. Je voulais interroger Jésus et je n'osais interroger Marie. Néanmoins, je m'enhardis peu à peu et je dis à Marie : Vierge sainte, parlez-moi de la naissance du Sauveur Jésus. « Ma fille, me dit Marie, je veux satisfaire votre désir. Mon Fils Jésus étant enfant ne vous parle point, je vais vous entretenir en sa place.

« Ma fille, c'est à cette heure, en une nuit anniversaire de cette nuit, que je mis au monde mon Fils Jésus. Cette naissance est le mystère d'une triple [1] volonté au ciel et sur la terre : la volonté de Dieu le Père, qui chérissait les hommes à ce point qu'il leur donnait son Fils : la volonté du Verbe de Dieu, qui chérissait à ce point la volonté de son Père qu'il voulait l'accomplir au moment fixé par lui : la volonté du Saint-Esprit, qui avait tout disposé pour opérer cette naissance étonnante, et dont l'opération devait manifester la sagesse et la puissance. Voilà la triple volonté du Ciel qui se manifeste en cette naissance. Cette volonté est une dans sa triplicité, elle n'a qu'un objet, la naissance de mon Fils : elle repose éternellement au sein de la divinité.

« La naissance de mon Fils Jésus renferme encore le mystère d'une triple volonté sur la terre : la volonté de Dieu le Père, de Dieu le Fils et de Dieu le Saint-Esprit, qui s'est formée dans le ciel et qui opère sur la terre ; la volonté du Fils de Dieu fait homme, qui est mon Fils, et ma volonté. Ces trois volontés ne font qu'une volonté : elles étaient en moi, et opérèrent la naissance de mon Fils. Les trois personnes divines voulaient la naissance de Jésus, et Jésus est né ; Jésus voulait naître, et Jésus est né : je voulais la naissance de Jésus, et Jésus est né.

« Cette naissance s'est opérée dans ces admirables relations entre les trois personnes divines et moi, mère de Jésus. Les trois personnes divines donnaient mon Fils au monde : je le donnais aux trois personnes divines. Les

1. Voir la note page 9.

trois personnes divines me regardaient comme mère de Jésus ; moi, je me regardais comme l'humble servante des trois personnes divines. Dès ce moment je me trouvai plus puissante et je sentis en moi la puissance même de Dieu ; car Jésus fut mon Fils non-seulement en moi, mais hors de moi, et Celui qui commande au ciel et sur la terre me fut soumis. Je lui commandais ; il faisait ma volonté comme la volonté de son Père, et ainsi quand la volonté des trois personnes divines était la règle et le mouvement de ma volonté, ma volonté était aussi la règle et le mouvement de la volonté divine de mon Fils.

« O ma fille ! comprenez bien l'exemple qui ressort pour vous de la naissance de Jésus. C'est un exemple de soumission, un exemple de volonté exécutée et suivie, un exemple de subordination, et cet exemple vient du Ciel, vient de Dieu. Dieu a voulu, et j'ai voulu avec Dieu. Dieu le Père a voulu, et Dieu le Fils s'est soumis à la volonté de son Père. Dieu le Père et Dieu le Fils ont voulu, et Dieu le Saint-Esprit a voulu avec eux, et il a disposé la réalisation et l'accomplissement de leur volonté. Ma volonté a toujours été conforme à la volonté de Dieu. Dieu a voulu que le Fils s'incarnât en moi, naquît en ce jour, et en tout j'ai conformé ma volonté à la volonté de Dieu. Ne l'oubliez pas, ma fille, le péché de l'homme a été une opposition à la volonté de Dieu ; pour réparer ce péché, il a fallu une soumission à la volonté divine. Voici le commencement de cette soumission, soumission dans la naissance de mon Fils. Portez vos regards plus loin, vous trouverez cette soumission dans sa mort. De Bethléem au Calvaire, tout en Jésus, tout

en moi unie à Jésus est soumission à la volonté de Dieu.

« Eh bien, ma fille, soyez soumise aussi à la volonté de Dieu, que votre volonté soit toujours liée à la sienne et ne fasse qu'une avec elle : rappelez-vous la naissance de mon Fils, sa soumission et ma soumission ; et, quelque pénible que soit ce qui pourra vous être demandé, pensez que la soumission augmentera votre justice et vous unira plus à Jésus et à sa mère. »

IX

Un jour de l'Epiphanie, j'avais eu le bonheur de faire la sainte communion. Après avoir reçu Jésus dans mon cœur, je le lui offris avec tout ce que j'avais et tout ce que j'étais pour le reconnaître comme mon Roi, mon Dieu et mon Sauveur. Alors je vis, non des yeux du corps mais de mon âme, un jeune homme qui me parut être un ange ; il se mit en adoration devant le tabernacle, puis il vint à moi et me dit : « Marie, suivez moi. » Je me levai et je le suivis. Nous passâmes derrière l'autel. Là, une immense campagne s'offrit à mes regards, et au loin apparaissait une colline sur laquelle était assise une petite ville. Nous marchâmes très-vite et nous atteignîmes en quelques minutes la cité. Nous la traversâmes, sans nous y arrêter, et nous nous dirigeâmes vers le bas de la colline qui portait la ville du côté de l'orient. Nous arrivâmes près d'une grotte taillée dans le roc : « Arrêtez-vous, Marie ; c'est ici la maison du Seigneur et le lieu où il a pris naissance pour sauver les hommes. » Cette grotte, qui avait servi d'étable, était vaste, spa-

cieuse, et couverte de chaume. Elle avait été disposée en habitation, là habitaient réellement Jésus, Marie et Joseph.

L'ange, s'adressant à Jésus enfant, lui dit : « Seigneur, vous m'avez ordonné de conduire près de vous votre servante Marie, la voici. » Jésus, en me voyant, me sourit avec bonté et puis regarda sa mère qui le tenait par la main. Je me prosternai devant Jésus, que je reconnus avoir tenu entre mes bras la nuit de Noël. Je l'adorai de nouveau comme mon Roi, mon Dieu et mon Sauveur. Il quitta la main de Marie et vint à moi. Je le reçus quelques instants dans mes bras et puis je le rendis à Marie, et je m'assis près d'elle sur un escabeau que me présenta saint Joseph.

« Ma fille, me dit alors la mère de Jésus, ne perdez jamais de vue la grâce qui vous est faite en ce jour. Dieu vous a donné un ange, et cet ange est l'ange de votre salut. Vous avez cherché avec lui mon fils Jésus, vous avez été amenée en ce lieu où il habite, et je vous ai permis de le recevoir dans vos bras. Ainsi, ma fille, chaque fois que vous chercherez mon Fils avec un grand désir, soyez sûre de le trouver. Vous ne le trouverez pas seul, vous me trouverez toujours avec lui ; il ne se donnera pas lui-même à vous, ce sera moi qui vous le donnerai, qui vous le livrerai, qui lui ordonnerai d'aller à vous. Il ne vous parlera point si je ne lui dis de vous parler ; mais s'il ne vous parle pas, je vous parlerai à sa place. Dieu a donné à mon Fils tout pouvoir sur la terre et dans le ciel ; mais, parce que je suis sa mère, il veut ne le point exercer sans mon ordre. Unissez donc toujours mon nom au nom de mon Fils ; cherchez-moi toujours, en

cherchant Jésus : ne nous séparez jamais et vous nous trouverez toujours unis, et nous vous donnerons place dans notre famille, dans nos épreuves, dans nos souffrances sur la terre, pour vous attirer à nous un jour auprès de Dieu. »

La parole de Marie était pleine de douceur et de bonté. J'aurais voulu l'entendre encore, mais elle s'arrêta.

L'ange qui m'avait conduite, et qui se tenait à l'entrée de la grotte vint se prosterner devant Jésus en disant : « Seigneur, les mages d'Orient ont vu votre étoile, ils viennent vous adorer. » L'enfant Jésus ne répondit rien ; mais il regarda Marie, et les mages entrèrent.

Le premier avait une robe qui descendait jusqu'à ses pieds, une couronne sur la tête, et, dans les mains, de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Il se prosterna jusqu'à terre et déposa sa couronne aux pieds de Jésus en disant : « Je vous adore, Fils de Dieu : je vous adore, Fils de Dieu fait homme : je vous adore, roi des Juifs. »

Le second était vêtu et couronné comme le premier, et, comme lui aussi, portait dans ses mains de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Il se prosterna jusqu'à terre et déposa sa couronne aux pieds de Jésus en disant : « Je vous adore, Fils de Dieu ; je vous adore, Fils de Dieu fait homme ; je vous adore, roi des Juifs. »

Le troisième était vêtu et couronné comme les deux premiers, et, comme eux aussi, il portait dans ses mains de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Il se prosterna jusqu'à terre et déposa sa couronne aux

pieds de Jésus en disant . « Je vous adore, Fils de Dieu ; je vous adore, Fils de Dieu fait homme ; je vous adore, roi des Juifs. »

Quand ils furent tous trois à genoux devant Jésus, ils lui offrirent chacun leurs présents.

Jésus leva sa main sur eux comme pour les bénir.

Marie s'entretint longtemps avec les mages sur le péché originel, sur la promesse du Rédempteur, sur la sainte Trinité, sur le changement qui allait s'opérer dans le monde par l'Incarnation.

Je vis les mages écouter la parole de Marie avec le plus profond respect, et porter tour à tour leurs regards de Marie sur Jésus et de Jésus sur Marie, sans pour cela paraître distraits aux paroles de Marie.

Quand Marie eut fini de parler, elle mit l'enfant Jésus entre les bras de chacun des mages. Ils furent heureux au dessus de toute expression de cette faveur signalée.

Les mages se retirèrent ; je remerciai Marie, je lui demandai d'embrasser encore le Sauveur enfant ; et l'ange, qui m'avait conduite dans la grotte, me ramena derrière l'autel. Je revins à ma place et je me retirai.

X

Trois jours après, je me sentis attirée près du saint-sacrement, je suivis cet attrait et j'arrivai près de Jésus. Je n'avais point la permission de le recevoir sacramentellement, mais je m'unis à lui par un grand désir de communier. Je voulus entrer dans mon cœur pensant y trouver Jésus sur son trône, comme je l'y trouve souvent. Jésus n'y était point. Je craignis de l'avoir offensé. Je

revins dans mon cœur pour y chercher encore Jésus. Jésus était absent : mais j'y trouvai mon ange gardien : « Marie, me dit-il, ne vous attristez point, je vais vous conduire à Jésus. » Alors mon ange me mena par le chemin que j'avais suivi trois jours auparavant. Je reconnus Bethléem, mon âme fut tranquille, et je me dis à moi-même : Nous allons à la grotte du Sauveur Jésus.

Mon ange était silencieux. Je lui demandai : Allons-nous à la grotte du Sauveur ? Il me répondit : « Le Sauveur n'est plus dans l'habitation où vous l'avez vu naguère. »

Aussitôt j'entendis des voix de femmes désolées qui pleuraient, et poussaient des gémissements à me fendre le cœur. Ces voix venaient de Bethléem. L'ange me dit alors : « Les voix que vous entendez sont les voix de pauvres mères à qui on arrache leurs enfants pour les livrer à la mort par ordre du roi Hérode qui, craignant la naissance du nouveau roi des Juifs, fait tuer à Bethléem et dans les environs tous les enfants de deux ans et au dessous. Hâtons nos pas, Marie ; Jésus a fui en Égypte avec sa Mère ; pressons-nous, nous le trouverons dans le désert. »

Les campagnes de la Judée disparurent rapidement et nous aperçûmes au loin Jésus, Marie et Joseph. Cette vue me donna de la force ; j'en avais grand besoin, la chaleur du désert m'avait exténuée de fatigue. L'ange m'encourageait aussi, et je marchais toujours.

Nous atteignîmes enfin la sainte famille ; elle reposait sous un arbre couvert de fruits et au pied duquel coulait une source d'eau fraîche. Marie tenait l'enfant Jésus dans ses bras. Je m'approchai de Jésus et lui dis : Seigneur,

voici bien longtemps que je vous cherchais et je ne vous trouvais point. Il me tendit les bras et je le pressai sur mon cœur.

Marie s'adressa à moi et me dit : « Ma fille, si vous voulez établir le royaume de Dieu dans votre cœur, vous trouverez des obstacles immenses ; mais ne vous découragez point. Fuyez le monde, fuyez le démon, fuyez loin de vous-même. Vous vous trouverez alors peut-être dans un désert, mais ce désert ne sera pas sans avoir des charmes pour vous. Dans ce désert, vous trouverez Dieu et ses consolations, qui vous sont figurées par cet arbre qui vous abrite des rayons du soleil et porte des fruits pour vous nourrir, et par cette source d'eau où vous pourrez vous désaltérer. Vous y trouverez Jésus et vous m'y trouverez avec lui. Alors ce désert ne sera plus pour vous un désert, mais une douce oasis, où vous vous reposerez après le combat, après une longue course, après de rudes épreuves. Ma fille, allez en paix. »

Je revins à travers le désert et la campagne que j'avais parcourue, en me félicitant d'avoir trouvé Jésus.

XI

Un jeudi soir de la semaine sainte, je me transportai par la pensée sur le haut du Calvaire. Là, je vis le Sauveur Jésus en croix et Marie debout au pied de la croix.

Je n'ai jamais vu de spectacle qui m'ait émue de compassion comme celui que j'eus alors sous les yeux. J'aurais voulu être en croix à la place de Jésus qui souffrait pour moi ; j'aurais voulu consoler Marie qui venait de sacrifier son Fils pour moi.

Je m'approchai de Marie, et je vis ses yeux s'arrêter sur mes yeux. Son regard m'arracha des pleurs. Elle vint à moi, essuya mes larmes et me dit : « Ma fille, j'ai voulu vous montrer l'état dans lequel m'avait mise la passion de mon Fils et vous faire comprendre tout ce qu'a souffert mon cœur de mère.

« En ce moment s'est réalisée la parole du saint vieillard Siméon, m'annonçant qu'un glaive de douleur percerait mon âme. J'avais vu mon Fils livré par un de ses disciples, conduit par une soldatesque barbare, flagellé, couronné d'épines, dépouillé de ses vêtements ; je le voyais à cette heure cloué sur la croix élevée entre le ciel et la terre. Ah ! vous ne comprendrez jamais l'excès de mes souffrances en ce moment de la passion de mon Fils ; je souffrais tout ce qu'il souffrait de la part des soldats, de ses juges, de ses bourreaux : j'étais crucifiée avec lui. Oui, mon âme et ma bouche disaient bien haut à Dieu : « Mon Dieu, que ce calice, s'il est possible, passe loin de moi ! » Mais, sachant que par la mort de mon Fils le monde devait être sauvé, j'ajoutai : « Que votre volonté soit faite et non la mienne. »

« Combien douloureux a été pour moi le glaive de la justice de Dieu perçant le cœur de mon Fils, et perçant aussi mon cœur ! Sera-t-il jamais douleur pareille à cette douleur ? Combien les âmes rachetées au prix du sang de mon Fils m'ont coûté cher, ma fille : combien ce rachat m'a fait souffrir ! Il ne m'a point coûté la vie ; mais il a coûté la vie de mon Fils, et, en ce moment, la vie m'était plus douloureuse que ne l'eût été la mort.

« Telle n'était point la volonté de Dieu ; il voulait la mort de mon Fils et non ma mort, et j'ai vu mourir mon

Fils, j'ai supporté, j'ai conservé ma vie avec soumission à sa sainte volonté.

« Ma fille, vous aurez beaucoup à souffrir dans votre vie; vous aurez beaucoup de tribulations à supporter : quand vous n'aurez plus ni force ni courage, venez dans mon cœur, il vous relèvera et vous soutiendra. Venez dans mon cœur, il vous donnera patience et soumission ; venez dans mon cœur, il vous consolera ; venez dans mon cœur, il guérira toutes vos blessures et vous fera croître par la patience en mérite devant mon Fils. La souffrance est le chemin du salut, le sentier qui mène à la patrie, le combat qui assure la couronne; c'est le signe de ralliement avec mon fils, c'est le drapeau des soldats qui marchent sous ses ordres. »

XII

Un jour du mois de mai, Marie me dit : « C'est avec raison, ma fille, qu'on m'appelle la consolation des affligés, le refuge des pécheurs, le salut des infirmes.

« Je suis la consolation des affligés. Il est des afflictions qui souvent abattent le cœur de l'homme et lui enlèvent toute sa force. Heureux ceux qui tournent leurs regards vers moi, parce qu'ils sont consolés ! Pour consoler un affligé, il faut avoir été soi-même dans l'affliction, parce qu'alors on compatit à sa douleur et que la compassion est la clef de la consolation ; il faut encore trouver en soi un objet ou une parole qui soit capable non-seulement de faire diversion avec le motif de l'affliction, mais qui enlève complétement l'affliction elle-même.

« Or, ma fille, toutes les afflictions ont été en moi,

hormis celle du péché ; et bien que celle-ci n'ait point été en moi personnellement, le péché des autres a été une affliction pour moi, parce qu'il offense Dieu et qu'il a fait mourir mon Fils. J'ai été exilée de ma patrie ; j'ai perdu le peu que j'avais ; j'ai vu mon Fils mourir sur la croix, et dans ce moment j'ai reçu en moi toutes les afflictions qu'un cœur puisse éprouver ou supporter. Je saurai donc compatir à la douleur des amis que la mort sépare, de ceux que la persécution poursuit, de ceux qui conservent secrètement leur affliction dans leur cœur sans la manifester, je saurai compatir à toutes les douleurs.

« Je saurai faire disparaître l'affliction en donnant la soumission à la volonté de Dieu, en éclairant l'esprit et montrant que toutes choses passent et disparaissent ; que les épreuves, loin d'être un sujet d'affliction, sont au contraire un sujet de gloire et de bonheur. Puis, ma parole sera tellement douce, maternelle, affectueuse, qu'il n'y aura rien de comparable à elle, et qu'elle calmera toute peine et toute douleur. Elle sera, comme un baume salutaire, d'une efficacité instantanée et qui non-seulement guérira la plaie, mais fortifiera celui qui souffre.

« Je lui donnerai ma parole, je lui donnerai aussi mon Fils, source de toute joie et principe de tout bonheur sur la terre et dans le ciel.

« Je suis le salut des infirmes. Il y a deux sortes d'infirmités : les infirmités du corps et celles de l'âme. Je guéris également les unes et les autres. Ces deux infirmités ont eu pour principe le péché de l'homme. Le péché a été la cause de toutes les infirmités corporelles ou morales. Le péché a assujetti l'homme à la mort et aux diverses maladies qui torturent son corps dans le cours

de la vie ; il a tristement incliné l'âme vers le mal, et ce penchant de l'âme pour le mal est ce qui s'appelle l'infirmité de l'âme.

« Je n'ai jamais commis le péché ; jamais le péché n'a eu d'accès dans mon cœur. J'ai donné, au contraire, naissance à Celui qui s'appelle Saint ; il est venu en moi ; il s'est fait chair en mon sein, et cette habitation m'a accordé d'immenses prérogatives, celle, par exemple, de guérir ce que l'opposé de la sainteté avait apporté dans l'homme. J'ai donné au monde son Sauveur, Celui qui l'a racheté du péché, et j'ai gardé le pouvoir de guérir des suites du péché.

« Je guéris les corps infirmes. Voyez dans le monde, depuis dix-huit siècles, combien d'infirmes, désespérant du salut de leur vie, ont recouvré la santé en recourant à moi. Il n'est pas de jour où ma bonté pour les hommes n'opère ainsi parmi eux des prodiges sur leur corps ; mais j'aime surtout à faire éclater ma puissance sur l'âme. Combien de jeunes gens et de jeunes filles, combien d'hommes mûrs et avancés en âge sentent en eux l'infirmité de leur âme, et l'inclination qui les porte au mal. Ils implorent mon secours, mon assistance, ma protection, mon appui, et, brisant cette inclination perverse, je les incline au contraire vers le bien. Au lieu de regarder la terre, ils regardent le ciel ; au lieu d'écouter Satan, ils écoutent Jésus ; au lieu de prêter l'oreille au monde, ils la prêtent à ma voix, ils marchent dans le bien.

« Je suis le refuge des pécheurs. Les hommes avaient établi autrefois des villes où les criminels pouvaient se retirer, et l'entrée de ces villes les rendait inviolables. Je suis aussi une cité de refuge. Tous les pécheurs, même les

plus grands pécheurs, peuvent venir à moi. Je n'en rejette aucun : je permets à tous d'habiter dans cette cité qui est moi-même.

« Là, ma fille, ils sont aussi abrités, non pas contre les hommes, mais contre Dieu ; là, ils peuvent se dépouiller et ils se dépouillent complétement de leurs vices, de leurs crimes, de tout ce qu'il y a de souillé en eux. Aussi Dieu, qui ne veut pas la mort des pécheurs, mais leur vie, les respecte parce qu'ils sont sous ma protection. Sa justice ne les frappe pas : au contraire, il abaisse sur eux des regards de miséricorde et voyant qu'ils reviennent à lui dans la sincérité de leur âme, il les aime de nouveau comme ses enfants, et les comble de bénédictions.

« Oh ! venez tous à moi, vous qui êtes affligés, je vous consolerai : venez à moi, vous tous qui êtes infirmes, je vous guérirai : venez à moi, vous tous qui êtes pécheurs, je vous sanctifierai. »

XIII

Un autre jour du mois de mai, Marie me dit : « Ma fille, je suis la mère de tous les hommes et la porte du ciel.

« Je suis la mère de tous les hommes. La première femme qui sortit des mains de Dieu a été appelée la mère de tous les hommes ; mais elle a été leur mère en les engendrant dans la mort. La première femme de la seconde création a produit un effet tout contraire : cette femme, c'est moi. J'engendre tous les hommes à la vie ; ceux qui sont venus avant moi comme ceux qui sont venus après. Ma force génératrice a une étendue telle, que je puis

dire en vérité que pas un n'a eu de vie qu'il ne l'ait reçue de moi. Si la première femme a recouvré la vie, après l'avoir perdue, c'est à moi qu'elle l'a due. Ainsi, j'ai été la mère de la première femme elle-même. Je puis jeter les yeux sur toutes les générations passées, présentes et à venir, et dire à toutes : je vous ai donné la vie. Je ne parle pas seulement de la vie spirituelle, de la vie de l'âme, mais encore de la vie du corps. Vous allez me comprendre. Me reconnaissez-vous la qualité de mère ? Je répondis : Oui, Marie. — De qui suis-je la mère ? — De Jésus-Christ. — Qu'est-ce que Jésus-Christ ? — Le Fils de Dieu. — Suis-je la mère du Fils de Dieu? — Oui, Marie. — Qu'est-ce que le Fils de Dieu ? — L'origine et la cause de toutes choses. — A-t-il créé les hommes ? — Oui, Marie. — Suis-je la mère du Fils de Dieu, créateur des hommes? — Oui, Marie. — Ne suis-je donc pas la mère des hommes, puisque je suis la mère de Celui qui les a créés ? — Oui, Marie.

« Vous comprenez donc, ma fille, comment je puis dire avec vérité que je suis la mère de tous les hommes.

« C'est moi qui ai engendré, qui ai produit le Sauveur Jésus, source, origine et principe de la génération du monde. Je suis donc moi-même la source, l'origine, le principe de cette seconde naissance du monde. Je suis après Dieu, sous Dieu et avec Dieu, la cause efficiente de cette régénération, puisque j'ai produit le régénérateur. Je suis mère de Jésus, et Jésus, Fils de Dieu le Père, qui le produit de toute éternité dans son sein, est aussi mon Fils, car je l'ai produit dans le temps en mon sein. C'est le même Jésus, qui est Fils de Dieu et mon Fils et qui, en qualité de Fils de Dieu et de mon Fils, a régénéré le

monde. Ce n'est pas seulement en tant que Fils de Dieu qu'il a régénéré, mais aussi en tant que mon Fils. Comme Fils de Dieu, il ne pouvait produire la régénération par la souffrance : mais je lui ai donné un corps, qui, uni à la divinité, a eu la puissance régénératrice qu'il a exercée sur les hommes. Or, vous le savez, ma fille, les hommes régénérés sont les fils de Dieu le Père, parce qu'ils sont frères de Jésus, et que Jésus est son Fils. Ne suis-je donc pas aussi la mère des frères de Jésus, puisque Jésus me reconnaît pour sa mère ?

« Oui, je suis mère de tous les hommes ; j'ai donné à tous la vie, en leur donnant l'auteur de la vie qui les a retirés de la mort. Toutes les nations me proclameront bienheureuse, parce que j'ai été mère de Jésus. Moi, je me reconnais bienheureuse aussi, parce que j'ai été mère de tous les hommes. Je suis leur mère, et tous doivent me ressembler, et je leur ai donné l'exemple pour qu'ils m'imitent dans leurs pensées, dans leurs paroles, dans leurs actions ; dans leurs pensées, afin que, redonnés à Dieu par la régénération, ils ne pensent plus qu'à lui et ne se reposent qu'en lui ; dans leurs paroles, afin que leurs paroles ne soient que des hommages à Dieu ; dans leurs actions, afin que leurs actions ne soient que l'expression de leur soumission à la volonté de Dieu.

« Je suis la mère de tous les hommes. Je leur donne à tous dans la régénération ressemblance avec moi, et je reconnaîtrai pour mes enfants ceux qui conserveront cette ressemblance ; tous les autres, mon Fils les repoussera au loin, et ils ne verront jamais la figure de leur mère.

« Ma fille, je suis la porte du ciel. Ce titre ne peut

et ne doit pas être séparé de celui de mère de tous les hommes.

« Quel est le but d'une porte dans une cité ou dans une habitation ? N'est-ce pas d'y laisser introduire, ou d'en laisser sortir ce qui peut tourner à l'avantage de cette habitation ou de cette cité ?

« S'il en est ainsi, je suis en vérité la porte du ciel ; car toutes les grâces qui sont descendues du ciel sur la terre sont passées par moi, et pas une n'a été donnée sans qu'elle soit venue de moi.

« Je suis la porte du ciel, car tous ceux qui sont entrés au ciel n'ont pu y entrer que par moi.

« Je suis la porte du ciel, car j'en ferme l'entrée à tout ce qui est impur et souillé.

« Je suis la porte du ciel ; c'est par moi que la sagesse incréée en est sortie revêtue d'une chair que je lui ai donnée pour apparaître dans le monde.

« Je suis la porte du ciel ; c'est par moi que cette même sagesse, conservant la chair qu'elle avait prise en moi, est rentrée dans le ciel.

« Ma fille, c'est par moi que vous recevez toutes ces grâces que mon Fils Jésus vous accorde. Demeurez toujours unie à moi, et par moi vous viendrez au ciel remercier Jésus des grâces qu'il vous aura accordées sur la terre. » .

XIV

Le dernier jour du mois de mai, Marie me parla ainsi : « Ma fille, je suis la sainte Vierge des vierges. Le croyez-vous ? Je répondis : Oui, Marie. — Comprenez-vous comment je suis sainte Vierge des vierges ? — Non, Marie.

— Savez-vous ce que cela signifie ? — Non, Marie. — Voulez-vous que je vous l'explique ? — Oui, Marie, je vous écouterai avec reconnaissance.

— « Supposez, ma fille, que votre roi, père de plusieurs enfants, leur donne à tous un royaume, et qu'il conserve pourtant avec son royaume son autorité sur les rois ses enfants : quel titre pourrez-vous lui donner ? — Je ne sais, Marie. — Ne pouvez-vous pas l'appeler roi des rois qu'il a établis ? — Oui, Marie.

— « Supposez encore qu'il soit puissant à ce point qu'il commande à tous les rois de l'Europe, dont il a conquis les royaumes, et qu'il leur a laissés pourtant, pourvu qu'ils se reconnussent ses tributaires : pouvez-vous l'appeler roi des rois ? — Oui, Marie.

— « De même que je suis sainte Vierge des vierges, parce que j'ai donné naissance à toutes les vierges et que je les surpasse toutes en mérite et en grandeur.

« Je suis la mère de toutes les vierges, car c'est moi qui, la première, ai pratiqué la virginité et me suis consacrée à Dieu comme vierge, sans avoir à ce sujet ni commandement, ni conseil, ni exemple. La virginité avant moi était un opprobre ; j'ai enlevé cet opprobre et j'ai, par mon exemple, engagé depuis une multitude innombrable de vierges à la pratiquer. C'est donc mon exemple qui les a engendrées à cette vie. Je puis donc me regarder comme leur mère et me dire Vierge des vierges.

« J'ai surpassé toutes les vierges en mérites et en grandeurs. Je les ai surpassées toutes par ma pureté. Jamais il n'y a eu en moi de tache originelle, jamais dans le cours de ma vie je n'ai commis le moindre péché,

jamais je ne me suis rendue coupable de la moindre imperfection. Je les ai surpassées par la fécondité de ma virginité, car seule parmi les vierges j'ai été fécondée, et ma fécondité n'a point troublé ma virginité. J'ai enfanté en demeurant vierge, et le fruit de mes entrailles n'a point été un homme, mais un Homme-Dieu.

« Voilà pourquoi, ma fille, je suis appelée la sainte Vierge des vierges. Suivez mon exemple, ma fille, demeurez toujours vierge dans votre esprit, je vous donnerai rang parmi les âmes les plus chères à mon Fils Jésus et à mon cœur. Me promettez-vous de toujours garder la virginité ? Je lui répondis : avec la grâce de Dieu et votre secours, ô Marie, je le promets. »

Le mois consacré à Marie allait finir. Elle me donna sa bénédiction, me recommanda à Jésus et je la remerciai.

XV

Le mois de mai était terminé ; les fidèles ne se réunissaient plus autour de l'autel de Marie, chaque soir à la fin de la journée. Cet autel était néanmoins plein d'attraits pour moi, et jamais je n'ai quitté l'église sans avoir fait une prière devant l'image de Marie. Je demeurais longtemps si mes occupations me le permettaient ; je me contentais d'un *Ave Maria* quand j'étais pressée. Marie ne venait pas toujours à moi d'une manière sensible, mais toujours elle faisait éprouver à mon âme certaine impression de bonheur, de paix et de tranquillité que je sens, mais que je ne puis exprimer.

Elle me dit un jour : « Ma fille, vous savez combien

grande est ma dignité, puisqu'au titre de Vierge je joins celui de Mère de Dieu. Ces faveurs si grandes, je ne les ai point méritées. Je les ai reçues par la pure bonté de Dieu. Aussi, alors même que je me sentais accablée par les grandeurs que Dieu déposait en moi, je conservais toujours le souvenir et la pensée de mon néant. Cette pensée me donnait de la force pour accomplir tout ce que Dieu demandait de moi, et cette force se soutenait par l'amour qui était dans mon âme.

« Ma fille, si vous voulez m'être agréable, imitez mon humilité, mon courage et ma charité.

« Imitez mon humilité. Dieu m'avait donné des priviléges bien précieux, entre tous celui de conserver ma virginité par un miracle de sa grâce en devenant mère de Dieu. Je ne me laissai point éblouir par ce merveilleux privilége ni aller à la vaine complaisance envers moi-même. Je me rappelai, au contraire, que je tenais tout de Dieu, et que plus il m'avait donné, plus je lui devais de reconnaissance et de soumission. Vous êtes honorée, vous aussi, ma fille, de grâces toutes spéciales. Bien loin de vous en enorgueillir, reconnaissez que vous tenez tout de la bonté de Dieu, que vous devez tout lui rapporter, qu'il pourrait vous enlever tout ce qu'il a mis en vous, et que vous n'auriez point le droit de vous plaindre ni de l'accuser d'injustice. L'injustice serait de vous attribuer ce qu'il vous a donné.

« Imitez mon courage. Ma fille, mes épreuves ont égalé la grandeur des grâces que Dieu a mises en moi. Il m'avait rendue mère de Dieu, son Fils ; il m'avait donné pour lui une tendresse de mère : mon Fils, c'était ma grandeur: mon Fils, c'était ma richesse; mon Fils, c'était

mon tout. Or, depuis le commencement de la vie de Jésus, je savais que je devais le perdre un jour, je savais qu'il devait être livré aux mains de ses ennemis et crucifié comme un criminel, je savais qu'il devait mourir au milieu des plus affreux tourments. La pensée de la passion de mon Fils était toujours présente à mon esprit. Quand je caressais son front, je pensais qu'un jour il serait couronné d'épines ; quand je regardais ses mains et ses pieds, je pensais qu'un jour ils seraient percés de clous ; quand je sentais battre son cœur, je pensais à la lance du soldat romain. Je le voyais en croix, en proie aux plus vives douleurs, abreuvé de fiel et de vinaigre, insulté et tourné en dérision par le peuple, et, dans cet état, remettre son esprit entre les mains de Dieu son Père. Mon cœur de mère était toujours percé par un glaive de douleur à la pensée de ces souffrances de mon Fils. Néanmoins, je ne me laissai pas abattre. Je savais que telle était la volonté de Dieu, que telle était la volonté de mon Fils ; j'unissais ma volonté à leur volonté, et je demeurais ferme et pleine de courage dans ce martyre quotidien de mon amour maternel.

« Quel que soit le sacrifice que Dieu demandera de vous, quelque pénible qu'il puisse être pour votre corps, pour votre cœur ou pour votre esprit, faites-le avec courage, en pensant qu'il pourrait vous demander plus encore et que vous ne sauriez jamais lui donner assez.

« Imitez ma charité. Mon amour pour Dieu s'accroissait chaque jour pendant que j'étais sur la terre, et chaque jour je faisais de nouveaux efforts pour l'augmenter davantage.

« Mon amour pour les hommes a été si grand, que j'ai sacrifié pour eux ce que j'avais de plus cher, mon Fils Jésus.

« Aimez Dieu toujours de plus en plus, aimez votre prochain comme vous-même, et faites tout ce qui dépendra de vous pour être agréable à votre Dieu et à votre prochain.

« Si vous m'imitez ainsi, je vous donnerai ma protection et mon amour. »

XVI

Je me présentai un jour, selon ma coutume, à Jésus pour recevoir ses instructions. Il demeura sans parole. J'attendis avec patience et soumission à sa volonté, mais inutilement. Je me sentis alors attirée vers l'autel de Marie. Elle me dit : « Ma fille, vous n'entendrez pas aujourd'hui la voix de Jésus, mais vous entendrez celle de sa Mère. J'ai, ma fille, deux recommandations à vous faire.

« La première, c'est d'être toujours fidèlement soumise à la volonté de mon Fils. Faites tout ce qu'il vous dira, et soyez persuadée que l'accomplissement de sa volonté tournera à votre avantage et à la gloire de Dieu. Écoutez sa parole avec attention, conservez-la fidèlement dans votre cœur comme je le faisais quand j'étais sur la terre. Voyez quelle disproportion il existe entre vous et lui pour la perfection de vos pensées, de vos sentiments et de vos actes. Cherchez à vous rapprocher de lui le plus possible, à l'imiter, à le copier, à vous transformer en lui. Vous n'atteindrez jamais sa perfection, parce qu'il est Dieu et

que vous êtes créature ; mais vous devez tâcher de vous élever aussi haut qu'il voudra vous le permettre.

« La seconde recommandation que j'ai à vous faire, ma fille, c'est de vous rappeler toujours que je suis votre mère, que j'ai pour vous un amour véritablement maternel. Soyez à mon égard pleine de confiance. Venez à moi dans vos besoins, dans vos nécessités, dans vos peines, dans vos afflictions, dans toutes vos épreuves ; venez à moi et j'accourrai vers vous. Vous savez, ma fille, que je ne me fais pas longtemps attendre, que je ne demande pas de longues prières, qu'un seul mot parti du cœur me suffit. Venez à moi, comme un enfant, avec simplicité, candeur, confiance ; traitez-moi comme votre mère, je vous traiterai comme ma fille ; aimez-moi comme votre mère, je vous aimerai comme mon enfant. Ne m'appelez désormais que votre mère, je ne vous appellerai que ma fille; donnez-moi tout ce qui vous appartient, je vous donnerai tous mes trésors du ciel.

« Soyez soumise à mon Fils, ayez confiance en moi et vous marcherez sûrement dans la perfection. Ma fille, je vous aime et vous bénis, allez en paix. »

Gloire à Jésus pour toujours au saint sacrement de l'autel. *Amen.*

LIVRE QUATRIÈME

LES ANGES ET LES HOMMES.

I. L'homme uni à toutes les créatures et particulièrement aux anges. — II. Diverses manifestations des anges aux hommes. — III. Tous les hommes ont un ange gardien. — IV. Fonctions de l'ange gardien : il éloigne les maux du corps et de l'âme, il lutte contre les ennemis de l'homme, il excite à faire le bien, il porte à Dieu nos prières, il prie pour nous, il nous suit jusqu'à la mort. — V. Devoirs envers l'ange gardien : respect, obéissance et amour. — VI. Lucifer et les anges rebelles. — VII. Lucifer a entraîné avec lui les anges rebelles dans sa révolte, il veut aussi entraîner l'homme. — VIII. Rôle de l'ange gardien et du démon dans la tentation.

Gloire et louange, amour et reconnaissance soient à jamais rendus à Jésus au saint sacrement de l'autel, au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

I

Le Sauveur Jésus me dit un jour : « Ma fille, l'homme a été créé le dernier parmi les êtres de la création, ce n'a pas été sans un dessein particulier de Dieu ; car Dieu a voulu achever son œuvre tout entière et la résumer dans la création de l'homme. Voyez l'homme, il est composé d'un corps et d'une âme, il grandit, il a l'être ou l'exis-

tence, il a la sensation ou l'usage des sens. Par son âme il se rattache aux anges ; par la sensation, aux animaux; par l'être ou l'existence, aux divers éléments de la nature qui n'ont ni intelligence ni vie : par son développement, aux plantes qui croissent et se développent. Voilà comment l'homme se rattache à toute la création : à la création spirituelle ou angélique par son âme, à la création matérielle par son corps. Cette union de l'homme avec toute la création n'est pas quelque chose de purement imaginaire, c'est, au contraire, une réalité, telle qu'il participe à ce qu'il y a de bon et de mauvais dans ces deux créations, par l'influence que l'une et l'autre exercent sur lui.

« L'union la plus intime de l'homme est avec les anges, parce que cette union doit durer toujours et jusque dans l'éternité. L'union avec la créature matérielle est d'un degré beaucoup inférieur, parce que cette union n'est que transitoire et ne dure que dans le temps pour finir à l'entrée de l'éternité. De plus, ma fille, l'union de l'âme avec l'ange est la plus forte, parce que cette union n'est pas une union passive, mais une union opérante et pleine d'activité. Il y a communication entre l'âme de l'homme et les anges ; il y a entente, et cette communication, cette entente deviennent telles que l'homme finit par ressembler à l'ange et prendre position avec lui. S'il fait alliance avec les bons anges, s'il les suit, s'il combat avec eux, l'homme sera bon; s'il fait alliance avec les mauvais anges, l'homme sera mauvais et leur deviendra semblable. La bonté de l'homme lui donnera place parmi les bons anges, sa malice parmi les anges mauvais. Ah! ma fille, attachez-vous aux anges qui sont bons, parce

qu'ils ont été fidèles à mon Père, et fuyez ceux qui se sont révoltés contre lui et voudraient vous entraîner dans leur révolte. »

II

Un autre jour, le Sauveur Jésus me dit : Ma fille, les anges sont envoyés par Dieu pour le service de ceux qui doivent prendre part à l'héritage du salut. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit des communications entre les anges et l'âme des hommes. Écoutez bien ceci; c'est fort important. Je veux vous parler de deux choses que produisent les anges sur les hommes. La première, c'est l'illumination de l'intelligence, la seconde, le mouvement de la volonté.

« Les anges, ma fille, peuvent éclairer et éclairent véritablement les intelligences. Je suis le chef des anges, je leur commande et ils m'obéissent. Je suis le chef des anges et la seule lumière véritable, et par cette lumière j'éclaire et la terre et les cieux. Mais comme un roi ne commande pas toujours par lui-même, et qu'il commande le plus souvent par ses ministres, je me plais à ne pas éclairer directement par moi-même et j'envoie mes anges qui sont mes ministres du ciel sur la terre. Ils ont pour chef la lumière incréée, et pour fonction de répandre la clarté de cette lumière.

« Les anges, ma fille, éclairent les hommes de trois manières : en leur annonçant les divins mystères, en les instruisant, en les exhortant ; ils les éclairent en se manifestant en eux visiblement ou invisiblement.

« Visiblement, quand ils apparaissent aux hommes sous une forme humaine et qu'ils viennent leur parler comme

un égal à son égal. Ainsi l'ange Gabriel apparut à Marie et remplit vis-à-vis d'elle, sous une forme humaine, les trois fonctions d'annonciation des divins mystères, d'instruction sur ces mystères, et d'exhortation à l'occasion de ces mystères. Il lui annonça le mystère de l'Incarnation en elle : « Voici que vous concevrez un Fils. » Il l'instruisit sur ce mystère : « Le Saint-Esprit descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous ombragera. » Il l'exhorta à l'occasion de ce mystère : « Ne craignez point, Marie. »

« Visiblement, lorsque, sans avoir pris une forme humaine, ils font entendre une voix semblable à la voix des hommes. Ainsi un ange fit entendre sa voix, au nom de Dieu, à Samuel, pour lui révéler la colère de Dieu contre les enfants d'Héli.

« Visiblement, lorsque, sans avoir pris une forme humaine, ni une voix humaine, ils ont recours à quelque signe sensible qui frappe les yeux des hommes de manière à ce qu'ils ne puissent s'y tromper. Ainsi un ange se manifesta à Balthazar, au milieu d'un festin, par une main qui écrivit sur le mur de la salle du festin des caractères que le roi ne put comprendre, mais qui lui furent expliqués par le prophète de Dieu.

« Ainsi les anges remplirent leurs fonctions d'annonciation des desseins de Dieu, d'instruction sur ces desseins et d'exhortation à l'occasion de ces desseins. Ils annoncèrent la vengeance que Dieu allait tirer de la conduite d'Héli et de Balthazar, ils instruisirent Samuel et le peuple de Dieu sur les motifs de cette vengeance, et par cette instruction les exhortèrent à n'imiter point Héli ni Balthazar.

« Invisiblement, lorsqu'ils ne se servent d'aucun objet

sensible pour se manifester à l'homme, quand ils agissent directement avec l'âme et sur l'âme, quand ils lui parlent comme un esprit à un esprit, comme un ange à un ange ; et cela, soit que celui à qui ils s'adressent soit éveillé soit qu'il soit endormi, comme ils s'adressent à tous ceux à qui ils portent intérêt et qui leur sont confiés en leur inspirant de bonnes pensées, comme ils s'adressèrent à Joseph et aux mages pendant leur sommeil.

« Ce que je viens de vous dire des anges du ciel pour les hommes, afin de leur faire opérer le bien, je le dis aussi des anges rebelles qui agissent sur les hommes pour leur faire opérer le mal.

« Il y a néanmoins une différence autre que la différence des actions de ces anges ; la voici, ma fille. Dieu envoie les anges du ciel, mais il n'envoie pas ceux de l'enfer. Il leur permet seulement d'agir sur l'homme, et il le leur permet, non pour que l'homme fasse le mal, mais pour éprouver l'homme et le faire lutter, pour accroître ses mérites et lui donner une plus belle couronne dans le ciel. Aussi les mauvais anges n'ont que le pouvoir qui leur est donné par Dieu, et jamais Dieu ne leur permet de tenter quelqu'un au dessus des forces de celui qu'ils tentent.

« Les mauvais anges, ma fille, annoncent aussi les mystères de l'iniquité, ils instruisent sur ces mystères et exhortent à l'accomplissement de ces mystères.

« Ils se manifestent également d'une manière visible, ou invisible, et cherchent à opérer pour l'enfer ce que les bons anges cherchent pour le ciel et pour Dieu.

« Les anges éclairent l'intelligence ; ils donnent aussi

le mouvement à la volonté : c'est une conséquence de la lumière qu'ils donnent à l'intelligence. Montrer le bien, instruire sur le bien, exhorter à faire le bien, c'est une action directe sur la volonté, et cette action je l'appelle le mouvement donné à la volonté. Ce mouvement ne ressemble pourtant pas à un mouvement, comme celui par exemple que vous communiqueriez à un objet quelconque ; non, ma fille, car la volonté demeure toujours libre, et comme libre, ni les anges ni Dieu ne peuvent lui donner mouvement vers le bien si elle ne le veut pas. Ce mouvement est une disposition vers le bien, une aptitude, une facilité à faire le bien. A cet effet, les anges enlèvent, font disparaître ou diminuent les obstacles qui empêcheraient la volonté et qui l'arrêteraient, et en ce sens encore ils lui donnent le mouvement.

« Les mauvais anges agissent en sens contraire des anges bons ; ils poussent, ils meuvent vers le mal, mais ce mouvement peut être repoussé, et il ne reçoit d'activité qu'autant que la volonté de celui qui est tenté veut le recevoir et l'accepter.

« Repoussez toujours, ma fille, la lumière et le mouvement que voudraient vous donner les mauvais anges : acceptez au contraire, en toute circonstance, la lumière et le mouvement de mes anges. Vous distinguerez les uns des autres par la vue du bien ou du mal qui vous sera montré ou inspiré. Les démons vous proposeront le mal, les bons anges vous proposeront le bien. »

III

Le Sauveur Jésus me dit un jour : « Ma fille, Dieu gouverne, dirige et mène tout immédiatement par sa providence. Rien ne lui échappe ; comme il a tout créé, ainsi il conserve tout, ainsi il veille sur tout et porte ses yeux sur toutes choses. Néanmoins il lui a plu de confier l'exécution des actes de sa providence à des ministres qu'il s'est donnés. Ces ministres sont les anges ; il leur a confié l'administration des mondes, et les a faits les exécuteurs de ses volontés. Tous lui rendent gloire, les uns par leur assistance perpétuelle autour de son trône, les autres par leur assistance au gouvernement de ses œuvres.

« Il a fait le monde et l'a confié à ses anges, il a fait l'homme et il le leur a confié aussi. Ils sont toujours à son côté, ils sont toujours avec lui, ils veillent sur lui, ils le gardent, et c'est pour cela qu'ils sont appelés anges gardiens.

« Tous les hommes ont chacun un ange gardien, ceux qui sont justes comme ceux qui ne le sont pas ; les justes pour conserver leur justice, les pécheurs pour devenir justes ; ceux qui seront sauvés, comme ceux qui seront damnés ; car telle est la volonté de mon Père du ciel, faisant tout pour le bien et le salut de l'homme.

« Les anges gardiens n'ont point été seulement donnés aux hommes depuis ma venue en ce monde, mais depuis le commencement tous les hommes ont reçu de Dieu un ange pour veiller sur eux. Cet ange veille sur celui qui

lui est confié dès le premier instant de sa naissance, et il demeure avec lui jusqu'à sa mort.

« Chaque homme a un ange gardien, et cet ange est d'une dignité en rapport avec la dignité de celui dont la garde lui est confiée. Les simples chrétiens ont un ange de degré inférieur ; mais parmi les simples chrétiens, il y a des positions, des nécessités différentes, et chacun a un ange en rapport avec l'état dans lequel il se trouve.

« Les religieux ont un ange gardien d'un degré supérieur à ceux des simples chrétiens ; les prêtres un ange d'un degré supérieur à ceux des religieux ; les missionnaires un ange d'un degré supérieur à ceux des simples prêtres ; les évêques un ange d'un degré supérieur à ceux des prêtres ; le Pape a pour gardien l'un des plus puissants esprits de la cour céleste. Il en est de même des magistrats, des princes et des rois de la terre. Ils ont chacun un ange d'un pouvoir et d'une force égale à la nécessité de celui sur qui ils veillent.

« Les hommes en particulier n'ont pas seuls des anges gardiens : chaque cité, chaque royaume, chaque famille, chaque paroisse, chaque communauté a son ange gardien ; c'est ainsi que mon Père a voulu tout disposer, tout diriger par ses anges. »

IV

« Voici ce que fait pour vous l'ange gardien et ce que vous devez faire pour lui.

« L'ange gardien éloigne de vous les maux du corps et de l'âme ; il lutte contre vos ennemis, il vous excite à

faire le bien ; il porte à Dieu vos prières et inscrit sur le livre de vie vos bonnes œuvres ; il prie pour vous, il vous suit jusqu'à la mort, et vous portera dans le sein de Dieu, si vous vivez dans la justice pendant que vous serez sur la terre.

« L'ange gardien éloigne de vous les maux du corps et de l'âme. Vous êtes composée, ma fille, d'un corps et d'une âme. Or, l'un et l'autre se trouvent exposés à chaque instant à mille dangers qui pourraient occasionner leur ruine. Un rien peut affliger votre corps pour jamais, un accident peut vous ravir pour jamais aussi la vie de votre âme. Vous n'êtes point assez avisée pour écarter et éloigner tous les dangers ; et quand vous le seriez assez, souvent vous ne le pourriez pas par vous-même. Ce que vous ne voyez pas, votre ange gardien le voit pour vous ; ce que vous ne pouvez pas, votre ange gardien le peut pour vous, et il protége votre corps et votre âme en éloignant tout ce qui pourrait leur être préjudiciable ; il le fait sans que vous vous en aperceviez. Si quelquefois vous y réfléchissiez, et que vous vous demandassiez comment vous avez échappé à tel accident, à tel malheur, vous toucheriez du doigt l'action de votre bon ange ; vous verriez aussi que par lui vous avez évité telle occasion dangereuse ; par lui, conservé la patience ; par lui résisté à une tentation. Ainsi, par la protection de l'ange gardien, vous échappez aux dangers de l'âme et du corps.

« L'ange gardien lutte contre vos ennemis. Vos ennemis, ma fille, sont : le démon, le monde, vos passions, vous-même. Il lutte contre le démon et l'empêche de vous tenter au dessus de vos forces, d'exciter en vous de mauvaises pensées et de vous offrir l'occasion de pécher.

S'il ne prévient pas l'attaque, il double vos forces, chasse les pensées mauvaises par des pensées bonnes et vertueuses, et vous fait fouler aux pieds les piéges tendus pour vous entraîner au mal. Il lutte contre le monde : le monde, c'est l'empire, le royaume du démon. Il vous éloigne du monde, vous le fait mépriser et tourne vos regards vers le ciel, royaume de Dieu. Il lutte contre vos passions mauvaises, effets du péché originel ; il leur enlève toute force, il les amortit, et, s'il leur permet de se relever quelquefois, ce n'est que pour vous assurer une victoire de plus. Il lutte contre vous-même ; toutes les facultés de l'homme quelquefois font alliance contre l'homme pour l'entraîner au mal ; l'ange gardien dissout l'alliance de ces facultés. Elles s'allient de nouveau pourtant, mais c'est pour opérer le bien, non pour faire le mal.

« L'ange gardien vous excite à faire le bien, en illuminant votre intelligence, en lui montrant la volonté et le désir de Dieu, en lui faisant comprendre l'avantage du bien et le danger du mal. Il vous engage à faire le bien en vous le rendant facile, en enlevant tous les obstacles ou du moins en les diminuant. Il vous engage à faire le bien en vous donnant force, courage et amour pour le bien.

« L'ange gardien porte à Dieu vos prières, et il vous le rend propice ; il les lui présente comme un encens d'agréable odeur, comme le sacrifice de votre cœur, comme la marque de votre amour, comme le désir qui est en vous d'opérer le bien, de suivre sa loi, de vous attacher à lui, de demeurer en lui. Pour qu'il reçoive vos prières, il lui offre toutes vos bonnes actions, il les inscrit sur le livre de vie, et alors Dieu vous écoute pour que vous viviez de plus en plus en lui, par lui et avec lui.

« L'ange gardien prie pour vous. Vous priez, ma fille, parce que vous connaissez vos besoins et l'impuissance dans laquelle vous vous trouvez pour agir par vous-même. Vous priez parce que Dieu vous en a fait un devoir, parce que vous connaissez la bonté de Dieu et le désir qu'il a de vous venir en aide. Mais votre ange connaît bien mieux que vous votre faiblesse et votre impuissance, bien mieux que vous la bonté de Dieu et le désir qu'il a de vous secourir ; bien mieux que vous aussi votre bon ange sait de quelle manière il faut prier. Il prie pour vous et demande jusqu'à ce que sa prière soit exaucée.

« Enfin, ma fille, votre ange gardien vous suivra partout ; il vous suivra tous les jours de votre vie, et quand Dieu vous retirera de ce monde, il vous présentera à lui et vous placera dans le ciel si vous êtes juste, si vous avez complétement satisfait à la justice divine. Si vous devez passer par les flammes du purgatoire, il priera et fera prier aussi pour vous, puis il vous délivrera et vous portera pour l'éternité dans le séjour des élus. »

V

« Voici à présent ce que vous lui devez.

« Vous lui devez respect, obéissance et amour. Vous lui devez respect, car c'est un des princes de la cour céleste, c'est le représentant de Dieu, c'est son ministre près de vous. Honorez donc sa dignité, respectez son caractère d'envoyé de Dieu.

« Vous lui devez obéissance. Dieu l'a établi votre protecteur, votre gardien ; il est aussi votre supérieur. Vous devez avoir pour lui la docilité d'un enfant pour

son père, et en vous montrant docile à votre ange gardien, vous montrerez votre docilité vis-à-vis de Dieu. Car obéir à votre ange gardien, c'est obéir à Dieu qui vous l'a donné.

« Vous lui devez amour. Votre ange gardien est votre protecteur, votre bienfaiteur ; or, un bienfait demande la reconnaissance, et la reconnaissance se témoigne par l'amour. Vous lui devez amour parce qu'il vous aime, et que l'amour se reconnaît par l'amour. Vous lui devez amour parce qu'en l'aimant vous haïrez Satan, et qu'en haïssant Satan vous aimerez Dieu.

« Ainsi, tout se lie, tout s'enchaîne dans votre vie : votre pensée, votre mouvement, votre action, tout votre être, votre ange gardien, votre Dieu, votre éternelle félicité. »

VI

Voici ce que me dit un jour le Sauveur Jésus : « Ma fille, je vous ai parlé de l'ange gardien, je veux vous parler aujourd'hui de Lucifer.

« Lucifer était le plus parfait des esprits célestes ; il a péché par orgueil, il a entraîné les autres anges rebelles, il veut entraîner tous les hommes.

« Le nom de Lucifer signifie porte-lumière Ce nom indique la grandeur de la perfection et la beauté parfaite de cet ange. Il appartenait au degré le plus près de Dieu, et parmi les anges de ce degré supérieur il était un des plus parfaits. Je dis un des plus parfaits, parce qu'il y en avait dont la perfection n'était pas inférieure à la sienne. Je dis un des plus parfaits aussi, parce qu'il n'y

en avait pas qui eussent une perfection plus grande que la sienne. »

VII

« Lucifer, ainsi que tous les anges du ciel, fut soumis à un temps d'épreuve. Au lieu de reconnaître Dieu pour son créateur et d'accepter l'épreuve à laquelle il voulut le soumettre, Lucifer se leva contre lui en disant : « Je m'élèverai, je deviendrai semblable au Très-Haut. » Il ne fut pas seul dans sa révolte, il entraîna avec lui un nombre considérable d'anges des neuf degrés établis parmi eux. C'était le plus parfait de tous, et par sa révolte, par l'entraînement qu'il donna aux autres, il devint le plus coupable et le chef des révoltés. Il devint par son crime roi de tous les fils de la superbe et de l'orgueil; mais il ne règnera plus dans le ciel et ses hauteurs ; il est, avec tous ses anges, dans les abîmes et les profondeurs de l'enfer. Le nombre de ceux qu'il entraîna fut immense, inférieur néanmoins à celui des anges fidèles. Il aurait voulu les entraîner tous, mais les autres se levèrent contre lui en disant : « Qui est semblable à Dieu? »

« Écrasé par le poids de cette parole et le regard vengeur du Très-Haut, Lucifer fut précipité dans l'éternelle malédiction.

« N'ayant pu entraîner tous les anges avec lui, il cherche à entraîner les hommes. Il a séduit Adam, il l'a mis en révolte contre Dieu, il veut agir de même vis-à-vis de tous les enfants d'Adam. C'est pourquoi il donne à chacun un tentateur pour combattre l'action

de l'ange gardien, pour détourner chaque homme de la voie du bien, pour faire de lui une victime de la vengeance de Dieu et un révolté éternel contre sa divine volonté.

« Pour cela, il emploie ruses et artifices ; il combine toutes choses, promet le bien et donne le mal, montre la vie et entraîne dans la mort, fait goûter le plaisir et ce plaisir se change en une amertume qui éloigne de Dieu.

« Ma fille, craignez de vous laisser séduire par Satan; il veut votre ruine et la ruine de tous les chrétiens. Depuis que je suis venu au monde pour battre en brèche son empire, il redouble d'efforts pour réduire mes conquêtes. Vains efforts, jamais il n'aura de pouvoir, d'autorité, d'entraînement que sur ceux qui voudront se donner à lui, se livrer à lui, marcher avec lui. Ma grâce repousse Satan, ma force l'épouvante, mon drapeau le met en fuite. Mon drapeau, c'est la croix; attachez-vous à elle, et Satan fuira loin de vous. Ma force est la force de la croix, qui a vaincu la mort et l'enfer ; armez-vous de ma croix, et vous épouvanterez Satan. Ma grâce descend de la croix, puisez-y comme dans une source intarissable, et vous repousserez Satan.

« Je suis avec vous, je suis pour vous ; marchez, ma fille, et demandez : Qui donc sera contre moi ? »

VIII

Le Sauveur Jésus m'avait ainsi parlé des anges et des démons. Or, quelques jours après, il me sembla qu'une voix voulait se faire entendre au dedans de mon cœur et

me dire des choses sublimes. Aussitôt, le trouble s'empara de mon âme, et craignant d'être trompée, je me réfugiai bien vite près de Jésus, le conjurant de ne point permettre que je fusse trompée. Je vis des yeux de mon âme Satan furieux de n'avoir pu me tromper. « Ma fille, me dit Jésus, voici l'heure du combat. » Mon cœur commença à battre avec force. « Eh quoi ! ajouta le Sauveur, vous craindriez, fille pusillanime ? » Quand Jésus eut prononcé ces paroles, je me vis environnée d'une multitude de spectres honteux à voir. Je souffrais plus que je ne pourrais l'exprimer. La tentation devenait de plus en plus violente. Ma force augmentait en proportion. Je luttais seule, mon ange s'était retiré un peu plus loin et me regardait. Je luttais toujours, et pleine de mépris pour mes ennemis, je protestai à haute voix que j'aimerais mieux mourir que d'offenser mon Dieu. Pendant cette lutte, je chantais quelques versets du cantique :

Le monde, en vain, par ses biens et ses charmes, etc.

choisissant les paroles qui me convenaient le plus.

Après quelques moments de combat, je m'enfuis vers Jésus, et je le conjurai de purifier mon esprit de ces images déshonnêtes qui avaient voulu souiller mon âme. Mes ennemis ne se tinrent point pour battus ; ils ne tardèrent pas à revenir à la charge.

Vains efforts : mon ange, une verge à la main, les repoussait vigoureusement. Je ne combattais plus, mon ange combattait pour moi.

A l'heure de ma prière du soir, ces spectres affreux revinrent en nombre plus considérable; mais pour favoriser

le calme de mon esprit, une multitude d'anges vinrent se ranger en cercle autour de moi. Je n'ai jamais mieux prié qu'en ce moment.

La tentation dura quelques jours encore et de diverses manières. J'étais tentée par orgueil, par sensualité, par gourmandise, et chaque fois mon ange éloignait le démon, soit par un coup de verge, soit par une menace ; un regard même suffisait pour le mettre en fuite Voyant cette faiblesse du démon, j'avais envie de rire; mon ange m'en empêchait en plaçant sa main sur ma bouche. En ce moment, j'entendis mon ange et le démon se disputer à cause de moi.

Le démon disait : « Je la veux.» Mon ange répondait : « Tu ne l'auras pas ! » Le démon : « Je la prendrai malgré toi. » Mon ange : « Je t'empêcherai de la prendre. » Le démon : « Retire-toi dans le ciel, je m'en emparerai. » Mon ange : « Le Seigneur m'a commandé de veiller sur elle, je dois lui obéir. » Le démon : « Eh ! que m'importe ton obéissance ; à quelque prix que ce soit, je l'aurai en mon pouvoir. » Mon ange : « Le Seigneur l'a prise sous sa protection. Qui es-tu donc, superbe audacieux, pour prétendre la lui ravir ?... » Le démon : « J'emploierai tout pour cela, et la force et la ruse. » Mon ange : « Tu n'auras sur elle que le pouvoir que te donnera le Seigneur. » Le démon : « Je la ferai succomber. » Mon ange : « Non, je la soutiendrai. » Le démon : « Je troublerai sa paix. » Mon ange: « Tu peux essayer, tu n'y parviendras point. » Le démon : « Je l'aurai, sinon pendant sa vie, du moins à l'heure de sa mort.» Mon ange : « Sa mort te mettra en fuite. » Le démon: « Je la veux dès ce moment. » Mon ange : « Dès ce moment, retire-toi. » Le démon se

retira plein de malice et mon ange demeura près de moi.

A jamais amour au Sauveur Jésus dans le saint sacrement de l'autel! *Amen.*

LIVRE CINQUIÈME.

DE LA RELIGION EN GÉNÉRAL ET DE LA RELIGION CHRÉTIENNE EN PARTICULIER.

I. Qu'est-ce que la religion ? Quelle est la vraie religion ? — II. Nécessité de la religion. — III. Résumé de la religion. — IV. La seule science nécessaire est celle de la religion. — V. La vraie et la fausse sagesse. — VI. Petit nombre de ceux qui pratiquent fidèlement la religion. — VII. L'homme est un roi tributaire de Dieu ou de Satan. — VIII. L'homme doit servir Dieu dès sa jeunesse. — IX. Le bonheur ne se trouve que dans le service de Dieu. — X. L'homme juste est celui qui accomplit et non celui qui entend la parole de Dieu. — XI. Du prêtre ; des devoirs des fidèles envers lui. — XII. Du chrétien ; il est participant du sacerdoce, fils de Dieu, frère de Jésus Christ et héritier du ciel. — XIII. Le chrétien doit agir pour Jésus Christ, avec Jésus Christ, comme Jésus Christ. — XIV. Règles pour le gouvernement de l'intelligence, de la mémoire et de la volonté. — XV. Règles pour le gouvernement des sens extérieurs. — XVI. Tout dans la création doit élever l'homme vers Dieu. — XVII Ni l'ardeur des sentiments, ni la douleur sensible des péchés, ni l'intention soutenue ne sont nécessaires pour plaire à Dieu. — XVIII. De la conversion : sa nature, comment elle s'opère, sa nécessité, signes qui la font reconnaître, moyens d'en conserver les fruits. — XIX De la confession et de ses qualités. — XX. Du secret de la confession. — XXI. De la sainte communion : elle honore Jésus-Christ elle est agréable à Dieu et utile à l'homme. — XXII. Diverses sortes de communion : communion indigne, tiède, fervente, fréquente. Communion spirituelle. — XXIII. Outrages faits à Jésus-Christ par une communion sacrilége. — XXIV Dispositions nécessaires pour la communion fréquente. — XXV. Fausse dévotion ; en quoi consiste la vraie dévotion. — XXVI. L'homme qui cherche ici bas la gloire de Dieu la partagera avec lui dans le ciel.

Gloire et louange, amour et reconnaissance soient à jamais rendus à Jésus au saint sacrement de l'autel, au

Père et au Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

I

Le Sauveur Jésus m'a souvent parlé de la religion ; il m'a dit ce que c'était que la religion et quelle était la vraie religion ; il m'a montré la nécessité de la religion ; il m'en a donné ensuite un résumé complet ; enfin, en une autre circonstance, il me montra comment la religion intérieure ne suffisait pas au chrétien. Il m'a parlé aussi de diverses choses qui ont rapport à la religion. Je le dirai à peu près dans l'ordre qu'il a suivi et selon que ma mémoire me le rappellera.

« Ma fille, me dit un jour le Sauveur Jésus, la religion est la réunion de tous les devoirs que la créature doit rendre au Créateur. On peut considérer la religion de deux manières : en elle-même, telle qu'elle est fixée, décrétée, voulue par Dieu ; en celui ensuite qui pratique cette religion par l'accomplissement des devoirs qui lui sont prescrits. Dans le chrétien, on peut la considérer de deux manières : comme acte par lequel il remplit ses devoirs de religion, et comme facilité, comme inclination, comme habitude surnaturelle que Dieu met en lui par sa grâce afin qu'il accomplisse ses devoirs de religion.

« Si on la considère en elle-même, telle qu'elle est fixée, décrétée, voulue par Dieu, on doit examiner quelle est la religion qu'il a ainsi voulue, décrétée, fixée, parce que celle-là seule peut être et est réellement la religion véritable. Voici les signes auxquels on peut reconnaître la

vraie religion, celle qui, par conséquent, a été donnée par Dieu lui-même : elle est une, sainte, apostolique, universelle. Or, de toutes les religions du monde, la catholique seule les renferme tous.

« Cette religion, ma fille, n'a pas commencé seulement avec moi quand je vins sur la terre, mais dès l'origine des choses au paradis de délices. Vous savez qu'au commencement Dieu fit l'homme, qu'il le plaça dans le jardin de délices que l'homme reconnut Dieu pour son Créateur et le Créateur de toutes choses. L'homme, par cette connaissance de Dieu, avait aussi celle des devoirs que la créature doit au Créateur. Il avait aussi la connaissance que Dieu lui donna de respecter et de ne pas toucher aux fruits de la science du bien et du mal. Connaître Dieu, l'adorer, lui obéir, telle était la religion de l'homme sur la terre, dans son paradis, et cette religion du premier homme jusqu'à vous a toujours été la même, car aujourd'hui que faites-vous dans la religion catholique, si ce n'est connaître Dieu, l'adorer et lui obéir. Vous le connaissez comme Adam, vous l'adorez comme Adam ; l'obéissance que vous donnez à Dieu seule a changé, comme elle changea pour les patriarches, comme pour le peuple que je me choisis, comme quand je vins enlever la loi de crainte pour lui substituer la loi d'amour. Mais ce n'est point l'obéissance en elle même qui a changé, c'est l'obéissance par rapport aux actes que Dieu vous demande. Dieu lui-même a voulu changer les prescriptions qu'il avait données à Adam, changer celles qu'il avait données aux patriarches, changer celles qu'il avait données à Moïse. Mais c'est lui qui les a changées. L'homme a dû obéir, et la religion est toujours la même, malgré

ces changements, quant à l'obéissance due à Dieu. Les persécutions se sont élevées contre elle ; mais depuis Adam, père du genre humain, depuis Abel, fidèle serviteur de Dieu, jusqu'aux martyrs les plus récents, jamais la persécution n'a détruit la religion, elle lui a donné au contraire plus de force et de vigueur. Savez-vous pourquoi, ma fille ? C'est que Dieu lui-même a institué la religion, et qu'il la conserve et l'étend par les moyens qu'il a choisis, et contre lesquels les puissances du monde et de l'enfer ne peuvent rien. Quand l'homme perdit la connaissance de son Dieu et qu'il se fit des dieux, ouvrage de ses mains, afin de se livrer à tous les entraînements de ses passions, la religion ne fut point perdue. N'y eût-il eu qu'un seul homme fidèle, il eût suffi pour la perpétuer. Or, il y eut plus qu'un homme, il y eut une grande famille, un peuple immense qui conserva la religion. Dieu avait donné au premier chef de cette famille et de ce peuple un signe qui le devait distinguer des autres peuples, la circoncision. Quand ce peuple eut grandi et se fut multiplié, Dieu lui donna sa loi, comme moyen de conserver sa religion. Entre la religion de ce peuple et la religion catholique, il n'y a pas de différence; seulement, la religion judaïque n'était que le symbole et la figure de la religion chrétienne que devait établir le Messie, promis à Adam dans le paradis terrestre, attendu par les patriarches et annoncé par les prophètes. Tout fut prédit par rapport à mon avènement : ma naissance d'une Vierge, le lieu de ma naissance, ma vie obscure, ma vie publique, ma mort et ma résurrection.

« Pendant ma vie, je prouvai ma divinité par mes miracles, et ma mission de Dieu par des œuvres supérieures

à celles de tous les prophètes ensemble. Je choisis douze apôtres, je leur enseignai ma doctrine, je leur donnai ma loi, je leur fixai la religion que je venais établir sur la terre, et je les envoyai dans le monde entier prêcher la bonne nouvelle du Messie promis et venu, du Rédempteur attendu, mort et ressuscité, du sacrifice nouveau qui devait s'offrir dans le monde entier et que j'avais offert moi-même le premier sur le Calvaire. Et ces hommes, qui étaient de pauvres pêcheurs, ignorants et sans instruction, se dispersèrent dans le monde et accomplirent la mission que je leur avais donnée, faisant eux-mêmes des miracles supérieurs à mes miracles, ressuscitant les morts, rendant l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, confondant les faussaires et les envoyés de Satan, et donnant leur vie pour confirmer la vérité de leur doctrine. La religion qu'ils répandaient dans le monde, si parfaite et si difficile dans la pratique au premier abord, si relevée dans ses mystères à jamais incompréhensibles, fut reçue partout, et elle se répandit dans le monde entier avec une immense rapidité.

« Or, cette religion que je donnai aux apôtres est la vraie religion, parce que seule elle renferme les signes dont je vous ai parlé plus haut.

« Elle est une : une dans la foi, une dans la morale, une dans sa durée. Une dans la croyance à un seul Dieu, à un seul Rédempteur, à un seul baptême. Une dans sa morale qui n'a qu'un commandement, l'amour de Dieu et du prochain. Une dans sa durée : c'est la seule qui ait traversée tant de siècles, la seule qui soit restée debout, toujours forte et pleine de vigueur, la seule qui

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

doive demeurer jusqu'à la consommation des siècles.

« Elle est sainte : c'est elle qui unit l'homme à Dieu et le sépare des choses de la terre ; c'est elle qui enseigne à éviter le mal, à pratiquer la vertu ; c'est elle qui possède les sacrements, boucliers puissants pour défendre les vertus, armes mortelles contre le mal et le péché.

« Elle est apostolique : ce sont mes apôtres qui l'ont transmise au monde, qui ont chargé leurs successeurs de la répandre et de la conserver, et on peut remonter aisément d'âge en âge jusqu'aux apôtres, entre les mains de qui on la retrouvera déposée par moi, qui étais envoyé par mon Père.

« Elle est universelle : dans tous les pays du monde on trouve des chrétiens, ou des hommes qui ont une même foi, une même loi, les mêmes sacrements.

« Elle est divine : c'est moi qui l'ai instituée, moi, Fils de l'homme et aussi Fils de Dieu ; elle est divine, car elle résiste à tout, aux persécutions des tyrans, aux persécutions des autres religions, aux passions des hommes, aux tentatives continuelles de Satan. Quelle religion a produit des héros comme la religion catholique ? quelle autre religion a transformé les femmes les plus timides, les enfants les plus faibles, à ce point de ne pouvoir trouver nulle part un courage supérieur à leur courage ? La mort n'a point effrayé ceux qui ont pratiqué cette religion, ils ont été au devant d'elle, ils l'ont reçue à bras ouverts, ils ont béni Dieu dans les tourments les plus affreux, et pas une plainte n'est sortie de leur bouche.

« Quelle religion osera se comparer à la religion catholique? quelle religion laissera apercevoir comme elle les

signes d'une vraie religion ? quelle religion unira l'homme à Dieu comme la religion catholique ? Sera-ce la religion de divinités faites par les mains des hommes, ou qui n'a d'autres dieux que de vils animaux, ou qui ne favorise que les passions ?

« Quelle folie de ne pas reconnaître la vérité dans la religion catholique ! quelle folie de ne pas voir le mensonge dans toute autre religion !

« Donc, ma fille, ceux-là n'ont pas la vraie religion qui n'ont pas une religion ayant les signes d'unité, de sainteté, d'apostolicité et d'universalité dont je vous ai parlé. »

Le Sauveur Jésus m'a encore parlé ainsi : « Si vous considérez la religion comme acte par lequel vous remplissez vos devoirs envers la Divinité, cet acte peut se présenter à vous comme bon ou comme mauvais.

« Cet acte de religion est bon quand il est l'accomplissement d'un devoir envers le Dieu véritable qui est au ciel ; il est mauvais s'il se rapporte à d'autres dieux. Voilà pourquoi tous les actes de religion des païens étaient mauvais ; il est mauvais encore quand, se rapportant à Dieu, cet acte n'est pas selon la manière dont Dieu l'a prescrit. Ainsi aujourd'hui les actes de la religion judaïque sont mauvais, parce qu'ils sont prohibés par la religion que j'ai établie. »

II

Un autre jour, il s'exprima ainsi : « Il est nécessaire à l'homme d'avoir une religion et d'avoir la vraie religion. L'homme sans religion n'est pas un homme. Qu'est-ce

qu'être homme ? C'est être vivant avec un corps et une âme raisonnable, et accomplir les devoirs qui sont inhérents à cette existence par rapport à toutes choses.

« Or, quels sont les premiers devoirs que l'homme a à remplir ? Ce sont les devoirs vis-à-vis de Celui de qui il a tout reçu, l'existence, la vie, le mouvement, la raison. Ce sont les devoirs vis-à-vis son créateur, son bienfaiteur et son Dieu. Ne pas rendre à Dieu les devoirs qu'on lui doit, c'est se séparer de lui, c'est n'être plus uni à lui, c'est l'offenser. L'homme est fait pourtant pour vivre uni à Dieu, pour lui appartenir, pour le servir. Ne pas agir ainsi, c'est manquer sa fin, c'est n'être pas homme, c'est devenir l'être le plus vil, le plus bas qu'on puisse trouver, c'est l'ingratitude la plus noire et la plus flétrissante envers Dieu.

« Quels sont les seconds devoirs de l'homme ? Les devoirs envers lui-même. Or, un homme sans religion ne remplit pas ses devoirs envers lui même. Il ne se rend pas Dieu propice, il n'attire pas sur lui ses bénédictions, il ne travaille point pour l'éternité, il n'embellit pas son âme de vertus, il ne résiste point à ses passions, il ne marche pas dans la voie du salut, il marche vers l'éternelle damnation. Un homme sans religion n'est pas un homme, car il ne vit point pour perfectionner sa vie, mais pour la détruire à jamais.

« Quels sont les troisièmes devoirs de l'homme ? Les devoirs envers ses semblables. Or, un homme sans religion, comment s'acquittera-t-il de ses devoirs par rapport à la société ? Seront-ils dictés par la charité ? Non. Par la justice ? Non. Il trompera, il travaillera avec égoïsme et se séparera de ses frères. Un homme sans re-

ligion n'est pas un homme ; car l'homme est fait pour vivre en société, et l'homme sans religion, loin d'entretenir et de vivifier la société, travaille à sa perte. Oui, ma fille ; et vainement parmi les hommes se persuade-t-on qu'un homme sans religion a de la probité, qu'il est juste, honnête, charitable, bon : il n'en est rien, la religion seule donne force à ces vertus. Là où il n'y a point de religion, il n'y a en général que duplicité, égoïsme, mensonge.

« La religion, ma fille, est seule le véritable lien de la société, non-seulement visible, mais encore invisible. Elle est le lien entre Dieu et l'homme, et par elle l'homme vit en société avec Dieu comme je vis en société avec mon Père en l'unité du Saint-Esprit. Elle est le lien entre l'homme et les anges, ministres de Dieu pour le service et le bonheur de l'homme. Elle est le lien entre l'homme et l'homme sur la terre, et cette société se continuera dans l'éternité, et ces trois sociétés n'en feront plus qu'une, la société du Créateur avec ses créatures.

« Pour opérer cette société, il faut la religion : la religion seule en effet peut l'opérer ; de là vous pouvez juger combien elle est nécessaire.

« Vous allez encore mieux comprendre sa nécessité par ce que Dieu opère dans les hommes par rapport à la religion. Il ne veut pas seulement que la religion consiste dans l'accomplissement des devoirs fixés par lui-même. Il a voulu faire de la religion une inclination, un mouvement du cœur, une habitude de l'âme qui pousse l'homme à accomplir ses devoirs de religion. Cette habitude, cette inclination, cette vertu de religion est donnée à toute âme avec la grâce sanctifiante, elle lui facilite

l'accomplissement de ses devoirs, elle demeure en elle autant que la grâce sanctifiante, croissant, diminuant ou disparaissant avec elle, pour revenir croître et grandir encore avec le retour, l'accroissement et le développement de cette même grâce. »

III

Un autre jour, j'entendis la voix du Sauveur Jésus : « Je romprai mon silence, dit-il, j'élèverai ma voix ; que tous les hommes entendent les paroles de vérité qui sortent de ma bouche : Peuples de la terre, rassemblez-vous, prêtez l'oreille, écoutez ce que dit le Seigneur votre Dieu ; princes, rois et sujets, approchez-vous, prêtez l'oreille, écoutez ce que dit le Seigneur votre Dieu ; grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, accourez, prêtez l'oreille, écoutez ce que dit le Seigneur votre Dieu. Voici ses paroles, elles sont paroles de vérité : Je suis un en trois personnes [1] ; chacune de ces trois personnes est Dieu ; ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu. Je me suis fait homme, en prenant un corps et une âme auxquels j'ai uni ma divinité, et par cette union j'ai été Dieu et homme tout ensemble. Il y a en moi deux natures : la nature divine et la nature humaine ; mais il n'y a qu'une personne, la personne du Fils de Dieu fait homme. Il était nécessaire que je me fisse homme, pour

1. Il y a ici une lacune. Dans cette phrase, le pronom *je* tient la place du mot Dieu, et il est pris dans le sens *absolu* ; dans la suivante, il se rapporte au Verbe et il est employé dans le sens *relatif*. Le danger de l'équivoque aussi bien que l'exactitude du langage demandaient que la pensée fût rendue ainsi : *Dieu est un en trois personnes*,

rendre réparation à Dieu de l'offense de l'homme. Dieu a trouvé cette réparation dans le sacrifice de ma vie que je lui ai offerte sur le Calvaire. Je suis ressuscité trois jours après ma mort par la puissance de ma divinité ; après ma résurrection, je suis monté au ciel. Je suis encore sur la terre d'une manière invisible par le très saint sacrement de l'autel dans lequel je suis véritablement présent avec mon corps, mon sang, mon âme et ma divinité. La sainte Vierge Marie conçue sans péché est ma mère. Elle m'a conçu dans son chaste sein par l'opération du Saint-Esprit : elle n'a jamais connu d'homme ; elle a toujours été vierge avant, pendant et après ma conception. Vous mourrez tous, et quand le monde sera fini vous ressusciterez. Après la mort, vous serez jugés sur votre vie : si elle est bonne, juste et sainte, vous jouirez du bonheur du ciel ; si vous êtes surpris dans l'injustice et l'iniquité, vous serez condamnés au feu éternel. Le paradis est le lieu de la récompense des saints, l'enfer celui de la punition des pécheurs. Le purgatoire est destiné à l'expiation complète des péchés de ceux qui meurent en état de grâce, mais qui n'ont point satisfait complétement à la justice divine.

« Voilà les principales vérités de la religion. Pourquoi luttez-vous contre ces vérités que toute la terre a reconnues ? Ne vous laissez pas conduire par votre jugement, vos caprices ni vos passions. Si vous avez des doutes, des difficultés, soumettez-les à l'Église, votre mère et mon épouse ; écoutez sa voix comme ma voix, c'est moi qui parle par sa bouche. Elle résoudra toutes vos difficultés et dissipera tous vos doutes. Enfants, ne vous séparez jamais de votre Père du ciel : celui qui se sépare de lui,

quitte la maison paternelle et n'aura point de part à l'héritage promis. L'ennemi du père de famille est venu dans son champ pour y semer l'ivraie ; gardez-vous de ramasser l'ivraie ; elle serait pour vous l'occasion d'une mort éternelle. Malheur et trois fois malheur à celui qui écoute la voix de l'ennemi du père de famille ! bonheur et trois fois bonheur à celui qui écoute ma parole ! La parole de l'ennemi du père de famille est une parole de mort ; ma parole est une parole de vie. »

Puis le Seigneur Jésus se retourna vers moi et me dit : « Ma fille, aimez votre religion, elle vous mènera à Dieu ; pratiquez votre religion, elle vous obtiendra le bonheur de posséder Dieu éternellement ; aimez Dieu, honorez-le, rendez-lui vos devoirs du fond de votre cœur et du plus intime de votre cœur ; mais témoignez à Dieu votre amour, rendez-lui vos devoirs par la pratique des œuvres extérieures qu'il demande de vous. Ne séparez jamais complétement la religion intérieure de la religion extérieure. La religion extérieure alimente la religion intérieure du cœur, et la religion intérieure est l'âme, la vie de la religion extérieure. Joindre l'une à l'autre, c'est avoir la vraie religion, c'est accomplir la volonté de mon Père, c'est édifier son prochain, c'est vivre pour Dieu, vivre pour soi, vivre pour ses frères. Ma fille, gardez ces instructions, allez en paix, je vous bénis. » Je me prosternai sous la main du Sauveur Jésus, et lui fis l'offrande de mon cœur comme garant de ma gratitude et de ma soumission à sa volonté.

IV

J'avais lu un jour cette parole de nos saints Livres : *Le Seigneur est le Dieu des sciences.* Le Sauveur Jésus vint à moi et me dit : « Ma fille, la science n'est autre chose que la connaissance de ce que Dieu a fait. Celui qui connaît le mieux les œuvres de Dieu au ciel, sur la terre et dans l'homme, celui-là est l'homme le plus savant. Or, comme Dieu a fait toutes choses, et qu'il les connaît, il est appelé avec raison le Dieu des sciences. La science est une chose fort utile ; elle peut être, elle est souvent très-dangereuse et très-funeste. Elle est fort utile quand elle élève l'esprit vers Celui de qui tout est sorti ; elle est dangereuse et funeste quand l'esprit, au lieu de s'élever à Dieu, demeure attaché à la terre pour ne considérer que les choses visibles. Parmi les sciences, il n'y en a qu'une seule de nécessaire. Cette science surpasse toute autre science. Celui qui la possède est assez savant quand il ignorerait toutes les autres, et celui qui ne la possède pas, fût-il le plus savant des hommes, n'est qu'un ignorant.

« La seule science nécessaire, c'est la science de Dieu, la science de sa volonté, la science de ses commandements, la science de la voie qui mène vers lui, la science des moyens qui vous attachent à lui. Voilà ma doctrine, ma fille, elle est opposée à celle du monde.

« Demandez aux hommes : Quelle est de toutes les sciences la plus utile, la plus intéressante, la plus belle ? Celui-ci vous dira c'est la science du mouvement des astres, celui-là la science des phénomènes physiques ;

l'un la science des travaux des champs, l'autre la science du gouvernement des peuples ; d'autres enfin la science des diverses maladies qui affligent le corps et des remèdes qui les font disparaître. Ainsi chacun vous répondra selon l'inclination de son esprit, et pas un ne nommera la seule véritable science, la science du salut.

« Interrogez un petit enfant instruit des principales vérités de la religion, demandez-lui : Que deviendront les astres à la fin du monde ? Il répondra : Les astres ne donneront plus leur lumière, ils perdront leur mouvement et seront anéantis. Demandez-lui : Que deviendront le jour et la nuit, les éclairs et les tonnerres, la grêle et les vents ? Il répondra : Tous ces phénomènes disparaîtront et seront anéantis. Demandez-lui : Que deviendront les champs et leurs moissons, les jardins et leurs fruits, les habitations des hommes et les palais des rois ? Il répondra : Ils seront anéantis. Demandez-lui : Que deviendront les peuples, les nations et ceux qui les gouvernent ? Il répondra : Il n'y aura plus de peuples, il n'y aura plus de nations, il n'y aura plus de gouvernements, il n'y aura que le ciel et l'enfer, Dieu et ses élus, Satan et ses damnés.

« Oui, tout ce qui est au monde passera, et savoir ces choses, c'est avoir la science de ce qui doit avoir un terme, une fin.

« La science qui ne passera pas, c'est la science de Dieu, la science de ce que Dieu a fait pour vous, la science des moyens qui vous portent vers lui. Car Dieu est éternel, et une fois unie à lui, vous le possèderez à jamais. Cherchez, ma fille, à acquérir cette science, cherchez à l'augmenter, à la perfectionner. Cette science ne

passera pas, elle demeurera toujours en vous, et quand votre âme sera dépouillée de votre corps et qu'elle comprendra mieux par cette séparation de quelle manière elle doit tout juger, vous vous estimerez heureuse d'avoir eu la seule science véritable, parce qu'elle vous a fait connaître Dieu et vous a unie à lui. Oui, ma fille; vous vous estimerez heureuse de n'avoir même eu que cette science, et vous plaindrez ces hommes qui ont constamment occupé leur esprit de sciences naturelles ou physiques, et qui jamais par la création n'ont su remonter au Créateur. »

V

« Un autre jour, après la sainte communion, je me tenais à la porte de mon cœur, prosternée profondément, attendant que Jésus vint me parler. Il vint à moi, me prit par la main et s'assit sur son trône. Je restai à genoux à ses pieds, confuse et humiliée du peu de dévotion que j'avais eu ce jour-là. J'attendais en silence. Jésus me parla ainsi : « Le sage et l'insensé, ma fille, trouveront l'un et l'autre la vérité, mais d'une manière différente. Beaucoup d'hommes sont réputés sages ; ils le sont, en effet, selon le monde ; mais leur sagesse s'évanouira, et ils seront trouvés insensés auprès de Dieu. Beaucoup d'autres sont jugés comme des insensés, mais leur folie disparaîtra, et Dieu trouvera que la véritable sagesse était en eux, parce qu'ils avaient la folie de ma croix. Cet insensé est humble, je l'élèverai : j'abaisserai au contraire ce sage qui est orgueilleux, et il ne se relèvera point.

« Cet homme sage selon le monde recherche la gloire

et la grandeur. Il sacrifie pour cela son repos, il se livre à l'étude, il s'expose à toutes sortes de dangers, il ne craint rien, il ferait tout pour obtenir un nom illustre et glorieux. Eh bien ! ma fille, cet homme qui ne néglige rien pour arriver à son but, qui prévoit tous les embarras et les évite, cet homme est un insensé, et malgré sa folie, il trouvera la vérité. Il la trouvera à l'heure de la mort. Alors il verra son aveuglement, son illusion. La gloire et l'estime du monde ne seront plus rien pour lui ; il comprendra la vanité des honneurs et des louanges. Malheureux que je suis, s'écriera-t-il, que me sert d'avoir fidèlement rempli mes devoirs selon le monde, d'avoir été un homme juste, un homme savant, un homme dont le nom passera à la postérité, à cause de mes recherches, de mes travaux, de mes lumières ? J'ai tout fait pour le monde et rien pour Dieu ! De quoi me servent ces peines, ces fatigues, cette gloire, cette illustration ? Tout cela est vanité, et mes mains sont vides pour me présenter à Dieu.

« Cet homme insensé, selon le monde, recherche l'humilité, recherche l'abaissement. Il fuit l'ostentation : il ne travaille point pour se faire un nom illustre, mais pour plaire à Dieu. Il n'a en vue que les intérêts de Dieu. Quand une croix se présente sur le chemin de sa vie, il ne la rejette pas, il la saisit avec empressement ; il rend le bien pour le mal, il aime ses ennemis, il prend même leur défense. Il se détache des biens de la terre pour s'attacher à Dieu. Et cette conduite, le monde l'appelle folie. Elle est folie, en effet ; folie de ma croix, folie de ma croix qui humilie, folie de ma croix qui abaisse, folie de ma croix qui pardonne, folie de ma croix qui embrasse tous

les hommes, folie de ma croix qui unit à Dieu. Cette folie, c'est la vraie sagesse, ma fille, et ce fou, trouvé sage aux yeux de Dieu, viendra prendre part dans le royaume de ma gloire.

« Quelle différence entre ces deux hommes, dont l'un est guidé par la sagesse humaine et l'autre par la sagesse divine. Le premier juge, voit, combine, règle toutes choses d'après les lumières de sa raison ; et le second, d'après les lumières de la foi. Le premier n'aura que l'estime des hommes, ce sera là sa récompense. Le second aura l'estime des anges et de Dieu, et cette estime durera toujours. Le premier aura bâti son édifice sur le sable mouvant et il sera ruiné. Le second l'aura élevé sur la pierre ferme, il restera debout pendant les siècles des siècles.

VI

Le Sauveur Jésus m'a encore dit dans une autre circonstance : « Ma fille, je vous ai parlé de la religion ; il suffit de la connaître, ce semble, pour l'aimer ; car on aime naturellement ce qui est beau, ce qui est bien, ce qui est parfait, et quoi de plus beau, quoi de meilleur, quoi de plus parfait que ma religion ? Voyez cependant les hommes. Ils n'ont point d'yeux pour contempler ce chef-d'œuvre du Très-Haut, ils n'en ont que pour la terre. Ils n'ont point d'yeux pour considérer quels sont leurs devoirs envers leur Créateur, et ils rampent terre à terre près de certaines créatures. Ils n'en ont point pour s'arrêter à la vue de leurs intérêts de l'éternité, ils n'en ont que pour leurs intérêts matériels et passagers de ce monde.

Quel aveuglement ! Oublier Dieu, ne pas lui rendre les hommages qu'il mérite, préférer l'or, l'argent, les richesses, les plaisirs, les honneurs, la gloire de la terre aux richesses du ciel, à la félicité du ciel, à la gloire du ciel ! Et combien est grand le nombre de ceux qui agissent ainsi ! Plusieurs pourtant croient pratiquer leur religion. Que font-ils pour cela ? Ils consultent leurs goûts, leurs inclinations, suivent même quelquefois l'entraînement de leurs passions. Combien qui prient, mais seulement du bout des lèvres ; combien qui prient, mais sans attention, sans respect pour Dieu, sans amour pour lui. Voyez-les dans le lieu saint. L'Église est une maison de prières ; l'Église est le lieu de ma résidence, celui où j'habite corporellement, celui que je remplis de ma gloire et où les anges tremblants viennent m'adorer en silence ; le lieu où je m'immole chaque jour de nouveau pour le salut du monde ; le lieu de la naissance spirituelle de l'homme ; le lieu où son âme vient puiser de nouvelles forces ; le lieu où il reçoit le pain de la parole ; le lieu où après sa mort il sera transporté, afin de recevoir une dernière bénédiction. L'Église, c'est bien la maison de Dieu, c'est aussi la maison du chrétien, c'est le lieu de la réunion de la grande famille, du père avec ses enfants. Comment agissent la plupart des hommes dans l'Église ? Ils entrent dans ce lieu sans se demander où ils vont ; sans se demander qui ils vont visiter et honorer ; ils sont distraits, se mettent à genoux machinalement, sans attention, prononçant quelques prières et tout est là. Pendant qu'ils sont dans ce lieu, leur esprit n'est nullement occupé de ce qui s'y passe ; ils parlent entre eux, ils s'occupent de leurs affaires temporelles, et tandis que tout leur parle de l'éternité, ils

ne songent qu'à la vie du temps. Pour eux, assister aux offices divins, c'est avoir accompli les devoirs de la religion, et souvent ils n'y viennent que pour se faire voir, pour voir leurs amis, comme en un lieu de réunion, pour entendre une belle parole, par habitude. Leur cœur n'a été nullement touché. En quittant le lieu saint, ils iront se livrer à leurs divertissements, à leurs jeux, à leurs distractions qui souvent sont divertissements, jeux et distractions dans le péché.

« Pensez-vous qu'agir ainsi c'est pratiquer sa religion ? Non, ma fille ; c'est être indifférent pour elle ; c'est plus que de l'indifférence, c'est un oubli complet de sa religion.

« Que dire donc de ceux qui se contentent de ne point violer les commandements que la loi des hommes elle-même ne permet pas de violer ? Ah ! ma fille, c'est de l'impiété, et l'impie est repoussé par Dieu au jour de sa justice; l'impie est privé de la vue de Dieu au jour du jugement; l'impie reçoit ce qu'il mérite au jour de l'éternité, et ce qu'il mérite, c'est l'enfer ; ce qu'il mérite, c'est le courroux et la malédiction de Dieu dont le poids l'accablera à jamais.

« N'imitez pas ces hommes indifférents, ces hommes coupables, ces hommes impies ; comprenez mieux votre religion. Que la pratique de la religion soit un hommage parti de votre cœur pour aller à Dieu, et Dieu l'agréera, Dieu le recevra et vous préparera une récompense digne de sa magnificence souveraine et de sa libéralité infinie. »

VII

« Le Sauveur Jésus m'a dit un jour : « Dieu, ma fille, a fait l'homme roi. Le royaume de l'homme, c'est son propre cœur. Ce roi n'est pas indépendant. Il est de sa nature roi tributaire ; car il a toujours au-dessus de lui la puissance de Dieu ou celle de Satan, et il est toujours soumis à l'une ou à l'autre. Il est soumis à celui auquel il paie le tribut de son cœur, de son âme, de ses facultés, de tout lui-même. Voyez l'homme : il est en face de Dieu et de Satan ; Dieu et Satan veulent être son maître et se présentent à l'homme. Que fait l'homme ? Il délibère sur le choix qu'il doit faire du prince des ténèbres, ou du monarque éternel des cieux.

« Dieu lui rappelle tout ce qu'il a fait pour lui, lui promet, s'il s'engage dans son service, les secours nécessaires pour vaincre ses ennemis et lui assure, s'il est fidèle, une récompense sans bornes, un bonheur qui ne finira jamais. S'il l'abandonne, au contraire, pour suivre le parti de Satan, avec son inimitié, il lui réserve une peine éternelle.

« De son côté, Satan promet à l'homme biens, honneurs, gloire, estime du monde, plaisirs, amusements, vie commode et aisée, tandis que s'il prend le parti de Dieu, lui, Satan, jure à l'homme haine implacable, et lui promet persécutions et peines de toute sorte.

« Alors, celui qui veut rendre gloire à Dieu et se donner à lui (est-il rien de plus juste ?) s'enrôle sous sa bannière, le reconnaît pour roi, se consacre et se dévoue tout entier à son service, lui ouvre son cœur comme les

portes d'une ville à un souverain, et jure d'en interdire l'entrée à Satan qu'il combattra toujours, dont il repoussera toute proposition d'infidélité, afin de demeurer à jamais fidèle à Celui qu'il a choisi pour son seigneur et maître.

« Celui, au contraire, qui plie sa tête sous le joug de Satan, ne craint point de renoncer à Dieu et de lui préférer l'ange rebelle des enfers. Quel outrage et quelle injure ne fait-il pas à Dieu en agissant ainsi ? De quelle injustice ne se rend-il pas coupable en méprisant les promesses et les menaces de Dieu, en oubliant tout ce qu'il a fait pour lui, en choisissant Satan pour son roi ? Comment appeler surtout la conduite de celui qui ayant choisi d'abord le Seigneur pour son maître et souverain, se révolte contre lui, lui refuse obéissance et soumission, le détrône de son cœur, le chasse pour mettre à sa place Satan, qui l'a trompé par ses mensonges et ses suggestions perverses et malignes?

« Admirez pourtant la bonté de Dieu. Il ne punit pas immédiatement cet ingrat ; il le rappelle à lui, l'avertit avec douceur, lui offre son pardon et sa grâce, lui parle au cœur tantôt par sa voix secrète et intime, tantôt par celle de sa conscience, tantôt enfin par celle de ses ministres. Quand le pécheur n'est pas sourd à cette voix, Dieu l'accueille avec bonté, le reçoit avec amour, le presse dans ses bras, oublie tout le passé. O charité et charité de Dieu pour l'homme ! Quand le pécheur résiste à Dieu, Dieu l'attend encore jusqu'au jour de sa justice, et combien de pécheurs résistent à Dieu ! O ingratitude et ingratitude de l'homme pour Dieu ! »

VIII

« Ma fille, il est juste, m'a dit le Sauveur Jésus, de servir Dieu dès sa jeunesse et de lui consacrer ses premières années, car il est le Maître de la vie, et il n'est aucun temps où l'homme ne doive le servir. Il en arrive pourtant tout autrement, et comme si Dieu ne méritait pas qu'ils lui donnassent le plus beau temps de leur existence, les hommes la donnent au monde, au péché, au désordre. Dès que le monde peut les recevoir dans son sein, ne voyez-vous pas les jeunes gens se livrer à toutes sortes d'iniquités, en donnant un libre cours à leurs passions et ne faisant rien pour les maîtriser? Que donneront-ils à Dieu? Une vieillesse décrépite et caduque, une vieillesse dont ce monde ne voudra plus, un corps usé par le vice; mais la vieillesse, qui donc la leur a promise? Et si Dieu les surprend, si Dieu les arrête, si Dieu les frappe au milieu de leurs désordres et de leurs crimes, que répondront-ils à Dieu? Quelle excuse peut-on apporter? La violence des passions? Il n'y a pas de passion qui puisse lutter contre ma grâce, et ma grâce est donnée à tous. Ma grâce brise les passions comme un cristal lancé contre un rocher de la mer.

« Quelle excuse peut-on apporter? La jeunesse? Mais c'est précisément dans la jeunesse qu'on doit servir Dieu; c'est alors qu'on doit consacrer à Dieu ses premières affections, parce qu'il est l'auteur et le conservateur de la vie. N'est-ce pas lui faire injure que de lui ravir ces prémices de l'existence, ces jours où l'on a plus de force et de vigueur pour le servir? Comment trouverait-on une

excuse dans la jeunesse ? N'est-ce pas alors plus que jamais qu'on doit se rappeler les promesses faites à Dieu au baptême de renoncer au monde, à ses pompes et à ses œuvres, de renoncer au démon et à ses inspirations pour s'attacher à Dieu ? Est-ce que dans le baptême on réserve pour soi, c'est-à-dire pour le péché, le temps de la jeunesse ? Ne s'engage-t-on pas sans réserve par le baptême à donner sa vie à Dieu, à obéir à ses commandements ? Et s'il n'y pas de réserve dans la promesse, ne doit-on pas la tenir dans son entier ? Il n'y a pas de raison pour ne point servir Dieu dans sa jeunesse. Il faut que jeunesse passe. Il le faut, ma fille, il est vrai ; c'est une nécessité: et qu'on le veuille ou non, elle passe avec rapidité. Mais faut-il qu'elle passe dans le crime, dans le péché, dans la corruption, dans l'éloignement de Dieu, dans son inimitié ? Parler ainsi; c'est blasphémer ! Est-ce que le mal pourrait être excusé dans n'importe quel temps de la vie ? Et pourquoi donc serait-il plus permis d'offenser Dieu dans la jeunesse que dans l'âge mûr ? dans l'âge mûr que dans la vieillesse ? Dieu ne saurait-il donc pas fournir à ceux qui sont jeunes un aliment suffisant à la force et à la vivacité de la jeunesse ? Le vice mérite-t-il, pour l'emploi des forces qu'on a, le pas sur la vertu ? ou Dieu, pendant la jeunesse, vaut-il moins que le monde ! Dieu ne peut-il être apprécié et le monde perdre toute valeur que dans la vieillesse de celui qui les considère l'un et l'autre ? Insensés sont ceux qui pensent ainsi ? Être chrétien, c'est être comme j'étais pendant que j'habitais la terre. N'ai-je point honoré mon Père pendant ma jeunesse ? J'étais Dieu et ne pouvais agir autrement. Marie n'a-t elle pas honoré Dieu pendant sa jeunesse ?

Saint Jean-Baptiste ne l'a-t-il pas honoré aussi ? Et tant de saints dont la jeunesse n'a été qu'un continuel hommage à Dieu et à ses perfections ? Tous doivent agir ainsi : servir Dieu pendant le jeune âge, afin de le rendre favorable pour la vieillesse. Tous doivent servir Dieu quand ils peuvent le servir, ne pas renvoyer à un temps éloigné qui ne leur appartient pas. N'oubliez jamais cette parole : L'homme suivra dans sa vieillesse le chemin qu'il aura pratiqué dans sa jeunesse.

« Quelle excuse peut-on apporter ? Les occasions de la vie ? Considérez ces occasions, ma fille ; il y en a de trois sortes : les unes sont nécessaires, les autres de circonstance, et les dernières dangereuses ou défendues. Or, je vous le demande, peut-on s'excuser sur une occasion qu'on avait ordre de fuir à cause du danger ou du mal qui était en elle ? Cette occasion est dangereuse, elle est mauvaise ; vous êtes faible, vous êtes passionnée, ne méritez-vous pas condamnation si vous vous y exposez ? Vous vous exposez, vous succombez ; cette chute vous entraîne dans une autre, et ainsi vous tombez dans l'abîme. Du fond de cet abîme remontez au principe de votre perte, et vous verrez que cette occasion dangereuse à laquelle vous vous êtes exposée a été la cause de votre malheur. Les occasions de nécessité ne vous seront nuisibles qu'autant que votre cœur sera mauvais, c'est-à-dire autant qu'il voudra faire le mal. Les occasions de circonstances ne peuvent vous nuire non plus, parce que vous avez toujours, en ces circonstances, la grâce de Dieu pour soutien et pour appui. Plus la tentation est forte, plus la grâce est considérable ; plus le danger est grand et plus grand aussi devient le secours de

Dieu. Comment donc les occasions pourraient-elles servir d'excuse ? Est-ce que tous les saints ne se sont pas trouvés à toutes sortes d'occasions ? Est-ce que les jeunes gens les plus pieux, les plus vertueux ne rencontrent point ces occasions sans les chercher ? Que font-ils alors ? Ils prient, ils gémissent, ils invoquent Dieu, et Dieu vient à leur aide pour les rendre victorieux et triomphants.

« La jeunesse doit servir Dieu, ou bien malheur aux familles, aux cités, aux empires dont la jeunesse s'éloigne de Dieu. La malédiction céleste tombe sur ces empires, ces cités, ces familles. Voyez cette famille dont les jeunes gens sont irréligieux, débauchés, libertins, que de chagrins ils causent à leurs parents par leur désobéissance et leur indocilité ; que de peines par la dissipation de leur fortune ! Ne sont-ils pas souvent la cause d'une ruine complète et des malheurs les plus graves ? Ainsi, la mauvaise conduite des enfants attire sur les parents, qui ne les ont pas corrigés, la colère de Dieu. Souvent même Dieu attendait là les parents dont la jeunesse s'était passée dans le crime et le désordre.

« Et quand cette inconduite, cette irréligion, cet abandon de Dieu est général parmi la jeunesse d'une cité ; quand on n'y voit que crimes et abominations ; quand les assemblées nocturnes succèdent aux rendez-vous clandestins ; quand, à la faveur de l'ombre des nuits on s'est familiarisé avec le vice ; quand on ne craint plus de faire le mal en plein jour, alors qui pourra dire les désastres produits dans cette cité par la jeunesse qui s'est détournée de la voie de Dieu, qui a oublié ses promesses du baptême, ses promesses de la communion première à

mon corps et à mon sang, ses joies dans le service de mon Père, joies sans trouble et sans remords. La corruption devient générale : de la jeunesse elle passe à l'enfance, qui est excitée au mal par la vue du mal ; elle passe à l'âge mûr et à la vieillesse, qui, revenant par le souvenir au temps de la jeunesse, se complaît dans sa corruption d'autrefois et la renouvelle par la pensée et le désir. Comment cette cité pourra-t-elle recevoir les bénédictions de Dieu ? Tous ses habitants se sont élevés contre lui. Le feu du ciel est prêt à tomber sur eux, et si la miséricorde de Dieu retient les foudres de sa justice dans le temps, elle ne les retiendra pas dans l'éternité.

« Quel bonheur et quelle félicité, au contraire, pour une famille dont les jeunes gens et les jeunes filles vivent selon Dieu en le servant fidèlement. Servir Dieu, c'est servir son père et sa mère, c'est se servir soi-même, c'est servir les intérêts de cette vie et ceux de la vie future. C'est servir son père et sa mère ; c'est les honorer, les respecter, leur être soumis, les aimer, c'est faire leur joie, c'est être leur couronne sur la terre. Pourrait-on, en effet, aimer Dieu et n'aimer pas ses parents ? Pourrait-on plaire à Dieu et déplaire à ses parents ? Pourrait-on faire ce que Dieu commande et désobéir à ses parents ? Non, ma fille, car Dieu ordonne à chacun d'honorer son père et sa mère, d'obéir à son père et à sa mère, de les respecter, de les aimer.

« Servir Dieu, c'est se servir soi-même. Quel est le service que les jeunes gens ou les jeunes filles doivent se rendre à eux-mêmes ? C'est de travailler à leur bonheur ici-bas et dans le ciel. Or, le bonheur, la tranquillité, ne sont que dans le service de Dieu ici-bas ; il en est de même

pour l'autre vie. Car le ciel n'est que la récompense de la fidélité à Dieu.

« Servir Dieu, c'est servir ses intérêts pour cette vie et ceux de la vie future. Les jeunes gens, attachés à Dieu, marchent dans le chemin de l'ordre. Or, l'ordre, c'est le travail ; l'ordre, c'est l'économie ; l'ordre, c'est la paix avec tous ; l'ordre, c'est le bien en tout, c'est la fuite du mal, c'est la fuite des dépenses folles ou inutiles ; et là où règne l'ordre, là règne toujours l'abondance ; c'est là une conséquence nécessaire de l'ordre. Ajoutez à cela la bénédiction de Dieu qui féconde le travail, qui favorise en tout ceux qui le servent, et vous comprendrez bien que servir Dieu, c'est servir ses intérêts, même temporels. C'est servir surtout ses intérêts spirituels Les intérêts spirituels d'une âme, c'est la grâce ici-bas ; la participation par la grâce à la vie divine ; et, après la mort, la possession de Dieu. Or, cela ne s'obtient que par le service fidèle de Dieu, et celui qui, dans sa jeunesse, sert Dieu fidèlement, celui qui s'attache à lui de plus en plus, augmente chaque jour ses trésors pour l'éternité.

« Heureuse la famille qui possède une jeunesse ainsi fidèle à Dieu, ainsi dévouée à Dieu, ainsi attachée à Dieu ! La paix est dans cette famille. Elle goûte combien il est heureux pour des frères de vivre unis ensemble par une même volonté, une même pensée, une même loi, un même but, unis en Dieu.

« Heureuses les cités qui possèdent une jeunesse nombreuse qui sert Dieu fidèlement ! Cette jeunesse est comme une semence féconde qui portera au centuple ; cette jeunesse est comme un abri qui protégera la cité contre la colère de Dieu ; cette jeunesse est comme une voix toute-

puissante qui monte vers Dieu, touche son cœur, et obtient de lui bénédiction pour la cité qu'elle habite ; cette jeunesse est un spectacle admirable pour le ciel et pour la terre, et la terre s'écrie : Bonheur à cette cité ! Et le ciel dit à son tour : Gloire à cette cité ! Cette jeunesse est un objet d'effroi pour l'enfer et les démons. Devant elle, la corruption épouvantée s'enfuit. Les paroles déshonnêtes ne se font plus entendre ; l'entraînement vers les plaisirs défendus est arrêté, et la force du bon exemple rend vaines les tentations de Satan.

« Jeunesse amie de Dieu, jeunesse fidèle à Dieu, jeunesse dévouée à Dieu, réjouissez-vous, vous grandirez en âge et en vertu ; vous croîtrez pour combattre les combats du Seigneur ; vous vivrez pour augmenter vos mérites ; vous passerez ensuite du séjour de l'espérance à celui de la possession.

IX

Le Sauveur Jésus, un jour, s'exprima ainsi : « J'ai élevé ma voix et j'ai dit aux enfants des hommes : O hommes ! que cherchez-vous ? Une voix unanime, venue des quatre coins de la terre, se fit entendre en disant : Le bonheur !... Je leur demandai : Où cherchez-vous le bonheur ? Et chacun répondit selon les inclinations de son cœur. Je m'adressai à l'avare et lui dis : O homme ! où cherchez-vous le bonheur ? Il répondit : Dans la possession de l'or et de l'argent. — Non, non, détrompez-vous, lui dis-je, le bonheur n'est point dans la possession de l'or et de l'argent.

« Je m'adressai au vindicatif, à l'ambitieux, à l'or-

gueilleux, au voluptueux, au mondain de tout âge et de toute condition, et je leur dis : Détrompez-vous, le bonheur n'est pas dans la vengeance, ni dans les biens, les honneurs, les gloires de la terre, ni dans l'estime de soi-même et d'autrui, ni dans les aises et les commodités de la vie, ni dans les satisfactions et les plaisirs de la chair, ni dans les amusements et les joies du monde.

« Alors, une voix immense se fit entendre et dit : Où donc est le bonheur ?

« Je m'adressai à un jeune homme et à une jeune fille, qui l'un et l'autre servaient Dieu fidèlement, observaient ses commandements, marchaient en sa présence et lui offraient l'hommage de leur cœur. Je leur demandai : Que cherchez-vous ? Ils répondirent aussi : Le bonheur. — L'avez-vous trouvé ? — Oui, Seigneur. — Où ? — Dans le service de Dieu, la fidélité à ses commandements, l'amour que nous avons pour lui. — En vérité, leur dis-je, vous avez bien cherché, et vous avez trouvé. Le bonheur est dans le service de Dieu, dans l'observation de ses commandements, dans le don qu'on lui fait de tous les mouvements de son propre cœur. »

X

Un jour le Sauveur Jésus me parla ainsi : « Ma fille, ce ne sont pas ceux qui écoutent ma parole qui seront justifiés, mais ceux qui la pratiquent. Vous vous rappelez la parabole de la semence et l'explication que j'en ai donnée, là se trouve la vérité rendue sensible de ce que je vous dis à cette heure. Les personnes qui écoutent ma parole, mais qui ont leur esprit distrait et occupé de mille

pensées étrangères, ne seront point justifiées par elle. Leur cœur est comme un grand chemin ouvert à tout venant ; ma parole ne produit pas de fruit dans ces âmes.

« Les personnes qui écoutent ma parole, mais qui sont insensibles, ne seront point justifiées par elle. Cette insensibilité peut affecter l'esprit et le cœur. L'insensibilité de l'esprit est une espèce d'aveuglement qui empêche de comprendre ce qu'exprime ma parole ; l'insensibilité du cœur suit ordinairement celle de l'esprit. Ce que l'esprit ne comprend point, le cœur ne le goûte point ; quelquefois pourtant l'insensibilité du cœur est seule et n'est point précédée de l'insensibilité de l'esprit ; cette insensibilité est un manque de goût qui empêche ma parole de produire des fruits dans ces âmes. Ces âmes ressemblent au chemin pierreux qui reçoit la semence, mais qui n'a point d'humidité ni de suc nourricier pour l'entretenir et la faire vivre.

« Les personnes qui écoutent ma parole, mais qui sont immortifiées, ne seront point vivifiées par elle. L'immortification laisse pousser dans l'âme des épines qui la blessent, qui la déchirent et qui empêchent le bien de se faire en ces âmes ; elles reçoivent la parole de Dieu, elles la goûtent, mais ne veulent point se mortifier pour modifier ce qu'il y a de vicieux en elles. Elles ne font point d'efforts, elles ne prennent point de résolutions, ou bien ces résolutions ne sont point exécutées ou ne le sont que pendant quelque temps. Ma parole germe comme la semence, croît, produit du fruit, mais ce fruit est bientôt étouffé par les passions, ces épines de l'âme.

« Que faut-il donc, ma fille, pour être justifié par ma parole? Il faut trois choses : l'écouter, la retenir, et la

retenir dans un cœur bon et bien disposé. Si on ne l'écoute pas, c'est comme si elle ne se faisait point entendre ; si on ne la retient pas, c'est comme si on ne l'avait point entendue ; enfin, si le cœur n'est pas bon et bien disposé, elle devient inutile, parce qu'elle ne peut agir.

« Écoutez donc la parole de Dieu, quelque soit celui qui vous la fera entendre. N'examinez point ni sa diction, ni sa facilité à parler, ni la manière dont il vous présente les choses ; écoutez-la uniquement parce que c'est la parole de Dieu.

« Retenez cette parole; ensevelissez-la dans votre cœur; réchauffez la, elle finira par faire germer en vous le bien. Pour cela, disposez votre cœur comme le paysan dispose son champ : arrachez tout ce qu'il y a de mauvais; faites de votre cœur un champ bien labouré, bien préparé ; que votre cœur soit bon et tourné complétement vers moi ; soyez sûre que s'il en est ainsi, toujours ma parole produira en vous des fruits au centuple, car vous écouterez ce que je vous dirai, vous le retiendrez et vous l'accomplirez. Vous l'accomplirez, parce que votre cœur est bon; vous l'accomplirez, parce que vous verrez l'expression de ma volonté, et que votre cœur attaché à moi ne voudra point me faire de la peine. et si vous accomplissez ma parole, vous marcherez dans la vérité et dans le bien ; vous vous justifierez par conséquent chaque jour davantage; chaque jour vous vous unirez de plus en plus à moi, et vous vous détacherez de la terre. »

XI

« *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie : allez, enseignez toutes les nations et baptisez tous les hommes au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Celui qui vous reçoit me reçoit, celui qui vous méprise me méprise.* Voilà, ma fille, me dit un jour le Sauveur Jésus, voilà les paroles que j'ai adressées à mes apôtres, et en leur personne à tous leurs successeurs, participant de mon sacerdoce. Elles doivent vous faire comprendre la dignité du prêtre. Le prêtre est envoyé par moi dans le monde pour enseigner et baptiser, comme j'ai été envoyé par mon Père, pour montrer la voie qui mène à mon Père, et pour rendre le mouvement et la vie à ceux qui les avaient perdus, c'est-à-dire à tous les enfants d'Adam. Et le prêtre, revêtu de la mission que je lui ai confiée, va et agit en mon nom. Il agit non-seulement en mon nom, mais encore avec mon pouvoir qui lui a été donné par mon sacerdoce. Il agit en mon nom, avec mon pouvoir, et porte en lui même la dignité suprême du sacerdoce de Melchisédech, qui m'a été donnée de toute éternité et que je lui donne dans le temps et pour jamais, afin qu'il me remplace, afin qu'il continue et qu'il accomplisse mon œuvre, afin qu'il sauve les hommes comme je les ai sauvés. Voilà pourquoi vous devez regarder le prêtre comme un autre moi-même, écouter sa parole comme vous écouteriez la mienne, respecter sa personne comme la mienne, et craindre de le mépriser, parce que je me regarderai comme méprisé en lui. Quel que soit l'homme revêtu du sacerdoce, qu'il soit juste ou pécheur,

qu'il honore ou dégrade sa dignité, qu'il soit fidèle ou infidèle, il possède une chose que vous devez respecter toujours en lui, le caractère qui lui est conféré par l'imposition des mains du pontife, mon représentant. Ce caractère peut être dégradé, foulé aux pieds, souillé par celui qui le porte ; il ne l'effacera jamais, il est prêtre pour l'éternité. Sur douze apôtres que j'ai choisis, j'en ai vu un se tourner contre moi, me livrer aux mains des Juifs, demeurer insensible au nom d'ami que je lui donnais à l'heure même de sa trahison, et mourir dans l'impénitence, le désespoir et le suicide. Il peut aussi s'en trouver parmi ceux qui sont appelés au sacerdoce qui soient prévaricateurs de leur caractère, mais le nombre en est petit, ma fille, je vous le dis pour votre consolation; je vous le dis aussi afin que si jamais quelqu'un d'entre eux se présentait sous vos yeux et sur votre chemin, vous n'ayez que vénération pour lui, parce qu'il a le caractère sacerdotal, tout en gémissant au dedans de vous-même de ce qui peut se trouver en lui de déréglé. Afin d'augmenter en vous le respect que vous devez avoir pour le prêtre, je veux vous entretenir de sa dignité et de sa puissance.

« Je suis, ma fille, prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech. Je ne me suis point arrogé ce titre, Dieu me l'a donné ; et quand l'heure est venue de la manifestation de mon sacerdoce, j'ai apparu dans le monde pour en accomplir les fonctions. Or, comme prêtre éternel, comme Dieu-Homme, comme Rédempteur et Sauveur, j'ai rappelé aux hommes la souveraineté toute-puissante de mon Père, je me suis donné à eux, je leur ai envoyé le Saint-Esprit. En leur faisant connaître mon Père, je leur ai

montré Celui dont ils sont sortis et auquel ils doivent revenir, non par eux-mêmes, parce qu'ils ne peuvent rien opérer de méritoire par eux-mêmes, mais par moi qui suis la voie qui mène au Père.

« Je me suis donné aux hommes comme réparateur de leur péché, de leur révolte contre Dieu ; j'ai acquitté leur dette envers la justice divine, j'ai brisé leurs liens qui les rendaient esclaves de Satan, je les ai rendus tous à la liberté, je suis mort pour eux, et ma mort a été le principe de leur vie, et l'efficacité de mon sang répandu a ranimé tous les hommes assis dans les ténèbres et les ombres de la mort.

« Je me suis donné à eux comme réparateur, et réparateur de chaque jour, non plus sur le Calvaire, mais sur l'autel, non plus en répandant mon sang réellement, mais en offrant chaque jour de nouveau l'effusion de ce sang répandu une seule fois sur le Calvaire.

« Je me suis encore donné à eux comme nourriture, en instituant l'eucharistie, où les âmes peuvent et doivent venir prendre courage, force et sainteté.

« Voilà mon œuvre sur la terre : faire connaître Dieu, rendre réparation à Dieu, racheter l'homme, lui donner la vie en le retirant de la mort ; et puis je me suis élevé dans le ciel pour en ouvrir l'entrée à tous les élus.

« Mon œuvre ne s'est pas arrêtée là ; j'ai voulu la perfectionner et j'ai envoyé Celui qui est le complément éternel du Père et du Fils, Celui qui est l'union du Père et du Fils, et qui doit aussi réunir l'homme à Dieu le Père par Dieu le Fils et les mérites de sa croix. Comme un vent violent il vint dans le cœur des apôtres et dans le cœur des chrétiens, et il vient encore chaque jour

en eux pour s'en emparer et les lancer dans la voie de la justice et de la vérité. Ma fille, voilà ce que j'ai fait.

« Voilà ce que fait aussi le prêtre chaque jour. Le prêtre fait connaître mon Père. Il le proclame saint, juste, miséricordieux, tout-puissant, vengeur du crime, rémunérateur de la vertu, et sa voix est comme un flambeau plein de lumière qui montre la vérité et détourne des sentiers de l'erreur.

« Le prêtre me donne aux hommes, et en cela le prêtre participe au pouvoir même de mon Père, qui, dans son amour pour la créature raisonnable, m'a donné à elle. Il m'engendre, il me produit, il me donne naissance chaque jour entre ses mains, comme mon Père éternellement dans son sein. Il me donne comme réparateur des péchés du monde, comme victime et holocauste à Dieu, il m'immole sur l'autel, il me donne en nourriture aux âmes, opérant en moi et sur elles toutes les opérations de ma mort et de ma vie.

« Le prêtre donne aussi le Saint-Esprit. Un sacrement a été institué pour le don spécial et particulier du Saint-Esprit, celui de la confirmation, conféré par l'évêque qui a en lui la plénitude du sacerdoce. Le prêtre peut donner aussi le Saint-Esprit par l'administration de ce sacrement ; mais il n'exerce pas ce pouvoir que mon vicaire sur la terre a réservé aux seuls évêques. Mais s'il ne donne pas directement le Saint-Esprit par l'administration de la confirmation, il le donne par tous les autres sacrements en donnant la grâce sanctifiante à l'âme ; il le donne surtout par l'Eucharistie ; car, là où je suis, le Saint-Esprit y est aussi, et quand le prêtre me donne en communion, il donne le Saint-Esprit, et en me donnant, et donnant le

Saint-Esprit, il donne aussi Dieu le Père, et ainsi les trois personnes de la Trinité sont au pouvoir du prêtre. Il commande, elles obéissent ; il commande, Dieu le Père se manifeste aux hommes en leur faisant sentir sa toute-puissance ; il commande, Dieu le Fils se manifeste aux âmes en leur faisant sentir l'excès de sa miséricorde ; il commande, Dieu le Saint-Esprit vient embraser tous les cœurs de son amour ; il commande tout lui obéit au ciel et sur la terre, Dieu se rapproche de l'homme, Dieu se donne à l'homme, Dieu prend l'homme sous sa protection ; il commande, les démons fuient épouvantés, les péchés disparaissent des âmes qu'ils souillaient, la paix se fait dans ces âmes, la justification les couvre comme un manteau de gloire, le ciel fermé s'ouvre pour les recevoir, et l'enfer, entr'ouvert pour les engloutir, se referme sur lui-même, honteux et plein de rage d'avoir perdu sa proie.

« Voilà l'œuvre du prêtre : en lui sont déposés tous les pouvoirs du Dieu incarné ; à lui sont confiés tous les trésors de grâces que Dieu veut répandre sur les hommes, puisqu'il accomplit tout ce que j'ai accompli sur la terre, puisque je lui suis confié, et qu'il a la garde du tabernacle où je réside. Quelle grandeur ! elle surpasse celle des anges, ministres de Dieu. Le prêtre, c'est un autre moi-même ; j'agis par lui comme j'agirais par ma propre personne. Sur la terre, je m'offris à mon Père en sacrifice, et je priai pour les hommes ; le sacrifice et la prière sont aussi les deux grandes fonctions du prêtre. Sur la terre, j'évangélisai les pauvres, les ignorants et tous ceux qui voulaient entendre la parole de la vie. Le prêtre annonce aussi la bonne nouvelle à tous les hommes. Sur la terre, je fatiguai mes pieds comme un bon pasteur

à la recherche de quelques brebis égarées, je remis sur la voie la femme de Samarie et Marie-Madeleine ; le prêtre aussi fatigue ses pieds à travers le monde, cherchant toutes les âmes égarées pour leur montrer le ciel. Sur la terre, je pardonnai les péchés de la femme adultère et du paralytique ; le prêtre pardonne tous les péchés des hommes. Sur la terre, je guéris toutes les infirmités du corps, je rendis l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la parole aux muets, le mouvement aux perclus, je rendis la vie aux morts ; le prêtre guérit toutes les infirmités, il rend également l'ouïe à ceux qui ont des oreilles et qui n'entendent point, la vue à ceux qui ont des yeux et qui ne voient point, la parole à ceux qui ont une langue pour parler et qui ne parlent point, le mouvement à ceux qui ont des pieds pour marcher et qui ne marchent point, la vie à ceux qui paraissent vivants et qui pourtant sont dans la mort.

« Que tout cela ne vous étonne point, car je suis en chacun de mes prêtres, j'opère en eux et par eux tout ce qu'ils veulent ; aussi leur action ne diffère en rien de mon action ; et, comme toute ma vie, toute la vie du prêtre tend ou doit tendre, à cause de son caractère, de sa dignité et de ses pouvoirs, à une seule chose, à l'union de Dieu avec les hommes par les mérites du Fils de Dieu fait homme. Il doit produire Dieu dans les âmes et engendrer les âmes à Dieu. Il est ainsi sur la terre le réparateur perpétuel à la justice de mon Père, le rédempteur, le sanctificateur des âmes, et tout cela par moi, avec moi, en moi.

« O grandeur et puissance du prêtre ! ô action étonnante du prêtre ! Oh ! puissent tous les prêtres avoir constamment sous les yeux ces trois titres, qui sont leurs

titres parce qu'ils sont les miens, de réparateur, de rédempteur, de sanctificateur. Qu'ils réparent, en se détachant de tout pour s'attacher à Dieu et lui donner toutes choses ; qu'ils rachètent en souffrant, en se mortifiant, en sacrifiant leur vie et unissant leurs souffrances, leurs mortifications, leurs sacrifices aux miens ; qu'ils sanctifient en ce sanctifiant eux-mêmes par ma sainteté et en la répandant sur les âmes comme une semence qui sera toujours fertile et féconde.

« Ma fille, priez beaucoup à cette intention, priez pour mes prêtres ; on ne prie point assez pour eux. Les fidèles oublient trop qu'il y a des jours choisis par mon Église pour demander par la prière les grâces qui sont nécessaires à ceux qui doivent être initiés au sacerdoce. Les fidèles oublient trop que c'est une obligation pour eux de prier pour les prêtres, qui sont leurs pères dans l'ordre du salut. Les fidèles oublient trop que c'est une obligation pour eux de prier pour les prêtres, qui leur donnent la vie de la grâce au baptême, la vie et l'entretien de la vie par les autres sacrements, et par le sacrement de pénitence la réparation de la vie ou la résurrection à la vie qu'ils avaient perdue par le péché. Les fidèles oublient trop de prier pour les prêtres, qui ont toujours des bénédictions pour eux, au jour de leur naissance, comme à celui de leur trépas, au jour de leur mariage comme au jour où la mort vient les séparer. Oui, les fidèles oublient trop de prier pour les prêtres, qui consolent, qui soutiennent, qui relèvent, qui encouragent ceux qui leur sont confiés, qui se dévouent chaque jour et à chaque instant du jour pour eux, et qui dans le salut des âmes cherchent leur propre salut.

« Le prêtre épuise ses forces en les appliquant constamment aux besoins des fidèles ; il faut que les fidèles se le rappellent et qu'ils rendent aux prêtres les forces qu'ils dépensent pour eux, en demandant à Dieu de ne point laisser au dépourvu ceux qu'il a choisis pour ses ministres sur la terre.

« Ma fille, priez beaucoup pour ceux qui prient constamment pour vous et qui se donnent pour vous comme je me suis donné moi-même sur la terre.

« Priez, ma fille, pour les prêtres ; mais à la prière joignez le respect le plus profond et la vénération la plus grande pour la dignité du prêtre. Il faut prier pour le prêtre, parce qu'il porte le sacerdoce dans une chair faible et penchée vers le mal ; il faut respecter le prêtre, parce que, dans sa personne, il porte la même dignité que celle du Fils de Dieu, le sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech.

« Respectez tous les prêtres, honorez-les tous, mais entre tous celui qui a le soin et la conduite de votre âme. Celui-là est l'ami fidèle dont il est parlé dans les saints livres et à qui rien ne peut être comparé. Confiez-vous à lui ; il est près de vous mon représentant, il agit en mon nom et selon mes desseins. Montrez-vous à lui telle que vous êtes, avec la connaissance que vous avez de ce qu'il y a de défectueux en vous, afin qu'il puisse tout corriger. Le prêtre étant le médecin de votre âme, s'il ne connaît pas votre âme, comment la guérira-t-il ? Regardez-moi en la personne de votre directeur ; écoutez sa parole comme ma parole, ses conseils comme mes conseils, ses ordres comme mes ordres. Faites tout ce qu'il vous dira, et faites-le par obéissance et par soumission. Dans vos

peines et dans vos afflictions, parlez-lui à cœur ouvert, il vous consolera ; dans les troubles de votre âme, allez à lui, il vous rendra la paix. Il vous montrera la voie de la vérité et de la vie, suivez-la. Il vous détournera de plus en plus du péché pour vous attacher à Dieu, suivez cette impulsion. Il vous transformera tantôt par des paroles pleines de douceur, tantôt par des reproches que vous mériterez, tantôt par une contradiction, tantôt par une forte épreuve, tantôt enfin en vous excitant de plus en plus à marcher sur mes traces et à suivre mon exemple.

« Ma fille, ne l'oubliez jamais, celui qui outrage ou méprise un prêtre se rend coupable d'un sacrilége et mérite le même châtiment que les Juifs outrageant et méprisant le Fils de Dieu. Au contraire, béni sera par mon Père celui qui, voyant dans le prêtre un autre moi-même, l'honorera, le respectera, le vénèrera comme le mérite la grande dignité dont il est revêtu. »

Ces paroles du Sauveur Jésus pénétrèrent jusqu'au fond de mon âme. Je ne m'étais jamais fait une idée exacte du prêtre. Je ne l'avais jamais compris comme je le compris en ce moment. Cet entretien de Jésus sur le prêtre fut pour moi comme une lumière éclatante qui me permit de regarder fixement la grandeur du sacerdoce et de la comprendre autant que je le pouvais par l'intelligence que Dieu avait mise en moi Je ne puis mieux exprimer que par cette comparaison de la lumière ce qui se passait en moi quand Jésus me parla du prêtre, car je voyais bien plus que je n'entendais ce qu'il me disait. Aussi je sens combien ce que je viens d'écrire est inférieur à ce qu'il m'a dit ou plutôt à ce qu'il m'a fait voir.

Je me suis exprimée aussi bien que je l'ai su ; mais, quand j'aurais pu m'exprimer mieux encore, je n'aurais point dit tout ce que le Sauveur Jésus m'a montré sur le sacerdoce.

XII

Après m'avoir parlé du prêtre, le Sauveur Jésus m'a parlé du chrétien : « Ma fille, me dit-il, je vous ai parlé du prêtre, je veux vous parler aujourd'hui du chrétien. Le chrétien comme le prêtre est un autre moi même, par conséquent le chrétien est prêtre aussi puisqu'il me ressemble et que je suis prêtre éternel. Il y a néanmoins une grande différence entre ces deux sacerdoces. Le sacerdoce du chrétien n'est qu'une participation du mien qui lui est donnée par le baptême ; tandis que celui du prêtre est la réalité même de mon sacerdoce qui lui est donnée par le sacrement de l'ordre.

« Le baptême donne la vie, et toute vie vient de Dieu et doit retourner à Dieu. Or, ce retour de celui qui a reçu la vie à celui qui la lui a donnée est un sacrifice, et ce sacrifice demande et requiert nécessairement un sacrificateur, un prêtre. C'est le chrétien. Tout prêtre offre une victime. Quelle est la victime que le chrétien-prêtre offre à Dieu ? C'est lui-même, son corps, son âme, ses facultés, tout ce qui est en lui. Toute victime immolée requiert un temple, lieu consacré pour le sacrifice. Quel est-il ? Son cœur. Il faut quelqu'un à qui on l'offre. A qui donc ? A Dieu. Pourquoi cela ? Pour retourner à lui, pour unir sa vie à la vie de Dieu, pour transformer sa vie en la vie de Dieu. Car l'immolation n'est pas une annihilation, une

destruction complète. Le chrétien mourant chaque jour à lui-même ne se détruit pas complétement par son immolation, ne s'annihile pas par sa mort ; par son immolation et par sa mort il va à Dieu ; par son immolation il enlève tout ce qui est en lui pour recevoir ce qui est en Dieu ; par sa mort, il change de vie pour vivre de la vie de Dieu; l'immolation et la mort le transforment complétement. La vie de Dieu ne peut venir en l'homme que par la destruction de la vie humaine, et voilà pourquoi le chrétien qui est prêtre immole sa vie pour recevoir en lui la vie de Dieu. Le chrétien qui est prêtre immole la vie qu'il sent en lui et qui est matérielle, grossière, terrestre, animale et charnelle ; il sacrifie chaque jour cette vie, et plus il se sacrifie, plus, même dès ici-bas, sa vie devient pure, céleste, spirituelle, sainte, divine. Le sacrifice donc n'anéantit pas la vie, il la transforme. Et quand arrive pour chaque chrétien l'immolation parfaite, entière, consommée de lui-même par la mort, alors la transformation aussi est complète et le sacrifice est terminé. Et ce sacrifice, cette immolation, comme la transformation produite par ce sacrifice et cette immolation, c'est moi qui l'opère dans chaque chrétien ; parce que Dieu ne veut agréer cette offrande ni faire participer à sa vie que par moi. Aussi, le chrétien offrant le sacrifice dont il est lui-même la victime, doit s'unir à moi, qui l'offrirai à mon Père en m'offrant avec lui. Dieu l'acceptera et déposera en lui sa vie comme il l'a déposée en moi dans sa totalité.

« Ainsi le chrétien par son sacerdoce me devient semblable. Je m'offre à Dieu continuellement, je suis à la fois le prêtre et la victime de mon sacrifice, et par lui je

retourne à Dieu ; il en est de même du chrétien. Il s'offre continuellement à Dieu, il est à la fois prêtre et victime du sacrifice, qui transforme sa vie en la vie de Dieu.

« Le chrétien est prêtre, et il s'offre à Dieu en sacrifice. Le chrétien est prêtre, et parce qu'il est prêtre, il m'offre moi-même à Dieu. Il me prend non-seulement au moment de mon sacrifice sur l'autel pendant la sainte messe, mais encore à chaque instant de la journée dans le sacrement de mon amour, où je suis et demeure constamment à l'état de victime, et il m'offre à Dieu pour satisfaire à sa divine justice, pour le remercier des bienfaits qu'il lui a accordés, pour lui demander de nouvelles grâces, pour reconnaître son souverain domaine sur toutes choses et lui présenter une victime digne de lui.

« Ainsi, ma fille, j'offre à Dieu le chrétien qui s'offre lui-même, et le chrétien m'offre aussi à mon Père, et mon Père reçoit la victime que je lui offre et celle que lui offre le chrétien, et par cette réception il consomme en lui toute créature.

« C'est le baptême qui donne au chrétien participation de mon sacerdoce, qui fait le chrétien prêtre ; c'est le baptême aussi qui fait le chrétien fils de Dieu, frère du Fils de l'homme et le cohéritier de ma gloire du ciel.

« Comment s'opère ce prodige ? Ma fille, par la vertu du Très-Haut, qui vient entourer celui qui est baptisé : le Saint-Esprit descend en lui, et en ce moment même l'œuvre est consommée. Dieu par le baptême vient engendrer le chrétien au sein de l'Église. Il le dépose en elle, et lui donne vie en elle comme dans le sein d'une mère. Il le lui confie et lui dit : Celui-ci est mon fils

bien-aimé ; j'ai mis en lui toutes mes complaisances. Savez-vous quelles sont ces complaisances déposées par Dieu dans le chrétien ? c'est la grâce sanctifiante, la participation de sa vie divine, participation qui rend le chrétien fils de Dieu, et qui permet au chrétien d'appeler Dieu son père.

« Le chrétien est fils de Dieu par adoption, comme je le suis par nature ; or, les fils d'un même père sont frères entre eux, je suis donc frère du chrétien et le chrétien est mon frère, par cela seul que Dieu l'a adopté pour son fils. Pour augmenter et perfectionner cette fraternité, je me suis fait homme et je suis né de Marie, afin que frère de l'homme parce que Dieu l'adoptait pour son fils, je le fusse aussi en tant qu'homme par l'adoption que ma Mère ferait de tous les hommes ; et Marie adopta tous les hommes pour ses enfants sur le Calvaire, en la personne de saint Jean, comme mon Père dans le ciel les adopte au moment du baptême.

« Cette adoption ne doit pas durer seulement dans le temps, le chrétien ne doit pas seulement être mon frère tant qu'il demeure ici-bas ; car les dons de Dieu sont parfaits, et s'il adopte l'homme sur la terre, c'est pour l'éternité. Le chrétien est mon frère, il viendra demeurer avec moi et participer à ma royauté et à ma gloire du ciel. Il viendra se plaire en mon Père pendant les siècles des siècles, et à mon exemple rendre à jamais gloire à Dieu.

« Voilà la dignité du chrétien. Dieu fait passer en lui sa vie en lui enlevant la vie de péché et lui donnant sa grâce. Je fais le chrétien mon frère, je lui donne le nom d'ami, je l'appelle à ma gloire du ciel. Vous devez com-

prendre par là combien grands sont les péchés de ceux qui ont reçu la grâce du baptême, consécration toute spéciale à la Divinité. Vous devez comprendre quelle injure le chrétien fait à Dieu qui est son Père, au Fils de Dieu qui l'appelle son ami et son frère, au Saint-Esprit qui habite en lui par la grâce. Vous devez comprendre quelle est la folie du chrétien qui renonce à tous ces titres pour devenir rebelle à Dieu, qui renonce au ciel pour mériter l'enfer.

« Malheur à ceux qui agissent ainsi ! leur caractère de chrétien ne disparaîtra jamais, et la justice éternelle en vengera la profanation. Heureux, au contraire, ceux qui conserveront toujours ce caractère avec la beauté et la gloire que Dieu y a attachées ! ils brilleront comme des astres lumineux dans la cité céleste où ils seront récompensés. »

XIII

La voix du Sauveur Jésus se fit entendre, un jour, à mon oreille, il me dit : « Ma fille, faites tout par amour pour moi, telle est ma volonté ; en agissant ainsi vous ne ferez rien d'inutile. Si vous me connaissiez bien et tel que je suis, vous ne pourriez vous empêcher de m'estimer, et l'estime que vous me porteriez produirait en vous l'amour pour moi. Or, vous le savez, ma fille, l'amour n'est pas seulement un sentiment du cœur, ce ne serait là qu'un amour superficiel et peu solide. L'amour doit être actif ; c'est à vos actes que je reconnaîtrai l'amour que vous avez pour moi. Aussi, quand vous ferez une action quelconque, supposez que je vous dis :

Mon enfant, je veux que vous fassiez cette action ; si vous m'aimez, faites-la pour me témoigner votre amour. Agissez ainsi, et en faisant votre action, dites-moi du fond de votre cœur : Je vous aime, ô Jésus ! Vous voulez que je fasse cette action, je me soumets à votre volonté ; acceptez cet acte comme une preuve de mon amour pour vous.

« Unissez vos actions à toutes mes actions ; les miennes sanctifieront les vôtres. Renouvelez dans chaque action en particulier l'offrande générale que vous m'en avez faite le matin. Il n'est point nécessaire de le faire par parole, cela vous fatiguerait ; contentez-vous d'élever un instant votre esprit vers moi, comme pour me rappeler votre offrande, cela suffira. Rien n'est si agréable à Dieu qu'une âme qui fait ainsi tout pour lui. Écoutez et vous le comprendrez aisément. Une mère a deux enfants qu'elle aime de tout son cœur et que ses enfants aiment beaucoup aussi. Elle désire que ses enfants lui témoignent leur amour par l'offrande de tout ce dont ils peuvent disposer pour elle, et leur dit : Mes enfants, donnez-moi tout ce dont vous pourrez disposer. Quelque chose que vous m'offriez, je l'agréerai, regardant moins l'offrande que les sentiments de votre cœur qui la fera. L'un des enfants, voyant le désir de sa mère, lui présente tout ce qu'il trouve sous sa main, même un fruit et une fleur en lui disant : Ma mère, je vous offre cette petite fleur : c'est bien peu de chose ; mais je n'ai rien de valeur plus grande, acceptez-la comme une marque de mon amour pour vous. La mère, selon qu'elle l'avait dit à ses enfants, accepte tout avec plaisir, regardant bien plus la tendresse et l'amour de son enfant que l'objet qu'il lui donne. L'autre

enfant ne veut offrir à sa mère que des présents considérables : mais n'en ayant que rarement, il ne donne que rarement aussi des preuves de son amour pour sa mère. — Pourquoi donc, mon enfant, ne m'offrez-vous pas de petites choses ? Ne vous ai-je pas dit que je considérais moins l'offrande que vous me feriez, que les sentiments de votre cœur ? — Il est vrai, ma mère ; mais ces petites choses sont indignes de vous et de moi ; je veux, quand je vous offre un objet, qu'il soit digne de vous. Vous pensez bien, ma fille, que cette mère aura plus de complaisance pour celui de ses enfants qui agit selon ses désirs et lui donne plus fréquemment des témoignages de son affection. Eh bien ! sachez que Dieu agit comme cette mère.

« Enfin, ma fille, suivez mon exemple dans toutes vos actions. Quand il vous faudra agir, demandez-vous comment j'agirais à votre place et vous entendrez une voix intérieure qui vous dira : Jésus agirait pour la gloire de son Père et pour accomplir sa volonté. Mettez en vous cette conformité de votre action à mes actions, et vous agirez toujours dans l'ordre et pour le bien. »

XIV

Le Sauveur Jésus m'a donné diverses instructions pour la règle et le gouvernement des puissances de mon âme. Je suivrai l'ordre du Sauveur Jésus.

« L'entendement, m'a-t-il dit, est sujet à deux défauts : l'ignorance et la curiosité. L'homme est tombé par le péché dans la plus grande ignorance : ce n'est

que par un pénible travail qu'il parvient à savoir quelque chose. Deux sortes de sciences se présentent à l'homme : la science des choses humaines ; elle n'est pas nécessaire, bien qu'elle puisse être utile, souvent elle est dangereuse ; la science des choses spirituelles ; celle-ci est nécessaire et indispensable, car tout homme doit apprendre à connaître et à servir Dieu. Celui qui a cette véritable science sait qu'il doit préférer les mépris, les humiliations, les abaissements, les souffrances, aux plaisirs, aux dignités, aux grandeurs, à l'élévation, à la gloire.

« L'entendement est encore sujet à la curiosité. Il y a deux sortes de curiosités : la curiosité pour les choses spirituelles, la curiosité pour les choses indifférentes ou criminelles. On doit non-seulement ignorer ce qui est criminel, on doit encore ne point désirer le connaître. On doit être indifférent pour tout ce qui n'est ni bon ni mauvais, pour ce qui ne regarde pas et ne peut être d'aucune utilité. On ne doit point chercher à trop pénétrer les choses spirituelles ; il faut savoir se contenter de peu. Contentez-vous, ma fille, de connaître Dieu et ce qu'il a fait pour vous, ce qu'il demande de vous et la manière de lui donner ; c'en est assez.

« Consacrez votre mémoire à Dieu ; enrichissez-la de choses bonnes et utiles ; oubliez non-seulement celles qui sont mauvaises, mais encore celles qui sont inutiles ou indifférentes ; ne vous occupez que de ce qui est bien. Votre mémoire trouvera un aliment suffisant dans tout ce que Dieu a fait pour vous, dans mon incarnation, ma vie obscure à Nazareth, ma vie publique dans la Judée, ma passion sur le Calvaire, mes entretiens avec les apôtres, avec mes disciples et les pécheurs que j'ai con-

vertis : dans les paroles que je vous adresse, dans celles de ma Mère, dans celles de mes ministres ; en un mot, dans tous les biens que Dieu vous a donnés et qu'il vous donne chaque jour encore pour opérer votre salut.

« Soumettez toujours votre volonté à la volonté de Dieu : faites tout ce qu'il vous commandera et de la manière la plus parfaite. Suivez en tout la volonté de mon Père, comme je l'ai suivie, et vous pourrez dire comme moi : Je fais toujours ce qui lui plaît. N'agissez jamais par amour pour vous-même ou pour votre satisfaction personnelle, agissez toujours, au contraire, en vue du commandement de Dieu et pour lui être agréable. Il mérite de votre part cette conformité à sa volonté, soit à cause de ses infinies perfections, soit à cause des bienfaits dont il vous a comblée. Regardez la volonté de Dieu dans celle de tous ceux qui sont vos supérieurs ; soyez soumise à leurs ordres comme à ceux de Dieu même. Soumettez-vous aussi à la volonté d'autrui en tout ce qui ne sera pas contraire à la loi de Dieu, et regardez le dernier des hommes comme votre supérieur et votre maître. Souvenez-vous que j'ai été soumis à mes bourreaux, regardant en eux la volonté de mon Père. Soyez comme moi sans volonté, afin de pouvoir vous plier en tout à celle de Dieu, comme la cire qui devant le feu prend toutes les formes qu'on veut lui donner. Quand il vous surviendra quelque tentation, ne la rejetez pas immédiatement, vous pourriez le faire par un mouvement de volonté propre ; mais retirez vous aussitôt près de moi. Alors vous pourrez lutter et repousser sans crainte la tentation, en vue uniquement d'éviter ce qui déplaît à Dieu. De même, lorsqu'une bonne pensée surgira dans votre âme, ne vous

y attachez point de vous-même et par votre propre volonté. Levez plutôt votre œil vers Dieu pour voir ce qui lui est agréable ; vous suivrez ensuite cette bonne pensée ; elle tournera à la gloire de Dieu et à votre sanctification. Ne soyez attachée à rien, pas même à ce qu'il y a de meilleur, ni à la prière, ni à la retraite, ni à la communion, ni même à ma parole. En ne faisant rien pour votre propre satisfaction, et ne désirant en tout que le parfait accomplissement de la volonté de Dieu, vous aurez toujours la paix en vous. Quand on est troublé ou affligé de ne pouvoir prier, ou communier, ou entendre ma parole, n'est-ce pas une preuve qu'on cherche dans la prière, dans la communion, dans ma parole sa propre satisfaction ? N'est-ce pas une preuve qu'on s'attache plus à la prière, à la communion, à ma parole, à cause du plaisir qu'on y trouve que pour plaire à Dieu ?

« Une personne trouve de l'attrait dans la prière : Dieu l'appelle ailleurs ; mais elle veut achever sa prière et elle se trouble, parce que son esprit est tout préoccupé de ce qui réclame ailleurs sa présence ou ses soins. Comment en serait-il autrement? Comment conserverait-elle la paix de Dieu qui l'appelle ailleurs ? Elle eût bien mieux fait de prier moins longtemps ou de différer sa prière et d'aller où Dieu l'appelait. Elle eût ainsi conservé le calme et la tranquillité, et Dieu l'eût exaucée plus tard, parce qu'elle se serait soumise à sa volonté.

« Ne prenez attache ni plaisir à aucune de vos actions; soyez toujours dans la disposition de l'interrompre, si c'est nécessaire, avec calme et égalité d'âme, faisant à Dieu de bon cœur le sacrifice de votre volonté. Quand vous serez contrariée ou affligée de l'interruption forcée

d'un travail, d'une prière, d'un exercice de piété, pensez que vous faisiez ce travail, cette prière, cet exercice de piété, plus pour votre propre satisfaction que pour la gloire de Dieu.

« Les choses pour lesquelles vous vous sentirez le plus de goût ou d'inclination sont celles que vous devez entreprendre avec le plus de réserve, de peur de vous y attacher et de les faire plutôt pour vous que pour Dieu. Celles, au contraire, qui vous paraîtront désagréables, difficiles ou pénibles, et pour lesquelles vous aurez de la répugnance, sont celles que vous devez entreprendre avec le plus d'empressement, n'ayant à redouter ni les complaisances de l'amour-propre, ni votre satisfaction. Ce sacrifice honorera Dieu et lui sera fort agréable. »

Le Sauveur Jésus m'a ainsi entretenue sur les facultés de mon âme. Il m'a parlé plusieurs fois sur ce même sujet, insistant toujours sur ma volonté et me disant sans cesse : « Ma fille, n'ayez point de volonté propre ; mourez au monde et à vous même, mortifiez vos sens, déracinez vos passions, combattez vos inclinations, ne vous attachez qu'à Dieu, ne désirez que Dieu, n'aimez que Dieu ou pour Dieu, ne cherchez que Dieu, ne vivez que de Dieu, pour Dieu et selon Dieu, soyez toujours unie à Dieu, veillez et priez, combattez toujours, mortifiez toujours votre volonté et vos inclinations, ainsi vous serez avec Dieu et rien ne pourra vous séparer de lui. »

XV

« Ma fille, me dit un jour le Sauveur Jésus, marchez toujours dans la simplicité et la sincérité de votre cœur :

éloignez de vous la dissimulation et que votre extérieur suive les modifications de votre intérieur.

« Que votre maintien soit doux, humble, modeste, et votre abord facile à tout le monde. Que votre visage ne dévoile jamais vos peines ou vos contradictions. Soyez bonne, prévenante, affable, complaisante pour tous, et que toujours un sourire plein de charité soit prêt à paraître sur vos lèvres. Gardez vos yeux dans la modestie et la réserve ; ne leur accordez point trop de liberté. Ne prêtez point l'oreille, je ne dis pas seulement aux choses criminelles, mais même aux indifférentes ; ne faites aucune attention aux bruits qui parcourent le monde. Gardez votre langue et gouvernez la bien, vous marcherez rapidement dans le chemin de la perfection. Ne parlez jamais par envie de parler, mais toujours pour un bon motif, par nécessité, complaisance, condescendance, honnêteté ou charité. Quand vous aurez plaisir à dire quelque chose qui ne sera point nécessaire, ne le dites pas pour vous mortifier ; mais quelque peine que vous éprouviez à parler, parlez si cela est nécessaire, et parlez avec la même douceur que si vous trouviez du plaisir dans vos paroles. »

Ainsi me parlait le Sauveur Jésus, m'enseignant à tout modifier en moi et à faire tout tourner à la gloire de Dieu.

XVI

Mais ce n'était pas seulement les sens intérieurs et extérieurs qui s'élevaient contre moi et qui avaient besoin d'être sinon abattus, du moins bien dirigés. Les

objets extérieurs venaient toujours me distraire et me dissiper. La peine que j'en éprouvais était si grande, que j'aurais été bien heureuse de perdre l'usage de mes sens qui m'empêchaient, par ce qui se présentait à eux, d'être fidèle aux règles que me donnait le Sauveur Jésus, et me faisaient perdre si facilement la présence et le souvenir de Dieu.

Voici ce que m'a dit à ce sujet le Sauveur Jésus : « Ma fille, ne vous attristez pas. Ayez toujours une foi vive et bien éclairée, et les objets extérieurs, loin de vous faire oublier Dieu, vous attacheront à lui de plus en plus. Sachant que Dieu est le créateur et le conservateur de toutes choses, vous devez reconnaître qu'il en est la fin. Voyant combien sont parfaites les œuvres de Dieu, vous adorerez dans les créatures les perfections infinies de Dieu qui paraissent en elles. Reconnaissant que c'est Dieu qui conserve tout par sa providence, et que cette conservation est comme une création nouvelle de chaque moment, vous rendrez hommage à sa toute-puissance. Ainsi, tout dans la création vous élèvera à Dieu, vous attachera à lui. Tout vous parlera de Dieu, de sa bonté qui a tout fait pour l'homme et l'homme pour lui seul ; de sa providence qui veille sur tout et prend soin de tout ; de sa justice et de sa miséricorde qui dirigent les hommes. Les afflictions, les peines, les souffrances corporelles ou spirituelles, le travail, la mort, tous les maux qui remplissent le monde vous feront reconnaître sa justice, et vous adorerez la profondeur de ses jugements sur les hommes. Vous y reconnaîtrez aussi sa miséricorde. Quelle miséricorde plus grande, en effet, Dieu pourrait-il témoigner à l'homme, que d'accepter ses peines, ses afflictions, ses

souffrances, comme satisfaction de ses péchés. En cela apparaît la miséricorde divine, aussi bien que dans l'effusion des grâces et des bienfaits de Dieu sur l'humanité.

« Jetez un regard sur l'univers, et l'univers vous dira encore la sagesse et l'indépendance de Dieu. Quelle multitude innombrable de familles, de peuples, de nations ! Quel ordre pourtant dans le gouvernement supérieur de ces nations, de ces peuples, de ces familles ! La volonté de Dieu est au dessus de toute volonté ; il n'en reconnait point de plus puissante, ni même d'égale à la sienne. Il règle, il dispose tout comme il lui plait. Il est le maître de la terre ; il la partage, il la divise et donne à chaque nation ce qui doit lui revenir. Dans chaque nation, il donne aux divers individus qui la composent les biens qui doivent leur appartenir. Il lie tous ces individus entre eux par la nécessité qu'ils ont de pourvoir à leur existence par le travail, indispensable à l'homme depuis le péché. Quelle variété de professions et de métiers ! Qui a établi ces professions et ces métiers si ce n'est Dieu, afin de pourvoir diversement à la subsistance des hommes ? Ainsi chacun travaille pour autrui en travaillant pour soi. Les uns cultivent les sciences et ornent leur esprit, en même temps qu'ils enrichissent la société de leurs connaissances diverses qui sont pour elle pleines d'utilité. Les autres s'exposent à de grands périls, traversent les mers, supportent de grandes fatigues pour procurer à leurs semblables ce qui peut leur être nécessaire, et, en échange de ces marchandises, ils reçoivent des valeurs par lesquelles ils pourvoient eux-mêmes à leur subsistance.

« Ainsi, tout ce que vous voyez doit vous rappeler le souvenir de Dieu et vous attacher à lui, au lieu de vous le faire oublier. Il donne la vie et le mouvement aux animaux les plus vigoureux et les plus terribles comme aux plus faibles et aux plus inoffensifs, et sa providence indique à chacun sa pâture de chaque jour.

« Tout doit non-seulement vous rappeler Dieu, mais encore vous faire souvenir que tout ce qui a été fait a été fait pour l'homme et l'homme pour Dieu. Le plus petit brin d'herbe ou la plus humble fleur des champs ne vous dit-elle pas : Je suis faite pour vous, vous êtes faite pour Dieu ? Ma fille, celui qui reçoit un don ou un bienfait, peut-il ne pas reconnaître le bienfaiteur ? Celui qui considère un ouvrage, peut-il ne point penser à l'ouvrier ? Et quand tout vous parle des perfections de Dieu, de sa puissance, de sa justice, de sa miséricorde, de sa providence, de son indépendance, ne devez-vous pas être transportée d'admiration et d'amour ? Ne devez-vous pas penser à lui, le remercier et lui dire : Mon Dieu, vos œuvres sont parfaites ; je m'unis à vous et vous rends grâces pour toutes vos bontés. Agissez ainsi, et les objets extérieurs, et vos sens, et vos facultés vous serviront merveilleusement pour achever votre perfection. »

XVII

Je me trouvais un jour dans un état qui me parut déplorable. Je ne sentais pas en moi de sentiments affectueux pour le Sauveur Jésus. Au souvenir de mes péchés, je n'éprouvais pas de douleur dans mon âme, et j'accomplissais mes actions pendant cette journée sans les offrir

au bon Dieu. En examinant mon état pendant ce jour, je me vis telle que je viens de le dire et je m'attristai ; je tombai à genoux, priant le Sauveur Jésus d'avoir pitié de moi. Il me sembla aussitôt entendre sa voix dans mon cœur. Voici ce qu'il me dit :

« Vous vous trompez, si vous pensez ne point m'aimer parce que vous ne pouvez prier avec attention, parce que votre esprit est distrait et dans la sécheresse ; parce que votre cœur n'éprouve point pour moi des sentiments affectueux. Quand vous serez dans cet état, rappelez-vous ce que j'ai dit lorsque j'étais sur la terre : « Celui qui m'aime garde mes commandements. Car l'amour se montre plus par des actes que par des sentiments. » Les sentiments ne dépendent pas toujours de vous ; quelquefois même je me plais à les retirer d'une âme pour l'éprouver ; mais je ne l'empêche pas d'accomplir ma loi, d'être fidèle à mes commandements ; si quelquefois elle ne peut me témoigner son amour affectif, elle peut toujours me témoigner son amour effectif. Ainsi donc, ma fille, pourvu que vous ne vouliez point vous séparer de moi par le péché, pourvu que vous désiriez me demeurer toujours unie par l'observation de mes préceptes, pourvu que vous priiez, parce que vous connaissez votre misère et ma bonté, soyez calme et tranquille, vous me prouvez ainsi votre amour d'une manière suffisante.

« Vous vous trompez aussi, si vous pensez n'avoir point la contrition de vos péchés, parce qu'en vous les rappelant vous ne ressentez pas en vous une douleur sensible de ces péchés. La marque d'une contrition sincère, la contrition elle-même, est dans la haine et la détestation des péchés passés et dans l'intention de ne plus pécher à

l'avenir. Voilà la contrition. La contrition ne requiert nullement qu'on verse des pleurs Les larmes sont un don particulier de Dieu. Il le donne à qui il lui plaît ; il ne le donne pas à tout le monde ; mais il donne à tous de pouvoir détester le péché et d'avoir l'intention de ne plus pécher, car il donne à tous ceux qui le veulent le moyen de se repentir du mal qu'ils ont fait. Ordinairement, ceux qui craignent de n'avoir point la contrition, l'ont réellement. S'ils ne l'avaient point, ils n'y aviseraient pas autant. Ainsi donc, ma fille, tant que vous n'aurez point d'attache à vos péchés passés, tant que vous les détesterez, tant que vous serez dans l'intention véritable de ne plus pécher, soyez calme et tranquille, vous avez la contrition de vos fautes, et vous êtes dans un état qui m'est agréable ainsi qu'à Dieu mon Père.

« Enfin, vous vous trompez, ma fille, si vous croyez que vos actions sont sans mérite, parce que vous ne tiendrez pas toujours votre intention unie à Dieu. La faiblesse de votre nature est telle que, depuis le péché d'Adam, il est impossible pour vous comme pour tous les hommes, de vous tenir ainsi constamment unie à Dieu. Combien même est petit le nombre de ceux qui offrent en particulier à Dieu chacune de leurs actions ! Tâchez d'être de ce nombre, et quand votre intention ne sera pas permanente pendant chacune de vos actions, soyez sans inquiétude, cette action sera pourtant agréable à Dieu et méritoire pour vous. Il en serait encore ainsi quand même vous n'auriez offert à Dieu vos actions que d'une manière générale au commencement de la journée, si vous n'aviez rétracté pendant cette journée d'aucune manière votre intention du matin. Il est mieux d'offrir en particulier

chaque action ; mais ce n'est pas un mal de ne point le faire. On ne perd point le mérite de ses actions en ne le faisant pas, si l'offrande générale en a été faite à Dieu.

« Courage, ma fille, et confiance en votre Dieu. Je suis votre rédempteur ; je ne vous demande que l'abandon à ma miséricorde, la confiance en ma bonté et l'observation de mes commandements, que je rends facile par l'effusion de toutes mes grâces. »

XVIII

Un jour de printemps, j'avais quitté ma chambre de bonne heure ; après avoir mis l'ordre partout, je m'étais dirigée vers la maison de Dieu. En marchant, j'avais admiré le renouvellement qui s'opérait dans la nature. Le soleil était brillant à l'horizon ; le ciel était sans nuage ; l'air était frais, mais doux et tempéré ; les buissons se couvraient de feuilles ; déjà même les abricotiers avaient fleuri. En entrant dans l'Église, je remerciai Dieu des biens qu'il semblait nous promettre pour l'avenir. Le Sauveur Jésus me dit bientôt après : « Ma fille, ce n'est point vous-même qui avez appliqué votre esprit à la contemplation du changement qui s'opère en ce moment dans la nature, c'est moi. Vous allez mieux comprendre maintenant ce que j'ai à vous dire. Je veux vous parler de la conversion du pécheur. La terre pendant l'hiver est l'image du pécheur. Le soleil éloigné ne réchauffe plus la terre en cette saison ; il ne la féconde plus, et la terre semble être dans la mort. Ainsi le pécheur n'est plus vivifié par Dieu dont il s'est séparé par le péché ; il ne vit plus, il est

mort. Or, ma fille, ce temps de péché est comme l'hiver de l'âme. Pauvres âmes, combien n'ont qu'un hiver continuel ! Si elles savaient du moins comprendre le langage des merveilles qui s'opèrent sous leurs yeux. Est-ce que ce réveil de la nature, cette nouvelle vie qu'elle semble reprendre ne doit pas inviter le pécheur à se réveiller aussi, à sortir de sa léthargie, à reprendre la vie, à se convertir à Dieu ?

« Savez-vous, ma fille, ce que c'est que la conversion ? Avez-vous jamais compris ce mot, conversion ? N'avez-vous point vu dans votre jardin des fleurs qui sont constamment tournées vers le soleil, et qui semblent trouver vie et force dans ce regard de l'astre du jour ? Eh bien ! ma fille, l'âme est comme cela avec le soleil qui est sa force et sa vie. Tant qu'elle le regarde, tant qu'elle reçoit sa lumière, elle vit ; quand elle ne le regarde plus, elle perd sa vie. Le pécheur est celui qui n'est plus ainsi tourné vers Dieu, c'est celui qu'une désobéissance grave a détourné de Dieu. Se convertir, c'est se détourner du péché, se retourner vers Dieu. Alors le pécheur reprend la vie ; il reprend le mouvement surnaturel, sa marche vers Celui qui est son principe et qui doit être sa fin.

« Je veux vous dire comment il faut faire pour se convertir, quelle est la nécessité de la conversion, les signes d'une vraie conversion, les moyens de l'entretenir.

« Pour se convertir, ma fille, il faut deux choses : se détourner du péché, fuir le monde et ses maximes, renoncer à Satan, lutter contre soi même ; puis se tourner vers Dieu, recevoir sa lumière, écouter sa parole, se donner à lui.

« Se détourner du péché : car se convertir, c'est chercher la vie, la lumière, le mouvement vers Dieu, et le péché, c'est la mort, les ténèbres, la fuite de Dieu. Il faut fuir le monde, car la conversion, c'est le désir du ciel et de la possession de Dieu. Or, le monde fait oublier le ciel et acquérir l'enfer. Il faut renoncer à Satan ; car la conversion, c'est la recherche du bien, c'est l'hommage à Celui qui veut être votre récompense après avoir été votre créateur et votre bienfaiteur. Or, Satan, c'est le mal, c'est le révolté du ciel, celui qui veut ravir à Dieu l'hommage qui lui est dû. Se convertir, c'est se renoncer soi-même. Qu'est-ce que l'homme, ma fille ? Un être raisonnable, fait à l'image de Dieu, mais incliné vers le mal depuis sa chute, faible et sans consistance. Or, la conversion, c'est la direction vers le bien, c'est la recherche de la force et de la vigueur. Où les trouverez-vous ? En Dieu : voilà pourquoi se convertir, c'est encore se tourner vers Dieu, recevoir sa lumière, écouter sa parole, se donner à lui.

« C'est se tourner vers Dieu, c'est-à-dire le regarder comme créateur, comme souverain, comme maître absolu, et se regarder soi-même comme sa créature, comme sa possession. C'est recevoir sa lumière ; car se convertir, c'est marcher, c'est se mouvoir ; on ne marche pas dans les ténèbres, au moins d'une manière sûre et ferme. C'est écouter sa parole ; car se convertir, c'est obéir à celui vers lequel on va, et pour cela, il faut connaître sa volonté ou écouter sa parole. C'est se donner à lui ; car se convertir, c'est reconstituer les choses dans leur premier état, comme avant le péché. Or, alors l'homme appartenait à Dieu. Dieu se l'était donné à lui-même ; il faut

donc que la conversion du pécheur soit aussi le don de lui-même à Dieu.

« Ma fille, la conversion est nécessaire au pécheur. Dieu, en effet, ne veut pas sa mort, mais sa conversion. Puisque telle est la volonté de Dieu, le pécheur devrait donc se convertir. Mais il ne le doit pas seulement à cause de Dieu, il le doit encore à cause de lui-même. Sans cela, que deviendra-t-il ? Il mourra dans le péché, il méritera la malédiction de Dieu, il sera malheureux pour jamais. Il doit donc se convertir, et promptement. Qu'est ce que la vie continuée au pécheur, si ce n'est un moyen de miséricorde que Dieu lui donne pour qu'il opère sa conversion ? Ce don de Dieu ne durera pas toujours. Nul n'en connaît la durée. Dieu peut le retirer à chaque instant. Et cependant que disent les pécheurs ? Ils renvoient à plus tard. Ce plus tard est-il à eux ? Ils disent : Demain. Ce demain est-il donc à eux ? Demain ! Et pourquoi pas aujourd'hui ? Dieu n'est-il pas prêt aujourd'hui ? Et eux ne sont-ils pas intéressés aujourd'hui ? N'est-ce pas être insensé de compter sur l'avenir ? Sera-ce dans la mort qu'on pourra trouver sa conversion ? Non ; il n'y aura là que condamnation, parce qu'il n'y aura que justice. Chaque jour, nombre de pécheurs sont surpris par la justice de mon Père. Ils disaient, eux aussi : Demain, plus tard. Le lendemain l'enfer s'ouvrait sous leurs pas. La conversion du pécheur n'est donc pas seulement une chose nécessaire, mais pressante et qu'on ne doit retarder sous aucun prétexte.

« Comment reconnaître une véritable conversion ? Comme l'arbre a ses fruits, la conversion a ses actes. Un orgueilleux converti devient humble : un avare, plein de

commisération pour les pauvres et détaché de ses richesses ; un emporté devient calme et paisible ; un voluptueux devient mortifié, un paresseux devient ami du travail. Ce n'est pas à dire pour cela, que l'orgueilleux ne pèchera plus par orgueil, l'avare par avarice et ainsi des autres. Ils pourront encore tomber à cause de leur faiblesse, mais ils ne tarderont pas à se relever. Ils connaissent le sacrement de ma miséricorde ; ils viendront s'humilier devant mon ministre, lui demander pardon, et, se relevant plus courageux et plus forts, ils marcheront encore les regards tournés vers Dieu. La conversion, pour être véritable, doit être faite sincèrement et du plus profond du cœur ; quand elle part du cœur et qu'elle est sincère, la conversion dure, persévère et se perfectionne. Le pécheur peut encore commettre des fautes, mais leur nombre diminue, tandis que ses actes d'amour pour Dieu augmentent chaque jour de plus en plus.

« Je vous dis cela, ma fille, afin que vous ne vous découragiez point : ayez, au contraire, toujours confiance et espérance en ma miséricorde, demeurez toujours tournée vers moi.

« Que faut-il, ma fille, pour conserver les fruits et les avantages de sa conversion ? Une grande humilité, une défiance entière de soi-même, un abandon complet à Dieu ; lutter contre ses penchants, contre le plus obstiné. et puis contre les autres ; se mortifier dans son corps, dans son esprit, dans son cœur ; beaucoup prier surtout. recourir à Dieu et lui montrer combien on est misérable, le toucher de compassion pour soi ; enfin s'approcher du sacrement de mon amour. C'est le sacrement de la force, le sacrement du courage, le sacrement de la vie, et tant

qu'on a cela, on possède les fruits et les avantages de sa conversion. »

XIX

La faiblesse humaine est fort grande, et ma faiblesse plus grande que celle d'autrui. J'aurais bien le désir d'éviter le péché ; mais ce désir n'est pas toujours réalisé. La miséricorde du Sauveur Jésus y a pourvu par l'institution du sacrement de pénitence, par lequel je puis me relever de mes fautes, en les faisant connaître à son ministre. Ce n'est pas tout, il m'a enseigné de quelle manière je devais en faire l'aveu : « Confessez-vous, m'a-t-il dit, avec humilité et repentir, simplicité et sincérité. 1° Avec humilité et repentir. Regardez-vous comme un criminel qui va paraître au tribunal de son juge irrité, pour lui faire l'aveu de son crime et demander son pardon. Préparez-vous à l'obtenir en vous couvrant de confusion et de douleur. Allez à l'église dans ces sentiments ; tenez-vous auprès du tribunal de miséricorde, avec une profonde piété, avec un regret sincère, une douleur extrême d'avoir offensé Dieu, une résolution ferme de ne plus l'offenser, et une confiance entière dans sa bonté. 2° Avec simplicité et sincérité. Lorsque vous ferez votre examen, ne vous tourmentez pas trop pour savoir si vous avez consenti ou non ; dites la chose comme votre conscience vous la présente. Accusez vos péchés tels qu'ils sont, tels que vous les connaissez, sans les augmenter ni les diminuer. Il faut dire ses péchés en termes honnêtes, de manière à ne point blesser l'oreille chaste du confesseur, faisant connaître néanmoins toute

la grandeur de vos fautes. Que votre confession soit entière, quant au nombre de vos péchés et aux circonstances qui en aggravent considérablement la malice. Avec ces conditions, votre confession sera toujours bonne. Après l'aveu de vos fautes, attendez-vous à recevoir des reproches amers ; étonnez-vous qu'on vous traite avec tant de douceur ; recevez et accomplissez la pénitence avec reconnaissance et confusion en voyant qu'elle est si peu proportionnée à vos péchés. Quand vous recevrez l'absolution, entrez dans des sentiments d'amour et de haine, de joie et de douleur ; ce mélange de sentiments, qui paraissent si divers, fera un tempérament fort agréable au Seigneur. L'amour sera pour Dieu ; la haine pour vous et le péché ; la joie naîtra du pardon que Dieu vous aura accordé, et la douleur des offenses commises envers lui. Après cela, remerciez le Seigneur qui a usé de miséricorde envers vous ; priez pour votre confesseur, et remettez tout ce qui s'est fait aux mains de Dieu. »

XX

Voici ce qu'il a ajouté à propos du secret de la confession. « Ma fille, le confesseur et le pénitent sont également tenus au secret de la confession ; mais l'obligation du confesseur est bien plus grande que celle du pénitent.

« Le confesseur ne peut jamais, d'aucune manière, faire connaître les péchés de son pénitent. La confession pour lui doit être un secret inviolable ; il est tenu à ce secret par les lois les plus sévères et les peines les plus graves. Vous comprenez qu'il doit en être ainsi ; sans

cela, la confession disparaîtrait vite de la surface du monde. Le confesseur ne doit même pas penser volontairement aux péchés de son pénitent, à moins que ce ne soit pour chercher les moyens de le convertir et de le faire changer de vie.

« Si le confesseur est tenu au secret de la confession de son pénitent, de son côté le pénitent est tenu au secret pour ce qui lui est dit en confession. Néanmoins, l'obligation n'est pas aussi forte que celle du confesseur ; car, si violer ce secret est parfois un péché pour le pénitent, quelquefois ce n'est ni bien ni mal, quelquefois même cela peut être bien.

« Le pénitent pèche quand il répète par raillerie, par mépris, légèreté ou vanité, ce qui lui a été dit en confession Cela peut faire même un grand mal et porter un grand préjudice au confesseur et à la religion. Il est bien difficile de réparer le mal produit par cette indiscrétion.

« Le pénitent peut ne faire ni bien ni mal en dévoilant ce qui lui a été dit. Par exemple, quand il répète des choses de peu d'importance qui ne peuvent porter préjudice ni au confesseur ni à la religion ; quand il dit cela à une personne pieuse ou qui a de bons sentiments, il ne fait ni bien ni mal ; cela pourrait être mal pourtant s'il s'adressait à une ou plusieurs personnes du monde.

« Le pénitent peut quelquefois bien faire en répétant ce qui lui a été dit en confession. Vous verriez, je suppose, une personne dans la peine, elle vous communique les motifs de son affliction. Or, vous voyez que vous vous êtes trouvée vous-même dans la même posi-

tion et vous vous rappelez les paroles de votre confesseur, qui ont non-seulement calmé votre peine, mais encore qui l'ont dissipée complétement. En cette circonstance, vous pouvez parler à cette personne comme votre confesseur vous a parlé à vous-même ; vous pouvez au besoin, pour donner plus de poids à vos paroles, assurer qu'elles vous ont été dites en confession. Une personne aurait reçu en confession un avertissement qui lui aurait déplu, entendu une parole désagréable, vous pouvez lui dire que cela arrive à tous quand on le mérite. Il est permis à un ami de dire à son ami toutes ses peines en général, quelles qu'elles soient, pourvu que cet ami soit pieux, fidèle, sincère, prudent, secret, qu'il aime Dieu. On peut même lui parler de ses peines dans la confession et recevoir les lumières, les avis, les conseils de celui à qui l'on fait ces confidences. Mais néanmoins il faut en cela beaucoup de discrétion et de prudence, craindre que le mal en survienne, et pour cela ne jamais parler de ce qui se fait en confession à des personnes légères, mondaines et peu fidèles à garder un secret.

« Quand un pénitent n'est point satisfait de son confesseur, il ne doit le dire à personne, pas même aux personnes pieuses, afin de ne point leur enlever la confiance qu'elles ont en lui. On peut le dire à un ami prudent qui aime Dieu et qui indiquera, s'il le peut, un autre confesseur qui conviendra. On doit alors s'adresser à un autre, mais avec une raison véritablement bien fondée. Combien de personnes qui changent de confesseur parce qu'une autre en a changé. Agir ainsi, c'est agir à la légère, c'est n'être point prudent, c'est même s'exposer à

de grands embarras. C'est quelquefois quitter un confesseur sage, prudent, habile, éclairé, vertueux, pour s'adresser à un autre qui ne sera pas en état de faire le même bien que le premier.

« Gardez souvenir de ces paroles, ma fille, et faites-en l'application dans votre conduite. » Ainsi me parla le Sauveur Jésus.

XXI

Le jour du dimanche des rameaux, je lus ces paroles dans mon livre : « Filles de Sion, réjouissez-vous, voici votre roi qui vient vers vous plein de douceur. » Je fis ma méditation sur ces paroles, et je me rangeai parmi ces saintes filles pour voir Jésus arriver à Jérusalem et pour lui faire une réception digne de lui. Je n'avais point dans la main des branches d'olivier ; je n'étendis point des tapis sur son passage ; mais je lui offris mon cœur pour demeure, pour lieu de son triomphe, le conjurant d'y entrer et lui promettant que jamais les facultés de mon âme ne crieraient contre lui : « Crucifiez-le, crucifiez-le », mais toujours au contraire : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au Fils de David ! » Après que j'eus fait la communion, il me sembla entendre dans mon cœur cette parole : « Réjouis-toi, fille de Sion, ton roi est venu habiter dans ton cœur ! » Et cette parole me remplissait d'une joie inexprimable. Bientôt je reconnus que c'était le Sauveur Jésus lui-même qui me parlait ainsi. Il me dit : « Ma fille, c'est ainsi que je m'adresse aux âmes bien disposées qui me reçoivent par la sainte communion. Heureuses les âmes

qui communient, plus heureuses celles qui communient souvent, plus heureuses encore celles qui communient tous les jours !

« La sainte communion est l'action la plus grande qu'il soit au pouvoir de l'homme de faire ; parce que c'est celle qui m'honore le plus, qui plaît le plus à Dieu, qui est le plus utile à l'homme.

« La sainte communion est l'action qui m'honore le plus. Je ne suis point pour moi dans la sainte eucharistie ; mais pour l'homme, pour être sa nourriture, pour m'unir à lui, pour vivre avec lui et en lui, pour ne faire qu'un avec lui, et aussi pour recevoir de l'homme ce à quoi je tiens le plus, ce qui m'honore le plus, sa reconnaissance et son amour. Pour recevoir sa reconnaissance, car pour moi entrer en l'homme, venir en lui, habiter en lui, n'est-ce pas me rendre maître, prendre possession de celui qui me reçoit ? Est-ce que m'appeler en lui n'est pas de la part de l'homme le don volontaire qu'il me fait de lui-même ? Est-ce que me prendre en communion n'est pas me dire : Mon Dieu, mon Sauveur, je reconnais votre vie, votre passion, votre mort pour moi ; je ne puis vous témoigner ma gratitude d'une manière suffisante ; venez en moi, emparez-vous de moi, soyez en moi, régnez sur moi ; vous vous donnez à moi, je me donne à vous. — Je suis dans l'eucharistie pour recevoir son amour. L'homme désire se trouver près de celui qu'il aime, et ce n'est que lorsqu'il se trouve face à face avec son ami, qu'il peut lui dire, lui exprimer, lui témoigner véritablement son amitié. J'ai vu cette inclination de l'homme, ce désir de l'homme ; c'est pourquoi j'ai voulu toujours demeurer

avec l'homme, toujours demeurer près de lui, même venir en lui. Or, quand l'homme communie, ne semble-t-il pas me dire : Mon Sauveur et mon Dieu, je vous aime de toutes les forces de mon âme ; je veux que vous reposiez sur mon cœur, que vous veniez en prendre possession, que vous veniez y lire tout son amour pour vous ; je ne veux pas que vous soyez seulement près de moi et moi près de vous, je veux que vous soyez en moi ; que ma vie se confonde avec votre vie, et puisque vous me donnez votre vie par amour pour moi, moi aussi je veux vous donner la mienne par amour pour vous. Vous comprenez maintenant, ma fille, comment la communion est l'action qui m'honore le plus, puisque j'y reçois ce qu'il y a de plus précieux en l'homme, la reconnaissance et l'amour de son cœur.

« La sainte communion est l'action la plus agréable à Dieu. Une seule parole vous le fera comprendre. Vous le savez, ma fille, je suis le bien-aimé de mon Père ; il met en moi toutes ses complaisances. Pensez-vous donc qu'il puisse lui être rien de plus agréable que de me voir honoré d'une manière si éclatante par la sainte communion ?

« La sainte communion est encore l'action la plus utile à l'homme. Je suis, en effet, contenu en entier dans la sainte eucharistie, avec mon corps, mon sang, mon âme, ma divinité, mes mérites, mes grâces et tous les trésors du ciel. Me recevoir en communion, c'est donc recevoir tout ce qui est en moi. Est-il rien de supérieur à ce qui est contenu dans la sainte eucharistie, puisqu'il y a Dieu lui-même, et que ce Dieu devient la propriété de l'homme, sa nourriture, sa vie ? Ah ! une seule communion suffi-

rait pour enrichir l'homme à jamais. Comment se fait-il donc, ma fille, qu'après tant et de si nombreuses communions, les hommes soient toujours avec leurs mêmes défauts, leurs inclinations, leurs péchés, leurs chutes ? C'est qu'ils n'y apportent pas cette disposition qui renferme toutes les autres, le désir d'avancer de plus en plus dans l'amour de Dieu et l'accomplissement plus parfait de sa volonté. Ayez ce ferme désir, ma fille, et vos communions m'honoreront, plairont à Dieu et seront pour vous de la plus grande utilité. »

XXII

Une autre fois, Jésus me dit de prendre le livre et de lire ce que je trouverais. Je tombai sur cette antienne : « Heureux celui qui mange du pain dans le royaume de Dieu. »

Voici ce qu'il me dit sur cela : « Heureux celui qui mange du pain ! Faites attention, me dit-il ; *du pain*, cela peut s'entendre de la sainte communion. Combien ne reçoivent pas du pain mais un poison mortel ! *Dans le royaume de Dieu*, c'est-à-dire en état de grâce.

« Il y a trois sortes de communion : la communion indigne, la communion tiède, et la communion fervente.

« La communion indigne : Ah ! le voilà cet homme en état de péché mortel ! Le voilà ! Avec quelle froideur, quelle indifférence ne se présente-t-il pas devant moi pour me recevoir ! A peine peut-il dire quelques prières, mais comment les dit-il ? Avec quel cœur vais-je dans celui de cet homme qui va me livrer au démon ! Celui-là ne mange

pas du pain, mais du poison ; il n'est pas dans le royaume de Dieu, mais dans celui du démon.

« La communion tiède : Il y a bien des personnes qui, après tant de communions, ont toujours les mêmes défauts, les mêmes imperfections. Elles ne s'arrêtent pas à de si petites choses ; contentes de leur manière de vivre, elles ne songent pas à devenir meilleures Lorsqu'elles font la sainte communion, elles s'amusent à réciter des prières avec une dévotion sensible ; mais elles ne pénètrent pas dans leurs cœurs ; elles n'en sondent pas les replis ; elles ne s'appliquent pas à purifier leurs âmes des affections au péché véniel. C'est comme si elles me disaient : Seigneur, je vous aime, mais encore que telle et telle chose vous déplaisent, ce n'est pas grand'chose, je les ferai.

« Je ne vais pas de bon cœur dans ces âmes ; je voudrais que leur principale dévotion fût d'être résolues d'éviter tout ce qui peut me déplaire. Il est vrai que le péché véniel ne rend pas leur communion sacrilége, mais il fait que je ne me communique pas entièrement à elles; je ne leur donne pas mes grâces en si grande abondance. Elles font la communion pour se préserver du péché mortel, et elles y reçoivent assez de grâces pour cela.

« La communion fervente est celle qui se fait sans aucune affection au péché véniel. Voyez cette personne, elle a un désir sincère de s'avancer dans la perfection, elle communie pour obtenir de nouvelles grâces, pour s'avancer de plus en plus dans l'amour de Dieu, afin d'accomplir plus parfaitement la volonté divine. Elle communie pour honorer les grandeurs et les perfections de Dieu, et lui témoigner son amour. Aussi je me com-

munique à cette personne et lui donne des grâces abondantes.

« Ma fille, il ne suffit pas de communier ; il faut encore le faire souvent, à mesure qu'on avance dans la perfection. C'est la communion qui donne du courage et de la force pour gravir le sommet de la perfection ; c'est la communion qui soutient dans les épreuves qu'on a à traverser.

« Il y a des âmes, ma fille, qui sont désireuses de travailler sérieusement à leur salut, et qui communient tous les mois ou tous les quinze jours. Elles trouvent de nombreux embarras sur le chemin de la vie. Mais la sainte communion les leur fait tous traverser avec bonheur. D'autres, pour conserver et accroître leur ferveur, communient tous les huit jours. C'est au directeur de ces âmes à régler leurs communions. Il doit pour cela bien examiner leurs dispositions, et puis leur permettre de communier selon le besoin qu'elles en ont. Un directeur doit avoir soin de faire prendre souvent aux âmes qu'il dirige cet antidote contre le péché, ce remède efficace contre toutes sortes de maladies, cette nourriture puissante qui fait disparaître toute faiblesse. Il doit néanmoins user de la plus grande prudence. Une communion par quinzaine serait trop fréquente pour une âme et pas assez pour une autre. Un directeur doit éviter d'admettre trop facilement à la sainte communion, comme aussi d'en trop éloigner. Je pardonnerais néanmoins plutôt à un confesseur de permettre la communion par trop d'indulgence que d'en éloigner par trop de sévérité. Car, de même qu'il est impossible de s'approcher du feu sans se réchauffer, de même il est impossible de s'approcher de moi, qui

suis tout feu dans le sacrement de mon amour, sans ressentir plus ou moins sa ferveur se ranimer. Comment se soutiendra la faiblesse, si elle ne va puiser à la source même de la force ? Comment celui qui n'est que péché pourra-t-il vivre dans la justice, s'il ne prend point le remède contre le péché ? Un directeur qui fait communier souvent fait plus de bien qu'un autre qui ne permet pas facilement la communion. Ne point permettre aux âmes de communier souvent, c'est les dégoûter, c'est diminuer leur ferveur, c'est les faire souffrir beaucoup. Si l'on veut augmenter le bien parmi les âmes, il faut les faire communier souvent. Si une âme a un caractère ferme, si elle est pleine de bonne volonté, si elle est constante dans ses résolutions, qu'on lui permette la communion fréquente, cette âme marchera rapidement vers la perfection. Mais une âme qui tantôt est remplie de zèle et tantôt de froideur, qui le matin a de la fermeté et le soir n'est que faiblesse; une âme que l'on voit quelquefois bien décidée, et quelques instants après tout à fait irrésolue, cette âme ne pourrait pas supporter la communion fréquente. Il sera facile à un confesseur qui suit et qui étudie les dispositions des âmes, pour leur permettre ou leur refuser la communion fréquente, de voir les heureux résultats produits par la communion. Un directeur ferait bien de fixer le temps des communions, sans pourtant en faire une obligation, et cela non-seulement pour les personnes pieuses, mais encore pour les personnes du monde. Il y en a beaucoup qui voudraient communier souvent, mais elles en sont empêchées par quelques obstacles que la recommandation du directeur finirait par faire disparaître. Laissées à elles-mêmes, ces âmes tombent

facilement dans la négligence ; si on sait les exciter, elles triomphent de tout.

« Pour qu'un directeur puisse agir sûrement, il faut que les âmes se fassent connaître clairement, telles qu'elles sont, avec leurs défauts, leurs inclinations, leurs tentations. Pourquoi craindre de s'ouvrir avec franchise à son directeur ? Ne doit-on pas le regarder comme un père plein de bonté pour son enfant ? Le directeur qu'on a n'est-il pas celui qu'on a voulu ? n'est-il pas un ami pris entre dix mille ? Puisqu'on l'a choisi soi-même, ne faut-il pas être pour lui sans déguisement; ne faut-il pas, s'il interroge, lui répondre avec simplicité, sincérité et franchise ? S'il n'interroge pas, ne doit-on pas lui dire tout ce qu'on a sur le cœur ? Oui, ma fille, agissez toujours ainsi et tâchez de vous rendre de plus en plus digne de communier souvent. Mais ne le faites pas sans l'avis de votre directeur. Rapportez-vous en à lui toute votre vie. En faisant sa volonté, vous ferez la mienne, et le bien augmentera et grandira en votre âme.

« Si vous ne pouvez pas, ma fille, me recevoir sacramentellement aussi souvent que vous le désireriez, qui vous empêche de me recevoir spirituellement ? Si vous communiez sacramentellement tous les quinze jours, faites vos communions spirituelles, pendant les huit jours qui suivent, en actions de grâces de la dernière communion sacramentelle ; et les autres jours, faites-la pour vous préparer à la communion sacramentelle suivante. La veille du dimanche où vous ne communierez point, préparez-vous à faire à la messe la communion spirituelle. Pour la faire avec plus de fruit, préparez-vous y en rapportant à cette fin toutes les communions spirituelles que

vous ferez dans ce jour ; préparez-vous y par un plus grand détachement de toutes choses et une plus grande douleur d'avoir offensé Dieu. Faites la communion spirituelle à la messe avec grande dévotion ; et, tout le jour, soyez-en bien reconnaissante.

« Si vous communiez tous les huit jours, faites vos communions spirituelles les trois premiers jours en reconnaissance de votre dernière communion sacramentelle, et les trois autres, en préparation de la suivante.

« Faites la communion spirituelle du soir pour vous préparer à celle que vous ferez le lendemain matin, comme étant la première de la journée ; dès le matin, concevez particulièrement de la douleur des péchés que vous aurez commis la veille ; ayez un grand désir de me recevoir et soyez-moi bien reconnaissante. Il n'est pas nécessaire de se préparer à la communion spirituelle comme à la communion sacramentelle, mais plus on s'y prépare, plus on reçoit de grâces.

XXIII

Un jour, j'ouvris la porte de mon cœur. J'y laissai mon ange gardien pour aller moi-même au devant de Jésus ; je le rencontrai et le conduisis dans mon cœur en chantant des psaumes. Quand le Sauveur fut arrivé sur le seuil de la porte, mon cœur me parut comme une grande place. J'aperçus une personne vêtue d'une robe blanche, mais qui n'était point lavée depuis longtemps, venir vers Jésus. Elle lui dit : Seigneur, voulez-vous me faire l'honneur de visiter ma maison ? Jésus ne lui ré-

pondit rien, attendit un instant ; puis il partit m'emmenant avec lui. Cette personne nous conduisit dans une maison dont la porte était fermée. Tout était obscur dans cette demeure. Quand la porte fut ouverte, Jésus me dit en me serrant la main avec force : « Où me fait-on entrer, ma fille! » Seigneur, lui répondis je, n'y entrez point. — « Ma fille, il faut que j'y entre ; j'entrerai, et vous verrez, autant que vous pourrez le comprendre, ce que c'est qu'une communion indigne. » Jésus entra. Je voulus le suivre, mais on ferma la porte. Jésus pourtant me fit entrer. Je vis alors cette personne embrasser traîtreusement le Sauveur Jésus, puis le dépouiller de sa robe blanche. Une multitude de démons, sous la forme d'hommes noirs, l'aidèrent dans cet acte criminel. Il en fut vite dépouillé ; mais sa grâce demeurait avec lui et le couvrait toujours comme un manteau de gloire. Après cela, les démons lui lièrent les mains, que tenait la personne qui était venue chercher le Sauveur, et le flagellèrent. Je criais de toutes mes forces: Laissez-le, laissez-le ! Mais loin de m'écouter, ils apportèrent une immense croix sur laquelle ils clouèrent ses mains et ses pieds. Je vis sa chair se déchirer et son sang couler avec abondance. Puis, la personne qui l'avait appelé chez elle, prit une lance et l'enfonça dans le côté de Jésus. Il poussa un grand cri, qui alla jusqu'au trône de Dieu. La croix fut ensuite dressée. Ceux qui avaient ainsi crucifié le Sauveur se réjouissaient de l'avoir mis en cet état, lui crachaient au visage, lui jetaient des pierres, et Jésus tenait toujours ses yeux levés au ciel. Après cela, les hommes noirs allèrent chercher quelqu'un qui me parut être un grand personnage. Il était aussi tout noir; sa tête était celle

d'une bête, et il fut placé comme un roi en face de Jésus. Pensez-vous, dit alors avec mépris au Sauveur la personne qui l'avait appelé chez elle, pensez-vous qu'en vous appelant chez moi, je voulusse vous installer roi dans ma maison ? Je n'ai d'autre roi que celui-ci, dit-elle, en se tournant vers la bête noire, parce qu'il contente toutes mes volontés et toutes mes inclinations. Le sang de Jésus coulait de ses plaies et semblait se graver d'une manière ineffaçable. Ce spectacle m'avait profondément affligée. Je voulus retourner dans mon cœur, que je retrouvai comme il est ordinairement, et non comme une place immense. Je retrouvai Jésus tout brillant sur son trône. Je me mis à son côté avec mon ange gardien. Le Sauveur me parut attristé. Il me dit : « Vous avez vu, ma fille, tous les outrages que je reçois dans une communion indigne. Malheur à ceux qui communient indignement : mieux vaudrait pour eux de n'être jamais nés ! »

XXIV

J'oubliais de dire les dispositions qu'il faut pour la communion fréquente, et que m'a indiquées le Sauveur Jésus.

« Pour qu'une communion soit bonne, m'a-t-il dit, il faut être exempt de tout péché mortel, et n'y être point attaché. Pour qu'elle soit plus fervente et plus parfaite, il faut être exempt de tout péché véniel et n'avoir d'affection pour aucun de ces péchés. Cette communion est plus agréable à Dieu et attire sur l'âme des grâces plus abondantes. Tant qu'on a de l'attache pour le péché véniel, et

qu'on le commet de propos délibéré, on n'est point dans la voie de la perfection, on court risque à chaque instant de tomber dans le péché mortel.

« Pour la communion de tous les huit jours, il ne faut point avoir d'affection pour le péché véniel. Ces dispositions sont assez communes et à la portée de tous, même des personnes du monde.

« Il faut des dispositions plus parfaites pour communier deux ou trois fois par semaine ; il faut pour cela n'avoir même pas d'affection pour les imperfections. Il faut purifier son cœur des imperfections [1] et de l'attache aux imperfections, comme on purifie son cœur du péché véniel, et de l'attache au péché véniel pour la communion de tous les huit jours.

« Pour la communion de chaque jour, il faut des dispositions plus parfaites encore. Il faut un plus haut degré dans les vertus et la perfection, une plus grande pureté, un détachement plus complet de soi, de sa volonté, de ses désirs, une union plus intime avec Dieu, un désir sincère de faire toutes choses pour lui être agréable.

1. Le savant moraliste Lacroix, l. v, n° 212, après avoir défini l'imperfection : *la transgression d'un conseil, en matière concernant la vie morale*, enseigne, d'accord avec Suarez, Lugo et le sentiment commun des théologiens, qu'ordinairement le péché se mêle à toute imperfection commise de propos délibéré. Il se fonde sur ce que, presque toujours, le motif qui nous détermine est ou la sensualité, ou une curiosité vaine, ou l'impatience, ou la lâcheté au service de Dieu, ou quelque négligence coupable. D'après cette doctrine, qui n'a rien d'exagéré, on conçoit l'importance, pour une âme admise à la communion fréquente, de purifier son cœur *des imperfections* et de l'attache *aux imperfections* ; car si le nombre s'en multipliait en elle, ses fautes vénielles s'accroîtraient proportionnellement dans la même mesure.

Quoiqu'il en soit, il est permis de ne voir ici qu'un conseil.

« Tâchez d'acquérir de plus en plus ces dispositions nécessaires pour communier souvent. Ne vous découragez point, ma fille ; humiliez vous plutôt et abandonnez-vous à la miséricorde de Dieu. Ayez surtout un grand désir de communier souvent. Si vous le désirez ardemment, Dieu aura plus d'égard à votre désir qu'à vos dispositions, et il vous permettra de communier plus fréquemment. Approchez-vous avec confiance du banquet sacré ; nourrissez-vous avec avidité de ce pain des anges; tâchez de leur devenir semblable par votre pureté, votre obéissance, votre humilité et votre charité, et répétez souvent ces paroles du centenier : Je ne suis pas digne, Seigneur, que vous entriez dans ma maison, c'est-à dire dans mon cœur. Puis, avec foi et confiance dans la miséricorde de Dieu, ajoutez aussitôt : Seigneur, prononcez seulement une parole et mon âme sera sauvée. »

XXV

Un jour, le Sauveur Jésus me parla ainsi : « Ma fille, il y a nombre de personnes qui cherchent dans le monde à refroidir la piété des âmes justes, à diminuer leur force, et elles essaient d'arriver à ce but en versant le ridicule sur ces âmes. Combien de fois n'avez-vous pas entendu nommer bigots et bigotes les personnes qui marchent dans la pratique de leurs devoirs ! Quel sens attache-t-on à ces mots ? Plusieurs de ceux qui les emploient seraient bien embarrassés pour l'exprimer. Connaissez-vous, ma fille, la signification de ces mots ? — Seigneur, il me semble qu'on désigne ainsi les personnes qui ont une dévotion indiscrète et mal entendue. — C'est bien, ma fille,

vous comprenez par conséquent combien est injuste la manière de parler de tant de personnes, qui donnent ces noms même à ceux qui ont une religion discrète et bien entendue. Une personne charitable et éclairée ne parlera jamais de cette sorte, et quand elle rencontrera des âmes dont les actions marquent l'imprudence et l'indiscrétion, loin de les mépriser, elle les excusera, supposant qu'elles agissent par simplicité et par ignorance, et que tout le monde ne peut pas être également instruit.

« Ma fille, je veux vous prémunir contre ces erreurs, ces indiscrétions et ces imprudences, afin que vous ayez une dévotion franche, nette, droite, pleine de fermeté.

« Plusieurs, ma fille, font consister leur dévotion dans les œuvres de piété, prières, communions, jeûnes, lectures et marques extérieures de piété. Mais elles veillent peu sur leurs cœurs, nourrissant et flattant de petites passions qu'elles devraient détruire. Elles sont attachées aux choses de la terre ; elles fuient la mortification des sens ; elles parlent avec trop de liberté, se permettent de petites médisances, ou les écoutent avec plaisir. Elles se procureront toutes les satisfactions permises ; elles fréquenteront des sociétés qui ne sont point interdites, mais qui conviennent peu à des personnes pieuses, et relèveront chez les autres des fautes légères comme étant très-graves. Cette conduite, ma fille, fait mépriser la dévotion.

« D'autres, au contraire, font consister toute leur dévotion dans l'intérieur. Ne leur parlez point d'exercices de piété, ni de pratiques extérieures. C'est le cœur,

disent-elles, que Dieu demande, le cœur qu'il regarde, le cœur qu'il recherche. Oui, c'est le cœur qu'il recherche, qu'il veut, qu'il désire; mais il veut, il demande aussi des exercices de piété, des marques extérieures de dévotion. La vue de ces pratiques donne du courage aux faibles, et les porte, eux aussi, à servir Dieu et à lui rendre gloire.

« Les personnes qui comprennent bien la dévotion joignent les exercices extérieurs de piété aux sentiments intimes de leur cœur. Elles savent ne point s'attacher si fort aux exercices extérieurs de piété qu'elles craignent de les interrompre, de les laisser quand la nécessité ou la prudence le demande ; car, pour elles, la dévotion ne consiste pas dans les prières, les communions, les génuflexions et autres pratiques bonnes et excellentes, mais uniquement dans le parfait accomplissement de la volonté divine et dans l'amour de Dieu. Voyez comme elles cherchent avec soin à connaître la volonté de Dieu. Elles savent qu'il y a une volonté de Dieu générale, qui est d'éviter le péché et d'observer les commandements : elles savent qu'il y en a une autre particulière, qui concerne chaque personne, chaque état, chaque condition. C'est cette volonté particulière qu'elles étudient. Une personne se sauve là où d'autres personnes se perdront, parce que celles-ci ne font pas ce que Dieu demande d'elles. Dieu ne demande pas également de tous; mais il demande à chacun selon les grâces qu'il lui a faites, selon son état, selon sa condition, et dans chaque état, dans chaque condition, tous peuvent se sauver en accomplissant ce que Dieu demande.

« Heureux sont ceux qui cherchent ainsi à connaître

la volonté de Dieu pour l'accomplir avec fidélité ! S'ils la cherchent, ils la trouveront, parce que Dieu brille aux regards des âmes comme une lumière éclatante. Il s'appelle la lumière, il est la lumière. Combien qui marchent dans les ténèbres parce qu'ils ne cherchent point la lumière. Ce sera en vain qu'ils s'excuseront auprès de Dieu en disant qu'ils ne connaissaient point sa volonté sur eux. Ils ne l'ont point cherchée.

« Cherchez donc à connaître la volonté de Dieu, suivez en tout cette volonté, ma fille, accomplissez-la par amour pour Dieu ; vous aurez une dévotion ferme, solide, vraie, et vous passerez de la lumière du temps à celle de l'éternité, de la vie qui passe à celle qui ne passe pas.

Louange à jamais à Jésus au saint sacrement de l'autel. *Amen.*

XXVI

Le lendemain, je me trouvai près du tabernacle du Sauveur, où j'étais venue l'adorer : « Ma fille, me dit-il, l'éclat de la majesté de Dieu est grand, et il se suffit à lui-même. Je suis éternellement l'éclat et la splendeur de sa majesté, et Dieu, éternellement aussi, me regarde avec complaisance reposant en son sein. Un outrage à cette gloire fut fait par l'homme désobéissant, et je vins sur la terre pour rendre réparation à la gloire et à la majesté de mon Père. Pour cela, je pris un corps, et ce fut par la souffrance de ce corps, uni à ma divinité, que je donnai réparation à mon Père, et que je lui témoignai combien j'avais à cœur l'inviolabilité de sa gloire. Au-

jourd'hui, le corps que j'unis à ma divinité sur la terre lui est encore uni dans le ciel, et toute l'éternité il demeurera uni à ma divinité pour participer à sa gloire.

« Les âmes qui auront ainsi également à cœur la gloire de mon Père, partageront un jour sa gloire dans le ciel. Elles deviendront participantes du bonheur de Dieu, elles le verront, elles l'aimeront, et Dieu les aimera à jamais.

« Sur la terre, il n'y a point de félicité autre que celle qu'on trouve dans la recherche de la gloire de Dieu, et encore cette félicité est bien imparfaite, parce que la vie est parsemée de contradictions, de peines et de souffrances qui empêchent d'être véritablement heureux. Souffrez, néanmoins, toutes ces contradictions, toutes ces peines, patiemment, et, comme moi, par amour pour Dieu. Pensez que vous ne pourrez jamais travailler suffisamment à effacer vos péchés, à rendre à Dieu la gloire qui lui est due ; pensez que vous ne souffrirez jamais autant que j'ai souffert moi-même ; surtout gardez-vous de vous plaindre jamais. Qu'est-ce que la vie pour mériter le bonheur et la félicité du ciel, la participation à la gloire éternelle de Dieu ? Que cela vous soutienne et vous donne du courage. Quand vous faiblirez, venez à moi, je vous relèverai, je vous donnerai de la vigueur. Ayez toujours dans votre esprit le désir de la gloire de mon Père ; cherchez-la en tout, même au prix des plus grandes souffrances, et vous la trouverez pour l'éternité. Dieu vous la montrera, et cette vue fera votre éternelle félicité. »

Amour à jamais à Notre-Seigneur au saint sacrement de l'autel. *Amen.*

LIVRE SIXIÈME.

DE LA PRIÈRE.

I. De la prière, nature de la prière. — II. Quand faut-il prier ? — III. Comment faut-il prier ?— IV. De la prière sans paroles adressée à Dieu.— V. De la prière adressée à Marie.— VI. De la prière pour soi, pour le prochain, les pécheurs, les malheureux et les trépassés. — VII. Délivrance des âmes du purgatoire par la prière. — VIII. La prière est la clef de tous les trésors de Dieu. — IX. De la prière mentale, sa nature, son objet, ses qualités et ses degrés : de l'extase et du ravissement — X. De la prière vocale, sa perfection et sa puissance.

Gloire et louange, amour et reconnaissance soient à jamais rendus à Jésus au saint sacrement de l'autel, au Père et au Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

I

Voici les instructions que m'a données le Sauveur Jésus sur la prière.

« La prière est un entretien familier de l'âme avec Dieu. La dignité infinie de Dieu et notre extrême bassesse doivent nous faire comprendre comment nous devons prier. Dieu est un être infiniment saint, infiniment

juste, infiniment bon, infiniment parfait. L'homme est un être naturellement enclin au péché, qui ne peut rien opérer de bon par lui-même, qui a besoin à chaque instant d'un secours d'en haut, même pour conserver sa vie. Il y a donc une distance sans bornes, il y a aussi un grand rapprochement entre eux, la bonté de Dieu et le besoin de la créature. Jésus-Christ, en s'incarnant, a uni la divinité à l'humanité, la créature au Créateur, et par lui l'homme se trouve dans les rapports les plus intimes avec Dieu. Cette intimité doit se perpétuer par la prière.

« Prier, c'est reconnaître sa misère et la puissance de Dieu ; prier, c'est reconnaître son néant et l'Être souverain de Dieu ; prier, c'est témoigner qu'on se défie de soi et qu'on a pleine confiance en Dieu ; prier, c'est renoncer à soi pour s'attacher à Dieu ; prier, c'est élever sa voix et la lancer vers Dieu ; prier, c'est demander, et demander à Dieu directement en s'adressant à lui, indirectement en s'adressant à ses élus ; prier, c'est faire acte de foi, d'espérance et d'amour ; prier, c'est puiser à l'éternelle source des biens qui ne passent point, parce que celui qui prie est sûr d'être exaucé ; prier, c'est devenir fort dans la faiblesse, courageux dans les dangers, triomphateur dans les combats. »

C'est bien là l'exposition que m'a donnée le Sauveur Jésus quand il m'expliquait les qualités de la prière.

II

Il ajouta : Ma fille, il ne faut pas seulement prier une fois, deux fois, cent fois, il faut prier tous les jours,

à chaque instant du jour, et faire de tous ses actes une prière continuelle et une élévation de l'âme à Dieu, parce qu'à chaque instant du jour vous conservez votre nature pauvre, pécheresse, portée au mal, et votre titre de créature ; et que pendant toute l'éternité Dieu est votre créateur, votre maître, votre roi, votre père, votre sanctification.

« Or, pour prier, il n'est pas nécessaire de prononcer toujours des paroles. Beaucoup de personnes prononcent de longues prières et ne sont point exaucées, et d'autres qui n'en prononcent point reçoivent tout ce qu'elles demandent. Cela vous étonne, ma fille ? Ne savez-vous donc point que prier, c'est bien plutôt demander à Dieu avec le cœur qu'avec la langue ? Les désirs intimes du cœur arrivent plus facilement aux oreilles de Dieu que les paroles de la langue. Votre langue se fatiguerait à toujours parler en priant. Le cœur ne se fatigue jamais de désirer. Le cœur, c'est un désir vivant. Tant que vous vivrez, vous désirerez ; si vous désirez Dieu et ce qui est à Dieu, vous prierez continuellement ; votre vie ne sera qu'une vie de prière, et Dieu vous écoutera favorablement.

« Ainsi, ma fille, vous comprenez que vous pouvez prier partout, en tout lieu, en tout temps, en toute circonstance, car votre cœur peut toujours désirer Dieu et l'accomplissement de sa volonté. Votre cœur peut toujours désirer vivre dans l'amitié de Dieu et dans sa grâce; votre cœur peut toujours désirer d'éviter le mal, de fuir le péché, de résister aux tentations du démon, du monde et de la chair, de franchir tous les obstacles, de briser tous les liens qui voudraient vous séparer de lui. Or, dé-

sirer ces choses du fond du cœur, les désirer véritablement, c'est constamment demander à Dieu qu'il les accomplisse en vous, et, quels que soient le temps et le lieu où vous vous trouvez, rien ne vous empêche d'entretenir et d'augmenter même ce désir.

« Faites-le, ma fille, et vous prierez d'une manière bien agréable à Dieu.

« Il est bon néanmoins, ajouta-t-il, de choisir dans la journée quelques instants où vous vous recueilliez avec plus d'attention, pour vous placer en la présence de Dieu, lui exposer vos besoins et vos nécessités, et lui adresser une voix plus suppliante. Alors vous vous retirez un peu à l'écart, vous vous placez pour ainsi dire seule à seule avec Dieu, vous acceptez l'audience particulière et privée qu'il vous donne, et vous lui parlez avec la confiance et l'amour d'un enfant ; vous lui ouvrez votre cœur, et Dieu vous reçoit, vous écoute et vous bénit.

« C'est à l'heure du danger, dans les tentations, dans les circonstances pénibles ou difficiles, dans les entreprises périlleuses que vous devez invoquer Dieu et lui dire : Mon Dieu, je m'abandonne à vous ! Mon Dieu, sauvez-moi, je péris ! Mon Dieu, ne me laissez pas succomber à la tentation ! Mon Dieu, délivrez-moi de tout mal ! Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non la mienne ! Je m'abandonne tout entière à vous, prenez pitié de moi ! »

III

L'homme sur la terre n'est que faiblesse, pauvreté, néant, et il se trouve en face de Dieu, en qui résident la force, le bien et l'être. Comme le mendiant s'adresse à l'homme riche, ainsi nous devons nous adresser à Dieu et lui demander une part à sa force, à ses biens, à sa vie. « Or, voici comment il faut prier, m'a dit le Sauveur Jésus : Il faut prier avec foi, humilité et confiance.

« Vous devez prier avec foi, c'est-à-dire croire que vous parlez à Dieu, qui possède infiniment toutes sortes de biens, qui peut et veut vous accorder tout ce qui vous est nécessaire.

« Vous devez prier avec humilité, c'est-à-dire considérer ce que Dieu est et ce que vous êtes, ce que Dieu a fait pour vous et ce que vous avez fait pour lui, enfin ce que Dieu mérite et ce que vous méritez.

« 1° Dieu est infiniment grand, infiniment bon, infiniment saint, infiniment parfait et Seigneur souverain de toutes choses, à ce point que devant lui tout n'est rien. Vous n'êtes que misère, faiblesse, néant, vous n'avez que le péché et l'entraînement au péché.

« 2° Dieu vous a tirée du néant, créée, rachetée, comblée de grâces et de bienfaits. Vous, ma fille, vous l'avez offensé, vous avez péché contre lui, vous avez reconnu ses bienfaits par l'ingratitude, et n'avez retiré que peu de profit de toutes les grâces dont il vous a comblée.

« 3° Dieu mérite l'adoration, le respect et l'hommage de toute créature ; l'amour, la reconnaissance, la soumis-

sion de tous les hommes. Et vous, ma fille, que méritez-vous? Reconnaissez-vous indigne et incapable de tout bien, digne au contraire et capable de tout mal; humiliez-vous profondément devant Dieu et pensez que vous ne méritez que les châtiments de sa colère. Présentez-vous devant lui, calme, humble et dépouillée : calme, sans autre pensée que celle de Dieu ; humble, reconnaissant que vous n'avez rien ; dépouillée de tout, c'est-à-dire de toute affection, de tout désir, de toute volonté propre, n'aimant que Dieu ou pour Dieu, ne désirant que Dieu, ne voulant que ce que Dieu veut, comme il le veut et parce qu'il le veut.

« Priez avec confiance. Espérez d'obtenir ce que vous demandez, non à cause de vos mérites ou de la ferveur de votre prière, mais à cause de mes mérites et de la miséricorde de Dieu. Quand vous aurez prié, n'examinez pas si vous avez bien ou mal prié ; sans vous troubler, jetez votre prière dans le sein de la divine miséricorde, bien convaincue que, malgré la bonté de votre prière, elle est encore bien imparfaite. Aussi, n'appuyez pas votre confiance sur vos prières, rougissez plutôt de les offrir à Dieu si misérables, et les unissant à mes prières sur la terre, conjurez-le de les agréer en union avec celles que je lui ai adressées, et il les recevra en vue de mes mérites et à cause de sa miséricorde. »

IV

Je me trouve quelquefois dans un état tel qu'il m'est impossible de le définir. Je goûte la présence de Dieu d'une manière sensible ; mon âme en est doucement ac-

cablée. Quelquefois je reste devant Dieu sans sentiments aucuns, et n'ayant que la force de fixer sur lui mes regards ; d'autres fois enfin, mon cœur est tout brûlant d'amour, mais je ne puis exprimer à Dieu cet amour que par des soupirs ou les élans secrets et intimes de mon âme ; ma bouche est sans parole et ma langue sans voix.

Je m'en affligeais ; or, Jésus me dit un jour : « Ma fille, il y a une sorte de prière qui m'est très-agréable : c'est celle d'une âme qui se tient devant Dieu sans aucun désir, sans autre volonté que la volonté de Dieu, qui se livre complétement à lui pour tout ce qui l'intéresse et la concerne, et, comme un enfant, sans rien demander à son père, s'abandonne à ses soins paternels, ayant néanmoins les yeux toujours attachés à lui pour recevoir ses ordres et les exécuter au premier signe de sa volonté. Combien Dieu regarde cette âme avec complaisance, comme il s'attache à elle ! Ah ! ce silence est plus éloquent que la plus éloquente des voix. Celui qui fait ainsi dit tout à Dieu sans lui rien dire, et, sans lui rien demander, il lui demande tout.

« N'oubliez pas ce que je viens de vous dire, ma fille. Quand vous prierez, si vous goûtez la présence de Dieu et ne pouvez parler sans perdre cette présence, laissez toute prière vocale ; mais si vous pouvez prier et jouir en même temps de la présence de Dieu, faites le ; sinon, ne priez pas ; je le veux ainsi et soyez tranquille. De même, si vous êtes privée de la présence sensible de Dieu, ne la recherchez pas avec trop d'empressement ; sachez faire le sacrifice du plaisir que vous éprouveriez, et attendez avec soumission et humilité que Dieu vous accorde cette faveur s'il le juge convenable.

« La prière vocale, ma fille, et les actes de piété sont ou pour exciter en soi des sentiments affectueux envers Dieu ou pour les lui témoigner. Pourquoi, dans ces moments, iriez-vous chercher cela dans la prière vocale quand vous le possédez d'ailleurs ? Est-ce que Dieu a besoin de vos paroles pour vous comprendre ? Ne lit-il pas dans votre cœur ? Si la prière vous donne des distractions ou si les distractions surviennent dans vos prières, détournez-les avec calme et remettez-vous doucement en la présence de Dieu sans aucune inquiétude.

« Priez souvent, priez sans cesse ; or, pour cela, il n'est pas nécessaire de faire de longues prières, puisque on peut prier sans parler ; priez toujours, c'est-à-dire ayez toujours de bonnes pensées, de saintes affections ; restez en ma présence avec des sentiments pieux et une intention pure et droite. Ne pouvez-vous pas faire cela au milieu de vos travaux et de vos occupations ? Eh bien ! vous me serez agréable par votre travail, qui est l'accomplissement de ma volonté, et agréable aussi par ces sentiments de votre cœur, que j'estimerai comme la plus parfaite des prières.

« Voulez-vous que je vous livre la clef de mes trésors ? me disait-il en une autre circonstance. La voici, c'est la prière. Pourquoi les hommes se plaignent-ils de leur misère, de leur faiblesse et du peu de grâces qu'ils sentent en eux ? C'est qu'ils ne prient pas. Qu'ils prient, et ils seront exaucés. Cependant Dieu n'exauce pas toujours, il veut souvent éprouver la patience et la persévérance des hommes. Ne mettez donc pas de bornes à sa miséricorde, persévérez dans la prière, en attendant le moment du Seigneur pour qu'il vous soit fait selon votre demande.

Que le retard de la grâce que vous sollicitez ne vous décourage pas ; priez encore, priez jusqu'à ce que vous soyez exaucée, et vous le serez certainement, parce que Dieu exauce toute bonne prière. N'attribuez jamais à Dieu le refus de ce que vous demandez, mais à votre prière mal faite ou au peu d'utilité que vous retireriez si Dieu vous exauçait ; et dans ce cas, si vous avez bien prié, il vous accordera une grâce autre, mais plus avantageuse pour vous que celle que vous sollicitez. »

V

Voilà ce que m'a dit à peu près le Sauveur Jésus sur la prière à Dieu. Il m'a parlé aussi d'une autre prière, et pendant qu'il me parlait, il se fit, je me le rappelle, comme une clarté brillante autour de ses paroles. Il me parlait de la prière à Marie. Les instructions qu'il m'a données m'ont été fort utiles.

« Les honneurs que l'on rend et les prières qu'on adresse aux statues et aux images saintes de Marie se rapportent directement à elle, comme les injures des méchants et des impies ne s'adressent point à ses images et à ses statues, mais à Marie elle-même. Marie est grande, puissante, compatissante, pleine de bonté ; mais la bonté, la compassion, la puissance et la grandeur de Dieu sont bien supérieures, car elles sont infinies comme Dieu, tandis que Marie n'est que l'œuvre et la créature de Dieu ; aussi l'honneur qu'on rend à Marie doit se rapporter à Dieu, mais il faut l'honorer et l'aimer, parce que Dieu le veut. Marie est le chef-d'œuvre des mains du Créateur. Il en a fait la plus belle, la plus sainte, la plus parfaite de

toutes les créatures. Il l'a aimée, honorée, élevée en dignité, plus qu'aucune autre créature sur la terre et dans le ciel. Aussi devez-vous honorer Marie, l'aimer et la louer, en rendant grâce à Dieu de tout ce qu'il a fait pour elle.

« Marie doit être l'objet de vos hommages ; elle est aussi celle à qui vous devez recourir dans les tentations, les besoins de votre âme, vos malheurs et vos peines, et elle vous accordera secours, grâces et consolations. Je vous dis cela non pour vous faire supposer que Marie est plus puissante que Dieu, mais pour vous apprendre que Dieu ne veut rien accorder que par Marie. Voici tout le plan et toute l'économie de la Providence sur les hommes.

« Je suis entre Dieu et les hommes. Nul ne peut rien obtenir de mon Père, s'il ne l'obtient par moi. Or, j'ai placé ma Mère entre les hommes et moi, et je n'accorde rien aux hommes que par ma Mère et en sa considération. Que le pécheur s'adresse à Marie, qu'il obtienne sa protection, et il sera pardonné. Celui qui est en paix avec moi est aussi en paix avec mon Père ; de même celui qui a l'amitié de ma Mère possède aussi mon amitié. Demandez à Marie toutes les grâces qui vous sont nécessaires, elle vous les obtiendra ; reconnaissant votre indignité, adressez-vous à Marie, et Marie priera pour vous. Toutes les grâces que Dieu distribue sont en moi comme dans un immense réservoir. Je les fais couler dans Marie comme dans un réservoir nouveau, et c'est là qu'il faut venir les puiser. On demande une grâce, mon Père consent, je l'accorde et Marie la donne. Si vous voulez toujours être reçue par moi, priez Marie de vous présenter,

ou bien présentez-vous vous-même au nom de Marie, en me demandant de vous recevoir non pas pour vos mérites, mais en considération de Marie. Quand vous ne pourrez pas venir à moi, allez à Marie, priez-la d'intercéder pour vous ; je vous verrai avec plaisir à ses pieds. Aller à Marie dans les tentations, les dangers et les périls, c'est être assuré de la victoire. Être entre les mains et sous la protection de Marie, c'est avoir son salut en sûreté. »

VI

Le Sauveur Jésus, après m'avoir appris comment je devais prier et qui je devais prier, m'a enseigné encore pour qui je devais prier.

« Ma fille, en premier lieu, vous devez prier pour vous, soit pour accomplir le précepte de la prière, soit pour vous procurer les secours qui vous sont indispensables. Or, si vous devez prier, c'est pour obtenir des grâces, et ces grâces, vous devez les demander à Dieu pour vous avant de les demander pour autrui. Car vous devez vivre avec Dieu, pour Dieu et en Dieu, avant de demander cette vie pour les autres. Vous devez vous sauver avant de sauver autrui.

« Vous devez prier pour vos parents, pour vos amis et bienfaiteurs, vous devez prier pour les prêtres, vous devez prier pour la sainte Église, vous devez prier pour que son règne croisse et grandisse, pour que les pécheurs changent de vie, pour que les hérétiques renoncent à leurs fausses doctrines et marchent dans la vérité, qui est une et indivisible ; vous devez prier pour les missionnaires

qui vont au loin annoncer aux nations barbares un sujet de grande joie, une bonne nouvelle, celle de mon incarnation, de ma vie et de ma mort.

« Priez pour les pauvres pécheurs, ma fille; mais priez d'abord pour vous-même, en vous reconnaissant pécheresse, et répétez souvent : Convertissez-nous à vous, Seigneur, convertissez-nous à vous, brisez nos cœurs. O vous qui avez fait sortir dans le désert une source abondante d'un rocher, faites sortir de nos cœurs des soupirs, des gémissements et des larmes de sincère pénitence. Quelque différent ou éloigné de sa conversion que vous paraisse un pécheur, ne laissez pas pour cela de prier pour lui : espérez toujours que Dieu vous exaucera, car rien ne lui est impossible. Quand même, de longtemps, vous ne verriez pas de changement dans ce pécheur, priez toujours et priez avec confiance. Dieu peut-être lui réserve des grâces spéciales et particulières pour sa conversion à un jour, à une heure déterminés, au moment de mourir, qu'en savez-vous ? Priez : peut-être que Dieu ne veut pas vous donner la jouissance de voir la conversion de ce pécheur et que vous mourrez avant lui, et qu'il préfère vous donner le mérite d'une longue épreuve. Priez, sans perdre confiance, vos prières du moins seront méritoires pour vous. Ne vous contentez pas de prier ; tâchez encore, par votre douceur, votre gaieté, votre bonté, de faire comprendre aux pécheurs que la piété est aimable ; soyez prévenante et affable pour eux, pour leur témoigner que ceux qui font le bien ne les méprisent pas et ne refusent point de leur parler. Adressez-leur quelquefois une bonne parole : un mot suffit pour ramener un pécheur, s'il est accompagné du secours et de la grâce

de Dieu. Vous seriez touchée jusqu'aux larmes si vous entendiez les invitations, les promesses, les reproches, les plaintes ou les menaces que tour à tour je leur adresse, et ils demeurent froids et insensibles.

« Vous devez prier pour les justes, afin qu'ils persévèrent dans la justice ; vous devez prier pour les pécheurs, afin qu'ils se convertissent.

« Dieu aime les prières qui lui sont dictées par ce sentiment de charité pour le prochain.

« Ordinairement, vous le remarquerez sans peine, on prie avec plus de ferveur pour autrui que pour soi. Cette prière est dictée par la charité, et cette charité est pleine de dévouement. Quand on prie ainsi, on est tout occupé de ce qu'on demande, on a un ferme désir de l'obtenir ; on le demande avec foi et persévérance. Oui, ma fille, priez pour vous d'abord, mais priez beaucoup pour autrui.

« Priez pour tous les chrétiens, pour ceux qui se trouvent dans des positions fâcheuses, difficiles et pénibles ; priez pour ceux qui ont le plus de responsabilité ; priez pour les vivants, mais surtout, comme je vous l'ai déjà si fort recommandé, priez pour les défunts qui n'ont point encore pleinement satisfait à la justice de mon Père. Ils souffrent dans les flammes du purgatoire des peines considérables, et vous pouvez abréger le temps de leurs peines en priant pour eux, en leur appliquant les indulgences qui vous sont accordées par la sainte Église. Priez pour ces pauvres âmes, priez surtout pour celles qui sont le plus oubliées, le plus abandonnées au milieu de leurs affreux tourments. »

VII

Je vais rapporter en toute simplicité ce que j'ai éprouvé un jour. Cela vient-il de Dieu, de mon imagination ou de Satan ? Dieu le sait ; pour moi, je ne me prononce pas et je suis prête à admettre ce qu'on voudra.

Une femme d'une grande piété demeurait dans une maison voisine de notre maison. Atteinte d'une maladie dangereuse, elle fut bientôt réduite à toute extrémité ; on désespéra de la sauver. Pour moi, je crus entendre une voix qui disait : « Elle ne mourra pas, non, elle ne mourra pas. » Je ne dis rien, j'abandonnai cette femme à la volonté de Dieu : elle mourut. En apprenant sa mort, j'éprouvai en moi-même un douce joie, il me sembla entendre la voix de Jésus qui me disait : « Elle n'est pas morte, elle n'a fait que vous quitter pour aller entre les bras d'un Père plein de bonté. Cependant, elle ne jouit pas encore de sa présence. Ma fille, priez pour cette personne, et dans toutes vos prières et dans toutes vos actions, proposez-vous son soulagement, sollicitez sa délivrance jusqu'à ce que je vous dise : C'est assez. »

« Depuis cette heure, je n'ai cessé de penser à cette défunte, de prier pour elle, de demander sa délivrance, et avec tant de ferveur, que jamais, avant ni après, je n'en ai ressenti de pareille. Un jour, pendant que je priais, il me sembla entendre ce nom : Jeanne ! Je fus bien surprise, et je demandai si ce nom n'était pas celui de cette personne ? Je ne le connaissais pas ; je m'informai de son nom : elle s'appelait Jeanne.

« Le samedi soir de la semaine où Jeanne mourut, je

me mis à genoux pour prier : je me transportai par la pensée au pied du Saint-Sacrement : je crus en esprit, et non d'une manière sensible, car mes yeux ne virent rien, je crus voir une grande échelle dressée devant moi. Des personnes, qui paraissaient être des anges, me pressaient d'y monter ; je ne le voulais point, craignant d'être victime de quelque illusion ; ils me pressèrent plus vivement : « Monte, me disaient-ils, monte ! » Je refusais encore. Enfin, je consentis, je montai. J'avais un ange à ma droite et un autre ange à ma gauche. Ma pesanteur et ma lâcheté furent telles, que je ne franchis que quelques échelons et je descendis. Aussitôt, je pensai en moi-même ; cette échelle est celle de la perfection ; combien j'ai de peine et de lâcheté pour y monter ! et je récitai ma prière.

Le lendemain, je devais faire la sainte communion ; je me mis en oraison dans l'église ; pendant l'oraison, Jésus me dit entre autres choses : « J'irai voir ma bien-aimée ; elle viendra au devant de moi et sera dans l'allégresse. J'irai voir ma bien-aimée, je la retirerai du désert, je me montrerai à elle ; je le dis, je le ferai. J'irai voir ma bien-aimée ; elle sera seule, je lui dirai mes secrets ; je le dis, je le ferai. J'irai voir ma bien-aimée ; je la mènerai sur le Thabor ; je le dis, je le ferai. » Puis il ajouta : « Marie, c'est en ce jour que Jeanne doit être délivrée Quand vous aurez communié, récitez la prière : O bon et très-doux Jésus, etc., à l'intention de Jeanne. Elle vous apparaîtra ; de quelle manière, je ne le dis pas, mais elle vous apparaîtra, vous la verrez. »

Un instant après, j'aperçus de nouveau l'échelle mystérieuse ; un ange, me tenant par la main, me pressait d'y

monter. Je refusai d'abord, je cédai pourtant à ses instances, disant : il en arrivera ce que Dieu voudra. Après avoir franchi avec beaucoup de peine quelques échelons, il me fut impossible de monter plus haut. Je trouvai une séparation de deux échelons, puis je montai plus vite. Je rencontrai encore plusieurs obstacles de la même nature dans mon ascension : l'ange venant toujours à mon aide, l'ascension devint de plus en plus facile et rapide. Bientôt on eût dit que je volais, tant la rapidité avec laquelle je m'élevais était grande. J'arrivai enfin au bout de l'échelle. Là, je vis une plaine immense, couverte d'une multitude d'arbres disposés en allées ; ces arbres n'étaient pas élevés, mais très-touffus ; leurs feuilles étaient d'une couleur brillante et ressemblaient assez à un mélange de blanc et de rose tendre. Au dessous de chaque arbre, je vis une table recouverte d'un tapis de riches broderies. Mon guide me tenait par la main ; je me promenais avec lui. Je ne saurais dire la nature du pavé ; il semblait être de cristal et de la même couleur que les feuilles des arbres ; il me parut aussi être d'or. L'air était pur, et une brise légère murmurait doucement à travers les feuilles et les branches. Au milieu de cette plaine, j'aperçus un autel d'or magnifique ; je ne pus le regarder longtemps ; mon guide m'apprit que c'était sur cet autel qu'on offrait les prières des saints. Au centre de l'autel, j'aperçus une source d'eau fort claire et très-limpide. Je vis au milieu de cette source un grand tube en or recourbé comme un arceau, et versant avec abondance l'eau de la source dans un immense réservoir fait de l'or le plus pur. Plusieurs personnes se promenaient çà et et là par côté.

L'heure de la messe arriva, car c'était le dimanche ma-

tin. Une multitude de personnes habillées de blanc vinrent se prosterner à genoux au pied de l'autel. Après avoir communié, je récitai la prière que m'avait prescrite le Sauveur, et par laquelle on gagne, avec une indulgence plénière la délivrance d'une âme du purgatoire. Cette prière terminée, Jésus me dit : « Venez, ma fille. » Je n'avançai pas, ne voulant pas sortir de mon cœur, où j'étais entrée après la communion, par crainte d'être trompée. « Venez donc, me dit-il encore ; ne craignez pas ; votre cœur est uni au mien. » Je résistai encore. Néanmoins, dès que je m'aperçus que je perdais sa présence, craignant de lui déplaire en m'obstinant davantage, je me hâtai de lui obéir.

Dès que je fus sortie de mon cœur, je me trouvai dans la même plaine où j'étais avant la messe et que j'avais parcourue avec l'ange qui me guidait, mais à présent j'étais seule. Je ne tardai pas à voir Jésus sortir des rangs d'une multitude de vierges et venir à moi ; il était resplendissant de beauté. Il me prit par la main et me conduisit sur les bords d'un abîme profond et ténébreux. Là, je le vis se pencher vers l'abîme, et il prononça deux fois ce nom : Jeanne ! Jeanne ! Un ange s'éleva de l'abîme emmenant Jeanne avec lui. La sainte Vierge s'approcha d'elle : « Qu'on apporte une robe et une couronne, » dit le Sauveur Jésus, et on le fit. On revêtit Jeanne de cette robe et on ceignit son front de la couronne blanche. Sa figure, ses mains et ses pieds devinrent d'un éclat éblouissant. Alors, la sainte Vierge prit Jeanne par la main et la présenta au Sauveur, comme une mère lui présenterait sa fille : « Recevez Jeanne, mon Fils, lui dit-elle ; elle a été purifiée par vos mérites et par les prières des

fidèles. » Jeanne se jeta aux pieds de Jésus, qui la releva et l'emmena avec lui. Jeanne était à la droite de Jésus, et j'étais à sa gauche. Je la voyais resplendissante de lumière ; elle ne pouvait contenir sa joie. Jésus nous mena devant l'autel. Elle se prosterna profondément. « Jeanne, lui dit Jésus, embrassez ma fille Marie et remerciez-la, parce qu'elle a prié pour vous et hâté votre délivrance. » Elle m'embrassa, me remercia et me dit : « Je suis heureuse et je ne regrette rien sur la terre ; j'aurais des commissions à vous donner, mais non : que ce qui est secret soit secret. » Elle se tut. Jésus la plaça au milieu d'une multitude de personnes vêtues de blanc : c'étaient des vierges parmi lesquelles Jeanne fut s'asseoir ; je vis une ou deux places vides. Jésus disparut ; je rentrai dans mon cœur pour faire mon action de grâces.

VIII

Le Sauveur me dit un jour : « Ma fille, rien ne manque à celui qui prie comme je vous ai enseigné à prier ; car la prière est la clef de tous les trésors de Dieu ; elle obtient tout de lui ; or, tous peuvent prier : la prière convient à tous les états, à toutes les conditions, à toutes les personnes ; par conséquent, s'il y a tant de malheureux, c'est que le nombre de ceux qui prient est très-restreint. Si vous êtes dans la détresse, dans le dénuement, priez, et Dieu vous enverra les moyens suffisants pour subsister. Si vous êtes dans l'affliction, le malheur et la peine, priez, car Dieu a toujours les yeux fixés sur l'âme affligée pour exaucer ses vœux quand elle les lui adressera. Êtes-vous embarrassée par le nombre et la difficulté de vos affaires,

priez, et Dieu vous viendra en aide. Êtes-vous faible, priez, Dieu vous donnera la force dont vous avez besoin. Rien de plus utile à l'homme qu'une prière bien faite ; rien de plus puissant sur Dieu. Tout le monde prie, et si peu pourtant sont exaucés. Cela n'est point étonnant, car il y en a si peu qui sachent bien prier ; la science de la prière est peu connue ; elle est pourtant indispensable. Demandez à Dieu, ma fille, le don d'oraison ; demandez-le-lui par mes mérites, demandez-le-lui en reconnaissant que, jusqu'à cette heure, vous n'avez fait que bégayer ; demandez-le-lui instamment : avec celui-là, vous aurez tous les autres. Sans la prière, on ne peut rien ; avec la prière, on peut tout. Priez donc, ma fille, priez souvent, priez toujours. »

IX

Le Sauveur Jésus m'a dit encore : « Il y a deux sortes de prières, la prière vocale et la prière mentale ; celle-ci est la meilleure. La prière du cœur est appelée prière mentale, celle de la bouche se nomme prière vocale. La prière vocale, comme la prière mentale, est un entretien avec Dieu, une élévation de l'âme vers lui ; par conséquent, toute bonne pensée, tout bon sentiment, tout bon désir, toute bonne réflexion, est une prière. Je veux vous parler aujourd'hui de la prière mentale; je vous parlerai aussi de la prière vocale.

« La prière mentale est une élévation de votre esprit et de votre cœur à Dieu pour lui rendre vos hommages, lui montrer vos besoins et implorer ses grâces. Or, dans cette prière, il y a quatre choses : la considération, la

réflexion, la demande et les sentiments affectueux. La considération produit la réflexion, la réflexion, la demande, et la demande, les sentiments affectueux. Quelquefois, la considération produit les sentiments, les sentiments, la demande, et alors la réflexion devient plus ou moins nécessaire.

« Que considère-t-on dans la prière mentale ? On considère Dieu et ses attributs, on se considère soi-même aussi avec ses inclinations mauvaises, ses vices, sa misère et son néant. Cette considération fait naître dans l'esprit la réflexion ; on se dit : Puisque Dieu est si puissant et que je suis si faible, puisque Dieu est si saint et que je suis si pécheur, puisque Dieu est si libéral et que je suis si pauvre, je vais recourir à lui. Alors, on s'adresse à Dieu, on lui expose son état, ses besoins, ses nécessités ; on s'attache à lui, on lui offre tout ce que l'on est, le peu que l'on a ; on lui présente son cœur avec tout l'amour qu'il renferme, et on s'abandonne à sa providence.

« La prière est plus ou moins parfaite, selon que les sentiments de l'âme sont aussi plus ou moins parfaits, les affections plus ou moins pures et dégagées de la terre pour ne s'attacher qu'à Dieu. Une des principales dispositions à la prière, c'est ce détachement de toutes choses, ce détachement de soi-même et cette affection pour Dieu. Une des principales dispositions pour la prière continuelle, c'est l'entretien de ces bons sentiments et de ces saintes affections par lesquels on entre aisément en colloque avec Dieu. A mesure que l'âme se détache des choses de la terre et d'elle-même, le Saint-Esprit l'éclaire de sa lumière et lui fait connaître Dieu et ses perfections;

et plus l'âme apprend à connaître Dieu, plus aussi elle s'attache à lui, car connaître Dieu, c'est l'aimer. Le cœur de l'homme n'est pas fait pour lui seul ; il faut qu'il s'attache à ce qui peut le contenter, le satisfaire, et rien ne le satisfera jamais, si ce n'est Dieu. C'est dans cette jouissance sensible de Dieu que les saints ont goûté tant de douceurs et de consolations. Il ne faut pourtant pas se représenter Dieu sous une forme quelconque. Dieu n'a pas de forme, parce qu'il est esprit. Il faut considérer en Dieu une immensité sans bornes, un tout qui ne peut être compris et qui renferme infiniment toutes les perfections. Dieu est partout ; il n'est pas plus au ciel que sur la terre ; la terre le possède aussi bien que le ciel ; seulement, on ne le voit pas sur la terre : ce n'est que dans le ciel qu'il se manifeste dans toute sa gloire. C'est aussi vers ce lieu de la manifestation de sa gloire qu'il veut qu'on fasse monter les prières, parce que c'est le lieu que les âmes doivent habiter un jour. Plus l'âme se dégage d'elle-même et de la terre, plus elle s'avance dans la contemplation; et quelquefois, en ces moments, elle se sent reposer et s'endormir complétement en Dieu, c'est là l'extase. D'autres fois, l'âme, par l'ardeur de ses sentiments et la vivacité de ses affections, est toute transportée en Dieu et se croit unie à lui, c'est ce qu'on appelle ravissement. L'extase ou le ravissement ne sont pas nécessaires pour que la prière soit parfaite. Ce sont là des récompenses que Dieu donne à qui il lui plaît, mais qui n'augmentent pas le mérite de la prière. On ne peut parvenir à la contemplation de Dieu qu'après beaucoup de peines et de combats et par une faveur toute spéciale ; on ne peut s'y maintenir que par une grande humilité et

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

une vigilance continuelle. Il ne faut pas rechercher Dieu avec trop d'empressement, mais, lorsqu'il se laisse trouver, il faut goûter sa présence comme une faveur signalée. La voie de la contemplation est une voie dangereuse. L'âme dans cette voie est comme un aveugle sur un grand chemin. Malheur à lui s'il marche tout seul. De même pour l'âme, elle ne doit marcher en cette voie qu'autant que l'esprit de Dieu vient pour la guider et l'éclairer. Quand la lumière paraît, il faut l'accepter avec reconnaissance, marcher à sa clarté ; quand elle ne paraît plus, il faut s'arrêter, parce que cette voie est bordée de grands précipices : si l'âme marchait seule, elle courrait risque d'y tomber. Elle doit donc rester là avec humilité et attendre le retour de Dieu avec patience.

« Il ne faut pas rechercher Dieu avec curiosité, on s'exposerait au danger d'être trompé et d'éprouver les malheureuses suites de sa présomption et de sa témérité. Dieu résiste aux superbes et n'accorde sa grâce qu'aux humbles. Souvent ceux qui sont tombés le plus bas sont ceux qui ont été le plus élevés. Il n'est pas nécessaire pour être sauvé d'être entré dans la voie de la contemplation, Dieu n'y fait marcher que par privilége les âmes qu'il a choisies lui-même par un effet de sa bonté. »

X

« Je vais vous parler maintenant de la prière vocale.

« La prière vocale est l'expression des sentiments du cœur et de ses demandes à Dieu par la parole. La prière

vocale est plus connue, plus usitée que la prière mentale. Elle peut être très-parfaite, mais peu connaissent sa perfection. Dieu exige ce tribut d'adoration et de louange de la langue des hommes ; mais pour qu'il lui soit agréable, il doit être présenté avec foi, espérance, charité, humilité, persévérance. Pour qu'elle soit parfaite, la prière vocale, comme la prière mentale, doit être précédée du détachement de soi-même, du détachement de toutes choses. Alors l'âme se trouve dégagée de toute affection, de toute attache à la terre, qui comme une chaîne de fer l'empêcherait de s'élever vers Dieu ; elle s'élance vers lui avec plus de liberté, et son essor devient d'autant plus rapide qu'il est plus libre par la pureté qui est en elle. Sa parole devient comme un jet puissant qui monte vers Dieu et pénètre jusqu'à son cœur. Quelquefois l'âme est tellement absorbée en Dieu, qu'elle fait moins d'attention aux paroles prononcées qu'à Celui à qui elles sont adressées. La prière n'en est que plus parfaite, et bien qu'elle n'avise point à sa demande, Dieu qui connaît tout ce qui est nécessaire à cette âme, l'entend et l'exauce avec bonté. La prière vocale est aussi puissante que la prière mentale. Voyez les psaumes du Prophète : quelle force dans ces paroles ! Une âme intérieure qui pèse chacun des mots employés dans les psaumes peut-elle ne point sentir le feu de l'amour divin que couvrent ces chants et ces cantiques ? La prière vocale est le délassement de la prière mentale. Il est des âmes qui ne peuvent pas toujours prier mentalement; elles trouvent un délassement dans la prière vocale. Quand vous userez de la prière vocale, ma fille, faites moins d'attention aux paroles que vous emploierez qu'à Celui à qui vous les adresserez. Soyez sans

inquiétude sur les paroles que vous lui adresserez, ne pensez qu'à une chose, savoir, que vous vous adressez à Dieu. »

Gloire à Jésus au sacrement de son autel !

LIVRE SEPTIÈME.

LES ÉPREUVES, LES LUTTES ET LES CONSOLATIONS DE LA VIE CHRÉTIENNE.

I. La vie de l'homme sur la terre est un labeur. — II. Des épreuves de l'âme juste dans la vie naturelle et la vie surnaturelle ; des trois motifs pour lesquels Dieu nous éprouve. — III. Des tentations : conduite à tenir dans les tentations. — IV. Du scrupule, remèdes contre le scrupule. — V. Tous les Saints ont été soumis à la souffrance. — VI. Personne ne peut se soustraire à la souffrance. — VII. A chaque jour suffit son mal. — VIII. Des pénitences volontaires: du jeûne, de la prière et de la mortification. — IX. Deux sortes de sacrifices. — X. Trois sortes d'afflictions. — XI. Deux sortes de tristesse. — XII. Deux sortes de dégoûts de la vie. — XIII. Des consolations divines et humaines. — XIV. Luttes du chrétien. — XV. Combats, triomphe et récompense de l'âme juste. — XVI. La couronne de l'âme juste. — XVII. Joie et glorification de l'âme juste.

Gloire et louange, amour et reconnaissance soient à jamais rendus à Jésus au saint sacrement de l'autel, au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

I

Un jour, le Sauveur Jésus me parla ainsi : « Ma fille, la vie de l'homme sur la terre est un labeur. La vie est

un pèlerinage, le monde un lieu d'exil, le corps une prison, chaque moment une lutte de l'homme contre lui-même. C'est pour cela que, selon ma parole, le royaume du ciel souffre violence. Vous n'avez jamais considéré attentivement la vie de l'homme : elle est sujette à des changements continuels. Il marche tantôt avec force et courage vers le terme, et tantôt avec faiblesse et lâcheté. Aujourd'hui, il est plein de feu ; demain, sans mouvement. Quelquefois il s'élève et semble pénétrer les cieux par la sublimité et la grandeur des aspirations de son âme ; quelques instants après il rampe terre à terre. Voyez-le, sa figure rayonne de joie ; voyez-le de nouveau, son front est obscurci par le trouble et le chagrin. Voilà ce que le prophète roi a dépeint dans ses psaumes, et ses paroles sont pleines de vérité.

« Ces divers états de l'âme ne dépendent pas toujours d'elle-même, Dieu l'éprouve en agissant ainsi. Dieu ne soutient pas toujours également les âmes ; il semble se retirer quelquefois avec ses grâces, ses consolations, sa force, son soutien ; il abandonne les âmes à elles-mêmes, pour qu'elles sentent mieux leur misère et leur néant, pour les faire lutter, pour les exercer au combat, pour leur prouver combien elles sont impuissantes sans lui et augmenter leurs mérites. Dieu agit ainsi pour faire comprendre aux âmes, même les plus parfaites et les plus saintes, que la perfection absolue n'est point sur la terre, qu'il n'y a rien de stable ici-bas et qu'il faut toujours combattre. Dieu agit ainsi pour montrer aux âmes que la vie sur la terre ressemble à la vie d'un enfant, qui a toujours besoin de son père et de sa mère tant qu'il est enfant, et que la virilité véritable n'a lieu que dans le ciel,

Dieu agit ainsi afin que l'âme, appesantie sous le poids de son corps, se détache le plus possible de ce compagnon de voyage pour ne s'attacher qu'à Dieu. Dieu agit ainsi afin que, dans les moments de sécheresse, d'aridité ou de froideur, l'âme se tourne vers lui, le suppliant de faire tomber sur elle une rosée pleine de fraîcheur et de fécondité, et de la réchauffer par les ardeurs de son amour.

« C'est pourquoi, ma fille, dans quelque état que vous vous trouviez, ayez toujours soin de penser à Dieu. Faites un doux effort pour aller vers lui. Jetez vers lui un cri d'alarme, ou bien tenez-vous en sa présence, ramenez votre esprit vers lui. Oubliez tout le reste ; peines, chagrins, afflictions, travaux, exercices de piété ; si vous êtes unie à Dieu, tout ira bien. Votre vie pourra être laborieuse, c'est-à-dire pénible, mais ce labeur vous portera vers Dieu et vous engendrera à la gloire. »

II

Le Sauveur Jésus vint un jour à moi et me dit : « Ma fille, je veux vous parler, selon la promesse que je vous ai déjà faite, des épreuves des âmes justes, de ces âmes qui marchent et s'efforcent d'avancer de plus en plus dans la voie de la justice. Je vous indiquerai ensuite les motifs pour lesquels Dieu éprouve ainsi ces âmes.

« Il y a deux sortes d'épreuves : les unes regardent le corps ou la vie matérielle, les autres regardent l'âme ou la vie surnaturelle. Les épreuves ne sont pas un mal, les âmes intérieures le comprennent bien, mais les mondaines ne le comprennent pas. Leur parler d'épreuves, de souffrances, de tribulations, de pénitences, c'est leur tenir

un langage barbare qu'elles ne veulent point écouter. Ce sont des aveugles qui ne voient point dans la vie intérieure ; ce sont des sourds qui ferment leurs oreilles et qui n'entendent point la parole de la vie intérieure ; ce sont des muets dont la langue est liée et qui ne peuvent dire la grandeur de la vie intérieure ; ce sont des paralytiques qui n'ont point l'usage de leurs pieds pour marcher dans la vie intérieure, ni celui de leurs bras pour en embrasser les pratiques.

« Vous n'êtes point du monde, ma fille, vous ne lui appartenez point ; vous êtes ma propriété, vous comprendrez que les épreuves sont pour votre bien et qu'elles sont pour vous encore une source très-grande de mérites.

« Les épreuves du corps ou de la vie matérielle sont les infirmités, les souffrances, les maladies. Combien de saints, aujourd'hui dans le ciel, qui doivent leur salut à ces épreuves ? La santé eût été pour eux l'occasion d'une ruine éternelle.

« Les épreuves du corps ou de la vie matérielle sont encore la perte d'un ami, d'un père ou d'une mère, d'un frère ou d'une sœur. La mort, ma fille, ne frappe pas seulement le cœur, elle frappe aussi l'esprit. Elle fait faire des réflexions sérieuses, tourne l'esprit vers Dieu, l'attache à lui, et par ce moyen fait suivre la voie de la vérité.

« Les épreuves du corps ou de la vie matérielle sont encore la pauvreté, la misère, le dénuement de toutes choses, la perte de sa fortune et de ses richesses. Ces épreuves sont aussi fort utiles aux âmes. Le riche, je vous l'ai déjà dit, ma fille, entre bien difficilement dans

le ciel, parce qu'il s'attache à ses richesses et non à Dieu. Le pauvre, au contraire, apprend de bonne heure à n'espérer qu'en Dieu, à ne recourir qu'à lui. Il est détaché de tout, mais il a Dieu pour lui et Dieu lui suffit. C'est une grande grâce que Dieu fait souvent au riche de lui enlever ses richesses. Il lui montre que rien n'est stable ici-bas, qu'il ne faut compter sur rien, mais qu'on doit plutôt s'abandonner complétement à Dieu et n'aimer que lui.

« Les épreuves de l'âme ou de la vie surnaturelle sont les scrupules. Je ne parle point des scrupules qui arrivent aux âmes timides ou ignorantes, mais de ceux qui obsèdent les âmes les plus parfaites. Ces scrupules sont un bien, parce qu'ils attachent de plus en plus à Dieu.

« Les épreuves de l'âme ou de la vie surnaturelle sont la privation de la présence sensible de Dieu.

« Voyez cette personne dont la volonté est attachée à celle de Dieu. Le démon lui suggère une pensée coupable ; aussitôt elle repousse cette mauvaise pensée. Cependant la tentation redouble, remplit tout son cœur, occupe toutes les puissances de son âme ; il ne reste plus à cette personne que sa volonté qui, pleine d'horreur pour le péché, se tient toujours attachée à Dieu. Dieu, voulant l'éprouver encore davantage, lui ôte sa présence sensible et elle demeure sans consolations de la part de Dieu. Son esprit se remplit d'épaisses ténèbres; elle ne sait plus distinguer si elle a consenti ou non à la tentation qui l'a obsédée ; elle se demande si elle jouit encore de l'amitié de Dieu ou bien si elle est en état de péché mortel. Néanmoins elle ne se trouble pas, elle

reste toujours fortement appuyée sur Dieu et inébranlable comme un rocher. Elle demande des lumières à son directeur sans chercher de consolations et demeure aveuglément soumise à la volonté de Dieu. Que de mérites cette personne ne gagne-t-elle pas ! comme Dieu la regarde avec complaisance ! Ne sentez-vous pas qu'il faut une vertu bien solide pour une telle épreuve ? Cet état dure plus ou moins longtemps selon la volonté de Dieu qui comble ensuite cette âme de consolations sur la terre, ou lui accorde immédiatement la plus brillante des couronnes du ciel quand l'épreuve a duré jusqu'à la mort.

« Une âme, ma fille, est facilement joyeuse et fervente, quand elle ressent toutes les consolations attachées à la grâce de Dieu. Mais qu'une âme soit joyeuse et fervente quand Dieu semble s'être retiré d'elle, quand elle sent sa faiblesse et sa misère, quand elle est dans la peine ou l'accablement, quand son esprit est travaillé par mille pensées, quand elle se voit distraite dans ses prières, quand elle se voit assoupie dans le service de Dieu, c'est là, ma fille, une chose rare, et pourtant, il devrait en être ainsi. Heureuses sont les âmes qui ne se laissent point abattre par ces épreuves, qui repoussent les distractions sans trop s'en préoccuper, qui recourent à Dieu dans leurs peines et leurs afflictions, qui cherchent en lui leur force et leur soutien ! Heureuses les âmes qui conservent inaltérable leur joie, et qui savent se soumettre entièrement et en toutes choses à la volonté et au bon plaisir de Dieu, persuadées qu'il dirige et dispose tout pour sa gloire et pour leur bien !

« Quand il plaît à Dieu d'éprouver ainsi les âmes, il le

fait pour trois motifs : le premier motif n'est autre que celui de l'épreuve elle-même ; Dieu connaît ainsi quelles sont les âmes qui lui sont véritablement attachées, qui l'aiment sincèrement, et non d'une manière intéressée. Il les abandonne quelque temps à elles-mêmes pour voir comment elles marchent et de quel côté elles tournent leurs pas, si elles demeurent fermes et pleines de courage. Voyez une mère dont l'enfant commence à marcher; elle le laisse seul quelque temps et pour un petit espace à parcourir, afin qu'il marche sans le secours de son bras. La mère ne se tient pas éloignée pourtant, elle demeure tout près pour observer les mouvements de son enfant et l'empêcher de tomber. Quelquefois la mère ne l'abandonne pas complétement à lui-même, elle ne le soutient pourtant pas avec ses deux mains, elle ne lui prête que le secours de son petit doigt et fait ainsi marcher son enfant. Ainsi, peu à peu l'enfant se fortifie, marche seul et se tient debout. Dieu agit comme cette mère vis-à-vis des âmes. Ces âmes marchent, parce qu'il les tient, pour ainsi parler, avec ses deux mains ; ces âmes l'aiment, parce qu'il les comble de ses faveurs et de ses bénédictions. Ces âmes sont fidèles à leurs exercices de piété, parce qu'elles y trouvent un avant-goût du bonheur du ciel. Or, Dieu veut éprouver ces âmes, il veut connaître leur force, leur fermeté, leur amour pour lui ; il s'éloigne un peu, il ne leur accorde pas autant de consolations. Alors, si ces âmes lui demeurent fidèles, si elles ne se refroidissent pas dans son service, si elles l'aiment toujours, Dieu leur accorde encore plus de consolations, plus de bonheur et des grâces plus nombreuses qu'au commencement.

« Le second motif, c'est que Dieu veut, par les épreuves, corriger les âmes et les punir de leurs péchés.

« Je veux me servir encore de la même comparaison. Quand une mère voit que son enfant se révolte contre elle et manque de respect envers elle, elle ne lui témoigne point la même affection, elle le prive de ses bonnes grâces, et lui fait sentir son autorité au lieu de l'embrasser dans son amour. L'enfant, reconnaissant sa faute, en a du repentir, demande pardon à sa mère, promet de ne plus agir comme il a agi, et sa mère lui rend son affection, lui accorde ce qu'elle lui avait pris et le presse dans ses bras.

« Ainsi, quand les âmes tombent dans la négligence à s'acquiter fidèlement de leurs devoirs envers Dieu, ou quand elles l'offensent, Dieu leur retire sa présence sensible, leur envoie des tribulations et leur fait sentir son autorité. L'âme voyant alors sa détresse, se trouvant sans secours loin de Dieu, n'ayant d'autre espérance qu'en lui, reconnaît ses négligences, ses fautes, ses péchés, en demande pardon, et promet de faire tous ses efforts pour se corriger.

« Dieu, content et satisfait de ce retour de l'âme vers lui, répand encore sur elle ses grâces, ses bénédictions et ses faveurs les plus signalées.

« Le troisième motif des épreuves se tire de la seule bonté de Dieu. L'âme est si faible qu'elle ne peut même pas supporter et soutenir les grâces de Dieu, si elles lui sont données avec abondance. C'est pourquoi il sait les proportionner à la force de l'âme à qui il les donne. Il se retire un instant, pour lui laisser mieux entrevoir la grandeur et l'immensité des trésors divins. Il se retire

un instant, pour se l'attacher de plus en plus, en lui faisant comprendre que rien sur la terre ne peut le satisfaire, si ce n'est lui. Ainsi, elle apprécie mieux les dons de Dieu ; ainsi, elle fait de nouveaux efforts pour les conserver et les augmenter.

« Vous comprenez maintenant, ma fille, l'économie des actions de Dieu dans sa conduite envers les âmes. Quand il vous surviendra donc des épreuves dans votre vie, supportez-les patiemment et avec courage, pensant que Dieu ne vous les envoie que pour votre bien. »

III

Je lisais un jour ces paroles des saints Livres : Ils m'ont tendu un piége en secret dans le chemin que je suivais. Le Sauveur Jésus vint à moi et me dit : « Ma fille, la vie de l'homme est traversée par mille embarras et pleine de tentations. Il faut nécessairement combattre ou mourir. Celui qui combat conserve sa vie, pourvu qu'il prenne tous les moyens pour vaincre ses ennemis dans le combat. Si vous aviez un ennemi acharné à votre perte et que vous n'eussiez d'autre espoir de lui échapper que de le combattre, repousseriez-vous le combat ? Ne vous armeriez-vous pas de toutes vos forces ? n'appelleriez-vous pas des amis à votre aide pour marcher ensuite fièrement contre cet ennemi ? Voilà la situation de l'homme en face du démon. Depuis qu'il a été précipité du ciel, le démon poursuit sa révolte contre Dieu. L'homme a été créé, c'est à l'homme qu'il s'adresse, c'est l'homme qu'il veut entraîner avec lui. Que fait-il pour

cela ? Il sème partout des embûches et des piéges pour l'entraîner au péché. Voilà pourquoi le prophète s'écriait: Ils m'ont tendu un piége en secret dans le chemin que je suivais.

« Savez-vous quel est ce secret dont parle le prophète, et quel est ce chemin qu'il parcourait ? Je répondis : Non, Seigneur. — Ma fille, je veux vous le faire connaître. Par ce secret et ce chemin, le prophète entend l'intérieur de son âme et sa vie. Là, tout est caché, tout est secret entre Dieu et l'homme. L'âme vit là de sa vie cachée et ignorée, et Dieu la conduit. Mais voici un autre guide, un autre directeur qui se présente et qui s'oppose à Dieu, c'est Satan. Dieu indique la voie, et suivre cette voie c'est marcher à la vie. Satan approche, montre une autre voie qui semble plus brillante que la voie de Dieu, mais qui en vérité conduit à la mort. Pour entraîner l'âme, il emploie toute sorte de ruses et de moyens; il agit intérieurement et extérieurement par les créatures ou par les facultés de l'âme qu'il obscurcit. Malheur à qui suit la voie qu'il indique, malheur à qui ne s'en détourne pas ! Voilà le commerce de la vie de l'âme située entre Dieu et Satan. Les mondains n'y avisent point, ils ne connaissent point ces secrets de la vie intérieure qui est la seule vie. Je veux vous en entretenir.

« La vie intérieure ressemble à un chemin caché, inconnu, souterrain. C'est la retraite où l'âme se renferme pendant son passage sur la terre. Dieu seul a le droit de pénétrer cette retraite de l'âme. Il y vient et gagne l'amitié de l'âme par la douceur de sa présence et les consolations qu'il lui fait goûter. Mais afin d'éprouver la fermeté de l'attachement et de l'amour de l'âme, il se plaît

à lui retirer le bonheur de sa présence et il permet au démon de la tenter. Le démon aussitôt représente à l'âme la vie qu'elle mène comme pleine d'ennuis et de dégoûts; il parle des rudes combats qu'il va lui livrer et des fortes tentations qui vont l'assaillir de toutes parts ; il lui dépeint la vie des personnes qui suivent le monde comme pleine de charmes, de bonheur et de félicité ; il l'engage à embrasser cette vie.

« Heureuse l'âme qui sait en ce moment s'humilier devant Dieu, s'attacher à lui et lui jurer fidélité à jamais !

« Alors le démon exécute ses menaces, il trouble cette âme, il la remplit de pensées déshonnêtes et indécentes, il attaque surtout sa chasteté, qu'il veut ruiner soit par des désirs du cœur, soit par des représentations de l'imagination.

« Heureuse l'âme qui en ce moment compte sur Dieu, qui ne se trouble pas, qui repousse les pensées mauvaises par le souvenir de ma passion, les représentations indécentes par les représentations de ma mort sur le calvaire, qui s'arme de ma croix et qui la présente au tentateur ! Dieu revient à elle avec plus de consolations, et l'âme s'attache encore plus à lui.

« Quand le démon agit ainsi, c'est qu'il veut du premier coup être maître de la place, et le plus sûr moyen est une chute contre la vertu de chasteté. Mais il ne procède pas toujours ainsi. Il attaque plus souvent en inspirant des sentiments de crainte, il effraie en montrant à l'âme sa faiblesse, et en l'exagérant à l'extrême. Une âme lâche, craintive, timide est bien vite abattue.

« Heureuse l'âme qui repousse ces suggestions du dé-

mon, qui n'exécute point sa parole, qui oublie même sa faiblesse pour jeter les yeux sur moi et placer l'espérance de son cœur dans mes plaies et ma victoire sur la mort et sur l'enfer !

« L'âme a résisté ; elle a mis le démon en déroute. Tout n'est pas fini pour elle, sa victoire peut devenir un danger pour elle, et le démon lui représente cette victoire comme une preuve de sa force ; il lui souffle des pensées de vaine complaisance et d'orgueil, et cherche à l'entraîner ainsi et à la séparer de Dieu.

« Heureuse l'âme qui, en ce moment, se rappelle son néant et se souvient qu'elle ne peut rien par elle-même, que Dieu est toute sa force, qu'elle ne peut rien opérer que par lui !

« Le démon ne se décourage pas encore : il voit l'âme attachée au bien, amie de la vertu ; il l'engagera à des actes de vertu excessifs, qui seront pour elle une occasion de chute, parce qu'elle n'aura pas agi avec discrétion et discernement.

« Heureuse l'âme qui, en ce moment, juge chaque chose à sa juste valeur, et qui n'emploie pas inutilement ses forces ! Heureuse l'âme qui consulte Dieu et qui a la clarté et la lumière des conseils d'en haut !

« Enfin, ma fille, le démon fait un assaut général contre toutes les forces de l'âme, il l'attaque à la fois par la sensualité, par l'orgueil, par la suffisance, par la défiance, par la crainte, par la lâcheté, par la paresse, par la présomption. La lutte dure longtemps, les piéges sont tendus partout. Le chemin de l'âme est recouvert par un filet satanique, où, comme un oiseleur, le démon cherche à saisir l'âme et à la réduire en esclavage.

« O ma fille ! avisez toujours aux piéges que le démon vous tendra sur le chemin de votre vie ; ouvrez vos yeux, considérez attentivement toutes choses. Observez moins votre vie extérieure que votre vie intérieure, moins vos ennemis du dehors que ceux du dedans. Rappelez-vous qu'un piége est tendu sur le chemin que vous parcourez. »

Après m'avoir ainsi parlé des tentations du démon, le Sauveur Jésus me dit : « Les tentations viennent du démon ; elles viennent aussi de la nature corrompue par le péché. Le cœur de l'homme est devenu par le péché comme une terre stérile pour le bien, mais très-féconde pour le mal. C'est cette inclination au mal qui a été combattue par tous les saints et changée en eux et par eux avec ma grâce en une inclination vers le bien. Ce combat ne leur a pas été préjudiciable, loin de là, il a été la source de leur mérite et de leur sainteté. La tentation n'est donc pas un mal par elle-même, qu'elle vienne du démon ou de votre nature corrompue. Si vous résistez à la tentation et la combattez, cette résistance sera, au contraire, un sujet de mérite et augmentera votre récompense. La tentation ne sera péché qu'autant que vous succomberez et que vous n'y résisterez point.

« C'est pourquoi, ma fille, ne vous découragez jamais. Quand vous serez attaquée par une tentation, venez, courez vers moi, pour l'empêcher d'entrer dans votre cœur. Si elle est entrée en vous, ne vous troublez point pour cela, oubliez plutôt la tentation et tenez votre volonté fortement attachée à Dieu. Pour pécher, il faut le consentement de la volonté ; si votre volonté est attachée à Dieu, elle ne le sera point à la tentation, et par consé-

quent vous n'aurez point péché. Quand la tentation aura été si violente qu'il vous sera difficile de reconnaître si vous avez péché ou non, demandez-vous si vous avez eu du déplaisir, de l'aversion pour elle. S'il en a été ainsi, tranquillisez-vous, c'est là une preuve que votre volonté n'a pas donné son consentement. Or, quand toutes les puissances de votre âme seraient absorbées par une tentation, quand votre esprit, votre imagination, votre mémoire seraient remplis par les représentations les plus mauvaises, si votre volonté ne prête point son consentement, soyez tranquille, vous n'avez point péché.

« Pour le péché, il faut matière suffisante, advertance de l'esprit et consentement de la volonté ; à ces trois choses, vous reconnaîtrez toujours votre culpabilité ou votre innocence.

« Tenez donc votre volonté ferme à l'heure de la tentation ; ne vous découragez pas, ne laissez pas la crainte prendre entrée dans votre âme ; le découragement de l'âme donne force à la tentation. Toujours confiance et abandon à Dieu, et vous triompherez des tentations les plus fortes, et vos triomphes seront pour vous une source de mérite pour le ciel.

« Si la tentation est légère, ne faites point d'efforts pour la repousser et l'éloigner. Cela vous fatiguerait, vous manqueriez de force plus tard pour repousser les tentations plus considérables ; conservez votre vigueur pour celles-ci, afin de les repousser victorieusement et de rendre inutiles leurs attaques. Il doit vous suffire, pour les petites tentations, de demeurer unie à Dieu.

« Avisez surtout à ne juger personne pour ne point

pécher contre la charité. Quand il vous survient une pensée peu flatteuse sur une personne, dites en vous-même : pourquoi la juger ou la condamner ? Dieu seul connaît le fond de son cœur, pour moi je ne le connais pas et je n'aurai point à en rendre compte. Quand vous remarquerez quelque chose de mal en votre prochain n'y faites point attention; si vous voyez au contraire le bien en lui, observez-le et faites-en votre profit. Quand quelqu'un par sa manière de parler vous donnera lieu de croire que ses sentiments ne sont pas ceux d'un parfait chrétien, gardez-vous de le condamner; supposez plutôt qu'il y a dissimulation de sa part, et que ses sentiments intimes diffèrent de ceux qu'il fait paraître. Ne vous arrêtez pas non plus à l'action d'autrui, si elle ne vous paraît point convenable et si votre conscience ne l'approuve pas. Gardez-vous vous-même d'agir contre votre conscience. Si vous voyez faire le mal, pensez que celui qui le fait n'est peut-être pas aussi coupable qu'il le paraît, et que l'inadvertance, l'ignorance ou tout autre motif connu de Dieu peut diminuer la grandeur de son péché. Quand une personne a de la peine pour une injure qu'elle a reçue et qu'il lui est nécessaire de soulager son cœur en vous parlant de sa peine, vous pouvez l'écouter sans pécher. Refuser de l'entendre, serait augmenter sa peine. Écoutez-la, tâchez de la calmer, et gardez-vous de l'aigrir contre celui qui l'a offensée.

« Faites tout cela, ma fille, sans préoccupation, avec calme, en rendant à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. A César, c'est-à-dire à vous-même, le mépris, l'humiliation et la reconnaissance de votre néant; à Dieu ce qui est à Dieu, c'est-à-dire tout le bien qui est

en vous, parce qu'il en est le principe et que vous avez eu besoin de sa grâce pour l'opérer. »

IV

Après m'avoir ainsi parlé, le Sauveur Jésus m'entretint quelques jours après du scrupule. Voici à peu près comment il s'exprima : « Ma fille, je suis la lumière des âmes ; celle qui me possède, qui est bien unie à moi, qui ne vit que de moi, marche dans la vérité ; ses actions sont pleines de vérité et demeurent fermes comme la vérité. Je suis pour l'âme comme une lumière claire, brillante et sans ombre ; je suis pour l'âme comme un feu ardent qui la réchauffe et la vivifie. Or, quelquefois il sort de cette lumière et de ce feu une fumée plus ou moins épaisse qui empêche l'âme de voir clairement, qui l'étourdit et souvent la fait succomber. Cette fumée n'est point produite par la lumière ni par le feu que j'apporte dans l'âme quand je suis avec elle ; elle est produite par l'âme elle-même que pénètrent ce feu et cette lumière.

« Or, voilà l'image du scrupule. Le scrupuleux est celui qui juge faussement le jugement de sa conscience. Il juge faussement parce que son intelligence ne reçoit pas à plein jour l'illumination de ma lumière. Il se fait comme une ombre dans son intelligence, et cette ombre il la prend pour les ténèbres, parce qu'elle l'empêche de voir l'éclat de la lumière, c'est-à-dire la vérité. Ainsi, après avoir posé un acte qui peut être bon et qui même l'est en réalité, revenant sur cet acte et ne le voyant pas tel qu'il est réellement, l'intelligence le juge mauvais et le regarde

comme tel. Ma fille, les âmes qui sont ainsi sont malades, et leur maladie vient de ce qu'elles ne me sont pas unies en tout et pour tout. Je manque à ces âmes, parce qu'elles ne savent pas me trouver. Il y a en elles défaillance dans l'amour qu'elles doivent avoir pour moi. Elles ne savent pas regarder en face la vérité, voilà pourquoi elles se trompent. Néanmoins, ma fille, ces âmes ne sont que malades, elles vivent ; elles sont malades et elles désirent guérir, car leur maladie est un tourment très-pénible qui leur cause une souffrance extrême ; elles me sont unies par l'amour, mais leur amour est mal compris, mal entendu. Il n'y a pas en elles de simplicité, d'abandon, de confiance, elles ne sont pas vis à-vis de moi comme je le voudrais, comme des enfants vis-à-vis de leurs mères. Cet état peut être utile pour ces âmes, il peut leur être aussi très-funeste.

« Il est utile, quand elles savent l'accepter comme une épreuve de Dieu ; il est funeste, quand elles veulent secouer ce joug pour marcher, non plus à la lueur d'une lumière voilée, mais dans les ténèbres complètes et dans l'obscurité, ou quand elles tombent dans le désespoir. Les âmes scrupuleuses, quand elles perdent leurs scrupules et qu'elles entrevoient clairement la vérité, deviennent des âmes d'une haute sainteté ; mais aussi, quand elles ferment complétement les yeux à cette vérité, elles tombent dans toute sorte de péchés et se séparent complétement de Dieu.

« Il y a deux cas dans lesquels le scrupule vient prendre possession d'une âme : quand une âme commence à se donner à Dieu, quand une âme marche déjà dans la pratique et l'exercice de toutes les vertus.

« Le scrupule s'empare d'une âme qui commence à se donner à Dieu : cette âme n'est pas bien éclairée ; elle m'aime, mais elle ne laisse pas ma lumière entrer en elle à son aise ; elle craint de trouver encore les ténèbres. Cette crainte ferme à demi les yeux de cette âme; l'ombre, comme je vous le disais tout à l'heure, se fait dans son intelligence, et cette intelligence, prenant l'ombre pour les ténèbres, trouve le mal là où il n'est pas. Cette répétition de jugements faux portés sur ses actes peut être funeste à cette âme qui commence à se donner à Dieu, la faire tomber dans le désespoir et abandonner complétement la voie qui mène au ciel, pour reprendre celle qui mène à l'éternelle damnation. Il faut à cette âme beaucoup de patience, une grande humilité, surtout une obéissance entière en celui qui la dirige. Elle doit écouter mon ministre, comme elle m'écouterait moi-même, suivre ses conseils et ses avis, s'en rapporter à son jugement et ne pas vouloir faire prédominer le sien. Le scrupule ne résiste pas à l'humilité, et l'obéissance le chasse au loin et le détache de l'âme, comme un vent violent soulève et emporte la poussière des chemins.

« Le scrupule s'empare aussi des âmes qui déjà marchent depuis longtemps dans la pratique des vertus. Elles feront une action indifférente, une action imparfaite, une action même qui pourra être véniellement coupable ; aussitôt le trouble s'empare d'elles, elles croient s'être séparées de moi et ne plus marcher à la clarté de ma lumière. Ce premier trouble agit sur elles pour ce qu'elles accomplissent encore après, et l'état dans lequel elles se trouvent devient, de toutes les épreuves auxquelles elles peuvent être exposées, la plus rude et la plus ter-

rible. Dieu permet cela bien souvent pour le plus grand bien de ces âmes, pour les exercer à une plus grande humilité, pour se les attacher davantage. Mais pour que cette épreuve tourne à leur profit, il faut qu'elles s'exercent à l'humilité, à la douceur, à la simplicité, à l'amour familier envers Dieu, envers moi, envers ma Mère ; il faut surtout qu'elles se défient d'elles-mêmes, de leur jugement, de leur manière de voir ; elles doivent s'en défier tellement que ce jugement faux produit leur scrupule ; elles doivent non-seulement s'en défier, mais y renoncer. Alors, se renonçant elles-mêmes, l'humilité grandira, et le scrupule, qui le plus souvent naît de l'orgueil, de l'amour-propre, de la complaisance et de l'obstination pour sa manière de voir et de juger, le scrupule disparaîtra complétement.

« Le meilleur moyen pour guérir un scrupuleux, ma fille, c'est de lui montrer la vérité, de lui donner la lumière qui lui manque, puisque le scrupule est l'erreur dans un jugement porté par l'intelligence. Cette erreur provient quelquefois d'une éducation fausse et tronquée ; il faut compléter ou redresser cette éducation en donnant la vérité et la lumière.

« Le second remède, c'est l'amour de cette vérité connue. Là où se trouve l'amour, là, ma fille, n'existent point la crainte ni le trouble. Or, le scrupule est encore souvent produit par la crainte. L'impression trop forte qu'éprouve l'imagination à la vue de certaines idées premières, aperçues sous un faux jour et d'une manière exagérée, tient l'âme dans la crainte, la crainte agit sur l'intelligence et l'intelligence juge comme elle ne doit pas juger ; de là le scrupule. Or, la vérité, sous quelque

aspect qu'elle se présente, ne produit jamais le mal ; la vérité, c'est le bien ; seule l'altération de la vérité fait le mal. Aimez donc la vérité, attachez-vous à elle ; si vous l'aimez, vous n'aurez pas de crainte, parce que l'amour chasse la crainte.

« Voilà les deux remèdes principaux pour guérir le scrupule : voir la vérité, aimer la vérité.

« Ajoutez à cela la prière, la soumission complète à la volonté de Dieu, la plus grande humilité, et le scrupule s'en ira bientôt.

« Ainsi donc, ma fille, quand il vous semblera que vous avez commis un péché mortel ou plusieurs, si vous n'en êtes pas sûre, si vous ne pouvez vous rendre un témoignage certain de cette faute, ne vous troublez point, ne vous arrêtez point à cette faute ; allez en avant, vous n'avez point péché mortellement. Quand on pèche mortellement, on le sait bien, on s'en aperçoit, parce qu'il faut pour cela un plein consentement de la volonté. Or, vous pouvez toujours savoir si vous avez donné ce consentement. Si ce consentement donné n'est pas pour vous une chose certaine, ne vous arrêtez pas à examiner si vous l'avez donné ou non. Le démon ne cherche que cela, afin de vous troubler, parce qu'il sait bien qu'après votre examen vous ne seriez guère plus avancée, tandis que vous auriez, au contraire, produit ou augmenté le trouble en votre âme. Dites-vous plutôt à vous-même : Je ne sais si j'ai péché ; mais ma faiblesse est si grande, et si grand aussi mon entraînement au mal, que j'ai bien pu pécher. Mon Dieu, pitié pour moi ; je me jette entre les bras de votre miséricorde et déteste ce péché de tout mon cœur. N'oubliez pas, ma fille, que, lorsque vous éprouvez

de la peine et de l'aversion pour un acte mauvais, et qu'après la tentation pour accomplir cet acte, vous ne savez si vous avez consenti ou non, il est certain que vous n'avez point péché. C'est pourquoi je vous engage, si vous vous trouvez jamais en une pareille circonstance, d'abandonner tout cela dans le sein de la miséricorde de Dieu, de vous abriter dans les plaies de mes pieds et de mes mains, en disant à Dieu : Si j'ai péché, mon Dieu, pardonnez-moi ; si je n'ai point péché, préservez-moi à l'avenir de toute faute et conservez-moi la paix de l'âme.

« Agissez ainsi, ma fille ; marchez à la lumière du flambeau que je fais briller devant vos yeux ; correspondez à l'amour que j'ai pour vous ; donnez-moi votre cœur et je lui donnerai le calme, la paix, la tranquillité, parce que je lui donnerai la vérité. »

V

Quelques jours après cet entretien, je me trouvais dans un état d'abattement tel que je n'en avais jamais éprouvé. Le Sauveur Jésus vint à moi et me dit : « Qu'avez-vous, ma fille ? — Seigneur, lui répondis-je, je me sens faible, languissante, exténuée ; mais j'espère en vous. — Prenez courage, ma fille, je vous l'ai dit, la vie est parsemée de peines et de contradictions ; ne vous laissez pas aller au découragement ; entretenez, au contraire, toujours en vous ces pensées d'espérance et de confiance en moi. Vous avez vu souvent une croix, une couronne d'épines, une lance qui vous étaient destinées, vous les trouverez dans les souffrances que vous aurez à endurer. Vous n'êtes encore qu'au commencement de vos tribulations ; ce que

vous éprouvez à cette heure est peu de chose en comparaison de ce que vous éprouverez. Que serait-ce, en effet, ma fille, si toutes les créatures se tournaient contre vous ; s'il vous fallait supporter les rigueurs du froid et les ardeurs du soleil ; si la maladie vous retenait clouée sur votre lit ; si les hommes s'unissaient entre eux pour vous contrarier, vous faire souffrir, vous calomnier, vous accabler d'injures et de mauvais traitements ; si le démon vous suggérait mille tentations ; si Dieu ne vous donnait pas l'abondance de ses grâces ; si je ne venais point vous consoler, vous encourager et vous fortifier ? Accoutumez-vous à supporter patiemment ces petits riens. Cette patience vous donnera de la force ; combattez toujours, les combats rendent puissant et vigoureux. Quand vous vous verrez sans force ou près de succomber, criez vers Dieu, abandonnez-vous à sa miséricorde ; attachez-vous à moi ; regardez-moi portant la croix sur le chemin du Calvaire ; regardez-moi attaché à cette croix, les mains et les pieds percés, mon côté ouvert. Ma vue sera pour vous comme un bâton sur lequel vous vous appuierez. Pensez ensuite que vous n'êtes point seule soumise à ces rudes épreuves. Dites-vous qu'elles sont communes à tous les enfants de Dieu, qui les leur ménage pour accroître leurs mérites. Voyez comme le prophète parle de ses tribulations dans ses saints cantiques. Il marche toujours, dit-il, avec un visage triste et abattu ; il est sec et aride comme une terre sans eau, mais il espère en Dieu. Pour se consoler et reprendre courage, il dit que ses jours passent comme l'ombre qui s'évanouit le soir ; il ajoute, afin de s'exciter à les mieux employer, qu'il les voit se flétrir et se sécher comme l'herbe des champs.

« Puisque tous les enfants de Dieu sont soumis à des épreuves cruelles, à des peines et à des tribulations de toute sorte, puisque j'ai dû les endurer moi-même, eh bien ! ma fille, ne les repoussez pas ; acceptez-les avec reconnaissance, et désirez souffrir toujours davantage pour accroître de plus en plus vos mérites, et devenir une image frappante de votre Rédempteur. »

VI

Il me parla encore une autre fois sur le même sujet, et me dit : « Ma fille, les années s'écoulent ; les siècles s'accumulent et les hommes se succèdent. J'ai jeté un regard sur la terre, et j'ai vu tous les hommes passer leurs jours dans la peine et la douleur, arroser la terre de l'eau de leur sueur et de leurs larmes. L'enfant, à peine sorti du sein de sa mère, fait entendre ses cris en entrant dans le lieu de son exil ; il commence sa vie par les larmes, il la finit par la douleur. Pendant les premières années de sa vie, n'ayant pas assez de connaissance pour qu'il éprouve de grandes souffrances, son jeune cœur ne laisse pas d'être affligé par des déplaisirs enfantins parce qu'il est enfant, et les larmes qu'il répand pour ces déplaisirs ne sont qu'un apprentissage de celles qu'il versera avec plus d'amertume dans un âge plus avancé. De l'enfance, passez à toutes les conditions de la vie ; interrogez les riches et les pauvres, les puissants et les faibles, les ignorants et les savants, les princes et les sujets ; demandez-leur s'ils sont soumis à la peine, à la souffrance, à la tribulation, et tous vous répondront par un profond soupir. Oui, ma fille, il y a des peines pour tous, pour les justes comme

pour les pécheurs, pour les parfaits comme pour les imparfaits. L'homme a été condamné à la souffrance à cause de sa révolte contre Dieu, et la souffrance s'est répandue sur le monde comme une malédiction portée contre le péché. Mais quelle n'est pas la bonté et la miséricorde de Dieu ! La souffrance, qui était malédiction, il l'a rendue bénédiction pour l'homme. Il l'a rendue bénédiction, en lui permettant de mériter. Acceptez donc la souffrance, ma fille ; elle expiera tous vos péchés et la peine due à vos péchés ; acceptez la souffrance ; elle vous méritera un poids éternel de gloire dans le ciel. Ah ! ce n'est pas trop cher acheter la félicité éternelle par quelques peines passagères, par des peines d'un moment. Acceptez la souffrance ; elle vous unira à Dieu sur la terre, elle vous unira à lui à jamais dans la patrie qui n'aura jamais de fin. »

VII

Le Sauveur Jésus me dit un jour : « Je vous ai dit que l'homme est condamné à la souffrance. Cette condamnation s'exécute chaque jour, car chaque jour tous les hommes ont à souffrir quelque peine, quelque contradiction, quelque malheur qui leur sont envoyés par Dieu. L'homme est sur la terre comme plongé dans une mer de misère, de peine, d'amertume. Il a péché, il pèche chaque jour, il faut que chaque jour aussi il porte la croix qui doit le sauver, s'il la porte comme je lui ai appris à la porter. Dieu lui ménage chaque jour quelque douleur pour qu'il la lui offre en expiation de ses péchés et pour lui faire gagner le ciel, et chaque jour il peut

ainsi expier, chaque jour ainsi mériter le ciel. Voilà pourquoi à chaque jour suffit son mal. Mais ce mal n'est pas un mal; c'est un bien pour celui qui l'accepte de bon cœur, pour celui qui reçoit ce mal et en retire le mérite qui y est enfermé, et que la patience et la soumission donnent et procurent à tous. Heureux celui qui ne murmure pas, qui élève ses yeux au dessus de la terre, au dessus des sens pour monter jusqu'à Dieu et comprendre en lui le mystère de la souffrance ! Heureux celui qui ne murmure pas et me prend pour modèle de sa conduite dans la tribulation, qui ouvre ses mains, ses pieds et son côté à la douleur ! il sera élevé par sa croix au dessus de la terre, il sera rapproché de Dieu, et sa mort sera une naissance à la vie de la gloire.

« Ma fille, soyez de ce nombre ; mettez-vous au dessus de la faiblesse, de la timidité et de la crainte, si ordinaires aux personnes de votre sexe ; surpassez, par votre courage, ces hommes pusillanimes, ces hommes lâches qui craignent les incommodités de la vie, les sacrifices, les peines et les pleurs, et ne cherchent en tout que leurs satisfactions et leurs aises. Les satisfactions de la vie et les aises qu'ils se procureront auront une fin ; n'ayant rien acquis pendant leur pèlerinage ici-bas, ils se présenteront à Dieu couverts de confusion à la vue de leur pauvreté.

« Vos peines, vos tribulations, vos pleurs auront un terme aussi ; mais vous aurez gagné par ces tribulations un trésor immense de mérites, et quand vous vous présenterez à Dieu, vous vous réjouirez, parce que vous aurez bien accompli sa loi et ses desseins sur vous, et il vous introduira dans ses tabernacles éternels. »

VIII

Le Sauveur Jésus me dit un jour : « Ma fille, je vous ai parlé de la souffrance ou des mortifications que Dieu envoie. Ce sont là des pénitences très-bonnes, très-utiles, très-méritoires, puisqu'elles perfectionnent les hommes en les retirant du péché et leur faisant pratiquer la vertu.

« Je veux vous parler aujourd'hui des pénitences que l'homme peut et doit s'imposer à lui-même pour se perfectionner encore davantage.

« J'en distingue trois qui les renferment toutes : la mortification, la prière et l'aumône. Toutes les pénitences, toutes les peines que l'homme peut s'infliger à lui-même sont dans ces trois choses, et ces trois choses n'en forment qu'une, parce que les deux dernières sont renfermées dans la première. »

Ce discours me parut étrange. Je ne comprenais pas bien comment la prière est une mortification. Je ne compris même pas d'abord comment l'aumône l'est aussi ; mais un peu de réflexion instantanée me le laissa entrevoir, et les paroles que Jésus m'adressa m'éclairèrent complétement là-dessus.

Le Sauveur ayant aperçu mon trouble, me dit : « Écoutez-moi avec attention, ma fille, vous comprendrez aisément ce que j'ai à vous dire.

« Savez-vous ce que c'est, ma fille, que la souffrance que Dieu envoie à l'homme ? Ce n'est rien autre chose qu'une séparation d'une partie de l'homme que Dieu s'est choisie, qu'il veut pour lui, mais qu'il ne veut qu'autant que l'homme la lui offrira.

« Savez-vous ce que c'est que la mortification que l'homme s'impose à lui-même ? Ce n'est rien autre chose que la séparation d'une partie de ce qui lui appartient, dont l'homme se défait pour l'offrir à Dieu. Voilà la souffrance, la mortification, telle que le chrétien devrait l'envisager.

« Savez-vous ce qu'opère la mortification ou la souffrance ? Elle prend ainsi peu à peu et partie par partie ce qui est de l'homme, ce qui appartient à l'homme ; elle le donne à Dieu, et quand elle lui a donné tout l'homme, l'homme par la souffrance se trouve entièrement uni à Dieu.

« Voilà, ma fille, la véritable physionomie de la souffrance et de la mortification.

« Or, la première mortification ou plutôt toutes les mortifications consistent dans le jeûne. Qu'est-ce que jeûner, ma fille ? Jeûner, est-ce seulement se priver de certains aliments dans sa nourriture ? est-ce seulement diminuer la quantité et la qualité des mets avec lesquels on entretient la vie du corps ? Jeûner est-ce seulement se priver de toutes les commodités de la vie du corps ? Non, ma fille, ce jeûne est uniquement matériel, corporel, n'affecte que les sens ; le jeûne véritable est celui qui saisit l'âme, qui saisit les facultés et les enchaîne contre le mal pour leur donner l'essor et l'élan vers le bien. Voilà le jeûne véritable, le jeûne le plus méritoire, le jeûne dont tout le monde est capable, le jeûne qui me plaît le plus et qui est le plus agréable à mon Père.

« Aussi ai-je peu de chose à vous dire des mortifications extérieures ou du jeûne purement corporel. Je ne

veux, en vous parlant de ces mortifications ou de ce jeûne, qu'éclairer votre esprit et vous montrer ce dont il vous est permis d'user.

« Il vous est permis d'user des choses qui ne sont point nécessaires pour votre vie, mais de pur agrément ; car si Dieu les a faites, c'est pour votre usage. Mais vous ne pouvez point sans péché vous attacher immodérément au plaisir que vous trouveriez en cet usage, et votre péché deviendrait plus ou moins grand, selon que votre attache serait plus ou moins déréglée.

« User de ce que le bon Dieu vous a donné, en user avec plaisir, sans le lui offrir, c'est chose imparfaite. En user avec plaisir, mais en Dieu, selon Dieu et pour Dieu, c'est chose bonne. S'en priver par mortification et pour l'amour de Dieu, c'est jeûner, et ce jeûne est chose parfaite.

« Ce que je vous dis de l'usage des biens et des plaisirs de la terre, je puis le dire et je le dis aussi de l'usage de votre volonté intérieure. Vous pouvez vouloir ce qui n'est point défendu et qui est de pur agrément et sans pécher, mais vous ne pouvez en cela être tellement attachée à votre volonté que vous ne soyez en rien disposée à céder cette satisfaction de votre volonté, et votre péché serait plus ou moins grave selon l'attache que vous auriez à la satisfaction de votre volonté.

« Satisfaire votre volonté en ce qui n'est ni défendu ni nécessaire sans l'offrir à Dieu, c'est chose imparfaite. Satisfaire votre volonté en offrant à Dieu cette satisfaction, c'est chose bonne. Priver votre volonté de cette satisfaction par mortification et par amour pour Dieu,

c'est jeûner, et ce jeûne est chose parfaite. Dieu aime d'un amour tout particulier ce jeûne. C'est lui offrir un sacrifice d'agréable odeur que de jeûner de cette manière.

« Mortifiez votre volonté, faites jeûner votre volonté, luttez contre vos goûts, vos inclinations, vos désirs, luttez contre vos passions. Réformez votre intérieur ; rapetissez-le, en le dépouillant de lui-même pour y introduire tout ce qui est de Dieu, et vous l'agrandirez en réalité. Dépouillez-le, et vous l'enrichirez ; ensevelissez-le dans la mortification comme dans un linceul ; vous le croirez mort, mais il sera plein de vie ; vous le croirez sans mouvement, mais il reposera en Dieu. C'est là le jeûne véritable, celui qui acquiert aux âmes des trésors que la rouille ni les voleurs ne peuvent endommager.

« Vous ne comprenez pas, ma fille, comment la prière est une pénitence, un jeûne, une mortification ; comment la prière ne fait qu'une seule chose avec la souffrance et la douleur.

« Il en est pourtant ainsi. Je dirai plus, il faut nécessairement que la prière soit jointe à la douleur, à la souffrance, aux mortifications et aux jeûnes, sans quoi il n'y a point de mérite, il n'y a point de vie, il n'y a point de mouvement dans toutes ces privations du corps et de l'âme. Vous allez me comprendre, ma fille, comme je vous l'ai promis.

« Et d'abord, ma fille, la prière est une mortification ; elle est même la plus grande des mortifications. Je vous ai dit que la mortification est la séparation d'une partie de soi-même pour l'offrir et la présenter à Dieu ; que la séparation d'une partie de son corps pour l'offrir à Dieu

est chose parfaite, que la séparation d'une partie de son âme est chose encore plus parfaite. Or, ma fille, qu'est-ce que la prière ? Prier, n'est-ce pas se séparer complétement de soi-même, reconnaître qu'on n'est rien, pour s'adresser à Dieu et s'unir à lui ? Prier, n'est-ce pas prendre tout son corps et toute son âme pour l'offrir en holocauste à Dieu ? Prier, n'est-ce pas s'humilier, n'est-ce pas renoncer à soi pour aller à Dieu, embrasser Dieu, recourir à Dieu ? Or, tout renoncement est une peine, tout sacrifice un labeur. Pour prier, il faut se faire violence, à cause de l'inclination que le péché a mise dans l'homme et qui tend à le séparer de Dieu, à l'éloigner de Dieu, à lui faire oublier Dieu. Quand on prie, au contraire, on se rappelle Dieu, puisque c'est lui qu'on prie ; on se le rappelle avec tout ce qu'il y a en lui de bonté, de miséricorde et d'amour ; quand on prie, on se rapproche de Dieu par l'esprit, par le cœur, par tout son être ; quand on prie, on se met à genoux devant lui pour lui demander ses bienfaits et ses grâces ; quand on prie, on s'unit à Dieu, parce que la prière est dictée par la confiance et par l'amour, et que l'amour et la confiance sont les liens merveilleux qui unissent Dieu et l'âme. Agir ainsi, c'est-à-dire prier, c'est donc lutter contre son inclination ; c'est lutter non-seulement avec les forces du corps, mais encore avec celles de l'âme. C'est se sacrifier, c'est se mortifier, c'est faire pénitence, et de toutes les pénitences, c'est la plus agréable à Dieu.

« Savez-vous pourquoi, ma fille ? Parce que si la prière ne fait qu'un avec la mortification et la souffrance, attendu qu'elle est elle-même souffrance et mortification,

la mortification et la souffrance n'ont de vie et de mouvement que par la prière. En effet, ma fille, faites pénitence, mortifiez-vous, mais ne présentez point à Dieu par l'élan de votre cœur ou de votre âme vos pénitences et vos mortifications, elles ne vous serviront de rien. Vous aurez là des victimes, il est vrai, mais non des victimes pour Dieu, parce que le feu du ciel, c'est-à-dire la prière, ne sera point venu les consumer.

« Je vous ai dit, ma fille, que le troisième moyen de faire pénitence c'est de donner l'aumône.

« Donner l'aumône, c'est chose facile à comprendre, est encore faire pénitence, parce que l'aumône est une mortification ou la privation d'une partie de ce qui est à soi pour l'offrir à Dieu en la personne des pauvres.

« L'aumône ne fait donc qu'un avec la mortification ; mais si la prière est la vie et le mouvement de la mortification, l'aumône en est la base et le fondement.

« Quels sont ceux, ma fille, qui ne font point l'aumône? Les avares, les personnes trop attachées aux biens de ce monde, les personnes qui cherchent trop à se satisfaire et qui ne veulent rien perdre pour ne rien diminuer de leurs plaisirs et de leurs satisfactions. Un avare, une personne attachée aux biens de ce monde, n'est point une personne mortifiée.

« Faire l'aumône, c'est être détaché des richesses ; faire l'aumône, c'est se fier à Dieu et entrer dans les desseins de Dieu ; faire l'aumône, c'est souvent s'imposer des sacrifices ; faire l'aumône, c'est vouloir diminuer les souffrances d'autrui et les soulager quelquefois par des privations personnelles.

« Or, il y a deux sortes d'aumônes : l'aumône corpo-

relle et l'aumône spirituelle. L'aumône corporelle regarde les corps et leurs nécessités ; l'aumône spirituelle regarde les âmes et leurs besoins.

« Faire l'aumône corporelle, c'est donner à manger et à boire aux indigents qui ont faim, c'est vêtir et abriter les indigents qui sont nus et sans asile. Or, pour cela, il faut non-seulement donner de son superflu, mais encore, quand la circonstance le demande, de ce qui n'est point superflu. Ah ! que de riches auront un jour à se reprocher leur conduite sur la terre. Ils n'ont point compris l'aumône, cette mortification, fondement de toute mortification; ils n'ont point été mortifiés, par conséquent ; et sans mortification, comment auraient-ils prié, puisque la prière est elle-même une mortification ? Et sans aumône, sans prière, sans mortification, qu'auront-ils à espérer ? Ils n'ont rien donné à Dieu, ils n'auront rien non plus à en recevoir.

« Faire l'aumône spirituelle, c'est instruire les ignorants, reprendre les pécheurs, consoler les affligés. Or, agir ainsi, ma fille, c'est se disposer à la mortification, c'est se mortifier réellement. La science enfle le cœur de l'homme instruit ; mais quand il la verse dans l'esprit d'un ignorant, il s'humilie et s'abaisse ; la vertu est quelquefois sujette à tomber et à défaillir complétement, mais reprendre les pécheurs, c'est se fortifier soi-même. Le bonheur de la vie est un écueil considérable ; mais celui qui pleure avec les malheureux renonce pour ainsi dire à son bonheur pour participer à l'infortune et aux douleurs d'autrui. Or, agir ainsi, c'est bien se disposer à la mortification, c'est la désirer, c'est même être mortifié.

« Voilà, ma fille, comment toutes choses se lient et

s'enchaînent, comment vous devez voir et envisager les choses, les comprendre et les aimer. »

IX

Le Sauveur Jésus, pour mieux graver dans mon intelligence et dans mon cœur ses paroles et ses enseignements, me les redisait quelquefois de plusieurs manières différentes. Ainsi, après m'avoir parlé des mortifications que Dieu impose à l'homme et de celles que l'homme s'impose à lui-même, il me dit en une autre circonstance : « Ma fille, il y a deux sortes de sacrifices : les sacrifices forcés et les sacrifices volontaires. Les sacrifices forcés sont ceux que Dieu envoie à l'homme, les sacrifices volontaires sont ceux que l'homme s'impose à lui-même.

« Les sacrifices volontaires sont très-agréables à Dieu ; les sacrifices qu'on doit supporter par force ou par nécessité peuvent lui être et lui sont réellement agréables, selon les sentiments de ceux qui les supportent.

« Les sacrifices qu'un homme doit supporter nécessairement, comme la maladie, la perte de ses biens et de ses enfants ou quelque autre épreuve que ce soit, sont pour lui une occasion de mérite s'il se soumet entièrement à la volonté de Dieu. Car en agissant ainsi, il rend ces sacrifices volontaires, parce qu'il a une même volonté avec Dieu et qu'il ne récuse pas ce que Dieu demande de lui. Si, au contraire, cet homme murmure contre Dieu, et, loin d'être soumis à sa volonté, s'élève contre lui par le chagrin de son cœur et l'irritation de son âme, les sacrifices qu'il doit supporter bon gré mal gré seront pour

lui une occasion de punition nouvelle dans le temps ou dans l'éternité.

« Les sacrifices qu'un homme s'impose volontairement sont ceux qui plaisent le plus à Dieu.

« Un homme peut s'imposer des sacrifices pour des motifs purement humains, pour des motifs surnaturels de foi, pour des motifs surnaturels d'espérance, pour des motifs surnaturels d'amour.

« Celui qui s'impose des sacrifices pour des motifs purement humains, qui trouve dans ces motifs la raison unique et le seul stimulant de ses sacrifices, celui-là, ma fille, a déjà reçu sa récompense dans la vaine gloire, dans l'approbation et les applaudissements des hommes qu'il recherche et qu'il obtient.

« Ceux, au contraire, qui s'imposent des sacrifices non pour gagner une couronne corruptible, mais une couronne incorruptible ; ceux qui s'imposent des sacrifices pour éviter les peines de l'enfer ou du purgatoire et pour gagner le ciel, et par la considération que les souffrances de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire future qui se manifestera en elles, puisque des afflictions courtes et légères leur donneront une gloire inénarrable et d'une éternelle durée, ceux-là obtiendront leur but et ne seront pas déçus dans leurs espérances.

« Ceux qui s'imposent des sacrifices, qui volent au-devant de la souffrance, de la mortification et de la douleur pour marcher sur mes traces, pour imiter l'exemple que je leur ai donné, sans aviser à la récompense, mais pourtant sans la rejeter, ceux-là, ma fille, sont présentés par moi à mon Père dans le ciel, et mon Père les bénit sur la terre et les bénira à jamais dans le ciel.

« Ceux qui s'imposent des sacrifices, qui recherchent les tribulations, et qui se détachent de plus en plus d'eux-mêmes, uniquement par amour pour Dieu, par reconnaissance pour ses bienfaits, sans même désirer le ciel, si telle était sa volonté, ceux-là sont les plus agréables à Dieu. Il vient en eux, il les transforme en lui par l'effusion de toutes ses grâces, et leur accorde le plus haut degré de gloire dans le ciel. »

X

Un jour, le Sauveur Jésus me parla ainsi : « Ma fille, il y a trois sortes d'afflictions parmi les hommes ; mais s'ils les examinaient, bien souvent, au lieu de s'affliger, ils se réjouiraient et réaliseraient cette parole : Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent persécution !

« Pourquoi l'homme s'afflige-t-il ? Parce qu'il a perdu sa fortune, sa position, une partie de ses biens, parce qu'il est délaissé ? Est-ce donc là un motif d'affliction ou de réjouissance ? Ah ! s'il comprenait que Dieu, en agissant ainsi, veut le détacher des biens passagers de la terre pour l'unir à lui et être son souverain bien, loin de s'affliger, il se réjouirait.

« Pourquoi l'homme s'afflige-t-il ? Parce qu'il a perdu un ami, un frère, un père, une mère ? Mais la mort est-elle donc une séparation éternelle ? Ne reverrez-vous pas cet ami, ce frère, ce père, cette mère ? Ne les retrouverez-vous pas dans la patrie éternelle ? Pourquoi donc pleurer ? Ne devriez-vous pas plutôt vous réjouir de ce qu'ils ont quitté le lieu de l'exil pour aller se reposer en Dieu ? Non,

il ne faut point pleurer un mort s'il est en état de grâce ; s'il est en état de péché mortel, alors pleurez, pleurez encore, vos larmes sont justes ; mais ne pleurez pas seulement sur lui, pleurez aussi sur vous qui êtes pécheur, et craignez d'avoir un jour un sort pareil au sien, si vous continuez à vivre dans le péché.

« Pourquoi l'homme s'afflige-t-il ? Parce qu'il est dans la souffrance, parce que son corps éprouve des douleurs immenses, parce que son âme est torturée par les tentations, le dégoût et l'ennui.

« Et cependant, ma fille, ne vous ai-je pas dit que tous ces maux, toutes ces afflictions sont un bien ? Heureux qui sait distinguer le bien du mal, qui a la véritable science du bien et du mal, pour ne pas les confondre l'un avec l'autre !

« Or, ma fille, je vous le dis en vérité, il n'y a qu'un seul mal sur la terre, c'est le péché. Tout le reste est bien ou source de bien, tout le reste est utile et méritoire, tout le reste porte à Dieu et unit à lui. Heureux qui le sait et ne l'oublie pas, qui le comprend et cherche à le comprendre plus encore ! »

XI

« Ma fille, me dit un jour le Sauveur Jésus, il y a deux sortes de tristesses, l'une expressément défendue, et l'autre fortement recommandée.

« La tristesse défendue est celle qui produit de mauvais effets. Cette tristesse abat l'âme, lui inspire le dégoût de toutes choses, lui enlève sa force, sa ferveur, la rend craintive, pusillanime et incapable d'opérer le bien. Le

démon inspire cette tristesse, et, quand il l'a assise dans une âme, il lui suggère de mauvaises pensées, la retire de Dieu, en amortissant l'amour qu'elle a pour lui. Que de ravages cette tristesse produit dans une âme! Tous peuvent y être soumis, mais tous doivent la rejeter, la repousser; elle ne vaut rien, elle est mauvaise, car ses fruits sont mauvais, et, comme un arbre qui ne produit pas de bons fruits, il faut la déraciner et la jeter au feu, c'est-à-dire la renvoyer ou l'abandonner à Satan qui l'a inspirée.

« Il y a une autre sorte de tristesse qui est bonne et qui produit de bons fruits. Cette tristesse n'abat point l'âme, elle la relève; elle ne la sépare point de Dieu, elle l'unit à lui; elle n'excite point le dégoût, mais l'amour pour Dieu. Cette tristesse donne une sainte confusion de l'état malheureux dans lequel on a été ou dans lequel on se trouve, état de péché et de séparation de Dieu. Elle fait verser des larmes de douleur et de componction; elle remplit de force, de courage et de confiance. O sainte tristesse! Heureuses les âmes qui ont cette tristesse et qui sont tristes jusqu'à la mort, c'est-à-dire jusqu'à la séparation de toutes choses! Cette tristesse convient aux âmes pécheresses afin qu'elles quittent leur état de péché; elle convient aux âmes justes afin qu'elles gémissent sur leur exil et soupirent après la patrie. Cette tristesse est bonne; je vous la recommande, ma fille; elle vous préservera des joies de la terre et vous fera obtenir celles du ciel. »

XII

Ainsi me parlait le Sauveur Jésus ; mais, voyant combien j'étais éloignée de ce qu'il demandait de moi, je me sentis un jour plus accablée qu'à l'ordinaire et même tout à fait dégoûtée de la vie. Le Seigneur vint encore à moi avec sa bonté habituelle, et me dit : « Il y a deux sortes de dégoûts de la vie, comme il y a deux sortes de tristesses. Leurs effets sont différents : les uns sont bons et les autres mauvais. Vous devez repousser le dégoût de la vie qui produit de mauvais effets, mais vous devez accepter l'autre et chercher à l'exciter en vous.

« Quand le dégoût de la vie produit en vous l'accablement, le découragement, l'affaiblissement dans le service de Dieu, il faut le rejeter et le combattre, parce qu'il vient d'un mauvais principe.

« Quand le dégoût de la vie vous rend plus fervente, plus fidèle, plus attachée à Dieu, il faut l'entretenir et l'alimenter en votre âme, parce qu'il vient d'un bon principe.

« Ne soyez jamais dégoûtée de la vie, ma fille, à cause de ses misères, de ses souffrances ou des tentations que vous devrez supporter ; ce dégoût accablerait votre âme et finirait par l'abattre. Si, au contraire, le dégoût que vous éprouvez vient du désir de voir Dieu et de l'aimer plus parfaitement, de la crainte de lui déplaire et de l'offenser, s'il vous rend plus vigilante pour éviter le mal, plus attentive et plus avisée pour opérer le bien, acceptez-le, recevez-le, et ne supportez la vie que pour éprouver la souffrance de ce dégoût. »

C'est ainsi que me parlait le Sauveur Jésus aux heures de peine, de souffrance et d'accablement. Sa parole était un baume consolateur pour mon âme, et une huile fortifiante qui me redonnait courage et mouvement vers Dieu.

XIII

« Ma fille, me dit un jour le Sauveur Jésus, l'homme sur la terre est tantôt dans la joie et tantôt dans la peine; car rien n'est stable sur la terre, et rien ne l'est moins que les sentiments divers de l'homme. La joie est dans l'homme; elle disparaît promptement et la peine remplace la joie dans son cœur, jusqu'à ce que la consolation vienne enlever peu à peu la peine elle-même, et redonner la joie à celui qui l'avait perdue.

« Il y a plusieurs sortes de consolations : les consolations divines et les consolations humaines. Les consolations divines sont celles qui viennent de Dieu, qui sont données par lui ou puisées en lui. Les consolations humaines sont celles qui viennent des hommes ou sont puisées parmi eux ou dans la nature humaine. Les consolations divines sont toujours bonnes, parce que Dieu est le bien, et que tout ce qui vient de lui est bien. Les consolations humaines peuvent être bonnes; elles peuvent être mauvaises aussi, parce qu'en l'homme il y a bien et mal. On ne peut recevoir les consolations des hommes, quand ces consolations viennent d'un principe qui est mauvais Au contraire, on peut les recevoir quand elles partent d'un principe qui est bon. Mais pour bonnes que soient les consolations des hommes, on peut toujours les repousser pour ne vouloir uniquement que les consola-

tions de Dieu. Il y a eu des saints qui ont refusé constamment toute consolation humaine ; qui n'ont voulu avoir d'autre consolation, d'autre appui, d'autre soutien que Dieu. Il faut pour cela être parvenu à un haut degré de sainteté, être dans la plus grande familiarité avec Dieu. Alors on ne pense qu'à Dieu, on ne veut que Dieu, tout le reste semble fade et insipide. Dieu seul est quelque chose pour ces âmes ; Dieu seul est tout pour elles. Ma fille, ne désirez pas les consolations des hommes, mais si elles se présentent, acceptez-les et renvoyez-les à Dieu. »

XIV

Un jour, après la sainte communion, j'ouvris la porte de mon cœur et j'attendis Jésus avec mon ange gardien. Mon cœur m'apparut tel qu'il n'est pas ordinairement, mais je n'y fis point attention, ne pensant qu'au Sauveur Jésus. Il ne tarda pas à venir. Je fus au devant de lui et lui offris l'entrée de mon cœur. Quand il fut dans mon cœur, mon cœur m'apparut comme une fosse large, ronde, et d'une grande profondeur. L'intérieur de cette fosse me semblait garni par une boiserie sculptée, bien ornée et d'un très-joli aspect. Le Sauveur voulut que je descendisse dans cette fosse, je n'osai point : « Ne craignez point, me dit-il, cela ne vous sera point nuisible. » Je descendis. Il n'y avait ni escalier ni échelle pour descendre. Je devais pour cela me tenir contre les sculptures, ce qui ne me permettait pas de descendre promptement. Quand je me trouvai à peu près au milieu, Jésus qui était toujours en haut, sur le bord de la fosse, me regardant, me fit parvenir le bout d'une chaîne d'or

qu'il tenait lui-même. Je la saisis pour faciliter ma descente jusqu'au bas de la fosse. Le bas était recouvert de sable. Je me plaçai au milieu, tenant toujours d'une main la chaîne que m'avait jetée le Sauveur Jésus. Mon ange gardien vint me tenir compagnie et converser avec moi : « Vous êtes heureuse, me dit-il, des grâces nombreuses que Dieu vous accorde. — Oui, mon ange, Dieu est plein de bonté pour moi. — Ne mettez jamais d'obstacles à ses grâces. — Et comment faut-il faire pour cela? — Suivre toujours l'attrait qui vous sera donné et demeurer sans cesse dans la plus profonde humilité. Vous allez soutenir ici un grand combat. — Comment pourrai-je combattre, je n'ai rien pour me défendre? — Je vous ai apporté une croix; tenez-vous fortement à la chaîne que vous avez en main ; on voudra vous en détacher, mais avec la croix vous éloignerez tous ceux qui approcheront de vous. » Je saisis la croix que me présenta mon ange.

Aussitôt le sable se souleva et une bête immense, comme je n'en avais jamais vu, sortit de dessous terre et vint se coucher devant moi, à deux ou trois pas, parce que l'espace était très-étroit. Son corps était développé comme celui d'un bœuf, mais les jambes étaient plus courtes ; sa tête ressemblait aussi à la tête d'un bœuf. Elle avait plusieurs cornes grandes et petites ; ses yeux ressemblaient à ceux du bœuf; sa gueule était très-fendue ; il en sortait une langue d'une longueur démesurée qui se terminait par deux pointes très-affilées. Elle portait sur le dos une ville, où je ne vis que des maisons de danse et de théâtre. Elle lançait vers moi des traits, des lances, des balles que je repoussais avec ma croix et qui

rebondissaient sur elle et la blessaient. Bientôt survint une multitude considérable d'agresseurs qui ressemblaient à des hommes. Ils étaient très-petits et me paraissaient très-légers. Ils couraient et tournaient autour de moi ; quand ils s'approchaient, je leur présentais ma croix, ils se retiraient. Ils disparurent et furent remplacés par d'autres hommes plus grands que les premiers. Ceux ci voulurent arracher de ma main la chaîne d'or, mais je les repoussai victorieusement en leur présentant ma croix. Ils firent un suprême effort et voulurent me renverser à terre ; ma croix les mit en fuite. En combattant ces adversaires, je ne perdais point de vue la bête qui était devant moi. Je la vis approcher doucement sa tête pour me percer avec ses cornes ou sa langue ; je la frappai avec ma croix, et les hommes et la bête me laissèrent en repos. Les hommes disparurent, mais un nombre immense de corbeaux s'abattit sur moi, cherchant à me crever les yeux. Ne pouvant me défendre seule, je tirai la chaîne et jetai un cri vers le Sauveur Jésus. Immédiatement une grêle de plomb tomba d'en haut sur eux et les étendit morts à mes pieds.

La bête jeta une nouvelle lance vers moi, je la repoussai avec ma croix, et elle retourna contre la bête et s'enfonça dans son sein. Alors je m'avançai vers elle pour la combattre avec ma croix ; je la frappai trois fois, elle mourut.

Après le combat, je ne vis plus mon ange gardien ; mais deux jeunes hommes vêtus de blanc, c'étaient deux anges sans doute, s'approchèrent de moi, me pressèrent avec leurs mains sur la poitrine et je rendis mon âme. Il me sembla en effet que je laissai là mon corps et que mon

âme tout heureuse s'élevait vers Jésus : « Venez, ma fille, me dit-il, venez jouir de la récompense que vous méritez pour vos combats. » Je montai avec lui dans un char de lumière qui s'éleva vers le ciel et nous conduisit devant un autel magnifique autour duquel je vis diverses places en forme de trônes, qui se rapprochaient plus ou moins de l'autel qui les dominait tous.

« Voyez ces trônes, ma fille, me dit le Sauveur Jésus. Les uns sont plus élevés que les autres ; plus vous vous élèverez en sainteté, plus aussi le trône qui vous sera donné pour récompense sera élevé et se rapprochera du trône de la Divinité. »

XV

J'étais un jour près de Jésus ; je récitais ma prière ; j'entendis une voix qui me disait : Regarde ! regarde ! je ne voulus point regarder dans la crainte d'être trompée.

Cependant, entendant de nouveau cette voix, je me recommandai à Dieu, je levai les yeux et j'aperçus devant moi un singulier personnage. Il me paraissait d'un tempérament fort et robuste et d'un caractère capable de résister à tout. Il portait une robe qui descendait jusqu'aux genoux ; ses bras et ses pieds étaient nus. Je ne saurais dire de quelle matière était cette robe. Elle n'était ni en or, ni en argent, ni en fer, mais forte comme le fer, l'argent et l'or. Le diadème qu'il portait sur le front était de la même matière que sa robe. La chair de ses membres n'était pas comme celle du reste des hommes ; elle paraissait être d'une dureté extrême.

Il se plaça dans le sanctuaire en face du tabernacle ; il se tint droit sur ses deux pieds et resta inébranlable. Je vis une multitude de personnes vêtues de blanc se ranger autour de lui, et il prononça un discours ou un sermon ; je veux dire que ce discours était conforme aux enseignements de l'Église. Je ne me rappelle point les paroles qu'il prononça, mais il exhorta à peu près comme l'Apôtre à vivre selon l'esprit et non selon la chair. Parmi les vices que nous devons fuir, il fit mention de celui que l'Apôtre défend de nommer. Il termina en engageant à éviter le mal et à pratiquer le bien. Après qu'il eut parlé, un homme tout noir se dirigea vers lui, mais il lui donna sur la tête un coup si vigoureux, que l'homme noir tomba mort à ses pieds. Aussitôt survint une multitude innombrable de corbeaux qui enlevèrent le cadavre hors de l'église. Bientôt ils retournèrent près de celui qui se tenait toujours dans le sanctuaire. Mais celui-ci se défendit sans s'émouvoir, en saisit un avec ses mains, le coupa par le milieu du corps et le jeta loin de lui ; tous les autres s'enfuirent immédiatement. Quelques instants après, j'aperçus un nombre considérable d'autres oiseaux voler autour et l'importuner extrêmement. On lui apporta un filet avec lequel il les prit presque tous. Il jeta ce filet dans les airs avec une force extraordinaire, et les oiseaux qu'il n'avait point pris dans le filet s'enfuirent.

Une voix se fit entendre dans le ciel, qui disait : « Celui-là est vraiment un homme fort, il a vaincu ses ennemis. »

Après cela, je vis un énorme dragon ouvrant une gueule épouvantable, bondissant orgueilleusement autour de lui comme pour le dévorer ; mais celui qui se tenait

au milieu du sanctuaire ne me parut ni ému ni effrayé.

En même temps apparut un autre personnage dont les mains, les pieds et le visage étaient plus blancs que la neige. Ses cheveux étaient d'or ; il était ceint d'une écharpe d'argent et tenait une trompette à la main.

A sa vue, le dragon trembla, et dès qu'il entendit le son de la trompette, il cessa ses mouvements et demeura tranquille. Alors ce personnage remit la trompette à celui qui était debout et se prosterna ensuite aux pieds de Jésus, posant à terre son écharpe en signe de soumission.

Quand le dragon vit que celui dont il s'était approché d'abord avait la trompette, il devint furieux et s'élança sur lui. Mais le personnage sonna de la trompette et le dragon recula ; il sonna une seconde fois, et le dragon, terrassé, tomba comme mort ; il sonna une troisième fois, et le dragon se releva, se traîna jusqu'aux portes de l'église en poussant d'affreux hurlements. Le sanctuaire se remplit aussitôt de personnes vêtues de blanc, avec des guirlandes de roses sur leurs robes. Une de ces personnes s'éleva dans les airs, louant le Seigneur à peu près de cette manière : « Il a vaincu, il a vaincu. Gloire et louange au Seigneur, au Dieu trois fois saint. Que tout ce qui est sur la terre bénisse son saint nom. Il est également fort et puissant, et sa bonne volonté égale son pouvoir, etc., etc. »

Puis on plaça un chandelier allumé sur la tête du vainqueur ; on l'enleva quelque temps après pour l'éteindre et il en sortit une grande fumée.

Je vis ensuite une personne travailler à une chaise, qu'elle orna de perles très brillantes. Elle mit sur le dos-

sier trois bouquets avec trois rubans bien beaux : le premier était blanc, le troisième vert, celui du milieu surpassait tous les autres en beauté. Je ne pouvais y fixer mes yeux, encore moins en estimer la valeur et le prix. Quand la chaise fut achevée, la personne qui l'avait faite, et qui me semblait être un ange, dit au vainqueur : « Tu as assez combattu, assez travaillé, il est temps de te reposer. » Aussitôt, le vainqueur fut frappé d'un coup invisible et renversé. Les anges le soutinrent dans leurs bras. Une dame magnifiquement vêtue s'approcha de lui et lui dit : « Apprenez que je vais à l'heure de la mort au secours de ceux qui m'ont invoquée pendant leur vie. Vous m'avez invoquée, mon fils, pendant votre vie ; je viens vous secourir. »

Je vis cette dame éloigner les mouches qui fatiguaient celui qui reposait sur les bras des anges ; enfin, je l'entendis prononcer cette parole : « Il est temps, frappez-le à mort. » Une lance fut enfoncée dans son cœur, il mourut.

XVI

Le Sauveur Jésus me montra un jour une couronne ornée de perles superbes et magnifiques et surmontée de petites pointes qui jetaient beaucoup d'éclat. En la considérant attentivement, je m'aperçus bien vite que beaucoup de perles manquaient à cette couronne : « Vous voyez votre couronne, ma fille ; ce sera par l'humilité et la patience que vous placerez en elle les perles qui manquent encore. » Je vis aussi tout près une paire de ciseaux : « Gardez-vous bien de les toucher, ils repré-

sentent l'orgueil, et l'orgueil arrache les perles de la couronne des enfants de Dieu. »

Il me sembla l'entendre un autre jour s'adresser aux justes qui sont dans l'épreuve ; il les encouragea à vivre et à souffrir patiemment et leur dit : « Le Seigneur viendra vers sa bien-aimée et lui criera de loin : Ma bien-aimée, voici que je viens. Venez au devant de moi, sortez de votre tristesse, cessez vos larmes, quittez vos habits de deuil. Réjouissez-vous, prenez vos habits de fête, lavez-vous, peignez vos cheveux, parfumez votre tête ; et la bien-aimée du Sauveur se lèvera, prendra ses habits de fête, peignera ses cheveux, parfumera sa tête, lavera ses mains et son visage, et, transportée de joie, parée comme une épouse, elle viendra au devant de son bien-aimé. Elle lui dira : Mon bien-aimé, vous voilà, que je suis heureuse de vous voir ! Bien longue a été votre absence et mon ennui bien grand, si éloignée de vous ! Ah ! je le sais, Seigneur, je ne suis pas digne d'entrer dans votre maison, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie de ses infirmités. Le Seigneur ne pourra pas résister à une telle humilité, et il introduira sa bien-aimée dans ses tabernacles éternels. Vous voyez, Marie, comme vous êtes encore petite. Priez le Seigneur qu'il vous fasse grandir ; surtout ne regardez point d'un œil jaloux ceux qui sont plus élevés que vous. Estimez-vous bien heureuse qu'on vous laisse dans le palais du Roi pour voir ce qui s'y passe. »

XVII

Je lisais un jour ces paroles du psalmiste : « Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur et tressaillez d'allégresse ; glorifiez-vous en lui, vous tous qui avez le cœur droit. »

Le Seigneur Jésus vint à moi et me dit : Je veux vous expliquer ces paroles, afin de vous apprendre à bien pénétrer le sens de toutes les paroles des saints Livres.

« Le prophète invite le juste à se réjouir dans le Seigneur. Qu'est-ce qu'un homme juste, ma fille ? Un homme juste est celui qui est exempt de tout péché mortel. Celui-là est non-seulement enfant de Dieu, car tous les chrétiens le sont, mais encore l'ami de Dieu. Il a en lui la vie de Dieu, par conséquent il a part à tous mes mérites, il a part aussi à toutes les prières, à toutes les bonnes œuvres qui se font dans mon Église, dont il est un membre vivant. Le Saint-Esprit habite en lui, il trouve en lui une demeure, un temple, et il y fait sa résidence. Comprenez-vous la grandeur de cet état de justice, ma fille ? Être juste, c'est vivre de Dieu, c'est être participant de mes mérites et des mérites de mon Église ; c'est être le temple du Saint-Esprit. Oh ! c'est avec raison que le psalmiste invite le juste à se réjouir. Justes, réjouissez-vous donc. La tristesse ne vous convient pas, elle ne doit même pas approcher de vous.

« Voilà en général ce qu'on entend par homme juste. Mais si l'on examine sous tous les aspects l'état de justice dans un homme, on y trouve trois degrés bien distincts. Le premier degré est celui d'une âme qui n'a pas de

péché mortel sur la conscience, ni d'attache pour ce péché. Elle peut avoir, elle a même non-seulement des péchés véniels, mais encore de l'attache pour ces péchés. Le péché véniel ne lui fait pas perdre l'état de justice et ne la sépare pas de Dieu. Elle peut en obtenir le pardon de plusieurs manières : par la douleur et la contrition du cœur, par les prières, par les mortifications.

« Le second degré est celui d'une âme qui n'a point d'attache même pour le péché véniel et qui désire avancer de plus en plus dans la perfection, faisant pour cela tout ce qui dépend d'elle. Combien elle est agréable à Dieu ! Combien elle lui plaît ! Combien Dieu aussi veille avec complaisance sur elle, comme il met sous sa main tous les moyens de s'avançer dans la vertu et la perfection !

« Le troisième degré est celui d'une âme parvenue au sommet de la perfection. Elle s'est mise au dessus de tous ses ennemis : le démon, le monde, les passions ; elle a tout foulé aux pieds, rien ne la retient plus captive, elle s'élève de plus en plus vers Dieu, portée, par ses vertus et par sa charité, comme sur un char rapide qui va au gré de ses désirs. O heureuse cette âme ! qu'elle marche toujours inébranlable, qu'elle ne regarde que Dieu et qu'elle ne s'appuie que sur les sentiments de la plus profonde humilité. A ces conditions, cette âme sera toujours debout.

« Oui, ma fille, tous ces justes doivent se réjouir et se réjouir dans le Seigneur, qui est la joie de tout ce qui lui ressemble et veut lui ressembler.

« Le prophète ajoute : Glorifiez-vous en lui, vous tous qui avez le cœur droit.

« Dans ces paroles : Vous tous qui avez le cœur droit, le prophète comprend non-seulement les justes dont je viens de vous parler, mais encore les pécheurs qui, comprenant la fausseté de la vie qu'ils mènent, veulent y renoncer, ont la douleur dans leur âme et sont prêts à faire tout ce que Dieu demande pour marcher dans la voie de la vérité. Car ceux-là ont véritablement le cœur droit.

« Que dit le prophète à ceux qui ont le cœur droit ? Glorifiez-vous dans le Seigneur. Oui, qu'ils se glorifient non pas en eux-mêmes, mais en Dieu. Car c'est lui qui leur a donné la rectitude du cœur. Qu'ils se glorifient dans le Seigneur, c'est-à-dire qu'ils rendent gloire au Seigneur pour ses bienfaits, pour l'étendue de sa miséricorde et de sa bonté.

« Gardez précieusement dans votre esprit ces paroles que vous venez de lire : Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur, etc. »

Reconnaissance à jamais à Jésus au saint sacrement de l'autel ! *Amen.*

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE. 5

LIVRE PREMIER.

DIEU, LA SAINTE TRINITÉ.

I. Dieu Trinité et unité. — II. Dieu, principe de tout et en particulier de l'âme humaine, n'a qu'une seule volonté. — III. Dieu est incompréhensible à l'esprit de l'homme. — IV. Dieu existe. L'existence du monde et de l'homme prouvent celle de Dieu. — V. Dieu a donné à l'homme deux mouvements : l'un de son être créé par Dieu, vers l'existence, l'autre de son être existant vers Dieu. — VI. Dieu a deux souverainetés sur l'homme, et l'homme deux servitudes vis à-vis de Dieu. — VII. Dieu connaît tout, rien n'arrive sans son ordre. — VIII Dieu possède le ciel des cieux : il a donné la terre aux enfants des hommes. — IX. Le ciel de Dieu, c'est Dieu. — X. Dieu est un médecin qui tue pour vivifier et qui frappe pour guérir. — XI. Dieu est infiniment élevé, il regarde les humbles avec complaisance, il ne voit les orgueilleux que de loin. — XII Dieu, l'homme pécheur et l'homme juste. — XIII. Dieu aime les pacifiques. — XIV. Dieu veut le salut de tous. — XV. La gloire de Dieu ne dépend pas du salut de l'homme — XVI. Dieu veut que dans l'éternité une partie des hommes glorifient sa miséricorde et l'autre sa justice. — XVII. Les desseins de Dieu sont impénétrables 7

LIVRE DEUXIÈME.

LE VERBE DE DIEU FAIT HOMME.

I. Jésus est la voie, la vérité et la vie. — II. Jésus est la source de la vie divine, de la vie naturelle et de la vie surnaturelle. — III. Jésus est la lumière du monde et le vrai soleil de justice. — IV. Jésus est le roi des rois, il règne par la croix. — V. La croix de Jésus est le

nouveau paradis de l'homme. — VI La semaine de la Passion de Jésus. — VII. Les cinq agonies de Jésus. — VIII. Le jour de la mort de Jésus. — IX. La descente de Jésus aux enfers. — X. Jésus dans sa Passion, modèle de l'âme chrétienne. — XI. Jésus ressuscité. — XII. Jésus montant au ciel. — XIII. Jésus prêtre éternel. — XIV. Jésus dans l'Eucharistie manifeste sa force, sa puissance, sa bonté, sa miséricorde, la sévérité de ses jugements et la rigueur de sa justice. Amabilité de Jésus dans l'Eucharistie. Jésus dans l'Eucharistie délaissé par les hommes et entouré par les anges du ciel. — XV. Le cœur de Jésus réclame notre cœur. — XVI. Jésus ou Satan. — XVII. Jésus a apporté la guerre et non la paix. — XVIII. Il faut suivre Jésus et laisser le monde. — XIX. Image de Jésus. — XX. Jésus est pierre de scandale. — XXI. Près de Jésus près de Dieu, loin de Jésus près de la mort. — XXII. Peines et afflictions de Jésus — XXIII. Plaintes de Jésus. — XXIV. Menaces de Jésus. — XXV. Entretiens avec Jésus. — XXVI. Comment il faut écouter la parole de Jésus. — XXVII. Jésus consolateur des âmes. — XXVIII. Le jour de Jésus approche — XXIX. Heureux les morts qui entendent la voix de Jésus. — XXX. Puissance et règne de Jésus pour l'éternité manifestés au dernier jour. 63

LIVRE TROISIÈME.

LA SAINTE VIERGE MARIE, MÈRE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

I. Jésus et Marie. — II. Apparition de Marie. — III Plan de Dieu sur Marie. — IV. L'immaculée conception de Marie ; prédiction de la promulgation de ce Dogme — V. Action de Dieu veillant sur Marie — VI. L'annonciation de Marie — VII. Jésus vivant en Marie. — VIII. La naissance de Jésus, Fils de Marie. — IX. Marie et les mages d'Orient. — X. Marie fuyant en Égypte avec Jésus. — XI. Le cœur de Marie percé par un glaive de douleur. — XII. Marie, consolatrice des affligés, salut des infirmes, refuge des pécheurs. — XIII. Marie, mère de tous les hommes, porte du ciel. — XIV. Marie, sainte vierge des vierges. — XV. Humilité, courage et charité de Marie. — XVI. Exhortation faite par Marie . . 159

LIVRE QUATRIÈME.

LES ANGES ET LES HOMMES.

I. L'homme uni à toutes les créatures et particulièrement aux anges. — II. Diverses manifestations des anges aux hommes. — III. Tous

les hommes ont un ange gardien. — IV. Fonctions de l'ange gardien : il éloigne les maux du corps et de l'âme, il lutte contre les ennemis de l'homme, il excite à faire le bien, il porte à Dieu nos prières, il prie pour nous, il nous suit jusqu'à la mort. — V. Devoirs envers l'ange gardien : respect, obéissance et amour. — VI. Lucifer et les anges rebelles. — VII. Lucifer a entraîné avec lui les anges rebelles dans sa révolte, il veut aussi entraîner l'homme. — VIII. Rôle de l'ange gardien et du démon dans la tentation 211

LIVRE CINQUIÈME.

DE LA RELIGION EN GÉNÉRAL ET DE LA RELIGION CHRÉTIENNE EN PARTICULIER.

I. Qu'est-ce que la religion ? Quelle est la vraie religion ? — II. Nécessité de la religion. — III. Résumé de la religion. — IV. La seule science nécessaire est celle de la religion. — V. La vraie et la fausse sagesse. — VI. Petit nombre de ceux qui pratiquent fidèlement la religion. — VII L'homme est un roi tributaire de Dieu ou de Satan. — VIII. L'homme doit servir Dieu dès sa jeunesse. — IX. Le bonheur ne se trouve que dans le service de Dieu. — X. L'homme juste est celui qui accomplit et non celui qui entend la parole de Dieu. — XI. Du prêtre ; des devoirs des fidèles envers lui. — XII. Du chrétien ; il est participant du sacerdoce, fils de Dieu, frère de Jésus Christ et héritier du ciel. — XIII. Le chrétien doit agir pour Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, comme Jésus-Christ. — XIV. Règles pour le gouvernement de l'intelligence, de la mémoire et de la volonté. — XV. Règles pour le gouvernement des sens extérieurs. — XVI. Tout dans la création doit élever l'homme vers Dieu. — XVII Ni l'ardeur des sentiments, ni la douleur sensible des péchés, ni l'intention soutenue ne sont nécessaires pour plaire à Dieu. — XVIII. De la conversion : sa nature, comment elle s'opère, sa nécessité, signes qui la font reconnaître, moyens d'en conserver les fruits. — XIX De la confession et de ses qualités. — XX. Du secret de la confession. — XXI. De la sainte communion : elle honore Jésus Christ elle est agréable à Dieu et utile à l'homme. — XXII. Diverses sortes de communion : communion indigne, tiède, fervente, fréquente. Communion spirituelle. — XXIII. Outrages faits à Jésus-Christ par une communion sacrilége. — XXIV. Dispositions nécessaires pour la communion fréquente. — XXV. Fausse dévotion ; en quoi consiste la vraie dévotion. — XXVI. L'homme qui cherche ici-bas la gloire de Dieu la partagera avec lui dans le ciel. 229

LIVRE SIXIÈME.

DE LA PRIÈRE.

I. De la prière, nature de la prière. — II. Quand faut-il prier — III. Comment faut-il prier ?— IV. De la prière sans paroles adressée à Dieu.—V. De la prière adressée à Marie.—VI. De la prière pour soi, pour le prochain, les pécheurs, les malheureux et les trépassés. — VII. Délivrance des âmes du purgatoire par la prière. — VIII. La prière est la clef de tous les trésors de Dieu. — IX. De la prière mentale, sa nature, son objet, ses qualités et ses degrés : de l'extase et du ravissement — X. De la prière vocale, sa perfection et sa puissance 313

LIVRE SEPTIÈME.

LES ÉPREUVES, LES LUTTES ET LES CONSOLATIONS DE LA VIE CHRÉTIENNE.

I. La vie de l'homme sur la terre est un labeur. — II. Des épreuves de l'âme juste dans la vie naturelle et la vie surnaturelle ; des trois motifs pour lesquels Dieu nous éprouve. — III. Des tentations : conduite à tenir dans les tentations. — IV. Du scrupule, remèdes contre le scrupule. — V. Tous les Saints ont été soumis à la souffrance. — VI. Personne ne peut se soustraire à la souffrance — VII. A chaque jour suffit son mal.—VIII. Des pénitences volontaires: du jeûne, de la prière et de la mortification. — IX. Deux sortes de sacrifices. — X. Trois sortes d'afflictions. — XI. Deux sortes de tristesse. — XII. Deux sortes de dégoûts de la vie. — XIII. Des consolations divines et humaines. — XIV. Luttes du chrétien. — XV. Combats, triomphe et récompense de l'âme juste. — XVI. La couronne de l'âme juste. — XVII. Joie et glorification de l'âme juste 337

FIN DE LA TABLE.

502. Abbeville. — Briez, C. Paillart et Retaux, imprimeurs.

ANCIENNE MAISON AMBROISE BRAY.

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

Rue Bonaparte, 82, à Paris.

EXTRAIT DU CATALOGUE COMPLET (DÉCEMBRE 1869).

Année à Rome (une). Impressions d'un catholique. 1 vol. in-8°, 5 fr. ; ou in-12, 3 fr.

Audin. — Histoire de Luther. 3 vol. in 8°, avec atlas, 20 fr., ou 3 vol. in-12, 10 fr. 50. — Histoire de Calvin. 2 vol. in-8o, 12 fr. ; ou 2 vol. in-12, 7 fr. — Histoire de Léon X. 2 vol. in-8°, 12 fr. ; ou 2 vol. in-12, 7 fr. — Histoire de Henri VIII. 2 vol. in-12, 7 fr. ; abrégé de chacune de ces his toires. 1 vol. in-12, 2 fr. 50.

Archier. — Les Saints de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-12, 2 fr.

Avogadro (le comte). — Le Mois de novembre. Méditations sur le Purgatoire, suivi d'un choix de prières et de pratiques enrichies d'indulgences. 1 vol. grand in-32, 1 fr. 50.

Ayzac (Mme d'). — Histoire de l'Abbaye de Saint-Denis. 2 magnifiques vol. gr. in-8°, avec plans, 16 fr. Ouvrage couronné par l'Académie.

Barthélemy (l'abbé). — Histoire de Jeanne d'Arc. 2 vol. in-8°, 8 fr. ; avec gravures, 10 fr.

Baudon (Adolphe). — Méditations pratiques pour le mois de saint Joseph, 4e édit. 1 vol. in-18, 80 c. — Pensées pieuses après la sainte communion. 1 fort vol. in-18 2 fr. 50. — Mois de Marie. 1 vol. in-18, 1 fr. — Mois du Sacré-Cœur, 1 vol. in-18, 1 fr.

Bayle (l'abbé). — Massillon, étude historique et littéraire. 1 vol. in-8°, 6 fr. ; ou 1 vol. in-12, 3 fr. — Vie de saint Philippe de Néri. 1 vol. in 8°, 6 fr. ; ou 1 vol. in-12. 3 fr. — Vie de saint Vincent Ferrier. 1 vol. in 12, 3 fr. — L'Ame à l'école de Jésus enfant. 1 vol. in 12, 2 fr. — Etude sur Prudence. 1 vol in 8°, 4 fr. — Les derniers Jours du chrétien, ou le S. Viatique, l'Extrême-Onction, la recommandation de l'âme, les funérailles, suivis de l'office complet et de la messe des morts. 1 vol. in 18, 2 fr. — Marie au cœur de la jeune fille, trad. de l'italien, 2e édit. 1 beau vol. in-32, 1 fr. 20.

Bergier (l'abbé J.-B.) — Histoire de saint Jean Chrysostôme. 1 vol. in-8°, 5 fr. ; ou 1 vol. in-12, 3 fr.

Bernard (saint). — Choix de Lettres, par le R. P. Melot. 1 vol. in-32, 1 fr. 20.

Besson (l'abbé). — Le Décalogue ou la loi de l'Homme-Dieu. 2 vol. in-8°, 10 fr. ; ou 2 vol. in-12, 6 fr. — L'Homme Dieu, Conférences. 1 vol. in 8°, 5 fr. ; ou 1 vol. in-12, 3 fr. — L'Eglise, œuvre de l'Homme-Dieu. 1 vol. in-8°, 5 fr. ; ou 1 vol in-12, 3 fr. Ces ouvrages sont regardés comme des chefs-d'œuvre pour le fond et pour la forme. — Panégyriques et oraisons funèbres. 2 vol. in-8°, 10 fr. ; ou 2 vol. in-12, 6 fr.

Biblia sacra Vulgatæ editionis Sixti V. Pontificis Maximi jussu recognita et Clementis VIII auctoritate edita. Nova editio accuratissime emendata, A.DD. Archiepiscopo Parisiensi approbata. 1 vol. in-18 jésus, 6 fr.

Bion. — Le Troupier Louis Latour. 1 vol. in-18, 1 fr.

Blanc (l'abbé). — Le Christianisme intégral. 2 vol. in-8°, 12 fr.

Bossuet. — Exposition de la Doctrine de l'Eglise catholique sur les matières de controverse, augmentée des *Variantes de l'édition des Amis*. 1 très-beau vol. in-18, 2 fr., sur papier vergé, 3 fr. — Le même, sans *Variantes*. 1 vol. in-18, 80 c.

Bouffier (R. P.) — La vénérable Anna-Maria Taïgi. 3e édit. revue et corrigée. 1 vol. in-12, 2 fr. 50.

Bougeant (S. J.) — Exposition de la Doctrine chrétienne. Nouv. édit., revue, corr. et considér. augm. par un professeur de Théologie. 2 vol. in 8°, 8 fr.

Bouillerie (Mgr de la). — Méditations sur l'Eucharistie, nouv. édit. augm. de l'Office du Saint-Sacrement, etc. 1 vol. in-32, 1 fr. 50 ; ou gr. in-32 vélin, 2 fr.

Bouniol. — La France héroïque ; vies et récits dramatiques, d'après les chroniques et documents originaux. 4 vol. in-12, 10 fr. — Les Marins français, complément de la France héroïque. 2 vol. in-12, 6 fr. — Combats de la vie : Cœur de bronze. 1 vol. in-12, 2 fr. — Famille du vieux Célibataire. 1 v. in 12, 2 fr.. — Les Epreuves d'une Mère. 1 v. in 12, 2 fr. — Les deux Héritages. 1 vol. in 12, 2 fr. — A l'ombre du Drapeau. 1 vol. in-12, 2 fr. — Le Soldat, Chants et Récits. 1 vol. in-18, 60 c.

Bourbon (l'abbé). — Cérémonial paroissial. 1 fort vol. in 8°, 6 fr. — Introduction aux cérémonies romaines. 1 fort vol. in-8°, 6 fr.

Bourdon (Mme Froment). — Le matin et le soir. 1 vol. in 12, 2 fr. — Une parente pauvre. 1 vol. in-12, 2 fr. — Léontine. 1 vol. in-12, 2 fr. — La vie réelle. 1 vol. in-12, 2 fr. — Les Béatitudes, nouvelles. 1 vol. in-12, 1 fr. 50. — Souvenirs d'une institutrice. 1 vol. in-12, 2 fr. — La Charité, légendes. 1 vol. in-12, 1 fr. 50. — Le Droit d'aînesse. 1 vol. in-12, 2 fr. — Anne-Marie. 1 vol. in-12, 2 fr.

Bremer (Mlle). — Guerre et Paix, Scènes en Norwége. 1 vol. in-12, 1 fr. 50.

Bretonneau (Henri). — La Religion triomphante par les grands hommes. 1 gros vol. in-8°, 6 fr.

Brimont (de) Un pape au moyen âge : Urbain II. 1 vol. in 8° 6 fr.

Brocckaert (le R. P.) — Guide (le) du jeune littérateur, rédigé sur un plan nouveau. 2 vol in-12, 6 fr. — Abrégé du guide du jeune littérateur, mis à la portée des classes françaises. In-8° 3 fr. 50. — Modèles français, recueillis d'après le plan du guide du jeune littérateur. 2 forts vol. in-8°, 10 fr. — Petit recueil de littérature française, à l'usage des classes inférieures, in-12, 1 fr. — Histoire de la littérature. 1 vol in-12, 2e édit., 2 fr. — Fait divin (le), étude historique de la Révélation chrétienne et de l'Eglise catholique. In-8°, 2 fr 25. — Catéchisme des classes supérieures exposé du fait divin de la religion catholique. 1 vol. in-8°, 2 fr. 25. — Vie du B. Ch. Spinola. In-12, 1 fr. 25.

Bunot (l'abbé). — Éléments de philosophie chrétienne. 1 vol. in-18 jésus, 4 fr. 50.

Busson (l'abbé). — Esprit de saint François de Sales, à l'usage des personnes pieuses vivant dans le monde. 3e édit., 1 vol. in-12, 2 fr 50.

Calixte (le R. P.) — Vie de saint Félix de Valois. In-8°, 5 fr. ; ou 1 vol. in-12, 3 fr.

Canisius (le B.). — La doctrine chrétienne exposée, trad. par M. l'abbé Verdot. 1 vol. in-12, 1 fr 20 ; ou 1 vol. in 18, 80 c.

Cazalès (l'abbé de). — Vie de N.-S. Jésus-Christ, d'après la Sœur Emmerich, Douloureuse Passion, etc. (Voir Emmerich) Etudes politiques et religieuses sur l'Allemagne. 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

Chabrand (l'abbé). — De Imitatione Christi libri quatuor. 1 vol. in-18 raisin glacé, 3 fr.

Challoner (Mgr). — Méditations sur les Vérités et les Devoirs du Christianisme pour tous les jours de l'année. 3 vol. in-12, 6 fr.

Champagny (le comte de). — Les Césars du IIIe siècle. 3 vol. in 8°, 18 fr.—Les Césars, tableau du monde romain. 4e édit. 4 vol. in-8°, 20 fr. ; ou 4 vol. in-12, 12 fr. — Rome et la Judée, 3e édit., revue et augmentée, 2 vol in-8°, 12 fr., ou 2 vol. in-12, 7 fr.—Les Antonins faisant suite aux *Césars*. 3 vol. in-8°, 18 fr. ; ou 3 vol. in-12, 10 fr. 50.

Chavin de Malan (Emile). — Histoire de saint François d'Assise, 1 vol. in-8°, 6 fr. — Vie de sainte Catherine de Sienne. 1 v. in-12. 2 fr.

Chrysostomi (S. Joannis). De Sacerdotio ; necnon S. Gregorii, de pastorali cura. 1 vol. in-8°, 4 fr.

Christophe (l'abbé). — Histoire de la Papauté pendant le XIVe siècle. 3 vol. in-8°, 18 fr. — Histoire de la Papauté au XVe siècle. 2 vol. in-8°, 14 fr.

Cissey (L. de). — Vie de Marguerite du S.-Sacrement, carmélite (1618 1619). 3e édit. 1 vol. in-12, 3 fr. — Le même ouvrage abrégé. 1 vol. in 18, 60 c.

Condren (R. P. de) — Lettres spirituelles publiées par M. l'abbé Pin. 1 vol. in-18, 3 fr. 50. — Idée du sacerdoce, discours. 1 vol. in-12, 3 fr.

Coudurier (l'abbé). — Vie de la bienheureuse Lidwine, modèle des malades. 1 vol. in-12, 2 fr.

Croix (R. P. de la) S. J. — Le petit Jardin de Marie ou Pratiques de dévotion envers la sainte Vierge, trad. par Gavard. 1 in-32, 1 fr. 50

Dalgairns (le R. P.) — La sainte communion au point de vue philosophique, théologique et pratique, trad. par M. L. Godard. 2 vol. in-12, 6 fr. Le même ouvrage abrégé. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. — De la Dévotion au S. Cœur de Jésus. 1 vol. in-12, 3 fr.

Daras (l'abbé E.) — Petites fleurs du cloître. 1 vol. in-12, 3 fr.

Darboy (Mgr). — Saint Thomas Becket, archev. de Cantorbéry : sa vie et ses lettres, avec une introduction de 250 pages sur la Lutte des deux pouvoirs. 2 vol. in-8°, 12 fr. ; ou 2 vol. in-18, angl., 7 fr.

Daude (l'abbé F.) — Hommage à la sainte famille de Nazareth, ou nouveaux mois de Janvier, Mars et Mai. 1 fort vol. gr. in-32, 2 fr. — Chaque *mois* séparé. 1 vol. in-32, 80 c.

Daurignac. — Vie de Maximilien d'Este, archiduc d'Autriche, grand-maître de l'Ordre Teutonique 1 vol in-8°, 6 fr. ; avec 8 grav. 7 fr. 50 ; sur vélin : 9 fr. ; ou 1 vol. in-12 3 fr. 50 — Vie du R. P. Cathary. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. — Histoire du B. Canisius. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. Pensées du P. Cathary, précédées de faits inédits et de grâces extraordinaires obtenues par son intercession 1 vol in-12. 3 fr. — Histoire de S. François de Borgia. 1 vol in-12, 3 fr. 50. — Histoire de S. François Regis. 1 vol. in-12. 3 fr. 50. — Histoire de saint François d'Assise 1 vol. in-12, 3 fr. — Histoire de saint Ignace de Loyola. 2 vol. in-12

6 fr. Vie abrégée. 1 vol. in-12, 2 fr. — Histoire de saint François Xavier. 2 vol. in-12, avec port. et fac-simile. 6 fr. — Vie abrégée. 1 fort vol. in-12, 2 fr. — Sainte Jeanne de Chantal. 1 vol. in-12, 3 fr. — Blanche de Castille, mère de saint Louis. 1 vol. in-12, 3 fr.

Debeney (l'abbé). — Beauvallon, ou les devoirs de famille 1 vol. in-18, 1 fr. 60.

Demore (l'abbé). — Vie de sainte Claire. 1 vol. in-12, 3 fr. 50 ; ou 1 vol in-8°, 6 fr.

Denain (H.) - La Passion méditée, d'après les quatre Evangélistes, de L. Marchetti ; trad. suivie de considérations empruntées aux Pères de l'Eglise et aux orateurs sacrés. 1 fort vol. gr. in-32, 2 fr. — Ce livre, approuvé par Mgr l'Archevêque de Paris, offre une *Méditation* et une *Lecture* pour chaque jour du carême.

Dollinger. — Paganisme et Judaïsme, ou introduction à l'histoire du christianisme. 4 vol. in-8°, 8 fr.

Douillet (l'abbé). — Sainte Colette, sa Vie, ses Œuvres, son Culte, son Influence. 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

Doury. — Voyage au pays des bêtes, scènes familières d'hist. naturelle. 2 beaux vol. in-12, 6 fr.

Dubois (l'abbé H.) — Promenade au milieu des plantes, ou Petites scènes du règne végétal. 1 vol. in-12, 3 fr.

Dubois (l'abbé). — Histoire de l'abbé de Rancé et de sa Réforme. 2 forts vol. in-8°, avec portrait, 14 fr.

Duployé (les abbés). — Notre-Dame de Liesse, légendes et pèlerinages. 2 vol. in-8°, ornés de 46 grav., 11 fr.

Dupont (l'abbé). — Imitation de N.-S. J.-C., avec des traits choisis de la vie des Saints à la fin des chapitres. In-32 raisin. 1 fr. 50 ; in-32 jésus, vélin, 2 fr.

Emmerich (Anne-Catherine) — Vie de N.-S. J.-C , trad. par l'abbé de Cazalès. 6 vol. in-18 angl. 15 fr. — La douloureuse Passion, 24e édit., 1 vol. in-18 angl. 2 fr. 50. — Vie de la sainte Vierge, 8e édit. 1 vol. in-18 angl. 2 fr. 50 ; ou 1 vol. in-8°, 4 fr.

Essarts (Alfred des). — Les Cœurs dévoués. 1 vol. in-12, 2 fr. — La richesse des pauvres. 1 vol. in-12, 2 fr. — Le Marquis de Roquefeuille. 1 vol. in-12, 2 fr.

Eyzaguirre (l'abbé). — Le catholicisme et les sectes dissidentes. 2 vol. in-12, 7 fr.

Faber (R P.) — Bethléem ou le Mystère de la Sainte-Enfance. 2 vol. in-12, 6 fr. Le même ouvrage abrégé. 1 fort vol. in 12, 3 fr. 50. — Dévotion à l'Eglise. In-18, 30 c. — Conférences spirituelles. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. — De la Dévotion au Pape. In-18, 30 c. — Le pied de la Croix, ou les douleurs de Marie. 1 fort vol. in 12. 3 fr. 50. — Tout pour Jésus. 1 vol. in-12, avec portrait de l'auteur. 3 fr. Abrégé. 1 vol. in-18, 1 fr. 60. — Le Saint-Sacrement. 2 vol. in-12, 6 fr. Le même ouvrage abrégé. 1 vol. in 12, 3 fr. 50. — Le Progrès de l'âme dans la vie spirituelle. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. — Le Créateur et la créature. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. — Le Précieux Sang. 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

Falloux (de). Histoire de S. Pie V. 2 vol in-12, 7 fr. — Louis XVI, 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

La femme du monde selon l'Évangile, par Mme *** — Conseils à ma fille. 1 vol. in-18, 2 fr.

Fioretti, ou Petites fleurs de S. François d'Assise, trad. par l'abbé Riche, 3e édit. 1 vol. in-12, 3 fr.

Fleuriot (Mlle). (Anna Edianez). — Le Chemin et le but. 1 vol. in-12, 2 fr. — Sans nom. 1 vol. in-12, 2 fr. — Les Prévalonnais, Scènes de province. 2 vol. in-12, 4 fr. — Réséda. 1 vol. in-12, 2 fr. — Souvenirs d'une Douairière. 1 vol. in-12, 2 fr. — Marquise et pêcheur. 1 vol. in-12, 2 fr. — Une famille bretonne. 1 vol. in-12, 4 grav. 3 fr. — La Vie en famille. 1 vol. in-12, 2 fr.

Fliche (l'abbé). — Apprêts du plus beau jour de la vie. 1 vol. in-18, 1 fr. 50. — Mois passé auprès d'une mère (un). 1 vol. in-18, 1 fr. 50.

Freppel (l'abbé). — Les Pères apostoliques et leur époque. 1 vol. in-8°, 6 fr. — Les Apologistes chrétiens au IIe siècle. 1re partie : saint Justin, 1 vol. in 8°, 6 fr. ; 2e partie : Tatien, Hermias, etc. 1 vol. in-8°, 6 fr. — Saint Irénée. 1 vol. in-8°, 6 fr. — Tertullien. 2 vol. in-8°, 12 fr. — Saint Cyprien. 1 vol. in-8°, 6 fr. — Clément d'Alexandrie. 1 vol. in-8°, 6 fr. — Panégyriques de Jeanne d'Arc. 2 in 8°, 1 fr. 60. — Origène. 2 vol. in-8°, 12 fr.

Gergerès. — Culte de Marie, offices complets, dévotions, prières. 2e édit., corrigée et augm. 2 fr. 50. — Edition sur papier vélin. 3 fr.

Gorini (l'abbé). — Défense de l'Église contre les erreurs historiques. 4 vol. in-12, 16 fr.

Gouraud (Julie). — Florence Raymond. 1 vol. in-12, 2 fr.

Gournerie (de la). — Rome chrétienne, ou Tableau historique des souvenirs et des monuments de Rome, 4e édit. 3 vol. in-12, 9 fr. ; ou 3 vol. in-8°, 15 fr.

Grimes (l'abbé). — Traité des scrupules, augmenté d'un chapitre emprunté au P. Faber. 1 vol. in-18, 1 fr. Ouvrage app. par Mgr de Rodez.

Gyr (l'abbé). — Franc Maçonnerie (la) en elle même. 1 vol. in-8°, 5 fr. — Manuel de la science de la religion. 2 vol. in-12, 5 fr.

Hahn-Hahn (la comtesse de). — De Babylone à Jérusalem. 1 vol. in-12, 2 fr 50. — Une Voix de Jérusalem. 1 vol. in-12, avec le portrait de l'auteur. 2 fr.

Hazé (J. H.) — Institutiones Liturgicæ. 2 vol. in-8°, 12 fr.

Hœninghaus. — La Réforme contre la Réforme, ou Apologie du Christianisme par les Protestants. 2 vol. in-8°, 12 fr. ; ou 2 vol. in-12, 7 fr.

Hurter. — Histoire du Pape Innocent III. 3 beaux vol. in 8°, 12 fr. — Tableau des Institutions et des Mœurs de l'Eglise au moyen âge. 3 vol. in-8°, 18 fr.; ou 3 vol. in-12, 10 fr. 50 (sous presse).

Joiron (l'abbé). — Le Mystère de l'Eucharistie médité. 3e édit. 1 vol. in-12, 3 fr.

Lacordaire (le R. P.) — Conférences de N.-D. de Paris. Tome IV, ou l'année 1851, contenant sept conférences sur le gouvernement divin dans l'ordre du salut, *Considérations* sur le système philosophique de M. de Lamennais. 4 fr. — Discours sur saint Thomas d'Aquin. In 8°, 50 c. — Panégyrique du B. Fourier. In 8°, 50 c. — Eloge funèbre du général Drouot. In 8°, 50 c. — Eloge funèbre d'O'Connell. 50 c.

Laffineur (l'abbé). — Direction morale et religieuse de l'enfance et de la jeunesse, traduit de l'italien du P. Franco S. J., et enrichi de nombreux extraits empruntés aux moralistes et aux orateurs chrétiens. 1 beau vol. in-18 angl., 3 fr.

Lafond (Edmond). — Rome. Lettres d'un pèlerin. 2 vol. in-8°, 12 fr. ; ou 2 vol. in-12, 7 fr. — *Lorette.* 1 vol. in-12, avec grav., 3 fr. 50.

Lamennais (l'abbé F. de). — Imitation de N.-S. J.-C., avec des réflexions à la fin de chaque chapitre, édition diamant. 1 fr. ; in-32 raisin. 1 fr. 20 ; in-18. 1 fr. 50 ; gr. in-18 vélin, 2 fr. — Journée du chrétien, mêmes prix que l'Imitation in-32 et in-18. — Guide de la jeunesse, précédé de l'histoire sainte, par Bossuet ; de la Religion démontrée à la jeunesse par Balmès et suivi d'Exercices tirés de Fénelon, des Vêpres du dimanche. 11e édit. 1 vol. gr. in-32 vélin, 1 fr. 20.

Lantages (de). — Catéchisme de la foi et des mœurs chrétiennes. 1 vol. in-8°, 3 fr. 50. Abrégé. 1 vol. in-18, 1 fr.

Lataste (Marie), religieuse du Sacré-Cœur ; *sa vie et ses œuvres*, publiées par M. l'abbé Pascal Darbins, avec l'approbation de Mgr l'évêque d'Aire, 3e édit. revue avec soin. 3 vol. in-8°, 18 fr. ; ou 3 vol. in-12, 10 fr. 50.

Vie de Marie Lataste, par une religieuse du Sacré-Cœur. 1 vol. in-12, 1 fr. 50. Vélin. 2 fr.

Legros (l'abbé). — Vie de N.-S. J.-C., d'après les quatre Évangélistes. 1 beau vol. in-12, 2 fr. Le même. 1 vol. in-18 raisin, 1 fr. 25.

Léouzon Le Duc. — Voltaire et la Police, Lettres inédites, etc. 1 vol. in-12, 2 fr.

Lévêque. — Théâtre moral de la jeunesse. Nouvelle édit. augm. 2 vol. in-12, 4 fr.

Livonnière (Marin de). — Un philosophe (1789-1794). 1 vol. in-12, 2 fr. 50.

Magot-Gretton. — L'Imitation de J.-C., traduite en français et en anglais (les deux textes en regard). 1 fort vol. gr. in-18, 3 fr. 50.

Magnan (l'abbé). — Histoire d'Urbain V et de son siècle. 1 fort vol. in-8°, 6 fr. ; ou 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

Malou (Mgr J.-B.) — Immaculée (l') Conception de la B. Vierge Marie. 2 vol. gr. in 8°, 15 fr. — Règles à suivre pour le choix d'un état de vie. 1 vol. in-12, 1 fr. 50.

Marcel (Étienne). — Les trois Vœux. 1 vol. in 12, 2 fr. — Les tuteurs d'Odette, ou la Famille et le Monde. — 1 vol. in 12, 2 fr. 50. — Un Monsieur, ou la Campagne et la Ville. 1 vol. in-12, 2 fr. — Un noble cœur. 1 vol. in-12, 2 fr.

Margerie (Eugène de). — Études littéraires, religion, histoire, poésie, roman chrétien. 1 fort vol. in 12, 3 fr. — Les six chevaux du Corbillard. 1 vol. in-12, 2 fr. 50. — Contes d'un promeneur. 1 vol. in-12, 2 fr. 50. — Scènes de la vie chrétienne. 2 vol. in-12, 5 fr.

Marotte (l'abbé L. P.) — Cours élémentaire d'instruction chrétienne. 1 vol. in 8°, 4 fr. Abrégé. 1 vol. in-18, 1 fr. 60.

Marshall. — Les Missions chrétiennes, ouvrage traduit de l'anglais et augmenté par M. Waziers. 2 forts vol. gr. in-8°, 15 fr.

Massieu (Mme de). — Vraie politesse à l'usage de la jeunesse. 5e édit. 1 vol. in 18, 80 c.

ST. ALB... ...CE LIBRARY

248
L 17
Lataste
AUTHOR
La Vie et Les oeurvres
TITLE Marie Lataste

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY CA 94709